This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Vol. F. II A 33

V. PE R.
[illegible]

LE
POUR
ET
CONTRE

LE

POUR ET CONTRE,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

D'UN GOÛT NOUVEAU.

Dans lequel on s'explique librément ſur tout ce qui peut intéreſſer la curioſité du Public, en matière de Sciences, &c.

TOME III.

..... Incedo per ignes
Suppoſitos cineri doloſo. *Horat.*

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
M. DCC. XXXIV.

UNIVERSITY
22 MAR 1961
OF OXFORD
LIBRARY

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXXVIII.

Sum bonus & frugi.

Horat. Epist. 1.

LA *Probité* est la prémiére de toutes les qualitez de l'homme : sans elle toutes ses autres qualitez ne sont rien. Naissance, richesse, beauté, esprit, science : avantages frivoles, s'ils ne sont accompagnez de la Vertu. Ce n'est pas là un *point de Morale de simple spéculation*, & qu'on puisse contester : c'est sur cette maxime généralement reçûë de tout le monde, que se regle l'estime du Public. Quiconque est suspect du côté de la *probité*, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, il est sûrement mépriſé des hommes mêmes les plus corrompus. Quel triomphe pour la vertu ! Comment après cela se peut-il trouver de gens, qui ne cherchant qu'à briller dans le monde, & qu'à se faire considérer, se mettent peu en peine de passer pour vertueux ? Peuvent-ils croire, que pour y réüssir, la réputation de *probité* soit indifférente, & qu'il suffise d'être ou noble ou riche, ou bien fait, ou plein d'esprit, ou d'avoir du sçavoir & des talens ?

La *probité* étant une si grande perfection de l'homme, il semble qu'il devroit y avoir un orgueil extrême à être persuadé qu'on la posséde, & une vanité ridicule à le dire. Un homme qui ne rougiroit point de déclarer qu'il est bien fait, qu'il a de l'esprit, qu'il a des talens, passeroit sûrement pour un fat. S'il se contentoit même de paroître persuadé qu'il a ces qualitez, & de vouloir adroitement en persuader les autres, on le re-

garderoit toujours comme un homme plein de préſomtion & de vanité. Choſe étrange ! Il n'eſt pas permis à l'homme de s'appercevoir trop de ce qu'il y a de louable en lui, ni même de ſembler s'en appercevoir. Mais pourquoi la ſociété civile nous gêne-t-elle juſqu'à ce point ? Eſt-ce parce qu'étant naturellement portés à nous flatter, on préſume que quiconque fait attention à ſes belles qualités, ne manque jamais de les enfler à ſes yeux ? Il n'y a perſonne en effet qui n'ajoute une coudée à ſa ſtature. Jamais on ne ſe rend une juſtice exacte. Nos ſentimens les plus modérés ne ſont jamais au-deſſous du peu que nous valons. Quoiqu'il en ſoit, nous ne voulons pas que notre prochain nous faſſe ſentir l'eſtime qu'il a pour lui-même ; nous croions que c'eſt autant de rabattu ſur celle qu'il nous doit. Ainſi c'eſt par une eſpèce d'orgueil, que nous ne voulons pas que les autres ſoient orgueilleux. Voilà ce qui rend la *modeſtie* une vertu ſi néceſſaire, & ce qui a établi dans le monde à cet égard ce qu'on appelle *bienſéance*.

Mais revenons à la *probité*. Il n'eſt point contraire à cette *bienſéance* de ſe piquer hautement d'en avoir. On eſt même obligé de le faire ; & il n'y a point de *modeſtie* par rapport à cet objet. C'eſt pourtant, comme je l'ai dit, la *première de toutes les perfections*, & celle qui devroit nous inſpirer à meilleur titre des ſentimens de complaiſance. Mais les hommes nous paſſent une eſpèce d'orgueil ſur ce point. Voilà en apparence une des *contradictions de la Morale*. Mais une raiſon ſolide la juſtifie. La ſociété civile exige eſſentiellement que tous les hommes ſoient *gens de bien*. Ils doivent donc tous l'être, & s'en piquer ouvertement. Il ne leur eſt pas même permis de donner on cela le moindre ſoupçon ; parce que le doute ſur ce point les rendroit inhabiles à la ſociété. En un mot, la *probité*, *qui eſt la première de toutes les perfections de l'homme*,

eſt

est en même tems une perfection essentielle, nécessaire, fondamentale, & qu'on doit supposer si commune, qu'il soit impossible d'en tirer vanité. Il en est en quelque sorte de la *probité*, comme du *bon sens*. Tout homme peut sans crainte de paroître présomptueux ou vain, être persuadé & dire qu'il est sensé, judicieux, raisonnable. On tient compte même à la modestie d'un homme, qui ne s'attribue que du *sens commun*, quoique le *sens commun* ne soit pas une chose aussi *commune* qu'on le croit. Mais en général elle est censée l'être, & ne marque par conséquent aucune distinction. L'esprit au contraire, la naissance, la beauté, nous distinguent de nos semblables; or c'est sur cette distinction flatteuse que nous devons fermer nos yeux & notre bouche, si nous voulons éviter le reproche d'orgueil & de fatuité; parce que ce seroit réprocher aux autres leur infériorité par rapport à nous.

Ce que je dis ici, tout le monde le sçait *en gros*; mais je ne crois pas qu'on l'ait encore clairement développé, comme je viens d'essaier de le faire. Je trouve plus de difficulté sur un autre point. Il n'est pas permis de dire qu'on a *beaucoup d'esprit*, & il est permis de dire qu'on a *beaucoup de mémoire*. Pourquoi cette différence? C'est, dit-on, qu'on peut tirer beaucoup de gloire de la *supériorité de l'esprit*, & fort peu de l'*excellence de la mémoire*. Mais cette raison suffit-elle? J'avoue qu'un esprit délicat, élevé, pénétrant, est fort au-dessus d'une bonne mémoire. Mais cette dernière qualité n'est-elle pas au-dessus de plusieurs autres, dont il nous est néanmoins défendu de nous glorifier? Il est plus utile & plus glorieux d'exceller par cet endroit que d'être beau & bien fait; & aux yeux de la raison *une mémoire rare est, après les qualités de l'esprit, la plus estimable de toutes celles que l'homme puisse posséder*, & sans comparaison, fort au-dessus de

la beauté & de la naiſſance. Pourquoi donc eſt-il établi qu'on peut s'en piquer, ſans paſſer pour vain? En voici la raiſon, ce me ſemble.

Les hommes regardent l'excellence de la mémoire comme un avantage réel, comme un don utile de la nature, comme une choſe même quelquefois digne d'admiration. Mais, malgré cela, ils ne portent point envie à ceux qui ont eu ce don en partage; ils regardent cette qualité comme celle d'une bonne vûë, ou d'une grande force de corps. Cela n'exige ni reſpects, ni égards. La naiſſance au contraire & la beauté, & à plus forte raiſon l'eſprit, ſubjuguent les autres hommes, & les rabaiſſent. Ces qualitez leur font ſentir ou leur roture, ou leur laideur, ou leur bêtiſe. Il eſt donc odieux, non de les avoir, (car les perfections ne ſont jamais odieuſes) mais de faire ſçavoir aux autres qu'on les a, & qu'on s'en glorifie.

D'ailleurs, il eſt ordinaire de voir les perſonnes d'un rang diſtingué, d'une beauté rare, ou d'un eſprit ſupérieur, s'élever au-deſſus des autres. On hait donc ceux qui aiant ces qualitez, y mettent leur complaiſance, & nous font ſentir trop ouvertement qu'ils les poſſédent; parce qu'on s'imagine qu'ils ne peuvent faire attention à ces qualitez, & les réconnoître en eux-mêmes, ſans que ce ſentiment ſoit accompagné de mépris pour tous les autres. Au contraire, on n'eſt pas plus accoûtumé à voir des gens s'en faire accroire pour leur excellente mémoire, que pour leur bonne vûë, ou leur robuſte temperament. Voilà pourquoi un homme, ſans paſſer pour vain, peut ſe vanter d'avoir une très-heureuſe mémoire.

Il faut obſerver néanmoins, que ſi cet homme s'en faiſoit manifeſtement accroire pour ce talent, & qu'il s'en fit un titre pour s'eſtimer beaucoup, il ſeroit alors un homme ridicule: parce qu'il n'apprécieroit pas, comme il le doit, ce don de la na-

nature, & qu'il en abuseroit pour s'enorgueillir. Mais cela n'arrive point; parce que tout homme un peu judicieux sent qu'il y a des qualitez, qui ne sont que de purs avantages de la nature, qui n'humilient personne, & qui ne flattent par conséquent que médiocrement l'amour-propre; parce qu'enfin ces qualitez ne sont pas dans le monde sur un pied qui fait beaucoup d'honneur.

Cela supposé, on peut faire une autre question. Puisqu'il est permis de dire, sans blesser la modestie, qu'on a une *fort bonne mémoire*, pourquoi un homme, qui a beaucoup étudié, ne pourra-t-il pas dire aussi sans façon, qu'il est *très-sçavant*? C'est néanmoins ce que la modestie ne permet point de dire, quoique l'érudition ne soit autre chose que la mémoire chargée de mots & de faits. Voici, je crois, la différence. Le sçavoir, lorsqu'il est à un certain dégré, humilie toujours la plus grande partie des hommes, qui sont ignorans, & qui ne peuvent s'empêcher d'avoir un peu de honte de leur ignorance (*turpe est nescire*) parce qu'il n'a tenu qu'à eux d'apprendre, & qu'ils ne l'ont point fait. Or notre orgueil ne souffre pas volontiers qu'on nous rabaisse ouvertement. Ainsi un homme qui se donne hautement pour *sçavant*, blesse la *bienséance*, parce qu'il semble insulter par-là le plus grand nombre, qui ne l'est point. Contentez-vous donc de paroître sçavant, si vous l'êtes en effet; vous serez estimé, parce que le sçavoir est une perfection d'autant plus estimable, que vous la devez au soin que vous avez eu de l'acquerir, & qu'elle est le fruit de votre travail & de vos veilles. Mais ne vous en glorifiez pas. *Les hommes veulent bien estimer dans les autres ce qui est digne d'estime; mais ils ne peuvent souffrir que celui qui possède ce qu'ils estiment, s'estime lui-même.*

Au reste, on peut dire en général que l'essentiel est, de *se rendre une exacte justice à soi-même*; ce qui n'ar-

n'arrive presque jamais, lorsqu'on croit posséder quelque chose capable de nous faire honneur. Si un homme qui a réellement de l'esprit étoit assez fat pour dire qu'il en a, on ne manqueroit pas de croire qu'il s'en donne beaucoup plus qu'il n'en a en effet. Le préjugé est toujours pour l'exagération intérieure de celui qui fait attention à son mérite, & qui en parle. Si cependant on étoit bien convaincu que cet homme ne se flattât point, & que l'idée qu'il a de ses qualités fût juste & exacte, je crois qu'alors il pourroit parler de lui-même en bonne part, sans soupçon d'orgueil & de présomption.

Mais je m'appercois que sans y penser, j'entre dans le Cabinet du Philosophe, & que je lui dérobe de la morale. Passons à un autre sujet.

Histoire d'un faux Mylord.

Il n'y a que deux ou trois mois, qu'un jeune Mylord d'une Maison fort distinguée, eut différend avec deux autres Seigneurs *Anglois* de son âge. Quelques paroles fâcheuses qui leur échapperent, les mirent dans la nécessité de mettre l'épée à la main. Il en tua un sur la place, & blessa dangéreusement l'autre, ce qui l'obligea de passer promtement la Mer, pour se mettre à couvert des poursuites qu'il devoit craindre. Son Pere qui est fort riche, ayant sçû le malheur de son fils & sa rétraite, écrivit sur le champ en différens lieux, où il croioit que le jeune Milord pouvoit s'être rétiré. Il s'addressa entre autres à un Banquier de *Paris* de sa connoissance, pour le prier de ne pas refuser sa bourse à son fils, au cas qu'il vint lui demander de l'argent. Le lendemain du jour que le Banquier avoit reçû cette Lettre il reçoit un Billet, signé du nom du jeune Milord, par lequel, après lui avoir donné avis de son arrivée, il le prioit de lui en-

envoier cent pistoles. Le Banquier, qui avoit déjà eu des affaires avec lui, à l'occasion d'un voiage qu'il avoit fait en *France*, ayant examiné l'écriture, la reconnoit, s'informe de plusieurs choses sur lesquelles on lui répond juste, & compte aussitôt l'argent. Après ce premier succès le faux Mylord envoie un autre Billet à un Tailleur *anglois*. Comme celui-ci crût pareillement réconnoitre le caractére du jeune Mylord, il ne fit pas difficulté d'accompagner le Porteur chez divers Marchands. On leve des étoffes, on choisit des Points d'Espagne ; Chapeaux, Perruques, Bas de Soie, en un mot, tout ce qu'il falloit, à un gain raisonnable, mais par tout à crédit. La facilité des Prêteurs engagea le faux Mylord à doubler son Equipage. Tous les Marchands fournissent de nouveau ; celui qui avoit déja donné du Galon & du Point d'Espagne fut le seul qui refusa d'aller plus loin sans caution. Pour vaincre son opiniâtreté on lui nomme le Banquier. Il va le trouver, prend sa parole, & continue à faire crédit. Cependant le faux Mylord fit grande chere, & sa dépense commençant à faire du bruit, on s'étonna de ne le voir jamais chez aucune des personnes de qualité, que le vrai Milord avoit autrefois fréquentées. Ceux avec qui il avoit lié commerce, lui en demanderent la cause ; Mais il leur répondit, qu'il n'étoit point de condition à aller chercher les gens. Cette réponse parût indigne de celui qu'il se disoit être, & fit soupçonner quelque fourberie. On prit donc le parti de l'observer, mais s'en étant apperçû, il trouva à propos de décamper de nuit avec son Agent. Après sa fuite la vérité se découvrit, & l'on trouva qu'en effet c'étoit un Imposteur, qui avoit si bien copié le véritable Mylord, que le Banquier même, qui lui avoit parlé deux fois, ne s'étoit jamais douté de la supercherie. Comme il en avoit

tous

tous les traits, il avoit étudié à contrefaire son écriture, & elle reſſembloit ſi parfaitement à celle du jeune Mylord, que tout autre s'y ſeroit trompé. Le Marchand de Galons alla trouver le Banquier qui fût obligé de paier les choſes dont il avoit répondû, & de prendre pour ſon remboursement patience avec les autres Créanciers.

ENIGME.

Je ſuis fille d'une chiméne,
Si l'on conſulte la Raiſon;
Mais ſi l'on en croit ceux à qui j'ai l'art de plaire,
Je ſuis de meilleure Maiſon;
Et dans les cieux je puis nommer pour Pere,
Le Dieu qui fait briller notre horizon.
Je ſuis mâle, & je ſuis femelle;
Mon rang eſt toujours tout mon Bien.
Je n'éxiſte qu'étant jumelle,
Et ſans ma Sœur je ne ſuis rien.
Très connuë au Spectacle; où j'ai droit de paroître,
Avec bien plus d'éclat qu'en tous autres endroits;
Dans l'Olympe, les Dieux ſe prêtent à ma voix,
Ami Lecteur, voilà mon Etre.

Madlle. F. M. d. M.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-ſtraat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXXIX.

Ut tibi si sit opus liquidi non amplius urnâ,
Vel cyatho, & dicas: Magno de flumine mallem
Quam ex hoc fonticulo tantumdem sumere.

Horat. L. 1. Sat. 1.

LA folie des avares, qui accumulent des richesses, dont ils ne font aucun usage, n'est pas plus grande que celle de certaines gens qui amassent une grande quantité de Livres, qu'ils ne lisent point. Les richesses doivent servir à nous procurer les douceurs de la vie, & les Livres à nous donner des connoissances; & comme il se faut borner dans l'acquisition des richesses, il faut se borner aussi dans celle des Livres. Je sçais qu'il est raisonnable d'en amasser, non peut-être pour les lire aussi-tôt, mais pour satisfaire en certaines occasions le *désir naturel de sçavoir*. Mais n'est-il pas ridicule de voir des personnes plongées dans la dissipation & dans les plaisirs du monde, faire un amas inutile de Livres, qu'ils n'ouvrent jamais, & qu'ils ne regardent que comme des meubles. Ce qui devroit orner leur esprit, ne sert qu'à orner leurs Cabinets.

Ceux qui sont le plus en état de faire usage des Livres, & à qui ils seroient nécessaires pour l'utilité du Public, sont ordinairement ceux qui en manquent aujourd'hui; c'est aussi une des causes de la *décadence des Lettres*. *M. Huet* a eu bien raison de dire, *que pour faire certains progrès dans les Sciences, il falloit être riche.* La principale raison est, qu'outre qu'un *homme de Lettres* ne doit jamais avoir aucune inquiétude sur les besoins de la vie, il doit encore posseder des Livres, ce qui coûte

beaucoup. Mais les Sçavans ſont pauvres, & les Riches ſont ignorans.

Il eſt vrai que les *Bibliothéques publiques* ſont une reſſource : mais on n'y a récours que pour les *Manuſcrits*, ou pour les *Livres peu communs*. Un Ecrivain a béſoin quelquefois de conſulter pluſieurs Volumes de ſuite, par rapport à ſa matiere ; lorſqu'il les a conſultez, il eſt néceſſaire encore qu'il y revienne quelquefois à diverſes répriſes. Quelle incommodité pour lui, de ſe tranſporter pour cela dans les *Bibliothéques publiques*, qui ſont néanmoins d'une utilité infinie.

L'*Ouvrage latin d'un Allemand* (a) qui a demeuré neuf mois à *Paris*, Ouvrage imprimé à *Londres*, contient un détail curieux au ſujet des *Bibliothéques de Paris*. L'Auteur (*M. Maichel*) eſt un Sçavant du Duché de *Wirtemberg*, qui a voiagé pour orner ſon eſprit, & acquerir des connoiſſances. Durant ſon ſéjour à *Paris*, il examina avec ſoin les principales Bibliothéques de cette grande Ville, & à ce ſujet il fit pluſieurs *remarques littéraires*, que nous ne croions pas indignes d'avoir place dans cette Feüille.

Charles V. & *Charles VI.* ſont les prémiers Rois de *France* qui ont entrepris de former une *Bibliothéque*. Celle qu'ils commencerent fût augmentée par *Loüis XI.* par *Charles VIII.* par *Loüis XII.* & par *François I.* On ſçait combien *François I.* aima les Sciences & favoriſa les Sçavans. Depuis *François I.* aucun Roi de *France* n'a fait fleurir les Lettres d'une maniere ſi glorieuſe que *Loüis XIV.* ſurtout du tems du miniſtere du *Cardinal Mazarin* & de *M. Colbert*. Celui-ci fût un vrai *Mécene*, & par cet endroit-là ſeul ſa mémoire vivra éternellement. Il eſt glorieux pour les Lettres, que le Miniſtre qui les a le plus protegées ait été un des plus grands Miniſtres que la *France* ait eus. Il n'a ſurtout rien épargné pour enrichir la *Bibliothéque Roiale*.

(a) *Danielis Maichelii Introductio ad Hiſtoriam Litterariam de præcipuis Bibliothecis Pariſienſibus, &c.*

le. Cette Bibliothéque, dit *M. Maichel*, confient *seize-mille Manuscrits & quatre-vingt-mille Volumes imprimez* (*a*) sur toutes les Sciences, & particulierement par rapport à l'Histoire ancienne & moderne de *France*, comme les Actes authentiques, les Diplomes, les Edits des Rois, les Mémoires originaux, &c. Parmi les *Manuscrits Grecs*, il y en a un, continuë-t-il, qui contient l'*Ancien & le Nouveau Testament en Lettres capitales & sans accens.* Ce Manuscrit est imparfait, l'Ecriture est usée, & on a beaucoup de peine à la lire. On voit aussi dans cette Bibliothéque un Manuscrit fort ancien & fort correct, contenant les *Epîtres de St. Paul.* *M. Maichel* observe, que c'est le *Manuscrit de Clermont*, dont *Beze* fait mention dans ses Notes sur le *dix-septiéme verset du Chapitre* 10. *de la prémiére Epître aux Corinthiens.* Ce Manuscrit tomba entre les mains de *Messieurs du Puy*, & après leur mort il passa dans la Bibliothéque du Roi. Le *Pere Morin*, *M. Simon*, & d'autres Sçavans, ont crû que ce Manuscrit étoit la seconde partie de cet ancien Manuscrit qui contient les *Evangiles* & les *Actes des Apôtres*, & dont *Beze* fit présent à l'Université de *Cambridge*. Selon *M. Maichel*, le *Manuscrit de Cambridge* n'est pas de la même forme que celui de *Paris*; d'ailleurs les caractéres paroissent plus anciens; en sorte que l'on peut croire avec raison, qu'il est du *cinquiéme ou sixiéme siécle*, ou bien que celui de la *Bibliothéque du Roi* n'est que du *septiéme.* Ainsi *Beze*, qui a appellé le *Manuscrit de Cambridge*, *Codicem Claromontanum* (Manuscrit de *Clermont*) s'est trompé. C'est le Manuscrit de *Lyon.* Le Manuscrit de *Clermont* est celui de la Bibliothéque Roiale. (*b*) *M. Maichel* parle aussi d'un autre *Manu-*

(*a*) Selon le *Pere Montfaucon*, il y a aujourd'hui dans la *Bibliothéque du Roi trente mille Manuscrits*, & environ *cent-mille volumes imprimez.*

(*b*) *M. Dupuy* s'est aussi trompé par rapport à ces deux Manuscrits dans sa *Dissertation préliminaire sur la Bible, Tom. 2. p. 75.*

nuſcrit Grec, achetté à *Conſtantinople* pour le prix de cent écus. C'eſt *une Chaîne ſur les Pſeaumes*, où l'on voit diverſes figures qui repréſentent les *actions de David.* On conſerve dans la même Bibliothéque un *Manuſcrit des Evangiles en Langue Coptique.* Il eſt orné d'une figure, où J. C. fait la Céne avec ſes Diſciples, qui la reçoivent debout, en inclinant la tête ; ce qui a fait dire à *M. Simon*, que les Catholiques inferent de là avec raiſon que les *Coptes* adorent J. C. dans l'Euchariſtie.

L'Auteur parle enſuite des Livres imprimez, ſurtout de la *Bible de Maience* en 1462., de la *Bible de Veniſe* en 1471. & 1477. & d'une partie du *Pſeautier* traduite en François, & dédiée à *Charles VIII.* On y trouve ces mots dans le Prologue : *Combien que Monſeigneur Saint Auguſtin dit que le Prophete Roial David ait été Auteur & Compoſiteur de tous les Pſeaumes contenus au Pſeautier, toutefois Monſeigneur Saint Jérôme, très-ſoigneux au Texte de la Sainte Ecriture, (pourquoi en ce cas on doit ajoûter foi & crédence à lui) dit le contraire.*

Parmi les Livres rares, dit *M. Maichel*, qui ſont dans la même Bibliothéque, on voit *Optatus Gallus de cavendo ſchiſmate*, & le Livre *de erroribus Trinitatis* par *Michel Servet.* On conſerve, ajoûte-t-il, dans la Bibliothéque Roiale les *reſtes du Tombeau de Childeric I. Roi de France*, qui fût découvert à *Tournai* vers le milieu du dernier ſiécle. On réconnût que c'étoit le Tombeau de *Childeric* par un Anneau d'or, où l'on voioit une Tête avec cette Inſcription :

CHILDERICI REGIS.

Je remarquerai ici, que le *P. de Montfaucon* dans le Projet de ſon Ouvrage intitulé, *Nouvelle Bibliothéque des Bibliothéques*, dit qu'il n'eſt point de Bibliothéque dans le monde, avec qui la Bibliothéque du Roi ne puiſſe diſputer pour le nombre & la qualité des Manuſcrits. Il ajoûte, qu'elle n'a jamais eu d'accroiſſemens plus conſidérables, que ce-

celui qui s'eſt depuis peu fait dans l'eſpace de trois années. On y a apporté d'*Orient* pluſieurs *Manuſcrits curieux*. Le Roi a auſſi acquis depuis la *Bibliothéque Colbertine*, par rapport aux Manuſcrits & à pluſieurs Livres rares ; celle de *Saint Martial de Limoges* & quelques autres ; en ſorte qu'en moins de trois ans il a été mis dans cette Bibliothéque *plus de dix mille Manuſcrits*. Aujourd'hui, ajoûte-t-il, on compte plus de *trente-mille Manuſcrits* dans la Bibliothéque du Roi, parmi leſquels il y en a plus de *quatre-mille Grecs*.

M. Maichel après avoir parlé de la *Bibliothéque Colbertine*, qui ne ſubſiſte plus, entre dans un détail par rapport à celle de l'*Abbaïe de Saint Germain des Prez*. Pluſieurs Sçavans, dit-il, ont contribué à rendre cette Bibliothéque auſſi conſidérable qu'elle l'eſt, & particulierement *l'Abbé d'Eſtrées*, qui mourût en 1718. & qui légua par ſon Teſtament *douze-mille Volumes* à cette Abbaïe. On voit, ajoûte-t-il, dans cette Bibliothéque un *Manuſcrit des Epîtres de Saint Paul, à deux colonnes, contenant le Texte Grec & le Texte Latin*. On croit qu'il eſt du ſeptiéme ou du huitiéme ſiécle, & que ce fût alors que l'on commença à introduire l'uſage des accens. On voit dans la même Bibliothéque une *Bible du neuviéme ſiécle*, un *Pſeautier que l'Empereur Juſtinien envoia au Roi Childebert* ; une Croix d'argent avec une Inſcription grecque, qui prouve qu'elle fût faite par ordre de l'Empereur *Emanuel Comnene*, & des Tablettes ſur leſquelles les Anciens avoient coûtume d'écrire.

On ſçait que *le Duc de Coiſlin Evêque de Metz*, a légué par ſon Teſtament à l'Abbaïe de *Saint Germain* ſa magnifique Bibliothéque, dont elle étoit dépoſitaire depuis pluſieurs années ; Bibliothéque contenant *quatre-mille Manuſcrits*, parmi leſquels il y en a *quatre- ou cinq-cent Grecs*, & preſque tous très-anciens, dont près de la moitié a été tiré des Monaſtéres du *Mont Athos*. Ces

Manuscrits furent autrefois rassemblez par *le Chancelier Séguier*.

L'Auteur parle ensuite de la *Bibliothéque Mazarine*, fondée par le *Cardinal Mazarin*, & formée par *Gabriel Naudé*. On y voioit, dit-on, autrefois plus de *quarante-mille Volumes*. Le Cardinal aiant été chassé de *Paris*, sa Bibliothéque fût vendue par ordre du Parlement, & les Manuscrits furent transportez dans celle du Roi. Le Cardinal aiant été rappellé, il rétablit sa Bibliothéque Elle contient aujourd'hui *trente-sept-mille Volumes*: mais il n'y a aucuns Manuscrits.

Suit la *Bibliothéque de Sorbonne*, commencée en 1289. & devenue considérable depuis. Ce fût la *Sorbonne* qui reçût les *trois Imprimeurs Allemans*, qui les prémiers apporterent l'Imprimerie en *France*. „ Puisque les *Allemans*, dit *M. Maichel*, ont inventé l'Art de l'Imprimerie, & „ qu'ils l'ont introduit en *France*, n'est-il pas „ surprenant que le *Pere Bouhours* se soit avisé de „ proposer cette Question; *S'il est possible qu'un „ Allemand soit un bel esprit*. Les *Allemans*, „ continue-t-il, ne sont point stupides. N'est-il „ pas plus raisonnable d'attribuer le bel esprit à „ ceux qui ont inventé un si bel Art, qu'a cer- „ tains Docteurs de *Paris*, qui décideront d'a- „ bord, que c'étoit un *effet de la Magie*?

Je dirai ici en passant, que quoique la question du *Pere Bouhours* soit offensante pour la *Nation Allemande*, elle ne laisse pas néanmoins d'être fondée, à la prendre d'un certain côté. Il ne s'agit pas de sçavoir, si un *Allemand* peut avoir l'esprit solide, étendu, profond, orné; mais seulement s'il peut être bel esprit, c'est-à-dire, s'il peut avoir le goût fin & délicat. Le *Pere Bouhours* n'a considéré que le préjugé commun, & n'a parlé qu'en général: je suis persuadé qu'il étoit trop sensé pour faire difficulté de croire, qu'il se pouvoit trouver parmi les *Allemans* quelques

ques personnes de bon goût, & d'un esprit fin. Au reste, un pareil problême est toujours indécent. On ne doit jamais parler mal des Nations: on peut dire seulement que tel caractére y domine.

La *Bibliothéque de M. le Tellier* léguée par ce Chancelier aux Chanoines Réguliers de l'*Abbaïe de Sainte Geneviéve*, a beaucoup contribué à rendre considérable celle de cette Abbaïe. Il y a peu de Manuscrits, parce que ceux de *M. le Tellier* ont été mis dans la Bibliothéque du Roi: mais les Livres imprimez sont en grand nombre. On y trouve une grande quantité de bonnes Editions, par rapport aux Livres qui concernent la Théologie & l'Histoire. Du reste elle est, selon *M. Maichel*, assez mal fournie de Livres de *Philologie* & de *Belles-Lettres*.

La *Bibliothéque du College des Jésuites* a été formée par la libéralité de plusieurs personnes, & particulierement de *M. de Harlay*. Elle contient, dit l'Auteur, *quarante-sept-mille Volumes*, parmi lesquels on voit plusieurs anciennes Editions, & des Manuscrits Latins, Grecs, Hébreux, Chinois, &c. Les *Manuscrits Grecs* sont au nombre de *trois-cent trente*. L'un des plus considérables & des plus rares est le *Manuscrit des Prophetes*: il est écrit en caracteres qui ne different pas beaucoup des Lettres capitales, & il a des Accens. Le P. *de Montfaucon* a fait mention de ce Manuscrit dans sa *Paleographie*.

Quoique cet article soit un peu long, j'ose me flatter qu'il ne déplaira pas aux curieux, auxquels je promets de donner incessamment le peu qui me reste encore à dire touchant l'Ouvrage de *Mr. Maichel*.

Messieurs Wettstein & Smith, Libraires à *Amsterdam*, & *Jean Hofhout* Libraire à *Rotterdam* ont achevé d'imprimer & débitent actuellement une nouvelle Edition *in folio* & *in quarto* d'un Ouvrage, qui depuis long-tems tient déja une place,

ce, & même une place distinguée dans toutes les Bibliothéques bien choisies. C'est des *Avantures de Telemaque* que je parle. Le mérite de ce Livre est trop connu pour qu'il soit besoin d'en faire ici l'Eloge. Je me bornerai donc à expliquer en peu de mots, les avantages & la beauté de la magnifique Edition qui en paroît depuis quelque tems, & qui n'a pu être portée à la perfection où nous la voions, qu'après un travail de plusieurs années.

Elle a été révûë & corrigée sur le *Manuscrit original* par S. E. *Mr. le Marquis de Fenelon, Ambassadeur de France en Hollande. Vingt-quatre grandes tailles douces* dont elle est embellie, ont été dessinées & gravées par les plus habiles Maîtres. On y voit aussi le *Portrait de l'Illustre Auteur du Telemaque*, gravé à *Paris* dans la derniere perfection par *Drevet*; Et un frontispice du dessein & de la composition de feu *Picart le Romain*. C'est une des dernieres Pieces, & peut-être des plus achevées qui soient sorties de sa main. Au reste on y trouve des Vignettes & des Culs de lampe à la tête & à la fin de chaque Livre, comme aussi une Carte des voiages de *Telemaque*, selon *M. de Fenelon*. En un mot rien n'est épargné, soit pour la Beauté de l'impression, l'exactitude de la correction, ou les ornemens. L'édition *in folio*, est outre cela ornée de cadres. C'est ainsi qu'on s'est empressé à faire briller plus que jamais la Memoire d'un Prélat aussi distingué par ses Vertus, que par sa Naissance, dans un Ouvrage qui sera admiré tant qu'il y aura des Hommes.

Le mot de la derniere Enigme est La Rime.

A LA HAYE,
Chez ISAAC van der KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXXX.

Aut agitur res in scenis, aut acta refertur.

Horat. de Art. Poët.

LA Comédie de *la Surprise de la Haine*, représentée par les *Comédiens Italiens* à *Paris*, a été applaudie au Théatre. Elle est d'un goût nouveau, conduite & écrite avec esprit : voilà sans doute ce qui en a fait le succès. Du reste, des personnes judicieuses & de bon goût n'y ont trouvé rien de naturel. Le caractére de *Lucile*, disent-ils, est bizare, forcé & odieux ; celui de *Lisidor* est languissant & fade. Une Piece comique est destinée à réjoüir l'ame ; celle-ci l'attriste & l'aigrit. Tout Drame doit servir à la correction des mœurs : que résulte-t-il de celui-ci ? Ce qu'il y a de plus féroce, de plus haïssable dans le caractére d'une femme de mauvaise humeur & extravagante, triomphe des sentimens les plus sages & les plus vertueux d'un Amant sensé, qui à son tour se voit forcé de haïr un pareil objet. Le personnage de *Mylord Guine* est entiérement inutile à la Piece, & sa mépriſe au sujet de celle qu'il doit épouser ne produit pas beaucoup de comique. On s'attend que cette mépriſe aura à la fin quelqu'effet. Cependant elle ne fait rien du tout au dénouëment ; quand *Mylord* ne se seroit point trompé, il auroit rompu également avec la famille. De plus, pourquoi un *Anglois*, plûtôt qu'un *François*, est-il le Rival de *Lisidor* ? Cela n'est pas fondé. Au reste, une Comédie doit être le Tableau des défauts qui regnent parmi les hommes. Ils sont en général bien méchans & bien vicieux ; mais qu'on me trouve dans le monde une

femme du caractére de *Lucile*, qui, sans presqu'aucun sujet, passe tout à coup de la bienveillance à la haine la plus furieuse, & qui sans aucun ménagement, sans raison, sans aucun égard à la politesse, à la bienséance, & à ce qu'elle se doit à elle-même, vomisse les injures les plus atroces contre un homme qui ne l'a offensée en rien, mais qui seulement a cessé de lui plaire comme auparavant. Cela est-il bien imaginé ? On pourroit dire pour sauver ce défaut, que la haine de *Lucile* est feinte par elle, afin de rompre son mariage avec *Lisidor*: mais elle paroit trop le haïr de bonne foi, & cette fiction n'est point exprimée. Au reste, quelle haine ! *Lucile* ne hait que pour avoir le plaisir d'injurier le pauvre *Lisidor*. On sent d'ailleurs que dans le fond elle ne lui veut point de mal. Ce n'est donc pas de la haine véritable. C'est de l'antipathie & de l'aversion. Mais une aversion bien extraordinaire.

Ces Critiques ajoûtent, qu'il y a dans la Piece un grand nombre de mauvais Vers, & qu'*Arlequin* n'y est pas fort plaisant. Mais la Réponse à tout cela, est que la Piece a été suivie; d'où il faut conclure, ou qu'elle est bonne, ou que le Parterre s'est trompé; ce qu'il n'est pas encore tems de dire hautement.

Le nouveau Livre intitulé *de l'Usage des Romans*, par *M. le Chevalier Gordon de Percel*, est amusant & écrit avec beaucoup de feu & de liberté. Aussi est-il fort couru, & on le lit avec avidité. Mais on est blessé de la maniere dont on y parle de quelques personnes d'un rang & d'un mérite distingué. Si ce qu'il y a de répréhensible dans cet Ouvrage en étoit ôté, il seroit capable de faire honneur à son Auteur; mais il faudroit surtout y supprimer quelques endroits trop libres. Du reste il y a des raisonnemens justes, & des réflexions solides. Je ne sçais cependant si l'Auteur a raison, lorsqu'il veut que les *Héros d'un Roman* soient toujours des

Vin-

Princes, ou des *personnes d'une grande naissance*. Il me semble qu'il peut y avoir de bons Romans, dont les Héros ne soient pas d'un si haut rang. Sans parler de *Don Quichotte*, nous en avons un grand nombre de cette espèce, qui sont très-estimez. La *Bibliothèque des Romans*, qui comprend le *second volume*, n'est ni complette, ni exacte. L'Auteur cite plusieurs Romans, dont on sent qu'il n'a connu que le titre. Ses jugemens sur quelques-uns de ces Romans ne sont pas non plus fort sûrs. Il met au nombre des Romans, des histoires écrites avec une fidélité scrupuleuse ; & le *Traité des Chats*, qui n'est qu'une simple *Dissertation* ; enfin il donne à des Auteurs vivans des qualitez qu'ils n'ont point, & quelquefois il altere leurs noms.

M. de la Chaussée, dont le talent pour les Vers & le bon goût se sont fait connoître il y a quelques années par l'*Epître à Clio*, Piece estimée de tous les Connoisseurs, a donné au *Théatre François* une *Comédie en vers*, ingénieuse & bien écrite, intitulée *la fausse Antipathie*, qui a été applaudie & suivie assez long-tems. Elle paroît, dit-on, imprimée, & dédiée à l'*Académie Françoise*. L'Auteur ne pouvoit choisir pour son petit Ouvrage de plus illustres Protecteurs.

Je voudrois, me disoit dernierement une personne, qu'on établit une *Inquisition pour les Médecins & les Chirurgiens* accusez de tuer leurs malades par ignorance ou par témérité. *Melchior Adam* dans la *Vie des Médecins Allemans*, rapporte cet endroit d'une *Lettre d'Hubert Languet à Guillaume Peucer*. „ On dit que *Wesal* est mort : vous aurez „ sans doute appris qu'il avoit entrepris le voiage „ de *Jerusalem*. Le motif de ce voiage est très-„ singulier. Voici comment on me l'a écrit d'*Es-„ pagne*. *Wesal* avoit pris soin de la maladie d'un „ *Seigneur Espagnol*. Il ne pût le guerir ; croiant „ que le Malade étoit mort, il eût envie de con-„ noître la cause de sa maladie. Il demanda donc

„ aux Parens du Défunt la permiſſion de l'ouvrir. „ Ceux-ci aiant donné leur conſentement, *Weſal* „ trouva le cœur encore palpitant. Il fût alors ac- „ cuſé par les Parens d'avoir tué le Malade; & „ qui pis eſt, il fût déféré à l'Inquiſition, comme „ un Impie. On eſpéroit que ce Tribunal ne l'é- „ pargneroit pas: une pareille erreur d'un Méde- „ cin habile paroiſſoit un crime énorme. C'étoit „ fait du pauvre *Weſal*, ſi le Roi n'eût intercedé „ pour lui auprès des Inquiſiteurs. On lui accorda „ ſa grace, à condition qu'il feroit par pénitence „ le voiage de *Jeruſalem*.

J'ajouterai ici en peu de mots ce que j'ai promis de dire encore touchant les *Bibliothéques de Paris*, dont j'ai commencé la Déſcription dans ma derniere feuille.

La *Bibliothéque des Chanoines de l'Abbaïe de Saint Victor* eſt auſſi ancienne que leur Maiſon, qui fût fondée en 1113. Elle étoit fort eſtimée du tems même de *François I.* à cauſe des belles Editions & des Manuſcrits. Elle a été depuis fort augmentée. *M. Couſin* en 1703. légua ſes Livres aux *Chanoines de Saint Victor*. Cette Bibliothéque en général reſſemble aſſez à celle de *Sainte Geneviéve*; mais elle a par-deſſus celle-ci pluſieurs Manuſcrits eſtimables.

La *Bibliothéque des Jéſuites de la Maiſon Profeſſe* contient un grand nombre de bons Livres, ſurtout en matiere de Belles-Lettres. Le don de la *Bibliothéque de M. Huet* l'a fort augmentée.

On commença à former la *Bibliothéque des Peres de l'Oratoire, ruë Saint Honoré*, peu de tems après la fondation de cette Maiſon en 1611. Un grand nombre de Livres imprimez & des Manuſcrits donnez par *Achille de Harlai*, ont fort enrichi cette Bibliothéque. On y voit des *Manuſcrits Hébraïques, Syriaques, Arabes & Perſans*. Le *P. le Cointe* y mit pluſieurs Livres par rapport à l'Hiſtoire. Le *Pere des Molets*, aujourd'hui Bibliothéquaire, a ſuccedé au fameux *Pere le Long*. Les Livres imprimez

primez & manuscrits de cette Bibliothéque sont, dit *M. Maichel*, au nombre de *vingt-deux mille*. On y trouve peu-d'anciennes Editions. Parmi les Manuscrits Orientaux, on voit le *Pentateuque Samaritain*, imprimé depuis dans la *Polyglotte de Paris*.

La *Bibliothéque des Dominicains, ruë Saint Honoré*, est aussi ancienne que leur Couvent, fondé en 1613. Elle a été augmentée par les soins du *Pere Goar*, & contient environ *vingt-cinq mille Volumes*, parmi lesquels il y a plusieurs *Manuscrits orientaux*.

La *Bibliothéque des Augustins déchaussez*, qui commença à se former en 1650. est devenuë considérable par les lumiéres & le zélé du *Pere Eustache* Bibliothéquaire, qui l'augmente tous les jours.

On voit dans la *Bibliothéque des Minimes* un grand nombre de *Manuscrits sur la Liturgie*. Le célébre *Docteur de Launoy* légua à ces Religieux la moitié de ses Livres qui ont contribué à enrichir leur Bibliothéque, où l'on trouve plusieurs *Manuscrits curieux, qui contiennent les Négociations des Ministres de France dans les Cours Etrangéres*. On y voit encore plusieurs *Traitez de Botanique* écrits de la main du fameux *P. Plumier*.

La *Bibliothéque des Célestins* est nombreuse. Elle contient plusieurs anciennes Editions; entr'autres le *Speculum vitæ humanæ*, & une *Bible imprimée à Paris en* 1476. Le Livre intitulé *Speculum vitæ humanæ* que l'on y voit, est fort rare. *M. Maichel* croit qu'il ne se trouve à *Paris* que dans cette Bibliothéque, & dans celle de *Sorbonne*. (*a*) Il a été imprimé avec des planches gravées, sans datte, sans nom de lieu ni d'Imprimeur.

Voilà bien des trésors, dont, pour la plûpart, on ne profite gueres. Combien y a-t-il à *Paris* de *prétendus Gens de Lettres* qui n'ont jamais entré dans ces Bibliothéques, & à qui l'*Allemand*, qui en a fait la déscription qu'on vient de voir, apprendra qu'el-

(*a*) Voiez les *Annales Typogr.* de *M. Mattaire*.

qu'elles enfantent? Tel est le fruit honteux de la funeste alliance contractée depuis quelques années entre l'ignorance & le bel esprit!

Reflexion sur les Anglois.

Si nous jugions de la Politesse des *Anglois* en général, par les manieres qu'ils ont dans les Païs Etrangers, nous ne pourrions nous empêcher de les regarder comme des Gens très-aimables. Mais lorsqu'ils sont de retour chez eux, ils ne sont plus les mêmes. Ils reprennent bien-tôt ce caractére ineffaçable, qu'*Horace* leur attribue dans ce Vers:

Visam Britannos hospitibus feros.

On leur reproche en général, de faire peu d'accueil aux Etrangers qui abordent dans leur Isle, & de leur témoigner beaucoup de dédain & de mépris. J'ai lû dans les *Lettres de Casaubon* un trait qui confirme un peu l'opinion publique à ce sujet. *Je ne puis comprendre*, dit ce sçavant Homme, qui étoit pour lors en Angleterre, *les manieres de Messieurs les Anglois. Tous ceux que je connoissois avant de venir en ce Païs-ci, ne me connoissent plus. Je suis à leur égard Etranger & Barbare. Aucun ne me dit un seul mot; Et si je veux parler, ils ne daignent pas me répondre* (a). Si cela est vrai, ce que je ne garantis pas; quelle différence du *caractére François* & du *Caractére Anglois!* Il faut pourtant rendre cette Justice aux *Anglais modernes*, qu'excepté certains Esprits qui tiennent encore de la férocité des *anciens Pictes*, ils exercent l'hospitalité pour la plûpart, avec autant de générosité qu'aucune Nation de l'*Europe*.

Triste Avanture d'un jeune Homme.

A quelque distance des *Orcades* sont plusieurs petites

(a) *Hæc mores Anglorum non sapiunt. Quæsumpsi ipse bona mea priùsquam huc venirem, jam ego illis sum ignotus, verè peregrinus, barbarus: Nemo illorum me vel verbulo appellat; appellatus fugit.* Sylt. Epist. II. Cas. Bd. Roterod. p. 506.

tes Isles désertes, que la nature a rendues inaccessibles par les rochers escarpez qui les environnent. L'industrie des *Ecossois* ne laisse pas de s'y ouvrir un chemin, à l'aide de diverses machines convénables aux difficultez qu'il faut surmonter. Ils y sont attirez par l'abondance du gibier qui s'y trouve, & sur tout par une quantité prodigieuse de volailles dont la terre est couverte, & qui se laisse prendre avec beaucoup de facilité. Une de ces petites Isles, qui se nomme *Noss of Brassah*, n'est éloignée que de seize brasses de *Main-land*, qui est une Isle habitée. Mais le passage n'en est pas plus facile. Deux rochers qui font face l'un à l'autre, ne laissent point d'autre moien de communication que par de longues cordes, dont on a trouvé le moien de fixer les bouts sur les deux rochers. On se met dans un panier qu'on fait glisser sur les cordes, & l'on passe tour à tour avec un danger qui se conçoit aisément.

M. Arkoss, jeune homme de *Londondery*, âgé de quinze ou seize ans, se trouvant avec son pere dans l'Isle de *Main-land*, entreprit sans sa participation, d'aller visiter *Noss of Brassah*, & s'y fit conduire par quelques habitans du lieu, qui étoient accoûtumez au passage. Il y arriva heureusement. L'envie de ne pas revenir les mains vuides, le fit courir de côté & d'autre, sans être accompagné de ses guides. Il s'engagea dans les rochers à la poursuite de divers animaux; mais son malheur lui en fit trouver d'autres, dont il devint lui-même la proie. C'étoient des Aigles, qui sont toujours en fort grand nombre dans cette Isle. Une troupe de ces fiers animaux fondit sur lui, & sa foiblesse ou sa fraieur ne lui permirent pas sans doute de leur résister. Ses compagnons inquiets de son éloignement, le chercherent avec beaucoup de peine, & découvrirent enfin son corps à moitié dévoré, mais ils n'eurent pas même la satisfaction d'en porter les restes à son pere. Un Aigle qui

étoit

étoit encore attaché au cadavre les voiant approcher, prit son vol, & l'emporta au travers des airs dans des lieux où il étoit impossible de lui arracher sa proie. Quel sort! & parmi tant de malheurs auxquels notre condition d'hommes nous expose, en est-ce là un, contre lequel on doive être en garde?

MADRIGAL

imité de Guarini.

La fidélité justifiée. Madr. XI.

Io disleale! ah cruda!
Voi negate la fede,
Per non mi dar mercede.
Se non basta il languire,
Provate mi al morire;
E se ciò ricusate,
Perche la fede negate?
Che provar non volete?
O provate, o credete.

Moi, je suis un perfide! outrage! ah, cruauté!
Pour ne point accorder à ma persévérance
Le loier qu'elle a mérité
Vous feignez de douter de ma fidélité.
Ah! si mes tendres feux, mes tourmens, ma constance,
Si ces garans certains ne vous suffisent pas;
Pour vous en mieux convaincre, ordonnez mon trépas.
Mais ne m'objectez point que l'épreuve est trop dure,
Vous, dont la Barbarie insulte à la nature:
Et lasse de me voir souffrir,
Ou croiez-moi de grace, ou laissez-moi mourir.

Par Madlle de M. d. l. V.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXXXI.

Oras Gallice, me, rogasque semper.
Durum est me tibi, quod petis, negare.
Vero verius ergo quid sit audi :
Verum, Gallice, non libenter audis.

Martial. 8. 75.

IL nous manque une regle de conduite pour une des circonstances les plus ordinaires de la vie. Je ne connois point d'Auteur grave qui ait donné le moindre éclaircissement sur la maniere dont il faut se conduire avec *un mauvais Ecrivain, qui veut sçavoir absolument de ses Lecteurs quel jugement ils portent de ses Ouvrages.* Comment ménager tout à la fois la *vérité* & la *charité*? Il est certain que des louanges fausses & injustes sont un outrage pour la vérité. Les équivoques & les détours de la complaisance, dans une occasion où l'on est pressé de s'expliquer sincérement, se réduisent du moins à la classe des *mensonges officieux.* D'un autre côté l'on sçait assez quelle est la *délicatesse des Auteurs.* Elle naît de la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Ils n'écriroient pas s'ils n'étoient persuadez qu'ils écrivent bien. Le même tour d'esprit qui leur fait faire leurs Ouvrages tels qu'ils sont, fait toujours qu'ils les admirent. C'est donc les blesser par l'endroit le plus sensible que de leur présenter un miroir trop fidéle; & de leur faire appercevoir qu'ils écrivent mal. C'est leur ôter (*a*) la joie, le ré-

(*a*) *Pol me occidistis amici,*
Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas.
Horat. Ep. II. 2.

répos, enfin le fruit le plus cher de leur travail, qui eſt la flatteuſe idée que le Public les eſtime ; & par conſéquent c'eſt bleſſer la charité.

Si l'eſtime & la tendreſſe qu'un mauvais Auteur a pour ſes Ouvrages étoient un *mal*, le cas ſeroit aiſé à réſoudre. Quelque averſion qu'il eût pour le remede, il eſt clair qu'il ne faudroit pas balancer à l'offrir. Mais pourquoi regarderoit-on comme un mal cette douce ſatisfaction qui naît de l'opinion d'avoir fait un bon Ouvrage, ſurtout dans un Ecrivain qui n'a rien négligé pour la perfection de ſon travail, & dont les défauts doivent être mis uniquement ſur le compte de la Nature ? Un homme d'eſprit (*a*) prétendoit au contraire, que *cette ſorte de plaiſir eſt la récompenſe naturelle du travail*, & qu'une preuve de ſon innocence c'eſt que la Providence a voulu qu'il fût commun à tous les animaux. Les Grenoüilles, dit-il, qui chantent ſi mal, ne chanteroient pas, ſi elles n'y trouvoient quelque douceur. Que cette idée ſoit juſte ou non, il eſt vrai du moins, que *c'eſt le foible des plus honnêtes gens d'avoir une tendreſſe extrême pour les productions de leur eſprit.*

Faut-il donc ſe rélâcher un peu en leur faveur, du reſpect qu'on doit à la vérité ? Ou par une droiture ſupérieure à tous les ménagemens, aſſaſſinera-t-on de ſang froid un pauvre Auteur, qui fort ſouvent n'a pas d'autre vice que celui d'écrire mal, & d'être perſuadé qu'il écrit bien ? Je n'ai point aſſez d'autorité pour décider cette queſtion. Mais ſi l'on peut recueillir quelque inſtruction de l'exemple de quelques grands Hommes, j'en ai un à citer, auquel le ſeul nom de *M. Addiſſon* eſt capable de donner du poids.

Un honnête *Anglois*, qui avoit ſuccombé mal-à-propos à la tentation d'écrire en Vers, fit préſenter

(*a*) Le *Pere le Moine*, Jéſuite.

ter ſa Piéce à *M. Addiſſon* par un de ſes meilleurs Amis, avec un Compliment de ſa main, par lequel il le prioit de la maniere la plus preſſante de corriger ce qu'il n'approuveroit pas. Il avoit mis à la tête de ſon Ouvrage en façon de (*a*) *Motto*, *douze des plus beaux Vers d'Homere*. *M. Addiſſon* lût la Piece, & la trouva déteſtable. Cependant ſa bonté naturelle lui faiſant faire à peu près le même raiſonnement par lequel j'ai commencé cette feuille, il fût fort embaraſſé ſur la maniere dont il devoit répondre; d'autant plus qu'en lui offrant les Vers on lui avoit fait entendre que l'Auteur les croioit excellens. Le parti qu'il prit à la fin, fût de les laiſſer dans un endroit de ſa maiſon, où il prévoioit qu'il ne les retrouveroit pas; & les aiant perdus de cette maniere, il fit des excuſes civiles ſur cet accident à la perſonne de qui il les avoit reçus. Celui-ci voulût ſçavoir du moins s'il les avoit trouvez bons. *Ecoutez*, répondit *M. Addiſſon*, avec beaucoup d'embarras, *il y a peu de jugemens généraux qui ſoient juſtes*, *& je n'ai point la mémoire aſſez fidéle pour me ſouvenir en particulier de ce qui m'a paru demander quelque changement*; *mais aſſurez l'Auteur*, *que je ſuis fort ſenſible à l'honnêteté qu'il a eu de me communiquer ſa Piece*; *& pour lui marquer que je l'ai lûë avec ſoin*, *dites-lui*, *que j'en voudrois rétrancher les douze Vers d'Homere qui ſont à la tête.*

Il ſe crût dégagé aſſez heureuſement par cette réponſe, où la vérité & la charité étoient également ménagées. Mais l'Auteur l'expliquant tout-à-fait à ſon avantage, en conçût une vanité ſi exceſſive, qu'il ſe hâta de faire imprimer ſes Vers, avec une Préface dans laquelle il confeſſoit en public, qu'il ſe croioit à couvert de la cenſure, après le bonheur qu'il avoit eu d'être couronné ſi glorieuſement

(*a*) C'eſt le terme dont les *Anglois* ſe ſervent.

ment par les mains de *M. Addisson*, que ce grand Homme n'avoit pas trouvé un seul mot à changer dans sa Piece. Il ajoûtoit néanmoins avec un air de modestie, que son *Motto*, qui consistoit en *douze Vers d'Homere*, lui avoit déplû, & que par déférence pour un Censeur si éclairé il n'avoit pas balancé un moment à le rétrancher.

M. Addisson fût informé de ce détail par quelques Amis. Il en fût piqué jusqu'au vif. „ Voiez, leur dit-il, après leur avoir rendu compte de ce qui s'étoit passé, „ si j'ai à me réprocher autre chose qu'un excès de bonté & de patience. Mais „ autant que j'ai eu d'égard pour la foiblesse de „ mon prochain, autant je suis offensé de sa présomtion, lorsqu'elle me blesse & qu'elle devient „ un vice insupportable. Ainsi, Messieurs, je vous „ prie de publier la vérité du fait. Et pour ce qui „ regarde le *Motto*, ajoûtez s'il vous plaît, que „ m'étant souvenu d'un endroit de *Suetone*, où „ cet Auteur rapporte, que personne ne fit attention aux *Statuës de Caligula* tant qu'elles furent „ tout d'une piece, mais qu'aussi-tôt qu'il se fût avisé de faire mettre des têtes des Dieux sur ses „ épaules indignes, il se tourna en ridicule, & „ s'attira la raillerie de tout le monde. J'ai crû „ rendre un bon office à l'Auteur, en lui conseillant d'ôter de son ouvrage l'unique chose qui „ pouvoit attirer les yeux du Public, & l'exposer „ par conséquent aux railleries que méritent ses „ Vers „. On ne manqua point de publier aussi-tôt cette Histoire, qui fit beaucoup d'Honneur au Caractére de *M. Addisson*.

Il a paru à *Leide* en 1732. un Ouvrage important & curieux *in folio*, qui est la *Vie de Saladin par Bohadin, fils de Sieddadi*, traduit de l'*Arabe* sur les Manuscrits de la Bibliothéque de l'Université de *Leide*. On sçait que *Joseph Scaliger*, *Golius*, & le sçavant *M. Warner* ont enrichi cette Bibliothéque d'un

d'un grand nombre de Manuscrits Orientaux. *M. Albert Schultens*, avec la permission des Curateurs de l'Académie, a pris la peine de traduire en *Latin* ce qu'il y a de plus curieux, c'est-à-dire, la *Vie du fameux Saladin*, par *Bohadin*, qui étoit présent aux Batailles & aux Siéges qu'il décrit, & qui étoit le confident de ce Prince. *Bohadin*, paroît un Ecrivain impartial & ami de la vérité. Il parle des *Infidéles* & des *Chrétiens*, comme un homme desintéressé, & ce qu'il raconte sert beaucoup à éclaircir ou à confirmer ce qu'ont écrit *Guillaume de Tyr*, *Guillaume de Neuberry*, *Guillaume de Nangis*, *Matthieu de Hoveden*, & les autres *Historiens des Croisades*.

Bohadin dans cet Ouvrage représente *Saladin Soudan d'Egypte*, comme un sage & profond Politique, comme un Capitaine habile, courageux & intrépide; comme un Prince très religieux, ferme dans l'adversité par la confiance qu'il avoit en Dieu & par sa résignation à ses volontez; chaste & sobre, charitable envers les pauvres, & si libéral, que ses Tréforiers étoient obligez de lui cacher une partie de l'argent qu'ils avoient entre les mains; patient, caressant, humain, clément & généreux dans la victoire, même à l'égard des Chrétiens, qu'il vainquit souvent: aiant beaucoup d'esprit & de sçavoir, & comblant les Sçavans de bienfaits. Il n'y a point de flatterie dans ce portrait, & les autres Chrétiens lui rendent à peu près le même témoignage. Je ne parlerai point des différens exploits de ce Prince: ce seroit répéter ici ce qui est contenu dans toutes nos *Histoires des Croisades* & dans l'*Histoire des Chevaliers de Malte*; Livres qui sont entre les mains de tout le monde. On trouve néanmoins dans l'*Ouvrage de Bohadin* plusieurs particularitez, qui ne sont point dans nos Historiens. On y apprend par exemple le détail d'une négociation entre *Richard* surnommé *Cœur de Lion*, *Roi d'An-*

d'Angleterre, & *Aladid* frere de *Saladin*. On y voit auſſi la Lettre qu'*Iſaac Comnene Empereur Grec* écrivit à *Saladin*. On ſçait que cet Empereur perfide trahit les Chrétiens & fût cauſe de tous leurs malheurs. Il avoit, dit *Bohadin*, accordé dans la Ville de *Conſtantinople* une Moſquée aux *Mahométans*, pour y faire l'exercice public de leur Religion. Ce Prince envoia un Ambaſſadeur à *Saladin* pour lui faire valoir cette indulgence, & négocier avec lui. L'Ambaſſadeur étant mort à la Cour du *Sultan*, l'Empereur de *Conſtantinople* écrivit la Lettre qui ſuit, & qui n'aiant point encore paru, mérite que je la rapporte ici.

„ *Iſaac* Roi, croiant au *Meſſie* qui eſt Dieu, „ couronné par Dieu même, victorieux, toujours „ Auguſte, Empereur très-puiſſant & très-invinci„ ble, *Autocrateur* des *Grecs*, ſurnommé *Ange*, au „ très-noble *Sultan d'Egypte*, *Saladin*, ſalut & „ notre amitié. Il nous eſt parvenu une Lettre de „ *ta Hauteſſe* addreſſée à *ma Majeſté*. Nous l'avons „ lûë, & nous comprenons par ſon contenu, que „ notre Ambaſſadeur eſt mort. Nous ſommes fâ„ chez qu'il ait fini ſes jours dans une terre étran„ gere, & qu'il n'ait pû exécuter les ordres dont „ *ma Majeſté* l'avoit chargé. Renvoie-moi le corps „ de mon Miniſtre, auſſi-bien que les meubles „ qu'il a laiſſez & qu'on aura trouvez après ſa „ mort, afin que nous rendions le tout à ſes en„ fans & à ſa famille. Au reſte, je crois que *ta* „ *Hauteſſe* aura entendu les mauvais bruits qui ſe „ répandent au ſujet des *Allemans* qui ſont entrez „ dans mes Etats. Mais je ne m'en étonne point. „ Mes ennemis n'ont garde de ne pas publier com„ me certaines, des choſes qui ſervent à leurs „ vûës. Ce qu'il y a de vrai, ſi tu veux le ſçavoir, „ c'eſt qu'ils ont plus ſouffert de maux, qu'ils n'en „ ont fait ſouffrir à mes ſujets. Ils ſont dépourvûs „ d'argent & de chevaux, & la meilleure partie

„ de

„ de leurs Soldats ſont morts, ou ont été tuez. Ils „ ont eu des peines infinies à échaper aux Garni- „ ſons de nos Provinces, & ils ſont tellement af- „ foiblis, qu'ils ne pourront aller juſques dans „ tes Etats, ou que du moins ils y arriveront dans „ un épuiſement qui les mettra hors d'état de ſé- „ courir leur parti & de te nuire. Mais à propos „ comment as-tu tellement oublié notre alliance, „ que tu ne m'aies rien mandé des deſſeins que tu „ formes & des entrepriſes que tu fais ? Faut-il „ te le dire ? *Ma Majeſté* n'a gagné à ton amitié „ que la haine de tout ce qui porte le nom de „ *Franc.*

Iſaac avoit en effet extrêmement maltraité les Troupes de *Frédéric I. Empereur d'Allemagne*, qui avoient demandé paſſage ſur les terres de l'*Empereur Grec*, pour ſe rendre dans la *Paleſtine*. *Iſaac*, dit *Bohadin*, ſe rendit par cette conduite très-mépriſable aux yeux de *Saladin*, & très-odieux à tous les Chrétiens.

Au reſte, le Livre dont il s'agit contient encore pluſieurs autres morceaux traduits par *Mr. Schultens*, ſurtout des *extraits de la Vie d'Albufeda*.

M. Bayle dans ſon Dictionaire, à l'Article des *Turlupins*, prétend que les Païens n'ont jamais été ſi déréglez que les Chrétiens au ſujet de la *nudité*: qu'il y a eu des *Sectes Chrétiennes* qui en ont fait un principe de Religion, tels que les *Gnoſtiques*, les *Manichéens*, les *Priſcillianiſtes*, les *Beguins* ou *Boiards*, les *Turlupins*, les *Picards* & les *Bohémiens*. *M. de Beauſobre* (*a*) a réfuté pleinement cet Article de *Bayle*, & a fait voir que la *Secte des Adamites* eſt un être de raiſon; c'eſt-à-dire, qu'il n'y a jamais eu de Secte qui ait fait profeſſion d'une *nudité religieuſe*, pour reſſembler au pré-

(*a*) Voiez cette *Diſſertation* qui eſt à la fin de l'*Hiſtoire du Concile de Baſle par M. Lenfant.*

prémier pere du genre humain, & qui ait allegué ce principe, que J. C. avoit rendu aux hommes le privilege de la nudité, que le péché d'*Adam* leur avoit fait perdre.

M. de Beausobre avoue néanmoins qu'il y a eu autrefois dans la *Paleſtine* certains *Solitaires*, dont il eſt parlé dans *Evagre*, & que cet Auteur appelle *Parfaits* ou *Broutans*, parce qu'ils paiſſoient l'herbe comme les bêtes. Ils s'étudioient à parvenir à cet heureux calme, appellé par les Grecs *Apathie*, qui met l'ame dans une ſituation d'indifférence pour tout ce qui a coûtume d'émouvoir les paſſions; qui fait que l'homme ne ſent plus en lui aucun déſir ni aucune crainte, & devient par-là ſemblable à Dieu. Ces Philoſophes ſe retiroient dans des déſerts, où ils s'expoſoient tout nuds à l'ardeur du Soleil: ils entroient quelquefois dans les Villes, pour faire eſſai de leur progrès dans l'état d'*impaſſibilité*; ils y contrefaiſoient les fous, pour s'éprouver ſur le mépris des jugemens des hommes. Ils ſe baignoient auſſi publiquement, pour s'aſſûrer qu'ils n'étoient plus ſenſibles à la honte. Ils alloient enſuite dans des Cabarets, & dans d'autres lieux plus décriez encore, pour triompher de la nature. La *Diſſertation* dont il s'agit eſt un Ouvrage ſçavant & bien raiſonné.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-ſtraat. 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXXXII.

Homines inquieti & turbidi non judicio scribunt, sed morbo.

Plin. Jun.

QUOIQUE rien ne soit si rare à *Londres* que de voir agir les *Critiques* avec cette honnêteté & cette modération dont j'ai rapporté un exemple dans ma *derniere feuille*, on ne s'apperçoit point que leur rigueur serve à réprimer la passion d'écrire. Il ne se passe point de jour, qu'on ne voie plusieurs nouveaux Ouvrages annoncez. La curiosité m'a porté plus d'une fois à m'informer avec soin s'ils se vendent; mais il est difficile de recueillir là-dessus rien de certain, parce que les *Libraires* étant aussi intéressez que les *Auteurs*, à faire croire que tout ce qu'ils impriment se débite heureusement, leur réponse n'est jamais nette & sincere. Comme l'usage est de publier à la fin de chaque mois une *Liste générale de tous les Livres qui sont sortis de la presse*, il me prend envie de traduire ici celle du *Mois de Janvier* dernier & je suis trompé si ce *monument de la fécondité des Anglois* ne forme un Article fort agréable, avec les éclaircissemens que j'y joindrai.

Livres publiez à Londres dans le cours du mois de Janvier 1734.

1. *Défense* (a) *de l'Histoire d'Angleterre contre les Représentations infidèles de M. Rapin de Thoiras*, in 8°.

(a) Cet Ouvrage, dont je ne manquerai point de parler plus au long, est attribué à *M. Salmon*. *Voiez N. VI. du Pour & Contre Tome I.* où j'ai dit quelque chose de ses vûës & de ses motifs.

8°. Chez *J. Wilford*. Prix (*a*) deux Shellings.

2. La *Vie de M. Robert Price*, Juge de la Cour de *Common-Pleas*, écrite sous la direction de son fils. Chez *E. Curl*. Prix 3. Sh. & demi.

3. Le *Gentilhomme de* (*b*) *Corneuille*, Comédie. Chez *J. Watts*. Prix 1. Sh.

4. La *Femme de Chambre intriguante*, Comédie, par *M. Henri Fielding*. Chez *J. Watts*. Prix 1. Sh.

5. La *Majesté* (*c*) *trompée*, Tragédie. Chez *J. Dormer*. Prix 1. Sh.

6. *Essai sur l'Homme*, Epître IV. Chez *L. Gulliver*. Prix 1. Sh.

7. *Avis au Clergé*, Poëme, par *M. Swift*.

8. *Essai* (*d*) *sur l'Histoire & la Révélation des saintes Ecritures*, avec une *Dissertation sur la chûte de l'Homme*, par *Jérémie Hunt* Docteur en Théologie. Chez *J. Noon*. Prix 2. Sh.

9. *L'Existence & Unité de Dieu* prouvées par la nature & ses attributs, par *Jean Jackson*. Chez *Knapton*. Prix 2. Sh.

10. *Notes critiques sur l'Ancien Testament*, par le *Docteur Wall*, in 8°. 2. vol. Chez *Davis*. Prix 4. Sh.

11. *Dissertation historique sur l'origine, le progrès & la vitiée de l'Idolatrie*, Ouvrage d'importance, où l'on prouve la *divinité des Livres de Moïse*, & l'on répond aux Objections contre la Révélation.

(*a*) Les Livres sont fort chers en *Angleterre*. Deux Shellings, c'est environ 22. sols monnoie d'*Hollande*.

(*b*) Ce n'est presqu'autre chose que la *traduction d'une Piece de Moliere*.

(*c*) Cette Piece a fait beaucoup de bruit. On y traite fort mal ce qu'il y a de plus respectable en *Angleterre*.

(*d*) On se propose dans cet Ouvrage, aussi-bien que dans le 9. & 11. de fournir des antidotes au Public contre les mauvais effets que les *Wolstons*, les *Collins*, & les *Tindals* ont produits à *Londres*. Un riche Ecclésiastique a poussé le zéle encore plus loin; il a acheté, dit on, pour une somme très-considérable le *Manuscrit de la seconde partie de l'Ouvrage du Docteur Tindall*, & l'a brûlé aussi-tôt. C'est ce que *M. Gibson Evêque de Londres* avoit déja fait à l'égard d'un *Manuscrit de M. Collins*.

tion, 8°. 2. vol. Chez *Rivington* proche *S. Paul.*

12. *Examen de la quatriéme Dissertation de l'Evêque de Banger*, avec des Recherches sur l'usage des Chevaux & des Chariots dans la guerre, parmi les Juifs. Chez *Roberts.* Prix 6. Sh.

13. *Etat* (*a*) *présent, Civil & Militaire de la Grande-Bretagne.* Chez *Stagg.* Prix 2. Sh.

14. *Recuëil de Traitez*, (*b*) *de Manifestes*, &c. 8°. 4. vol. Chez *S. Burt.*

15. *Appendix d'un Ouvrage déja publié sur les maladies des Yeux*, par *Benoît Duddell.* Prix 2. Sh.

16. Le *Cuisinier moderne*, par *Vincent* (*c*) *la Chapelle* Cuisinier de *M. le Comte de Montijo*, 8°. 3. vol. Se vend à l'*Hôtel de Montijo.*

17. *Dictionaire des Architectes* (*d*) *& des Maçons*, contenant tout ce qui a rapport à ces deux Professions, avec plus de deux cent figures gravées en cuivre. Chez *A. Betterworth.* 8°. 2. vol.

18. *Epître sur le Dessein & sur la Beauté.* Chez *Roberts.*

19. *Oeuvres de Shakespear*, nouvelle Edition avec des Notes, par *M. Theobald*, in 12. 2. vol.

20. *Epî-*

(*a*) L'opinion où je suis, que ce Livre sera bien reçu en *François*, m'en a fait commencer la traduction, que je ferai publier à *Paris.* On y trouvera le détail de tout ce qui regarde l'*intérieur de l'Angleterre.*

(*b*) C'est un *Supplément au Recuëil de Rhymer.*

(*c*) *M. Vincent* (c'est sous ce nom qu'il est célebre à *Londres*) passe pour un *homme original dans sa profession.* Il a servi *Mylord Chesterfield* en *Hollande.* Ses appointemens sont égaux à ceux d'un *Capitaine de Cavalerie*, & il aime mieux demeurer sans occupation que de se louer à moindre prix. Il n'y a jamais eu qu'un Cuisinier dont il reconnoisse le mérite égal au sien.

(*d*) L'usage s'est introduit parmi les *gens de métier de Londres* de composer eux-mêmes des Ouvrages fort bien écrits sur ce qui regarde leur profession. On a ainsi depuis peu des *Traitez de Menuiserie, de Maçonnerie, de Serrurerie*, &c. C'étoit le souhait de *la Motte le Vayer.* „ Pourquoi les Capitaines, „ dit-il, n'écrivent-ils pas sur la Guerre, les Ministres d'Etat „ sur la Politique, les gens de métier sur leur profession?

Rotam quisque libens censeba exercere Artem.

Horat.

20. *Epître sur la connoissance & le caractère des Hommes*, par *M. Pope*. Chez *Gulliver*. Prix 1. Sh.

21. *Etrivieres pour la Ville de Londres*. Chez *Slow*. Prix 1. Sh.

22. *Plaidoié pour le Mérite méprisé*. Chez *Roberts*.

23. *Les Principes Mosaïques réduits en Manuel philosophique & théologique*, par *Hutchinson*. Chez *J. Greca*. Prix 1. Sh.

24. *Le destin des Favoris*, considéré dans l'exemple de *Villiers Duc de Bouckingham*. Chez *Francklin*.

25. *Rapport du Committé* (a) *établi en Irlande pour la recherche des Catholiques*.

26. *Considérations* (b) *sur la nécessité de taxer les Annuitez du Regne du Roi Guillaume & de la Reine Anne, & de diminuer d'un cinquiéme le capital de ceux qui ont cinq-mille Livres Sterling, ou plus, dans la Compagnie du Sud, pour acquitter les dettes nationales*.

27. *Anatomie* (c) *du Système de l'Accise*.

28. *Lettre au Craftsman sur les Affaires présentes de l'Europe*.

29. *Le Politique des deux côtez*.

30. *L'Antipolitique*.

31. *Rai-*

(a) Les *Catholiques d'Irlande* sont aujourd'hui dans le dernier embarras, par la trahison d'un Prêtre nommé *Henneſey*, qui, s'étant fait *Proteſtant*, les a accusez d'avoir formé des Projets contraires au Gouvernement. On a publié à *Londres* le détail des Informations, qui contiennent bien des Articles curieux; mais quoique les accusations paroissent mal appuiées, elles ont fait renouveller néanmoins les *Loix contre les Catholiques*, & leur ont fait perdre le peu de liberté dont on les laissoit joüir.

(b) Cet Ouvrage qui tendoit à diminuer la sûreté & le crédit des *Compagnies de Commerce*, a été détesté du Public.

(c) Le *Système de l'Accise* a perdu tout crédit; mais on ne laisse pas d'écrire tous les jours *pour* ou *contre*. Je ne nomme qu'un de ces Ouvrages, de *six* ou *sept* qui ont paru dans le cours de ce mois. Je ne nomme aussi que *quatre* ou *cinq Ouvrages politiques*, quoiqu'il en ait paru plus de *vingt*, sans compter les *Papiers hebdomadaires*: mais ceux que je nomme sont véritablement bons, surtout le *Politique des deux côtez*, qui est de *Mylord Bolingbroke*.

31. *Raisons pour la Neutralité de la Grande-Bretagne dans la Guerre présente.*
32. *Raisons pour la Guerre.*
33. *Généalogies Roiales*, ou Familles des Empereurs, Rois, Souverains, &c. depuis le commencement du Monde jusqu'aujourd'hui, avec l'histoire chronologique du Monde depuis la *Création* jusqu'à l'*Ere Chrétienne*, par le *Docteur Anderson*, in fol. Chez *Betterſworth*.
34. *Oeuvres politiques du célebre André Fletcher.* in 8°. Chez *Betterſworth*.
35. Les *Voiages de Cyrus*, *en Anglois*, nouvelle Edition, avec une nouvelle (*a*) Préface. Chez *Woodward in Fleet-Street*.

Si l'on ajoûte à ces nouveaux fruits de la Presse, qui sont autant de Livres en forme, environ *vingt feüilles hebdomadaires*, & un bien plus grand nombre de *petites Pieces fugitives* que les Curieux prennent soin de recueïllir à la fin du mois, on regardera les *Anglois*, avec raison, comme un *peuple d'Ecrivains* (*b*) *& de Gens de Lettres*; & l'on s'affligera des difficultez de leur Langue, qui empêchent que le fruit de leur travail ne se communique aux Païs étrangers. Après cela, qu'*Agrippa* vienne nous dire, que *les inclinations générales des Nations ne changent jamais*; & qu'il s'efforce de le prouver (*c*) par une longue énumeration, les *Anglois* lui ré-

(*a*) On sçait que cet agréable Ouvrage a été traduit en *Anglois* par l'Auteur même, & que cette traduction a été fort estimée à *Londres*. En effet ceux qui sçavent les deux Langues, ont peine à décider à laquelle des deux *M. de Ramsay* a fait plus d'honneur.

(*b*). Une raison qui y contribuë beaucoup, c'est que la *Langue Angloise* n'aiant presque point de differences marquées dans les concordances de ses *nombres* & de ses *genres*, & dans la formation des *tems de ses verbes*, il est plus aisé pour les personnes sans étude d'écrire exactement en *Anglois* qu'en aucune autre Langue.

(*c*) *De vanitate scient.* cap. 54. C'est un passage assez curieux, où il tâche de montrer par des exemples que le caractére des Nations ne change point. *Propria*, dit-il, *sunt morum uni-*

répondront eux-mêmes par leur exemple ; car ils sont les prémiers à reconnoître, que sans remonter bien loin, on trouveroit une *étrange différence entre leurs goûts passés & leurs goûts présens.* Cependant si *Agrippa* n'entendoit qu'un *certain tour de génie*, qui est moins une *qualité réelle* qu'une *manière d'être*, si l'on me permet ce terme, & qui peut venir, comme on l'a remarqué dans un autre endroit, des *influences de l'air & des qualités du terroir*; il faut convenir que les *Anglois* se sentent encore & se sentiront peut-être toujours de cette *propriété de leur climat.* Mais loin qu'elle ait empêché le *changement de leurs inclinations & de leurs goûts*, c'est un heureux présent de la nature, qui leur a servi comme de guide pour entrer peu à peu dans des routes inconnues à leurs Peres ; & ils en tirent encore cet avantage, qu'elle leur fait répandre sur tout ce qu'ils font un *caractère original* qui frappe les Etrangers, & qui leur plaît du moins par sa nouveauté.

On a remarqué que cette *propriété du climat Anglois* se fait même sentir à ceux qui voyagent dans le Païs, & qui y font quelque séjour. Un *Italien* qui vient à *Londres*, ne pense plus en *Anglois* comme il faisoit à *Florence* & à *Rome*; disons même un *François*, quoique le passage de *Calais* à *Douvres* soit assez court. Il ne faut qu'ouvrir ici les yeux pour en appercevoir des exemples.

Il paroît depuis peu à *Londres* un beau *Poëme* (a) *sur la nature & l'état de l'Homme, considérez par rapport au bonheur.* C'est la *quatriéme partie* d'un Ouvrage commencé il y a déja quelques mois sous le titre d'*Essay of Man.* On l'attribue à *M. Pope.* Il

manitate perspicua. Il finit ainsi : *Itaque habet unusquisque Natio, quantalacumque etiam, sive civilis, sive barbara, peculiares mores ritusque sibi a cultu influxu a ceteris diversos, qui sub nullam artem Philosophiamque cadere queunt, sed solâ naturali virtute, absque omni disciplinâ, hominibus adgenerantur.*

(a) *Essai on the nature and state of Man with respect to Happiness.* In fol. 20 pag. chez *Wilford.*

il en digne de lui ; mais je ne sçais si la querelle éclatante que *M. Pope* vient d'avoir avec *Mylord Hervey* est digne de l'Auteur d'un si bel Ouvrage. Ce Seigneur l'avoit critiqué, peut-être avec un peu trop d'amertume, dans une Lettre en Vers addressée au *Docteur Sheburn*. Le Poëte irrité fit publier dans les Nouvelles publiques, que si l'Auteur de cette Lettre n'en faisoit pas un desaveu éclatant, il devoit s'attendre à une réponse qui le feroit repentir d'avoir commencé l'attaque. Le desaveu n'a point paru, & *M. Pope* a tenu parole. Mais pour nous expliquer avec sincerité, la différence est extrême entre les Ouvrages qui viennent de la colere de *M. Pope* (*a*), & ceux qui sont le fruit de sa raison & de ses admirables talens.

Les *Poësies du P. de la Sainte* ont été mieux réçûës de ceux de *Londres*. On ne leur trouve point l'*air Romain* ; mais on leur trouve un air qui plaît. *M. Hooker* en a fait réimprimer les meilleures dans son *Weeckly Miscellany*. Il y a joint un magnifique éloge du *Caffius & Victorinus* de *M. de la Grange* ce qui a paru d'autant plus surprenant, qu'il n'est point encore venu à *Londres* d'Exemplaires de cette Tragédie. On le soupçonne d'avoir reçu de *France* ses instructions toutes formées, & l'Auteur lui a obligation de les avoir traduites avec élégance. Voilà le nom de *M. de la Grange* qui aura encore pour bornes (*b*) *un grand Fleuve* de ce côté là.

Après avoir parlé de *Poësie*, je crois pouvoir donner place dans cette Feüille aux seuls *Vers François* qui aient été composez à *Londres* sur le *Mariage du Prince d'Orange*. L'Auteur ne s'étant pas fait connoî-

(*a*) Sa *Réponse* a été publiée sous le titre de *Tit for Tat, or an Answer to the Epistle of a Nobleman*. C'est un tissu d'injures poëtiques.

(*b*) *M. de la Grange* assure dans une Ode qu'il publia en 1712. que son nom s'est étendu rapidement depuis le *Tage* jusqu'à l'*Amstel*. Les malins ont demandé si c'étoit *par mer et par terre ?* car ce qui va si rapidement prend toujours le plus court chemin.

noître, il nous laisse la liberté de dire naturellement que ses talens sont médiocres s'il n'en a pas de plus brillans que ceux de la Poësie Françoise.

LE Prix, à tes attraits, est dû, belle *Princesse*,
Tu l'obtiens de l'*Hymen* qui pour toi s'intéresse.
Dans un *illustre* ORANGE il te donne un Trésor,
Qui sçait plaire à tes yeux, plus que la Pomme d'or.

De BRUNSWICK & NASSAU les vertus assorties,
Et par de tendres nœuds heureusement unies,
Soumettront les esprits à leurs charmes vainqueurs;
Et n'étendront pas moins leur pouvoir sur les cœurs.

Issu de cent Héros, l'honneur de leurs Provinces,
NASSAU, tu t'es rendu le modéle des Princes:
Toi, Fille d'un grand Roi, digne d'un si beau sang;
Ton mérite, *Princesse*, est égal à ton rang.

Jour heureux à jamais! Fête digne d'envie,
Où par un doux accord tant de Grandeur s'allie!
Que de gloire & d'éclat! la pompe de ces lieux
Ne le cede en splendeur qu'au Triomphe des Dieux.

Hollande, ouvre tes Ports, fais rétentir ta joie,
Et conserve à l'*Anglois* le Présent qu'il t'envoie:
Ce Dépôt précieux qu'il confie à ton sein,
En peut sortir un jour pour un autre destin.

Et toi, Maître des Mers, brave *Anglois*, qui te prives
Du plus rare ornement dont se paroient tes Rives;
Le bien qui t'est ôté n'est pas perdu pour toi:
Songe qu'un tel *Hymen* te valût un *grand Roi*.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXXXIII.

Rari quippe boni : numero vix sunt totidem, quot
Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili.

Juvenal. 13.

C'Est ainsi que *Juvenal* se plaignoit déja de son tems du petit nombre de ceux qui faisoient profession de *Probité* & de *Vertu*. Mais faut-il s'en étonner? Le *Paganisme* étoit-il propre à inspirer des sentimens vertueux? Le tissu de vices & d'infames excès dont l'histoire des fausses Divinitez est composée, ne conduisoit-il pas plûtôt à l'imitation de leurs déreglemens? La corruption naturelle des Hommes étoit du moins flattée par l'exemple même de ceux qu'ils régardoient comme leurs Dieux: Et il falloit une grande élévation d'esprit pour vouloir arriver par le sentier de la Vertu à la Gloire de l'Immortalité, que *Jupiter* & autres de cette trempe avoient acquise à force de crimes. Mais que dirons-nous du Siécle où nous vivons? Tout le monde réconnoît assez la *nécessité de la Vertu*. Généralement on l'admire, on l'aime, on la comble d'Eloges: Cependant la suit-on? Si *Diogéne* revenoit pour chercher des gens véritablement vertueux, combien en trouveroit-il? Il est honteux de le dire, je l'avouë, mais plus honteux encore que ce soit la vérité. Où sont les *Platons* & les *Socrates* de notre Siécle? *Rara avis in his terris.* A quoi servent tous ces beaux préceptes dont les Ecrits des *Anciens* & même des *Modernes* sont remplis? Ils

ſont preſque devenus un langage ſec & inintelligible. Il ſemble même que la plûpart de ceux qui en parlent aujourd'hui avec le plus d'énergie, n'en connoiſſent plus que la *Théorie*. *O tempora! o mores!*

Mais je m'enfonce inſenſiblement trop avant dans la Morale & dans la Déclamation. J'en reviens pour faire part à mes Lecteurs de la *Traduction d'un Teſtament*, qui par ſa ſingularité, & par l'Amour de la Vertu qu'il reſpire, mérite une place dans cette feuille. Ce *Teſtament* a été imprimé *en Latin* en 1628 en 1687 & en 1713. Il eſt de *Pierre Pithou* un des premiers *Juriſconſultes* & *Sçavans* du *quinzième Siecle*. Les plus grands Hommes de ce tems-là, *Cujace*, *Turnebe*, *de Thou*, *Scaliger*, *Paſquier*, *Papire Maſſon*, *Rapin*, *Paſſerat*, tous, en un mot, faiſoient beaucoup de cas de *Pithou*. Tous lui ont conſacré des Eloges. Le mordant *Scaliger* avoue, qu'il étoit „ parfaitement honnête „ Homme, aimant à faire plaiſir à un chacun, mettant tout le monde dans ſa Bibliotheque, prêtant volontiers & offrant ce qu'il avoit, ſi l'on „ vouloit s'en ſervir „. Ce ſuffrage ſeul confirme tout ce que *Pithou* dit de ſoi-même. Il étoit de la Ville de *Troyes* en *Champagne* deſcendu d'une noble & ancienne famille de *Normandie*. Non obſtant ſes autres occupations, qui étoient conſidérables, il a enrichi la République des Lettres de quantité de Livres de Théologie, d'Hiſtoire & de Belles Lettres. Il mourut âgé ſeulement de 57 ans le 1. Novembre 1596. Et voici le *Teſtament* qu'on trouva apres ſa mort, écrit de ſa propre main :

„ Né dans un Siecle corrompû, & parmi des „ mœurs entierement perdues, j'ai conſervé la bonne foi & la Droiture autant que j'ai pû.

„ J'ai chéri, j'ai cultivé mes Amis avec une affection entiere. J'ai été plus ſenſible au plaiſir „ de vaincre mes Ennemis par des bienfaits, ou

„ de

„ de les laisser dans l'indifférence, qu'à celui de
„ me venger.

„ Ma Femme m'a tenu lieu d'un autre moi-même ; J'ai élevé mes Enfans avec indulgence ;
„ J'ai agi avec mes Domestiques comme avec des
„ Hommes.

„ J'ai haï le Vice, même dans mes plus proches ; Mais j'ai rendu hommage à la Vertu jusques dans les Etrangers, & dans mes Ennemis.

„ J'ai eu plus de soin de conserver que d'augmenter mon Bien.

„ Je n'ai point fait, & n'ai point souffert qu'il
„ fût fait aux autres, ce que je n'aurois point
„ voulu que l'on me fit.

„ Une grace injuste ou difficilement obtenue,
„ m'a paru trop cherement achettée.

„ J'ai regardé la Crapule & l'Avarice comme des
„ Monstres détestables dans tous les Hommes,
„ mais sur tout dans les Ministres de l'Eglise, &
„ dans ceux de la Justice.

„ Adolescent, Jeune homme, Homme fait,
„ j'ai toujours déféré à la Vieillesse.

„ J'ai aimé uniquement ma Patrie.

„ Le Rang, les Honneurs, la Magistrature, ont
„ eu moins d'attraits pour moi, que le désir d'ê-
„ tre occupé. Plus content d'agir que de com-
„ mander.

„ Bien que je ne fusse que Particulier, je me
„ suis empressé à être utile au Public : Je l'ai pré-
„ féré à tout, & j'ai crû que le parti le plus sûr
„ & le plus avantageux étoit d'y demeurer invio-
„ lablement attaché.

„ Ma plus chere envie a été de soûtenir & de
„ réparer la République chancellante : Les nou-
„ veautés, les changemens, les renversemens ne
„ m'ont jamais plû.

„ Une Paix, même injuste, (que les gens de

„ Bien ſoient de mon avis :) eſt plus avantageuſe
„ que les Diſcordes & les guerres Civiles.

„ J'ai vû (*a*) avec douleur la Religion, la Pieté,
„ profanées juſqu'au point de ſervir de voile & de
„ prétexte à l'Avarice, à l'Ambition & aux crimes.

„ Curieux Admirateur de la bonne Antiquité,
„ l'aiant étudiée avec ſoin, je l'ai placée au deſſus
„ de la Nouveauté.

„ J'ai évité, j'ai fui les vaines queſtions, les
„ diſputes ſubtiles ſur les matieres Divines, com-
„ me trop dangereuſes.

„ J'ai connu par expérience que la Simplicité
„ accompagnée & comme enveloppée de Pruden-
„ ce, réuſſit plus ſûrement & plus heureuſement
„ dans ſes projets, que l'Artifice & le Déguiſe-
„ ment.

„ J'ai moins étudié l'Art de bien dire, que la
„ Science qui apprend à juger ſainement de tout.

„ Loin de la foule ambitieuſe, ſans Avarice,
„ ſans Envie, au milieu de pluſieurs Amis, gens
„ de bien & puiſſans, dans une fortune aſſez com-
„ mode, j'ai reſſenti des inquiétudes inconnuës
„ aux Particuliers. Il eſt vrai pourtant, que les
„ affaires de la République & celles de mes Amis,
„ me les attirérent plus que les miennes propres.

„ J'ai compté pour les jours de ma vie les plus
„ agréables, ceux où j'ai ſervi le Public & mes
„ Amis.

„ Les maux préſens m'ont parû plus aiſez à ſup-
„ porter, que la vûë de ceux qui me menaçoient.
„ J'ai ſoûtenu les derniéres extrémitez avec plus
„ de fermeté qu'un état flottant & irréſolu.

„ Pour

(*a*) Pour l'intelligence de cet article & de quelques autres, il faut ſe repréſenter le tems auquel *Pithou* vivoit, ſçavoir pendant la *Guerre de la Religion* & de *la Ligue*, ſous les Rois *Charles IX*, *Henri III*, & *Henri IV*.

„ Pour faire taire la Censure la plus maligne, „ & pour réprimer les traits les plus violens, j'ai „ éprouvé qu'il falloit être ferme, constant, sin„ cere, égal pour tous dans l'Administration de „ la Justice.

„ Que les Loix plûtôt que ma Volonté déci„ dent sur mes Biens, quels qu'ils puissent être „ après ma mort.

„ Je ne désire qu'une chose & je l'espére, c'est „ que ma Femme, si remplie de Vertu & qui me „ fût si chere, ait pour nos enfans les sentimens, „ les bontez & les mêmes soins, dont elle m'a „ comblé pendant ma vie.

„ Tels ont été mes sentimens; Tel est le té„ moignage de ma Conscience : Demandant en „ grace à ceux de la Posterité qui le liront, de le „ lire avec bonté, & de l'interpréter dans un es„ prit aussi simple & aussi droit que celui dont je „ l'ai écrit.

„ Fait à *Paris*, par moi *Pierre Pithou* en l'an„ née 1587. le prémier de Novembre, à pareil „ jour que celui de ma Naissance.

Nouvelles Litteraires.

M. Benjamin Gibert, *Libraire à la Haye* vient de publier un *Ouvrage traduit de l'Anglois*, *en deux Volumes in* 8°. intitulé, *Alciphron*, *ou le Petit-Philosophe*, *en sept Dialogues*; contenant une *Apologie de la Religion Chrétienne* contre ceux qu'on nomme *Esprits-forts*. Le Dessein de l'Auteur est de considérer l'*Esprit-fort* dans les différens points de vûë d'*Athée*, de *Libertin*, d'*Enthousiaste*, de *Mocqueur*, de *Censeur*, de *Métaphysicien*, de *Défenseur de la Fatalité*, & de *Sceptique*, qui sont comme autant de *Sectes différentes des Esprits-forts*. Le nom de *Petits-Philosophes* qu'ils portent dans ce Livre, est

heureusement emploié, & emprunté de *Ciceron* (a), à ce que l'Auteur dit lui-même. Dans l'Avertissement que le Traducteur a placé à la tête du Livre, il assûre, que quoiqu'on ait souvent repeté, qu'un *Athée spéculatif* est une Chimére; Il ne laisse pas d'être certain, qu'il y a plusieurs *Athées*, qui donnent dans les Spéculations les plus abstraites pour combattre le *Dogme de l'Existence de Dieu*. Il confirme ceci par l'exemple d'un des plus célebres Ennemis du *Christianisme*, qui ait écrit de nos jours, lequel, dit-il, a déclaré, *qu'il avoit trouvé une Démonstration contre l'Existence d'un Dieu*. Quelle horreur! Supposé pourtant que cela soit possible; Qu'est-ce qu'une Démonstration en comparaison de mille autres qui prouvent évidemment le contraire? On a beau traiter de préjugé sucé avec le lait, les principes les plus inébranlables de la Religion naturelle: Jamais on ne pourra venir à bout de détruire ce germe caché dans l'ame humaine, & qui naît avec elle. Ceux qui pendant leur vie ont été les plus rudes Adversaires de toute Religion, qui, pour ainsi dire, avoient étouffé en eux la Voix de la nature, qui paroissoient avoir foulé aux pieds les mouvemens de leur conscience, & dont le cœur malheureusement endurci, ne sembloit plus sensible aux remors; Ceux-là même, dis-je, n'ont pû s'empêcher d'en ressentir les atteintes à l'article de la mort, & d'en donner quelques marques qui décelojent malgré eux ce qui se passoit au fond de leur ame. C'est ainsi que *François Rabelais* alloit, à ce qu'il disoit, chercher *un grand*

(a) Comme l'Auteur ne cite pas le passage, j'ignore quel est proprement celui qu'il a en vûe. Je crois pourtant que cette Dénomination peut avoir été prise du *troisiéme Livre des Offices*, *Chap.* 9, où *Ciceron* donne à *certaines Philosophes* l'épithéte de *non satis sani*, & que l'Auteur en a fait celle de *Petits-Philosophes*.

grand peut-être (a), & que le fameux *Woolston* nomma un *affaut* (b) le dernier moment de sa vie. Si cependant on peut dire qu'ils sont morts en *Athées*; s'ils ont paru perséverer dans l'erreur, & confirmer ainsi & sceller par leur mort la pernicieuse doctrine qu'ils avoient prêchée: Ce n'est que parce qu'ils craignoient de perdre par une rétractation sincere, une partie de la funeste Gloire qu'ils croioient avoir acquise par leur singularité, & qu'ils ambitionnoient la triste réputation de mourir comme ils avoient vécu. Revenons à l'Ouvrage en question, pour dire un mot du *Caractere des Interlocuteurs*, & de la *maniere dont ils disputent*. Les principaux sont, *Alcipron* & *Lysicles*, tous les deux *Esprits forts*, dont le premier joint à un grand usage du monde, beaucoup de Lecture, & paroît avoir embrassé la Doctrine dont il fait profession par une sorte d'*indifférence splenique*. Le second a beaucoup de vivacité, & une teinture superficielle de Scavoir; c'est un Débauché qui a intérêt de souhaiter en son cœur qu'il n'y eût point de Dieu, & qui s'est jetté dans l'*Athéïsme* par le Commerce qu'il a eu avec quelques *Esprits forts*. Les deux autres Personnages sont *Euphranor*, Homme de bien, Pere de famille & Philosophe, simple dans ses Discours mais raisonnant avec justesse; Et *Crito* Gentilhomme de Campagne d'un mérite distingué, & d'une conversation agréable & spirituelle. Comme l'*Athéïsme* se trouve exposé dans ce Livre dans toute sa force & appuié sur les preuves qui paroissent les plus solides à ses Partisans; On ne peut lire qu'avec une extrême satisfaction la maniere dont il est refuté. *Euphranor* conduit ses Adversaires pas à pas par des

(a) Voïez au commencement des *Oeuvres de Rabelais*, les Particularitez de sa Vie & de sa Mort, sur la fin.

(b) Voïez *Tom. I. N. IV. pag. 36.*

des routes indirectes, par des Inductions & par des raisonnemens dont ils ne peuvent, méconnoître la Vérité, au but qu'il se propose. Il leur fait avouër des choses qui sappent les fondemens de leur Système, & menent insensiblement à la destruction de l'Incrédulité. Il les embarasse par ses questions. Il les confond par les argumens tirez de leur propre confession. Il les fait convenir à la fin de la *probabilité de l'Existence d'un Dieu*, de l'*utilité de la Religion Chrétienne*, de la *possibilité de ses principes*, & de la *dangéreuse situation des Esprits-forts, si elle est véritable*: Mais il ne peut venir à bout de les convaincre, puisqu'après tout ils ont récours au *grand Arcane de leur Secte*, qui consiste en ces deux mots grecs : Πάντα ὑπόλεψις. C'est-à-dire : *Tout n'est que doute, que conjecture, qu'incertitude.* C'est ainsi que les *Petits-Philosophes* se sauvent ordinairement par la Porte du *Pyrrhonisme* ou par celle de la *mauvaise plaisanterie* quand ils se sentent pressez par la force des raisons qu'on leur oppose. Au reste on a ajouté à cet Ouvrage un *Essai sur la nouvelle Théorie de la Vision*, qui est fort curieux.

Il y a actuellement sous la Presse, & *M. Pierre Mortier, Libraire à Amsterdam* debitera dans peu un *Livre en deux Volumes en* 12. *avec des figures*, intitulé les *Amusemens des Eaux de Spa* dont nous parlerons plus amplement dans la suite.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXXXIV.

Nimia fiducia maximæ calamitati solet esse.

Æmil. Prob. in Pelopid.

AVANTURE SURNATURELLE.

LEs évenemens ne perdent rien de leur mérite pour être un peu surannez, lorsqu'ils sont *extraordinaires*, & qu'ils n'ont *jamais été connus* du Public. Ces deux circonstances leur rendent toute la grace de la nouveauté. Ce seroit dommage, par exemple, que celui-ci eût été enséveli pour toujours. *Mylord Clarendon*, dans la *prémiére Partie de son Histoire*, parle fort mysterieusement d'un *fait étrange*, qui précéda de quelque tems la mort de *George Villars Duc de Buckingham*. Il le croit certain & digne de la gravité de l'Histoire; mais ne l'aiant appris que sur le témoignage de quelques amis du Duc, auxquels ce Seigneur l'avoit confié lui-même, il en développe si imparfaitement les circonstances, que son récit ne fait qu'irriter la curiosité du Lecteur. On vient de la satisfaire, par la publication d'un Ecrit qui contient le *détail de l'Avanture*. Il a été trouvé parmi les Papiers du feu *Duc de Devonshire*, signé de la main de plusieurs Seigneurs contemporains, qui avoient été informez particulierement de ce qu'ils attestent.

Le *Duc de Buckingham*, au plus haut dégré de puissance & de gloire où l'ambition d'un Sujet puisse s'élever, n'usa pas toujours assez bien de sa fortune pour éviter les *deux écueils ordinaires des Favoris*; la *haine du Peuple* & la *jalousie des Grands*. Sa fin tragique ne causa ni étonnement,

ni compaſſion, parce qu'elle étoit prévûë & déſirée de tout le monde. Cependant il eût pû ſe mettre à couvert du péril, ſi ſa préſomtion ne l'eût point aveuglé. Quelques mois avant ſa mort, un vieux Gentilhomme nommé *William Parker*, ancien ami de ſa Maiſon, mais retiré à la campagne où il paſſoit ſa vieilleſſe dans l'éloignement de la Cour & des affaires, étant ſeul dans ſa chambre, en plein jour, & bien diſpoſé de corps & d'eſprit, apperçût tout d'un coup vis-à-vis de lui la figure du vieux *Sir George Villers*, pere du Duc, qui étoit mort depuis long-tems. Il prit d'abord ce ſpectacle pour une illuſion de ſes ſens. Mais s'étant levé de ſa chaiſe, ſes oreilles d'accord avec ſes yeux, lui firent entendre la voix de ſon vieil ami, qui le prioit d'arrêter. *M. Parker*, lui dit-il; *vous me réconnoiſſez. Je ſçais que vous avez eu de l'affection pour moi, & que vous l'avez conſervée à mon fils* George. *Au nom de Dieu, rendez ſervice à ce pauvre inſenſé, qui court volontairement à ſa ruine. Allez le voir. Dites-lui de ma part, que s'il ne réjette point les conſeils de tels & tels amis, s'il ne change tel & tel article de ſes deſſeins & de ſa conduite, il eſt menacé d'un châtiment plus promt qu'il ne penſe.* *M. Parker* un peu revenu de ſa prémiére ſurpriſe, n'oſa refuſer tout-à-fait cette commiſſion; mais il tâcha de s'en défendre par toutes les objections qui peuvent ſe préſenter à un homme de bon ſens. Le Fantôme les leva toutes, & l'aiant preſſé d'engager ſa parole, il diſparût après l'avoir obtenu.

Cependant *Parker*, demeuré ſeul, conſidéra plus attentivement les difficultez de l'entrepriſe. Sa vieilleſſe, le caractére du Duc, & la ſeule nouveauté de ſa commiſſion, lui firent craindre d'être réjetté avec mépris. Ajoûtez, que l'impreſſion de ce qu'il avoit vû, commençant bientôt à diminuer, il revint peu à peu à croire que ſes ſens l'avoient trompé. Il laiſſa paſſer ainſi quelque tems, ſans s'arrêter

à rien

à rien de certain. Mais l'impatient Fantôme révint à la charge, & joignit la menace aux prieres. Enfin, la crainte força la répugnance de *Parker*. Il obéït, après avoir pris néanmoins le conſeil de quelques perſonnes vertueuſes (*a*) qui, ſans rien décider ſur une avanture ſi extraordinaire, l'exciterent à la pouſſer à bout, par la ſeule raiſon qu'elle pouvoit être utile au Duc.

L'avis du bon *Parker* ne fût point regardé comme une offenſe, mais on crût faire grace a ſa vieilleſſe en le traitant de folie. Il revint de la Cour, fort mortifié des railleries du Duc. A peine étoit-il rentré dans ſon apartement que le Fantôme ſe fit révoir.

Il n'étoit point couvert de ces triſtes lambeaux,
Qu'une ame déſolée emporte des Tombeaux.
La vengeance à la main, l'œil ardent de colere.

Il ſe plaignit d'abord amérement de l'endurciſſement de ſon fils. Enſuite tirant un poignard de ſa robe : *Allez*, dit-il à Parker, *allez dire a l'ingrat que vous avez vû l'inſtrument de ſa mort. Et de peur qu'il ne ſoit encore aſſez fou pour vous accuſer de l'être vous-même, découvrez-lui ce que je vais vous apprendre, & qui n'eſt connu au monde que de lui.* Il lui révéla là-deſſus un des plus intimes ſecrets du Duc. *Parker* devint plus hardi avec une ſi bonne marque de ſa miſſion. Il rétourna à la Cour, & s'expliqua avec beaucoup de fermeté. Le Duc fût frappé de le voir inſtruit de ſon ſecret ; mais après avoir paru quelques momens rêveur, il réprit le ton de raillerie, & conſeilla à ſon Prophéte de s'addreſſer à quelque Médecin habile, qui fût capable de lui guérir le cerveau.

Les circonſtances de la derniére apparition aiant convaincu *Parker* que cette avanture ne pouvoit finir heureuſement pour le Duc, il prit le parti de demeurer à *Londres*, pour ſuivre des yeux les éve-

(*a*) Pluſieurs de ces perſonnes ont atteſté cette circonſtance.

nemens, & pour se rendre, s'il étoit possible, utile à ce Seigneur malgré lui-même. Quelques semaines s'écoulèrent, pendant lesquelles il ne le vit jamais sans essuier quelques railleries sur les visions. Il n'y répondoit que par des vœux ardens pour sa prospérité. Avant la fin du mois le Duc fût assassiné par *Felton*.

On me fera bien la grace de croire que je n'ai pas plus de penchant qu'un autre à me livrer au *merveilleux*. Mais il n'est pas question ici du penchant. Le fait est-il possible ? Et supposé qu'il le soit, les preuves qu'on apporte de sa réalité suffisent-elles pour convaincre ? De ces deux points, je ne décide rien sur le *prémier* ; mais quelqu'un pourroit croire qu'il dépend du *second*, & celui-ci paroît établi sur un des plus solides fondemens de l'Histoire.

Voici quelques *faits d'une autre nature*, qui ne causeront pas moins d'embarras aux Incrédules. Une jeune personne, qu'on réconnoitra tout d'un coup lorsque j'aurai dit que c'est *la meilleure Danseuse de l'Europe*, s'est attiré l'admiration de toute l'*Angleterre*, par le réfus qu'elle a fait de *deux mille guinées*. Si l'on me demande ce qu'on avoit-dessein d'obtenir d'elle par un présent si considérable, je ne puis satisfaire mieux à cette question qu'en évitant d'y répondre. L'avanture, (vraie ou fausse, car je n'ai point d'autre garant que le bruit public,) a fait une impression admirable, dans un païs où l'on met la *vertu* au dégré qui est immédiatement (*a*) *après les guinées*. *Boileau* d'ailleurs avoit fait tort aux *Dames Françoises* (*b*) dans l'esprit des *Anglois*, & l'on avoit besoin d'un exemple un peu extraordinaire pour le réparer.

La

(*a*) *O Cives, Cives, quærenda pecunia primum est ; Virtus post nummos.* Horat.

(*b*) Dans *Paris*, si je sçais bien compter,
Il en est jusqu'à trois que je pourois citer. *Sat. X.*

La vertu de *Mademoiſelle Sallé* ſomme à ſes talens pour la Danſe, a fait ouvrir en ſa faveur des milliers de bourſes, qui l'ont dédommagée de ce que ſon réfus lui a fait perdre. Jamais on n'a vû de *benefit* ſi applaudi que le ſien. Le *Prince de Galles* & le *Prince d'Orange* l'ont honoré de leur préſence. Le *Roi*, la *Reine*, & les *Princeſſes*, avoient deſſein de s'y trouver auſſi, mais n'aiant pas voulu s'expoſer à la chaleur & à la preſſe, dans une aſſemblée des plus nombreuſes, ils n'ont pas laiſſé d'envoier un préſent à *Mademoiſelle Sallé*. Quantité de Seigneurs & de Dames ont imité cet exemple. Si le profit du *benefit* eſt monté, comme on l'aſſûre, à *ſix ou ſept-cent* (*a*) *guinées*, il eſt aiſé de concevoir qu'en *additionnant* cette ſomme avec ce que *Mademoiſelle Sallé* a gagné d'honneur & d'eſtime, cela monte bien au-delà des *deux-mille guinées* dont elle s'eſt privée par vertu.

Nouvelles Litteraires.

On vient de réimprimer à *Londres* une *ancienne Hiſtoire de Charles Premier*, dans laquelle on trouve les cauſes de la ruine de ce malheureux Roi expliquées avec beaucoup de netteté & d'agrément. Je l'ai réconnu auſſi-tôt pour l'*Original* d'un petit Ouvrage qui fût publié en *France* à la fin du dernier ſiécle, ſous le titre d'*Abregé de la Vie de ce Prince*, & qui ne fût donné en effet que pour la traduction d'un Ouvrage Anglois. Outre qu'il eſt impoſſible de s'y méprendre quand on a lû entiérement l'un & l'autre, il ſuffiroit d'avoir jetté les yeux ſur l'Introduction, pour être aſſûré que c'eſt le même Ouvrage. On ne me ſçaura pas mauvais gré de lui donner place ici, ne fût-ce que pour juſti-

(*a*) Environ *huit-mille florins d'Hollande*, qui joints aux *deux cent cinquante livres ſterling* que *Mademoiſelle Sallé* doit avoir pour les appointemens de ſon hyver, feront *dix- ou onze-mille florins*.

juſtifier la *Remarque de Comines*, qui dit que *les Anglois commencent ordinairement leurs diſcours par quelque prophetie ou par quelque ſimilitude extraordinaire.* Ils ont ſi peu changé de goût à cet égard, qu'il regne encore juſques dans leurs *Pieces de Théatre.* C'eſt une regle parmi eux, dans les *Tragédies*, de finir chaque Acte par une *longue & magnifique comparaiſon*, pour laquelle il ſemble que l'Auteur recueille toutes les forces de ſon génie. C'eſt toujours la queuë de la derniere Scene; & pour la rendre plus remarquable, les Vers qui la renferment ſont *rimez*, quoique tous les autres ne le ſoient pas. Car les *Anglois* ont ſecoüé abſolument le joug de la rime dans le *Poëme Epique* & dans la *Tragédie.* Mais revenons à l'*Introduction de l'Hiſtoire de Charles I.*

„ Nous liſons dans notre Hiſtoire, que du tems „ de la *Reine Eliſabeth*, un homme lui préſenta „ un morceau de papier de la grandeur d'un *Half-* „ *Peny* (*a*), dans lequel il avoit écrit les *dix Com-* „ *mandemens de Dieu*, le *Symbole des Apôtres*, l'*O-* „ *raiſon Dominicale*, le *nom de la Reine* & la *datte* „ *de l'année*; & qu'il lui donna en même tems „ une paire de Lunettes travaillées avec tant d'in- „ duſtrie, qu'avec ce ſecours elle en diſcerna fa- „ cilement toutes les Lettres.

„ De même il ſemble d'abord que le deſſein que „ j'ai formé de repréſenter dans un ſi petit eſpace „ la *Vie & le Regne du Roi Charles*, ne reçoive „ pas moins de difficulté. Cependant j'eſpére l'exé- „ cuter avec tant de netteté, que même en cou- „ rant chacun la pourra lire ſans Lunettes.

Sur un Exorde ſi bizarre, bien de gens ſe rébuteroient de la lecture d'un Livre. Ceux qui ont le goût ſi délicat ſeroient à plaindre, non-ſeulement en *Allemagne* & dans tous les *païs du Nord*; mais en

(*a*) Monnoie un peu plus grande qu'un *liard de France.*

en *Angleterre* même, où il faut toujours compter que *l'utilité des Livres l'emporte beaucoup sur l'agrément*, & la matiere sur la forme. Je ne connois pas deux Ouvrages Anglois, où l'on puisse dire que la beauté & la bonté soient en égale proportion; mais j'en nommerois mille, où toute la profondeur & la solidité du sçavoir se trouve sans graces, & tout le mérite de l'esprit sans ornement. L'Histoire même que je viens de nommer, quoique fort éloignée de pouvoir servir ici d'exemple, ne laisse pas de renfermer des traits excellens, qu'on n'attendroit pas de l'Introduction. L'*Auteur* se fait reconnoître, dans un si petit espace, pour un *homme versé dans la Politique & dans l'Histoire.* Il prouve dans un endroit, par plusieurs exemples tirez de l'*Histoire d'Angleterre*, qu'*un Prince qui met le pied sur les terres d'un autre, sans sa permission, devient son prisonnier.* Ailleurs il fait voir qu'*un Roi ne doit jamais souffrir qu'on accuse ses Ministres & ses Favoris;* parce que cette licence sappe son autorité par le fondement le plus solide. Il auroit pû joindre aux exemples choisis, par lesquels il établit cette maxime, celui de l'*Empereur Charles Quint*; & le confirmer par les sages *réflexions de M. de* (a) *Thou* sur la conduite de ce Prince.

Inventions galantes de l'art.

Entre les *Inventions d'art & d'esprit* auxquelles le Mariage du *Prince d'Orange* avec la *Princesse Roiale d'Angleterre* a donné occasion, on en compte deux fort singulieres. L'*une* consiste dans *deux Arbres*, dont toutes les feüilles sont d'argent, & portent d'un côté le *nom du Prince & de la Princesse avec l'an-*

(a) C'est à l'occasion de la *révolte de Naples*, à laquelle l'avarice & la mauvaise conduite du *Vicerol Ferdinand de Tolede* avoit beaucoup contribué. Mais l'*Empereur* qui connoissoit la cause du mal, ne laissa pas de soutenir son Ministre. *Thuan. Histor. l.* 3[illegible]

l'année de leurs Nôces ; & de l'autre une *Devise*, qui est différente sur chaque feuille. Les deux Arbres ont été placez à la porte de la Chapelle ; & tous les Seigneurs qui ont assisté à la Fête ont cueilli chacun leur feuille en sortant, & lû à haute voix la Devise qu'ils avoient reçûë du sort. Cette cérémonie, dit-on, est *symbolique*. C'est pour signifier que le tems du mariage est comme la saison de maturité pour les charmes du beau sexe, &c. On vante beaucoup cette idée galante, & les Vers qui ont déja été composez à cette occasion : mais Arbre pour Arbre, j'aimerois mieux celui dont l'*Abbé de Chaulieu* nous a fait une description (*a*) si tendre & si gracieuse.

L'*autre invention* n'est pas moins extraordinaire. C'est un *Paquet d'Epingles*, où l'on peut dire véritablement que *l'art surpasse beaucoup la matiere* ; car quoiqu'elles soient *d'or à tête de diamans*, la valeur du métal n'est rien en comparaison de l'ouvrage. Elles suffisent seules pour orner l'habillement le plus simple. *M. Whitell* s'étoit déja rendu célebre par un autre chef-d'œuvre de la même nature, qu'il offrit à la Reine pour la cérémonie de son Couronnement. Combien de chemins conduisent à la gloire ! *M. Whitell* y va par ses épingles.

(*a*) *Cet Arbre porte encor le tendre caractere*
Des Vers que j'y gravai pour l'aimable Bergere :
Arbre ; croissez, disois-je, où nos chiffres tracez
Confierent à l'Amour nos noms entrelassez ;
Faites croître avec vous nos ardeurs mutuelles,
Et que de si tendres Amours
Que la rigueur du sort défend d'être éternelles,
N'aient au moins d'autre fin que la fin de nos jours.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXXXV.

Felices animæ, quibus hæc cognoscere primis,
Inque domus superas scandere cura fuit.
Ovid. Fast. I.

JAI aujourd'hui dequoi plaire aux *Amateurs des Mathématiques*. Laissons dire à deux grands Docteurs de l'Eglise qu'*on peut se passer* (*a*) *de ces Sciences pour le salut*, comme il est vrai au fond, & n'examinons pas de trop près l'idée du Poëte satyrique, (*b*) qui semble insinuer qu'elles soient incompatibles avec l'amour de la vertu & l'étude de nous mêmes. *David* du moins n'avoit pas cette opinion de l'*Astronomie*, lorsque faisant admirer dans l'ordre des Cieux la puissance & la gloire de leur Auteur, il semble proposer l'étude de cette Science, comme un moien de s'élever plus facilement à la connoissance des souveraines perfections de Dieu. Je m'arrête à ce trait, parce que c'est d'un célebre *Ouvrage d'Astronomie* que je veux d'abord entretenir mes Lecteurs, & que c'est commencer fort bien son éloge que de le recommander du côté de la Religion.

Il n'a pas besoin d'ailleurs d'autre recommandation

(*a*) *Quamvis vel pauca vel nulla in Ecclesiâ Hæreses docuerint, tamen nihil ad salutem pertinent, sed magis in errorem mittunt & à Deo auferunt.* August. *Non sunt scientia pinxerit.* Hieronym.

(*b*) *C'est l'erreur que je fuis, c'est la vertu que j'aime;*
Je songe à me connoître, & me cherche en moi-même.
C'est la l'unique étude où je veux m'attacher.
Que l'Astrolabe en main un autre aille chercher
Si le Soleil est fixe ou tourne sur son axe,
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe, &c.
Despréaux, Ep. 9.

tion, que les six noms respectables qui paroissent à la prémiere page. *Sir Christophe Wren*, *Sir Isaac Newton*, *M. Roberts*, le *Docteur Gregory*, le *Docteur Savill*, & le *Docteur Arbuthnot*, nommez pour l'examiner par le *Prince George de Danemark* qui étoit *Grand Amiral d'Angleterre* dans le tems qu'il fût composé, en rendirent le témoignage suivant. „ Nous sommes d'avis que ce *Recuëil d'Observa-* „ *tions Astronomiques*, est le plus considérable & „ le plus complet qui ait jamais paru ; & comme „ il renferme une infinité de choses importantes „ pour le progrès de la Navigation, nous sommes „ persuadez que ce seroit une perte irréparable „ pour le Public, s'il en étoit privé.

Le nom de l'Auteur ne diminuera point l'idée qu'on en doit prendre sur une approbation si glorieuse. C'est feu *M. Flamstead Astronome de S. M. B.* Enfin, l'exposition du Titre & du sujet ne servira pas moins à prévenir le Public à son avantage. La voici dans les bornes les plus étroites qu'elle puisse être réduite.

Histoire Céleste Britannique, dans laquelle on trouve d'abord des Dissertations fort étenduës sur *l'origine & les progrès de l'Astronomie*, avec la *description & l'usage de tous les instrumens* qui appartiennent à cette Science. On y voit ensuite toutes les *Observations célestes qui ont été faites entre les années* 1638. & 1719. On y a joint environ *deux-mille-trois cent places des Planetes*, suivant qu'elles ont été reconnuës par ces Observations. Ensuite viennent des *Tables* fort utiles pour calculer les *longitudes & les latitudes des Etoiles fixes & des Planetes*, depuis le commencement de leurs ascensions & de leurs déclinaisons. Après quoi l'on trouve les *Catalogues de Ptolemée*, *Ulugh*, *Beigh*, *Tycho-Brahé*, *Hevelius*, &c. & le *Catalogue Anglois*. Ils contiennent environ *trois-mille Etoiles fixes*, dont plus de mille sont dans la voie de la Lune, avec leurs *longitudes*, leurs *latitudes*, leurs *ascensions*, leurs *déclinaisons*.

clinaiſons, & les *variations de leurs déclinaiſons*. Telles ſont les principales matieres de ce grand Ouvrage, qui ſont ornées, chemin faiſant, de tout ce qui peut ſervir à l'éclairciſſement des moindres difficultez Aſtronomiques. Il eſt diviſé en *trois Volumes in folio*, dont le prix eſt de *cinq guinées*. (*a*)

Les mêmes Libraires publient (*b*) en même tems l'*Atlas Céleſte* de *M. Flamſtead*, autre Ouvrage d'importance, où l'Auteur a tracé & décrit toutes les Etoiles nommées dans les Catalogues précédens. Les *Cartes* ſont d'une invention nouvelle. Par la méthode qu'on a ſuivie, les aſcenſions, les longitudes, & les latitudes des Etoiles peuvent être trouvées avec la derniere exactitude; on peut connoître auſſi quelles ſont les Etoiles qui décrivent le même arc diurnal avec les Planetes, quelles ſont celles qui ſont dans la voie de la Lune, ou qu'elle couvre continuellement pendant la révolution entiere de leur *orbe*; enfin, la même méthode peut ſervir particulierement à trouver la longitude des lieux ſur la terre. L'Ouvrage contient *vingt-ſept feüilles de papier Impérial*, & ſe vend *deux guinées & demie*.

Comme il ne m'arrive pas tous les jours de parler des *Mathématiques*, on me pardonnera de groſſir cet Article par l'éloge de deux Livres qui ont été reçûs des Anglois avec beaucoup d'applaudiſſemens. L'un n'eſt qu'une *Diſſertation courte, mais ſçavante & profonde, ſur la figure de la Terre*. On ſçait qu'après l'avoir crû ſphé-

(*a*) Se vend chez *W. Innys*, & *R. Manby*, Imprimeurs de la Societé Roiale.

(*b*) Ils ont ce imprimé auſſi nouvellement, 1. les *Principes Mathématiques de Newton*, avec des Additions & des Corrections. 2. La *Méthode des Fluxions directes & inverſes*, dont la premiere partie n'eſt que la traduction de l'*Analyſe des infiniment petits du Marquis de l'Hôpital*, & l'autre eſt de *M. Stone* de la Societé Roiale. 3. Le fameux *Traité d'Algebre de Philippe Ronayner*, en deux parties, dont l'une contient l'*Algebre arithmetique*, & l'autre l'*Algebre géométrique*. Tous ces Ouvrages ſont en grande eſtime parmi les Connoiſſeurs.

ſphérique, on eſt devenu comme incertain ſi ce n'eſt pas plûtôt un *ſphéroïde applati*, *ou allongé vers les poles*. De ce que la peſanteur eſt moindre vers l'*Equateur*, ce qui eſt prouvé par la Pendule à ſecondes, qu'il faut racourcir en approchant de cette ligne, *M. Huygens* a conclu que la Terre eſt un *ſphéroïde applati vers les poles*; & de ce que ſuivant les Obſervations de *M. Caſſini* le pere, les dégrez de latitude terreſtre vont en diminuant du midi vers le ſeptentrion, *M. Caſſini* le fils en a inferé qu'elle étoit un *ſphéroïde allongé vers les poles*. Ces deux conſéquences ſont directement oppoſées. Cependant les opérations qui ont conduit à l'un & à l'autre ſyſtême aiant été trop exactes pour qu'elles doivent paroître douteuſes, l'*Auteur Anglois* admet les *deux ſyſtêmes*, & tâche de les concilier par des recherches de Géometrie très délicates. Je ſuis trompé ſi je n'ai pas lû dans l'Hiſtoire de l'*Académie Françoiſe des Sciences*, une *Diſſertation de M. de Mairan* ſur le même ſujet, dont l'*Anonyme Anglois* pourroit bien avoir profité.

Le ſecond Ouvrage regarde les *Méchaniques*. C'eſt un Livre (*a*) de juſte groſſeur, dont l'utilité ne ſe bornera point à l'*Angleterre*, du moins ſi elle eſt telle qu'on le publie. Un Gentilhomme nommé *M. Jacob Roque*, a découvert le *ſecret d'épargner la moitié de la dépenſe ordinaire pour toutes les Voitures & les Machines à roues*; de ſorte que celles qui demandoient quatre Chevaux pour être remuées ou trainées facilement, n'en demanderont plus que deux, & les autres à proportion. Cette découverte ſera d'un avantage infini pour les Fermiers, les Mineurs, les Maçons, &c. L'Auteur avant que de révéler ſon ſecret au Public en a fait voir l'expérience dans pluſieurs Voitures (*b*) qu'il a fait conſtruire ſuivant ſes principes; & s'étant aſſuré de ſon

(*a*) Se vend chez *Alex. Lyon*, *Ruſſel-Street*. Prix 2. Shell.
(*b*) Carolles, Chariots, &c.

succès, par l'approbation de tous ceux qui les ont voulu voir, il a obtenu de *S. M. B.* un *privilège exclusif*, qui le met en droit pendant plusieurs années de faire & de vendre toutes les Machines qu'il décrit dans son Traité. Cette description convient droit mal ici. J'ajoûterai pour finir cet Article que le N°. 428. des *Transactions Philosophiques* a commencé à se débiter. Il contient les mois d'*Avril*, *Mai & Juin* de 1738. C'est *M. Cromwel Mortimer*, *Membre de l'Académie Roiale*, qui a présentement la direction (a) de cet Ouvrage.

Quoique le passage soit bien difficile des *Mathématiques* à la *Galanterie*, je le hazarde d'un seul saut, pour me réconcilier promtement avec ceux que je viens d'ennuier. Ce n'est pas qu'en examinant les choses avec un peu de soin, l'on ne pût découvrir bien des *traces de ces Sciences profondes dans tout ce qui appartient au beau sexe*. Que de *Géométrie*, par exemple, n'entre-t-il pas dans leur *coëffure* ? Que d'*Optique* & d'*Architecture* (b) dans tout leur *habillement* ? Que de *problêmes difficiles* dans leur *conduite* ? Que de *combinaisons* dans leurs *intrigues* ? On prétend d'ailleurs fort injustement, que les Femmes ne sont point capables de s'appliquer & d'approfondir. Voiez-les occupées à se parer. Perdent-elles un moment de vûë leur *objet* ? Y emploient-elles moins de tems (c) & de soins qu'il n'est nécessaire ? N'épuisent-elles pas tous les *rapports* & toutes les *proportions* ? Combien n'en trouveroit-on pas qui se laissassent tuer, comme *Archimède*, sans sentir de coup, lorsqu'elles sont attentives à quelque *nouveau problême de Toilette*, & qu'elles emploient toutes les *méthodes* pour le réduire en pratique ? Comptez que les Femmes sont plus

(a) Se vend chez *Innys & Manby*, chez lesquels on trouve aussi tous les Volumes précédens, au nombre de *trente-sept in* 4. qui contiennent 427. Nombres. On peut les avoir séparément.

(b) *Filia eorum compositæ, ut similitudo templi.* Psalm.

(c) *Dum student, vincunt, & vincendo student.* Ovid.

plus *Mathématiciennes* qu'on ne pense. Voici deux traits du moins qui feront voir, que le seul *amour de la parure* les rend capables des plus *hautes abstractions*. C'eſt au mariage du *Prince d'Orange* que je ſuis redevable de ces deux preuves.

AVANTURES SERIEUSES.

On avoit conſtruit dans le *Parc de Saint James* une Galerie couverte, qui conduiſoit depuis l'appartement du *Roi* juſqu'à la Chapelle. On y entroit par quelques dégrez, & l'on en ſortoit de même. L'uſage de ce bâtiment n'étoit pas ſeulement pour mettre toute la Cour à couvert de la pluie en allant à la cérémonie des Nôces Roiales, mais comme elles devoient être célébrées le ſoir, on y avoit placé quantité de luſtres & de flambeaux qui ont fait véritablement le plus bel effet du monde, lorſque le *Roi*, la *Reine*, le *Princes*, les *Princeſſes*, les *Seigneurs* & les *Dames*, ont marché en proceſſion avec autant d'ordre que de magnificence. *Une de ces Dames*, qui avoit épuiſé, comme j'ai dit, tous les *rapports* & toutes les *combinaiſons* dans ſon ajuſtement, & qui toute abſorbée dans l'admiration de ſon ouvrage, craignoit ſans doute d'en déranger la juſteſſe par le moindre mouvement de tête, ſe trouvant proche des dégrez qu'il falloit deſcendre pour ſortir de la Galerie, ne fit pas plus d'attention à l'inégalité du plancher qu'*Archimede* au *Soldat Romain* qui lui ôta la vie. Elle tombe. Elle roule miſérablement de haut en bas. On vole à ſon ſecours. L'*eſprit de Mathématique* qui la poſſedoit lui fit perdre juſqu'au ſentiment de ſes bleſſures. Elle jetta ſes premiers regards ſur ſes diamans & ſes perles, dont cette chûte à la vérité avoit fort troublé l'ordre. *Oh! prenez garde*, dit-elle, *s'il n'y a pas quelques-unes de mes pierreries hors de leur place*. Elle vouloit continuer ſa marche ; mais s'étant apperçûë à la fin qu'il lui étoit impoſſible de remuer les jambes, elle conſentit à ſe laiſſer tranſ-

por-

porter chez elle. Ne semble-t-il pas voir *Thales* (*a*) qui perd de vûë les choſes humaines & le précipice même où il tombe, à force d'étude & d'application d'eſprit ?

Le *ſecond trait* eſt moins brillant, mais il n'eſt pas moins propre à ſervir de preuve à ma theſe. N'y ajoûtons point d'ornemens inutiles. La *femme de chambre d'une Dame de haute diſtinction*, après avoir emploié *cinq ou ſix heures* à coëffer & vêtir ſa Maîtreſſe, ſans compter le tems qu'elle avoit mis avant le jour de la fête à préparer ſa coëffure & ſes habits, eſt tombée preſqu'auſſitôt dans un *évanoüiſſement qui a duré deux ou trois heures*, & dont elle n'eſt revenuë que pour retomber dans une maladie beaucoup plus triſte, qui eſt un *égarement d'eſprit* qu'on croit incurable. Quel étrange épuiſement de forces, & comment concevoir qu'il ait pû ſe faire ſi ſubitement ſans une *profonde & violente application*

(*a*) *Diogene Laërce* rapporte dans la *vie de ce Philoſophe*, que ſortant de ſa maiſon pour contempler les Aſtres, il tomba dans une foſſe. Sur quoi ſa ſervante lui reprocha la préſomtion qu'il avoit de vouloir pénétrer dans les Cieux, lui qui ne voioit pas devant ſes pieds. C'eſt apparemment ce qui a fait dire à *Ciceron* ; *Aſtrologi dum Cœli ſcrutantur plagas, quod ante pedes eſt nemo eorum ſpectat.* Je remarquerai à l'occaſion de cette citation de *Diogene Laërce*, qu'il ſe contredit groſſierement ſur le compte de *Thales*, en le faiſant (*α*) mourir, dans la *Vie d'Anaximene*, de la chûte même que je viens de rapporter ; & dans ſa propre Vie, de ſoif & de chaleur pendant qu'il étoit à regarder les Exercices publics Il rapporte pour prouver ce dernier genre de mort, une *Epigramme grecque fort jolie*, & jolie même dans la *traduction Latine*. Je ne la citerai qu'en Latin. *Sapiens igitur Thales obiit* (*ß*) *cum certamen Gymnicon ſpectaret, æſtu ſcilicet ac ſiti, & infirmitate, fatigatus, jam vetulus ; in cujus rei teſtimonium hoc exſtat Epigramma.*

Gymnicon aſpiceret cum rurſus agona, Thaletem
Traxiſti è ſtadiis Jupiter Æoleis :
Hunc laudo cœlo propius quod duxeris ; ultra
Non poterat terras aſtra videre ſenex.

De l'autre côté il cite une *Lettre d'Anaximene à Pythagore*, qui décide le contraire, ſans faire paroître qu'il ſe ſoit apperçu de la contradiction.

(*α*) *Diogen. Laërt.* l. 2. p. 61. Edition de *Plantin* 1566.
(*ß*) Ibid. p. 21.

tion de l'ame? On sait fort bien ce que c'est que *la coëffure & l'habillement d'une Dame*, quand on n'y considére que la *main d'œuvre*; c'est-à-dire, quand on n'y regarde qu'une *robe à vûtir*, quelques *diamans à coudre*, un peu *plus ou moins de linge & de dentelle à plisser sur la tête*, & *quelques milliers d'épingles à fixer*, pour fournir comme de ciment à tout l'édifice. Mais qui rendra compte des *réflexions*, *des méditations*; en un mot, des *efforts de génie* qu'il en coûte à une femme pour arriver à un *certain degré d'ordre*, *de justesse*, *d'harmonie*; enfin, pour atteindre à cette *perfection mathématique* que son sexe cherche depuis *six-mille ans* dans les *rapports de l'habillement & de la coëffure avec le visage*, *la chevelure & la taille*, & dans les *proportions de la coëffure & de l'habillement*, & de toutes leurs parties entr'elles? Un bon *Mathématicien* seroit sans doute plus propre que personne à pénétrer toutes ces *profondeurs*; & c'est ce qui m'a fait quelquefois admirer qu'il s'en trouve si peu de polis & de galans. Car en s'humanisant un peu avec les Dames, ils pourroient profiter des découvertes & des progrès qu'elles font tous les jours dans la *doctrine des* (a) *surfaces*. Une Fête comme le *Mariage du Prince d'Orange*, auroit peut-être été capable d'enrichir tout d'un coup les *Mathématiques*.

(a) Il ne faut pas en demander davantage, du moins si l'on en croit l'Auteur du passage suivant: *Non pauca videmus formæ elegantiâ spectandas, comptas, nitidulas, vestimentis insuper pretiosis, auroque & gemmeis monilibus mirabiliter exornatas; sed non omnibus est cernere quàm turpissima monstra sub formosis illis palliolis sæpe lateant. Hinc epistolam Lucianus illius Ægyptiis Templis comparat: Illius enim ipsam delubrorum frontispicium pulcherrimum est, sumptuosisque lapidibus exornatum atque compositum; cæterùm si intùs Deum requiveris, aut Simonem invenies, aut Cinesiam, aut Hircum, aut Felem.*

De Mulieribus Auliciis cap. 71.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXXXVI.

Æstuat ingens
Imo in corde pudor, mistoque insania luctu,
Et furiis agitatus amor, & conscia virtus.

Virg. Æneid. 10.

LA *Compagnie des Libraires à Amsterdam* vient de publier un petit Livre *in* 8°. sous le Titre de *La Saxe Galante*, qui contient proprement l'Histoire amoureuse du feu *Roi Auguste*, & de son frere l'*Electeur Jean George IV*, pour autant qu'elle a quelque rapport à son cadet. On s'imaginera bien, sans qu'il soit besoin que je le dise, que c'est un *Théatre de la foiblesse du sexe*, où l'on voit des Beautez succomber les unes après les autres à l'Amour d'un Prince, qui par ses qualitez s'attiroit l'affection de tout le monde. Ces exemples d'une Vertu mourante sont pourtant entremêlez de quelques autres d'une fermeté admirable, que rien n'a été capable d'ébranler. Entre plusieurs que j'en pourrois citer, & qui ne déplairoient pas aux Lecteurs je me borne à un seul, dont je donnerai ici l'Extrait :

Dans le tems que *Frederic Auguste* étoit à *Florence*, un *Abbé* natif de *Sienne*, qui connoissoit son humeur galante lui avoit parlé d'une de ses Parentes, comme de la plus belle fille d'*Italie*, & lui avoit promis qu'à son passage à *Sienne* il la lui feroit voir. Le *Prince* étant dans cette Ville, fonma

l'*Abbé* de tenir sa parole. L'*Abbé* lui aiant montré sa Parente à l'Eglise, le *Prince* la trouva charmante, & conjura l'*Abbé* de lui procurer un entretien particulier avec elle. Après quelques difficultez, l'officieux Ecclésiastique muni du Pleinpouvoir du *Prince*, se rendit chez la Mere de la jeune fille, qui consentit enfin à la livrer pour *mille Pistoles*, qui lui seroient païées comptant.

La fille informée par sa Mere de quoi il s'agissoit, en témoigna une extrême horreur, d'autant plus qu'elle aimoit un jeune homme qui lui avoit promis de l'épouser. Ses prieres ni ses larmes ne purent toucher cette indigne Mere, qui la ménaçoit du Couvent, au cas qu'elle ne se rendit point à sa volonté. Cette ménace fit trembler la fille, & arracha son consentement pour faire venir le *Prince*. Etant introduit par l'*Abbé*, la *Mere* le reçût très favorablement, mais la fille pleine de honte & de désespoir, tenoit les yeux baissez, sans dire un mot. Dès que le *Prince* fût seul avec elle, la *jeune personne* se jetta toute en pleurs à ses genoux, les embrassa, & d'une voix entrecoupée de Sanglots, le conjura d'avoir pitié d'une fille de qualité, qu'une Mere inhumaine sacrifioit à un vil intérêt: *Prince, je suis dans votre puissance*, lui dit-elle, *& je n'ai d'autre espérance qu'en votre générosité. Je l'implore, & je la crois aussi grande que votre naissance. Au nom de Dieu n'abusez point de la triste situation où me réduit ma Mere.* Un torrent de larmes l'empêcha de poursuivre. Le *Prince* surpris & touché de l'état où il voioit cette belle fille la rélena en disant: *Ne craignez rien, Mademoiselle, loin de vouloir abuser de l'Autorité que votre Mere m'a donnée sur vous, je veux vous protéger contre cette Mere même. Dites-moi seulement ce qu'il faut que je fasse.* Cette *vertueuse fille* plus joieuse qu'un Criminel condamné à la mort, & à qui on an-

nonce ſa grace, ſe jetta de nouveau à ſes genoux, ſans pouvoir proferer une ſeule parole. Le *Prince* la releva, & après lui avoir donné le tems de ſe remettre, il la pria de lui dire pourquoi, ne voulant point ſatisfaire ſes déſirs, elle avoit conſenti à ſe trouver ſeule avec lui ? Elle fit là-deſſus un détail de tout ce qui s'étoit paſſé, & que la crainte de perdre ſon Amant l'avoit portée à cette démarche. *Je me ſuis flattée*, dit-elle, *que ma miſere vous toucheroit, & ſi je m'étois trompée, voici* (continua-t-elle en montrant un poignard) *ce qui m'auroit garanti de l'infamie : Je me ſerois plongé ce poignard dans le ſein.*

Le *Prince* fût également étonné & charmé de trouver tant de courage dans une perſonne qui n'avoit pas encore *dix ſept ans. J'admire, Mademoiſelle*, lui dit-il, *votre beauté, & je reſpecte votre Vertu. Je ſuis ravi d'être en état de contribuer à votre bonheur. Oui, Mademoiſelle, je ſçaurois obtenir de votre Mere qu'elle conſente à votre Mariage avec celui à qui vous avez promis votre foi, & pour vous convaincre de mon eſtime, trouvez bon que je vous aſſure une Penſion annuelle de* mille écus *pour tout le tems de votre vie.* La *jeune Demoiſelle* reſſentit vivement ce généreux procedé, & aſſûra le *Prince*, qu'elle & ſon Amant en auroient une éternelle réconnoiſſance. Après cela le *Prince* aiant demandé à parler à la *Mere* en particulier, il lui fit des reproches de la violence qu'elle avoit faite à ſa fille, ajoutant, que ſi elle vouloit avoir les *mille Piſtoles*, elle devoit conſentir au mariage de la *jeune Demoiſelle* avec ſon *Amant.* Comme il la voioit irréſolue, il la menaça de la faire enfermer dans un Couvent. Ce mot effraia la Mere, & la fit conſentir. On envoſa chercher le jeune Homme & un Notaire, pour dreſſer & ſigner le Contract ſur l'heure même. Surquoi le *Prince* paia les

mille Piſtoles à la Mere, & aſſûra la *Penſion* à la fille. Combien y en a-t-il qui ſoient capables d'une ſi belle Action?

Le Procedé de *Madame de Mocenigo*, & ſa conduite avec le *Prince* eſt encore un monument qui fait honneur aux *Dames Italiennes*. Le Caractére de la *Marquiſe de Mauzera* a quelque choſe de ſi tendre & de ſi vertueux, qu'on ne peut s'empêcher de plaindre ſon ſort infortuné. On voit que ſon déreglement vient de ſa foibleſſe & de l'ardeur de ſes paſſions; que d'ailleurs elle condamne elle-même ſon penchant, & le réconnoit pour très criminel. De cette maniere, l'Auteur en repréſentant le vice, ne l'enſeigne point. Il peint les effets d'une paſſion violente qui rend la raiſon inutile, lorſqu'on a le malheur de s'y livrer entierement; d'une paſſion qui n'étant pas capable d'étouffer entierement dans le cœur les ſentimens de la Vertu, empêche de la pratiquer. Au reſte on trouve dans ce Livre un détail curieux de beaucoup de choſes qui n'ont été ſçûës juſqu'ici que de peu de perſonnes, ou dont on n'a eu que des notions aſſez générales.

Il eſt peu de Livres qui répondent mieux à leur titre, & qui ſoient en même tems plus propres à former le cœur & l'eſprit, que les *Amuſemens des Eaux de Spa*, dont nous avons fait mention dans une de nos dernieres feuilles. C'eſt un mélange curieux de *Phyſique*, de *Morale*, de *faits intéreſſans*, de *Religion* même, où l'Auteur ne laiſſe point à deviner la ſienne, quoiqu'il le faſſe avec modeſtie, & avec moins de prévention que de bon-ſens. Le Livre ſemble d'abord ne rien promettre; mais on eſt agréablement ſurpris en le liſant, qu'on ſe trouve *inſtruit*, lorſqu'on ne croioit que s'*amuſer*. Outre les *Phénomenes* qui regardent les *Eaux célebres de Spa*, & qui ſont traitez avec

beau-

beaucoup de jugement & de connoissance, on y voit des *guerisons singulieres*, qui ne contribueront pas peu, si non à en augmenter la reputation, du moins à confirmer celle qu'elles se sont acquises. La *Description* qu'on y trouve *des fontaines*, l'explication des divers *Mineraux* qui font leurs vertus, & le *regime* qu'on doit observer en bûvant les Eaux, peuvent avoir quelque chose de fort utile pour ceux qui sont appellés à les prendre sur les lieux; & forment une lecture agréable pour ceux qui souhaitent seulement de les connoitre. Les *Histoires* qu'on trouve dans cet Ouvrage sont toutes si intéressantes & si bien touchées qu'on ne sçauroit les lire sans s'attendrir; & soit que l'Auteur prête à ses Héros ses propres Sentimens, soit qu'il les ait trouvez en effet tels qu'il les peint; ce sont pour la plûpart des modéles d'une parfaite Vertu, des exemples à admirer, & encore plus à imiter. Le Caractére du *Marquis*, par exemple peut seul former un *Homme d'honneur*. Les *Récits* en général sont mêlez de *conversations* aussi solides qu'enjoüées, & forment une espece de *Pour* & *Contre* agréable, qui rend en quelque sorte cet Ouvrage, plus qu'aucun autre, du ressort de notre feuille. Nous serions même porté à en faire un Extrait, si nous ne craignions de priver le Lecteur du plaisir de la nouveauté. Cependant nous sommes obligé de dire, en nous rappellant notre Titre, que l'Auteur, qui paroit s'être masqué sous le nom d'Editeur, auroit dû ménager un peu plus les *J.....*, qui seuls peuvent avoir lieu de se plaindre de lui. Mais s'il paroit les bien connoître, il n'en est pas de même *des Moines*. Les Anecdotes qu'il en donne n'ont rien de nouveau pour les Païs où ils sont plus communs. C'est ce qui nous feroit juger, que l'Auteur est ou *Anglois* ou *Hollandois*. Le stile semble pourtant démentir

cette conjecture ; Il n'y a ni jargon ni affectation. C'eſt la nature même qui écrit. L'Auteur ne court point après l'eſprit, ou plûtôt après ce qu'on appelle ainſi. Ce n'eſt point un ſtile laconiquement conſtipé, mais un ſtile coulant, plein & agréable. Enfin ce n'eſt par tout que Peintures & Sentimens, mais des peintures vraies & des ſentimens naturels.

A propos de ſtile. Croiroit-on qu'il fût poſſible de s'aviſer de faire ſérieuſement l'*Apologie du ſtile précieux*, c'eſt-à dire de la *façon affectée & ridicule d'écrire* ? On établit dans un Ecrit nouveau, qu'il n'y a point de différence entre bien penſer, & bien écrire. J'en conviens quant aux *Ouvrages d'eſprit*. Auſſi ſi je diſois, que le ſtile d'un tel Auteur eſt ridicule, je prétendrois en même tems qu'il penſe ridiculement. Sans étaler ici un verbiage pédantesque & trivial, je ne citerai que cette *penſée d'une jeune fille*, qui au lieu de dire, que ce n'étoit pas ſa faute, ſi elle étoit belle, & ſi ſa Beauté bleſſoit ſes Rivales, dit : *Je n'avois que des graces au ſervice de leur colere*. Voilà qui eſt *précieux*. *Des graces au ſervice d'une colere*, ne font point d'image ; Il n'y a dans cette phraſe ni bon-ſens ni eſprit. Je dis la même choſe de cent autres façons ridicules de parler que je pourrois citer. Qu'eſt-ce, par exemple, que de *voir une Ame au viſage* ? A-t-on jamais conçû le *viſage d'une ame* ? Quelle idée *ce viſage-là* donne-t-il ? Eſt-ce là ce qu'on appelle *penſer délicatement*, & *avoir de l'eſprit* ? Il eſt bien aiſé d'en avoir à ce prix-là, lorſque le *bon-ſens* & le *bon-goût* ne gênent plus l'Ecrivain, & qu'il ne conſulte, au lieu de la *nature*, que ſon *imagination*.

Mais eſt-ce un *crime* de dire, que de ſemblables expreſſions ſont *ridicules* ? Eſt-ce là *inſulter un honnête homme* ? Eſt-ce *écrire contre la Religion*, con-

contre l'Etat, ou *blesser les Loix de la Société?* Il n'y a ce me semble aucune Loi qui empêche de dire que tel ou tel Ecrivain donne dans le *précieux*. D'ailleurs il est de l'intérêt du Public que cela se dise hautement & librément, de peur que le *bon goût* ne se perde; de peur que les jeunes gens ne prennent pour modèle des Auteurs qui les égareroient; de peur enfin, que notre Siécle ne soit deshonoré aux yeux de la Posterité. Que tout Auteur qui se plaint, se corrige, ou n'écrive plus: Voilà le vrai remede. Si c'est à tort qu'on l'a censuré, tant pis pour le Censeur. Le Public qui est juste, le punira de sa Critique, par le mépris qu'il en fera. Cette derniere reflexion pourroit être étendue sur bien de choses; Mais *à bon Entendeur, salut.*

Il paroît depuis peu à *Londres* feuille à feuille, suivant la nouvelle méthode d'imprimer, une (*a*) *Histoire complète & impartiale de toutes les Expeditions Navales de la Nation Angloise.* On en a déja quelques-uns des prémiers nombres, qui semblent suffire pour faire connoître le dessein de l'Auteur, qui est de faire l'Eloge de son Païs. Cependant il y a lieu de croire qu'une bonne traduction de cet Ouvrage ne seroit point inutile, pour faire connoître par quels dégrez l'*Angleterre* s'est élevée au point de force & d'opulence où elle est aujourd'hui.

On pourroit faire le même souhait pour l'*Histoire de l'Isle de Jersey*, dont la seconde édition vient d'être publiée (*b*) avec des augmentations considérables. Elle contient bien de choses qui sont sorties tout nouvellement des *Chartriers de Londres*, & qui pourroient servir d'éclaircissement à l'*ancienne Histoire de Normandie*. L'Auteur donne à l'Isle de

Jer-

(*a*) Chez *J. Wilford.*

(*b*) *An account of Jersey*, chez *T. Hooper.*

Jersey le nom de *précieux reste* dudit Duché, que l'Angleterre a spû heureusement se conserver.

Il a paru aussi depuis quelque tems une petite *Dissertation sur les Monnoies de Jersey*, dont la traduction pourroit avoir son utilité. Combien d'autres Livres Anglois, dont il y auroit à tirer d'excellentes choses? Heureux celui qui peut rendre ce service à sa Patrie!

SUR LES JUGEMENS DU MONDE.

Pourquoi s'embarasser du jugement des Hommes?
Ce n'est plus l'esprit qui conduit;
Le cœur, dans le tems où nous sommes,
Nous regle en tout, & nous séduit.
Alcidor autrefois me donnoit son estime,
Et de cent qualités me croioit revêtu:
Il me fait maintenant un crime
De ce qu'il appelloit vertu.
J'étois un Maître en l'art d'écrire.
Je change tout à coup avec le même esprit:
Sans dégoût on ne sçauroit lire
Rien de ce que ma plume écrit.
Il n'est pas toutefois difficile de dire,
D'où vient un si grand changement:
Alcidor m'aimoit tendrement;
J'étois par cet endroit un Auteur admirable;
Dans un objet aimé on trouve tout aimable.
Mais je ne sçais par quel hazard,
A l'amitié succede une haine effroiable;
Ses jugemens dès lors changent à mon égard:
D'excellent, je deviens Ecrivain pitoiable.
Dans un objet qu'on hait, tout paroît détestable.

M. de F.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXXXVII.

At ſemper cordi nobis epulæque, chorique
Cantuſque, & variæ veſtes, & balnea calda.
Homer. Odyſſ. 8.

SI les *Hanoveriens* retirent des avantages ſi conſidérables du commerce qu'ils ont avec un Peuple auſſi éclairé que les *Anglois*, il y a quelque choſe à gagner auſſi pour les *Sçavans d'Angleterre*, dans les occaſions qu'ils ont continuellement d'enrichir la *Philoſophie naturelle* par un grand nombre d'*obſervations ſur les Curioſitez du Païs d'Hanover* & des environs. Sans parler aujourd'hui des *Mines*, qu'on y découvre tous les jours en abondance, des *Animaux extraordinaires* qui ſe rencontrent dans les Forêts, & de pluſieurs *propriétez ſingulieres du terroir*, je me bornerai à la *déſcription d'une Source merveilleuſe* qui n'a point été connuë juſqu'à préſent hors du Païs.

(*a*) A quelque diſtance de *Hanover*, dans un endroit qu'on appelle *Methorne*, eſt une Source qui porte le même nom, d'où ſortent *trois Ruiſſeaux différens*. Il y en a deux principalement qui ont des qualitez bien contraires, quoiqu'ils ne ſoient éloignez l'un de l'autre que d'environ *un pied & demi*. L'eau de l'*un* eſt claire, mais bleuâtre, tiede & boüillonnante, qui ſemble participer du *Sel Armoniac*, de l'*Ocre*, du *Fer*, du *Vitriol*, de l'*Alun*, du *Souffre*, du *Nitre*, & de l'*Arſenic*. On s'en ſert utilement contre l'*Epilepſie*, les *maux de Ratte*, & les *Vers*. L'*autre* a une eau froide comme la glâ-

(*a*) *Philoſophical Tranſactions.*

glace, trouble, blanchâtre, plus pésante & d'un goût plus fort que la précédente: elle tient beaucoup de l'*Arsenic*, du *Sel*, du *Fer*, du *Nitre*, & un peu du *Sel Armoniac*, de l'*Alun*, & du *Vitriol*; & l'on assûre que tous les Oiseaux qui en boivent meurent incontinent. C'est ce qui a donné occasion à une Personne curieuse d'en faire l'épreuve sur des Poules, auxquelles il donna à boire de cette eau après qu'elles eurent mangé. Il remarqua que toutes celles qui en bûrent, après avoir mangé de l'*Orge*, de l'*Avoine*, ou du *Pain émietté*, demeurerent aussi-tôt étourdies, commencerent à chanceller, & se laisserent tomber, avec d'étranges convulsions, dans lesquelles elles moururent en peu de tems, & devinrent presqu'aussi roides que des bâtons. Mais celles à qui il fit avaler un peu de *Sel commun* immédiatement après qu'elles eurent bû, vêcurent un peu plus long-tems, & ne moururent point avec des convulsions si violentes que les prémieres. D'autres à qui il fit avaler du *Vinaigre*, traînerent environ sept ou huit jours, étant fort incommodées de la pépie, & moururent au bout de ce tems-là. Il eût la curiosité d'ouvrir toutes celles qui moururent. Il trouva qu'elles avoient toutes les poulmons & & les entrailles retirez & ramassez ensemble. Cependant il est certain que plusieurs personnes ont été guéries des *Vers* en prenant un peu de cette eau, qu'ils mêloient avec d'autre eau commune; car quoique la plûpart en soient devenus fort malades, pas un n'en est mort, & ils ont été délivrez de leurs Vers après en avoir vuidé un grand nombre.

Pour ce qui est du *troisiéme Ruisseau*, qui est situé un peu au-dessous des autres, à vingt pas d'eux, il a une eau verdâtre, claire, d'un goût acide & assez agréable. Elle n'est pas si légere que la prémiere, ni si pésante que la seconde; mais elle semble tenir le milieu entre les deux: ce qui fait croire à ceux qui l'ont examinée, que ce Ruisseau se for-

forme du mélange des deux autres, qui viennent à se joindre ensemble. Une autre preuve encore, c'est que si l'on mêle une égale quantité de l'eau de ces deux prémiers Ruisseaux, & si l'on y ajoûte un peu d'eau de puits, les rémuant toutes ensemble, il se forme après qu'on les a laissé rasseoir, une eau qui a le même goût & la même couleur que celle du troisiéme Ruisseau.

N'est-ce pas un malheur pour la *Nymphe de cette Fontaine*, d'être allée choisir le fond de l'*Allemagne* pour y établir le siége de ses eaux ? Elle est menacée d'y être long-tems solitaire. Que ne choisissoit-elle l'*Angleterre* ? Il n'y a point de Païs au monde où les *Eaux* & les *Bains* soient aujourd'hui si fort en honneur. Elle y verroit bien-tôt ses Rives ornées d'or & de marbre. Elle y recevroit dans chaque Saison la visite des Belles & des Grands; elle ne seroit pas un moment sans être amusée par des Fêtes, des Spectacles & des Concerts. Pour parler sans figure, les *Eaux d'Angleterre* sont peut-être les seuls endroits du monde où les plaisirs se rassemblent en plus grand nombre, & durent avec moins d'interruption. Il y a *douze ou quinze Sources* (*a*), presqu'également célèbres. Toutes les personnes riches, qui cherchent l'occasion de se réjoüir, les visitent tous les ans l'une après l'autre : & pour être du bel air, il faut avoir achevé le tour de cette carriére de plaisirs. On y trouve dans tous les tems des Beautez de tous les âges, qui vont y étaler leurs charmes; de jeunes Filles & des Veuves qui cherchent des Maris; des Femmes mariées qui se consolent d'en avoir d'incommodes; des Joüeurs qui font des dupes ou qui le deviennent; des Musiciens, des Danseurs, des Comédiens, qui s'enri-

(*a*) *Bristol*, *Bath*, *Tumbridge*, *Scarborough*, *Epsom*, *Acton*, *Islington*, &c. Les *Eaux de Bath* se prennent dans toutes les saisons, celles de *Tumbridge* en Eté, les autres dans le tems qui leur est propre : de sorte qu'en tout tems il y en a plusieurs d'ouvertes.

richiſſent du plaiſir que les autres paient, & qui ne laiſſent pas de le partager avec eux ; enfin, des Marchands de toutes ſortes de Bijoux, de délicateſſes & de galanteries, qui profitent d'une eſpèce d'enchantement qui aveugle tout le monde dans ces lieux de délices, pour vendre, au poids de l'or, des bagatelles qu'on a honte d'avoir achetées lorſqu'on en eſt ſorti. S'il s'y trouve des Malades, on n'y voit point de ces maladies qui ôtent le goût de la joie. La pauvreté n'y paroît jamais non plus, parce qu'on n'y va que pour ſe faire honneur de ſa dépenſe, & qu'on a grand ſoin de ſe retirer lorſqu'on n'eſt plus en état de la ſoutenir. La plûpart de ces lieux ſont d'ailleurs charmans par eux-mêmes. Les Habitans qui ont un intérêt commun à ne rien épargner pour les embellir, uniſſent pour cela leur bourſe & leur induſtrie. Rien n'eſt ſi propre & ſi bien entendu que les maiſons. Les *Salles de Jeu*, *de Bal & de Caffé*, ſont magnifiques, les *Promenades* admirables, & toutes ſortes de commoditez s'y trouvent en abondance. *Bath*, *Briſtol* & *Tumbridge*, l'emportent ſur tous les autres pour la propreté, la magnificence & le bon goût. Mais tout bien compté & bien apprecié, l'agrément du lieu le cede encore à celui du commerce ; rien n'étant ſi aimable à mon gré, que la maniere de vivre aiſée & familiére que tout le monde (*a*) y prend ſans diſtinction.

Indépendemment des *Eaux minérales*, il y a peu de Villes qui méritent autant que *Bath* la curioſité des Etrangers. Elle étoit célébre dès le tems des Ro-

(*a*) Auſſi les liaiſons qui ſe font là ne ſont-elles pas des plus durables. Il y a peu de tems qu'un Etranger qui avoit vécu à *Tumbridge* dans une grande familiarité avec M.... vint la voir enſuite à *Londres*, croiant être toujours avec elle ſur le même pied. Il en fut reçu comme un Inconnu : *Cela vous étonne*, lui dit-elle, *vous ne ſavez donc pas, Monſieur, que nos connoiſſances de Tumbridge reſſemblent aux eaux que nous y prenons. Nous les avalons le matin ; elles paſſent le ſoir.*

Romains, ſous le nom d'*Aqua Solis*. Il y reſte mille *Monumens de l'Antiquité, en Edifices & en Inſcriptions*; on prétend même que le *grand Bain*, tel qu'il eſt encore aujourd'hui, eſt l'ouvrage des *Romains*; & quelques vieux caractéres qui ſe liſent au long des murs en font foi. C'eſt quelque choſe d'agréable que la maniere dont on prend ce Bain. La Source eſt chaude. L'eſpace où l'on fait entrer l'eau eſt un quarré large d'environ *quarante pieds*. Les hommes & les femmes peuvent s'y trouver enſemble, couverts d'une robe de chambre, avec laquelle ils ſe mettent dans l'eau juſqu'au cou. Ils ont chacun leur petite corbeille qui ſurnage ſur l'eau, & qui eſt attachée à leur ceinture avec un ruban, dans laquelle ils ont leur *Mouchoir* & leur *Tabatiere*. Apres avoir demeuré plus ou moins dans cet état, ſuivant l'ordonnance des Médecins, ils prennent une autre robe qu'on leur tient prête, & ils gagnent promtement leurs lits dans des chaiſes bien fermées qui ſont faites uniquement pour cet uſage.

On remarque que parmi les Marchands qui font des profits conſidérables aux Bains, les *Libraires* ne ſont pas les moins favoriſez de la fortune. Ce n'eſt pas qu'ils ſe défaſſent heureuſement de leurs Livres; mais l'uſage eſt établi que toutes les perſonnes qui arrivent à *Bath*, ſouſcrivent leur nom chez les Libraires, en donnant *un écu*, ou beaucoup plus fort ſouvent, pour avoir le droit de lire toutes ſortes de Livres pendant le ſéjour qu'ils font dans la Ville. Ceux qui aiment la lecture y trouvent de l'avantage; mais les Libraires encore plus, parce qu'il ne ſe paſſe point de Saiſon qu'il ne vienne à *Bath* pluſieurs milliers de Voiageurs. On ne voit gueres d'autres Livres dans les Boutiques, que des *Hiſtoires*, des *Comédies* & des *Romans*. Les bons Ecrivains François font là une figure brillante. Il n'y en paroit point de plus nouvelle datte que les *Anecdotes de la Cour de Philippe Auguſte*.

Ce Livre doit être content de ſon ſort en *Angle-*

terre. Il y passe en général pour l'ouvrage d'une plume ingénieuse & polie, qui ne fait pas moins d'honneur à son Païs qu'à son sexe. Le tour de l'expression y est aisé, noble, élégant; les sentimens tendres & naturels; les avantures simples, mais intéressantes & conduites avec art; les portraits & les caractéres, dans ce goût de peinture qui prête des graces à son sujet, sans y mêler rien d'étranger. Cependant les *Critiques* trouvent dans le cours d'un si beau stile quelques *phrases embarassées.* Je n'en citerai qu'un exemple. „ La (*a*) permission que vous „ avez, Mademoiselle, de ne me point haïr, ne „ vous donne-t-elle pas celle de me laisser voir, si „ je suis assez heureux pour que vôtre cœur ne „ murmure point contre la volonté d'un pere? Ils en trouvent quelques autres un peu *trop chargées d'épithetes*, qui ne servent qu'à les affoiblir, ou de *mots* (*b*) *synonimes* qui les allongent inutilement. Ils prétendent encore que certaines choses qu'on met en *interlocution*, seroient plus vraisemblables, & par conséquent plus intéressantes, dans le *simple récit* de l'Auteur. *C'est*, disent-ils, *un des principaux secrets de l'Art d'écrire, que de faire parler ses Acteurs à propos, & de ne leur faire dire que ce qui a plus de force dans leur bouche que dans la plume de l'Ecrivain.* Enfin, l'on soutient, que bien qu'il y ait pour la prose une *espece de mesure*, qui la rend douce & harmonieuse, l'excès néanmoins sent trop la lime & ressemble trop à la poësie. On ne jettera point les yeux, dit-on, sur les *Anecdotes*, sans y trouver plusieurs Vers. J'en veux faire l'épreuve à ce moment. En effet, je trouve au prémier coup d'œil (p. 277.) le plus beau Vers du monde.

Mon fils, mon cher Roger, respectez ma vieillesse.

Plus

(*a*) Page 74.

(*b*) *Cette généreuse fille, dont le cœur, les entrailles & la tendresse pour sa mere ne se sont jamais démentis*, p. 348. On demande ce qu'on veut dire par la *tendresse*, après avoir dit le *cœur* & les *entrailles*?

Plus bas, dans la même page, j'en trouve un autre, mais de dix syllabes.

Robert m'arrache un bien ſi précieux.

Mais il n'y a rien à conclure de là qui ne ſoit à l'avantage de *M. D. L.* car un défaut de cette nature ne ſe trouve communément qu'avec un *goût exquis* & une *oreille extrêmement délicate*. En général, c'eſt le défaut de tous ceux (*a*) qui écrivent bien; & pourquoi *M. D. L.* qui a tous les talens de ceux qui le font le mieux, n'auroit-elle pas quelque choſe de leurs défauts?

Galanterie des Aſtronomes.

Je ne vois guéres que les *Aſtronomes*, qui aient marqué de la complaiſance pour le beau ſexe. *La Vierge*, *Andromede*, *la Chevelure de Berenice*, *la Voie Lactée*, &c. ſont des Monumens qui publient aſſez haut leur galanterie. Cependant à parler ſans flatterie, l'*Aſtronomie* n'eſt point du tout le fait des Dames, & je ne connois que celle dont parle *Boileau*, (*b*) qui ait tant excellé dans ce genre. Au lieu qu'étant auſſi *Géometres* que je l'ai fait voir dans notre penultiéme feuille, il ſemble qu'elles auroient dû s'attirer plus d'égards de ceux qui cultivent la même Science. Rien n'empêchoit, par exemple, qu'à l'imitation des *Aſtronomes*, ils ne donnaſſent quelques noms galans à leurs figures, ne fût-ce que pour rendre témoignage par cette eſpece d'aveu, qu'ils regardent les femmes comme leurs Aſſociées dans

(*a*) Il n'y a qu'à ouvrir un *Fontenelle*, un *Fénelon*, &c. on s'en convaincra par ſes yeux. Perſonne n'ignore que *M. Patru* reprocha un jour le même défaut à *M. Boileau*, & que celui-ci pour toute réponſe ouvrit les Plaidoiez de l'autre, & lui montra à l'ouverture; *cinquiéme Plaidoié pour un jeune Allemand.*

(*b*) *C'eſt cette Sçavante*
Que Roberval *eſtime*, *& que* Sauveur *fréquente.*
D'où vient qu'elle a l'œil trouble & le teint ſi terni?
C'eſt que ſur le calcul, *dit-on*, *de* Caſſini,
Un Aſtrolabe en main elle a dans la Goutiere
A ſuivre Jupiter *paſſé la nuit entiere.*

dans la même étude. Le *Triangle* auroit pû recevoir le nom d'*Eventail*; le *Cercle*, de *Bague*, ou de (*a*) *Ceinture*; le *Cone*, celui de *Panier*, &c. On confessera même que ces noms conviendroient beaucoup mieux à ces trois figures, que ceux des *Astronomes* à leurs figures & à leurs *Constellations*; car en vérité c'est une galanterie bien fade que d'aller donner le nom de *Vierge*, & de *Chevelure*, à des Etoiles qui n'en ont pas la moindre apparence. Il me semble voir un Poëte, ou un ridicule flatteur, qui fait un Homme d'esprit d'un Sot, ou un Héros d'un Homme timide.

Mais je crains bien, moi qui veux faire ici le plaisant, & qui parle si librément sur le compte d'autrui, qu'on n'en fasse de même sur le mien. La haute opinion que j'ai du *goût* & de l'*esprit* de mes Lecteurs, est quelquefois un fardeau fort pésant pour moi. Il m'arrête, lorsque je crois marcher le plus légerement. Je n'ai pas besoin qu'on me donne l'avis de Martial:

Nescis, heu! nescis dominæ fastidia Romæ;
Et pueri nasum Rhinocerotis habent.

J'en sçais la vérité par mille exemples, auxquels j'en pourrois ajouter un qui fait fremir: C'est celui d'*Adelaïde*. Mais je m'imagine qu'en faveur du petit service que je tâche de rendre au Public, on voit mes fautes avec plus d'indulgence que celles d'un Poëte, qui ne peut jamais avoir de prétexte raisonnable pour les excuser. Voila une réflexion qui va me rendre moins timide.

(*a*) Il y a dans les *Poesies de Congreve* une *Piece fort jolie sur la ceinture d'une Dame*, où l'on trouve ces deux idées: „ C'est dans ce cercle que mes joies, mes peines, mes craintes, „ mes désirs, roulent sans cesse. Qu'on me donne ce que ce „ precieux cercle entoure, & je cede volontiers tout ce que le „ Soleil renferme chaque jour dans le sien.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT;
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXXXVIII.

. . . . . Adhibe puro
Pectore verba.

Horat. L. 1. Ep. 2.

TOus les *préceptes de la Morale* ne ſont pas de la même utilité; mais comme ils tiennent tous l'un à l'autre, & qu'ils ſe rapportent tous à certains principes d'une importance & d'une néceſſité reconnues, cette relation ſeule doit ſuffire pour les faire reſpecter. D'ailleurs ceux mêmes qui n'ont point une influence ſi immédiate ſur les *mœurs*, en ont quelquefois ſur le *bon ordre de la ſociété*. On ne les nommera alors ſi l'on veut, que *civils* & *œconomiques*. Le nom n'y fait rien. Mais loin de devenir par-là moins reſpectables, il ſemble plûtôt qu'ils acquierent un nouveau dégré de conſidération, en paſſant, ſi j'oſe parler ainſi, de l'*uſage particulier* à l'*uſage public*; car *la néceſſité de la Morale n'eſt qu'un intérêt perſonel; & celle de la Civilité, qui ſert à l'entretien de la paix & du bon ordre, eſt en effet l'intérêt de tout le monde.*

Quoiqu'il en ſoit, il faut que les *Anglois* ne s'éloignent pas beaucoup de ces idées, puiſqu'ils attachent un ſi haut prix à quelques *Maximes fort ſimples qui viennent d'être publiées à Londres.* Elles ont été recueillies auſſi-tôt dans tous les *Papiers périodiques*, avec des éloges extraordinaires. Quelques-uns les comparent aux *Loix des douze Tables*, & leur donnent même en quelque ſens, une eſpèce de ſupériorité. C'eſt que la plûpart de ces Loix étoient à l'égard d'une infinité de Particuliers, des *etres de raiſon*, qui ne ſe réaliſoient ja-

mais ; au lieu que les regles qu'on va lire ſont continuellement à l'uſage de tout le monde. D'un autre côté (car il ne faut rien déguiſer) quelques *Critiques* les ont tournés en ridicule ; & je ne ſçais quel autre badin a publié un *Commentaire régulier ſur chaque Article*, dans lequel on trouveroit qu'il y a beaucoup de bonnes choſes, s'il n'y en avoit tant de mauvaiſes que cela fait paroître le nombre des bonnes fort petit. Je commence aujourd'hui par offrir le *Texte* au Public. Peut-être donnerai-je le *Commentaire* dans la ſuite.

Regles de conduite d'un uſage général, quoique fort mal obſervées dans cette grande Ville.

1°. Sois toujours diſpoſé à céder plûtôt le haut du pavé, qu'à le diſputer, de peur de t'attirer une querelle de conſéquence pour un ſujet de rien.

2°. Si tu rencontres dans la rue un Ami à qui tu aies beſoin de parler, retire-toi à quartier, pour ne pas (*a*) interrompre le paſſage.

3°. Ne marche point avec ta canne ſous le bras, au riſque de bleſſer les yeux ou le viſage de ceux qui te ſuivent. Pratique auſſi ordinaire qu'imprudente, pour ne rien dire de pis.

4°. Ne garde point, en marchant, la lenteur grave d'un *Eſpagnol*, dans une Ville de commerce comme celle-ci : car ſi tu es oiſif ou pareſſeux, ſonge que ceux qui vont devant & derriere toi ne le ſont pas.

5°. Ne regarde point fixément au viſage ceux proche deſquels tu paſſes. Cela te fait prendre pour un Archer ou pour un Fou effronté. Si tu le fais par mépriſe, croiant reconnoître un ami, fais ton excuſe auſſi-tôt.

6°. Quand tu paſſes quelque part dans la foule, ne

(*a*) Il faut ſçavoir que les *rues de Londres* étant d'une ſaleté incroiable : il y a au long des maiſons un chemin étroit pour les perſonnes à pied.

ne te fais pas paſſage avec les mains, mais ſeulement avec les coudes. Pouſſer quelqu'un avec les mains eſt une marque de mépris. N'avertis pas non plus tout haut ton compagnon de prendre garde à ſa bourſe. C'eſt une inſulte que tu fais à ſes voiſins.

7°. Ne fixe pas tes regards ſur une perſonne qui entre dans un lieu public, de peur de gêner ſa modeſtie, & de troubler ſa contenance.

8°. Dans les lieux publics, où l'on mange, où l'on s'aſſemble, ne marque point trop de curioſité à l'égard des *Etrangers*. Ils ſouhaitent peut être de n'être point obſervez, & de demeurer inconnus.

9°. N'affecte point de marquer peu d'attention pour les perſonnes qui ſont dans le même lieu que toi, ſoit en ſifflant, ou en frédonnant des airs, ou en prenant des poſtures indécentes. Si elles ſont au-deſſus de toi, tu manques à la conſidération que tu leur dois. Si elles ſont au-deſſous, tu te déshonores toi-même. Mais ſoit inférieures, ſoit égales, tu bleſſes la dignité de la nature humaine, qui eſt toujours reſpectable.

10°. N'affecte jamais les *excès de la civilité françoiſe* avec ceux qui ſont ſimplement *Anglois*; mais conſidére que le ſçavoir-vivre conſiſte à ne gêner perſonne.

11°. Dans les *Caffez*, ne prens jamais la méthode injuſte & choquante (*a*) de tenir dans tes mains plus d'un *papier de Nouvelles* à la fois. C'eſt une uſurpation arrogante du droit commun de toute la compagnie.

12°. Quand tu vas à l'Egliſe, (*b*) place-toi au fond du banc, & ne demeure jamais à l'entrée, pour être un ſujet de peine à ceux qui viennent après toi, &

(*a*) Il faut avoir été à *Londres* pour bien entendre cela.

(*b*) Cette *douziéme Regle* eſt fort éloignée d'être d'un uſage général, puiſqu'elle n'eſt que pour ceux qui vont quelquefois à l'Egliſe.

& qui ont le même droit de vouloir être à leur aise.

„ Si tu ris de ces regles, ajoûte l'Auteur, c'eſt „ parce qu'elles te paroiſſent, ou *triviales*, ou „ *inutiles*. *Triviales*, il eſt faux qu'elles le ſoient; „ car on voit une infinité de perſonnes qui y man- „ quent à tous momens. *Inutiles*; je m'en rappor- „ te à ceux qui comptent pour quelque choſe la „ *raiſon*, la *charité* & la *bienſéance*.

Il faut convenir que ſi l'on regarde ces *Maximes* d'un certain œil, elles paroîtront fort éloignées d'être auſſi plates & auſſi puériles que l'Auteur du Commentaire l'a prétendu. Pour moi, qui me crois en droit comme un autre d'en porter mon jugement, je trouve qu'elles peuvent être conſidérées de trois ou quatre manieres qui ſont fort à leur avantage.

1°. Il eſt certain que c'eſt particulierement dans l'obſervation des bienſéances de la civilité que conſiſte la *différence des Nations barbares & de celles qu'on appelle policées*. Tous les hommes, à l'exception peut-être de quelques *Sauvages de l'Amerique* qui ont dérogé à l'humanité, ont les *principes du bien* gravez dans le fond du cœur, & juſqu'à un certain point l'on ne voit pas qu'ils varient dans la pratique. Les *Lapons* ſont auſſi bons Peres, & auſſi bons Epoux, que les *François*. Ce qui leur manque n'eſt que de ſçavoir donner plus d'étenduë à ce *ſentiment naturel*, & de comprendre que s'ils doivent beaucoup à leurs Epouſes & à leurs Enfans, parce qu'il n'y a rien qui les touche de ſi près, ils doivent auſſi quelque choſe à ce qui ne les touche pas tant, quelque choſe même à ce qui les touche beaucoup moins; enfin qu'ils ſont redevables à tous les hommes, parce qu'il n'y a point d'hommes qui ne les touchent à quelque dégré. Voilà le plus noble *fondement de tout ce qui s'appelle civilité, bienſéances, devoirs & relations de la ſociété*. Ce ſont autant de voies par leſquelles on peut s'acquitter de ce qu'on doit aux autres hommes; je

veux dire à ceux, avec qui l'on n'eſt point uni d'aſſez près pour leur devoir beaucoup davantage. Toutes les regles qui conduiſent donc à la pratique de ces devoirs peuvent être regardées comme autant de *leçons d'humanité*. Les recommander particulierement à une Nation, c'eſt déclarer ſans doute qu'elle les obſerve mal; ou ce qui revient au même en d'autres termes, c'eſt lui reprocher qu'elle n'eſt point encore au rang des *Nations polies*; mais ſi le reproche eſt juſte, n'eſt-ce pas lui rendre un ſervice conſidérable?

2°. En ſuppoſant même que ces regles ne fuſſent ignorées de perſonne, on ſeroit obligé de confeſſer que c'eſt du moins faute d'attention qu'on y manque. Or rien n'eſt plus capable de la réveiller qu'un *avertiſſement public*. Comptez que le jeune homme le plus léger ou le plus effronté, n'oſera manquer à ſon devoir, lorſqu'étant bien ſûr que les témoins de ſes actions ſçavent comme lui à quoi il eſt obligé; leurs moindres regards auront la force d'une cenſure & d'un reproche.

3°. Je juge favorablement du caractére d'une Nation, où ces ſortes d'avis ſe donnent librement, & ſont reçûs avec joie. C'eſt une marque qu'elle eſt compoſée de perſonnes capables d'inſtruire, & de gens qui aiment à l'être.

4°. Enfin, c'eſt une marque encore que le *bien public* y fait l'étude des Particuliers; & je ſuis perſuadé avec *Saint Auguſtin* (a) qu'*après le ſoin de rendre à Dieu ce qu'on lui doit, il n'y en a point de ſi noble & de ſi glorieux que de s'occuper du bonheur d'autrui*.

Après avoir pris parti pour les *Maximes*, je ſuis pourtant d'avis que leur véritable place ſeroit d'être affichées en gros caractéres dans une Ecole d'enfans,

(a) *Secundùm officia quæ ad Deum ſpectant, nihil eſt tam nobile & honorificum quam in conſimilium noſtrorum utilitatem labores noſtros impendere.* De Civit. Dei.

fans, avec quantité d'autres Regles qui apartiennent à la civilité, & qu'on doit apprendre à cet âge. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe trouve bien des gens qui les ignorent dans un âge plus avancé ; mais ces gens-là auroient tort, s'ils ſe glorifioient de leur éducation ; & tout homme qui aura le malheur de les ignorer après l'âge de *quinze ans*, doit ſe hâter pour ſon honneur de les apprendre en ſecret.

Il y a mille choſes en effet qu'il eſt honteux de ne pas ſçavoir à un certain âge. Il y en a d'autres qu'il auroit été mieux d'apprendre dès l'enfance ; mais auxquelles on revient toujours ſans honte. J'en apporte un illuſtre exemple dans *Mylord Duc de R.....* qui n'a pas fait difficulté de prendre ouvertement un Maître de *Langue Grecque & Latine*, pour réparer par une application ſérieuſe les momens qu'il a perdus dans ſa jeuneſſe. C'eſt *M. Mattaire* qu'il a choiſi. *Mylord Duc* eſt d'ailleurs ſi heureuſement partagé du côté de l'*eſprit* & du *goût*, qu'il n'a point d'autre Précepteur à conſulter que la nature.

L'envie de ſe rendre utile aux perſonnes de diſtinction qui ont négligé leurs études, & qui ſe trouvent néanmoins obligées fort ſouvent de faire uſage de certaines connoiſſances, ne fût-ce que pour mieux goûter les avantages de leur fortune, a porté un ſçavant homme à compoſer un *Dictionnaire* d'un goût nouveau, qu'il auroit pû nommer le *Dictionnaire des Ignorans*. Il regarde particulierement la *Peinture*, la *Sculpture*, la *Poëſie* & le *Théâtre*. Ce ne ſont point des Elemens & des Regles pour conduire à la pratique de ces Arts ; ce ſont des inſtructions pour les entendre, & des ſecours pour les goûter. On y trouve par exemple, tout ce qu'il y a de plus propre, dans l'*Hiſtoire* & dans la *Fable*, à ſervir de ſujet aux *Peintres*, aux *Sculpteurs*, & aux *Poëtes*, & les *traits qu'ils ont le plus ſouvent employez* ; les *noms de ceux qui ont excellé* ; le *caractére de leurs Ouvrages* ; l'*idée de la perfection*

de

de leur Art, & un *détail ſuffiſant de toutes les parties pour en faciliter du moins l'intelligence à ceux qui ont un peu de génie.* Je ne dirai point qu'il ne manque rien à ce Livre ; mais le Plan n'a point déplu. Il aura ſans doute le ſort de tous les Ouvrages de cette nature, qui eſt de ſe perfectionner avec le tems, & de groſſir à chaque édition.

Le *ſecond Volume de l'Hiſtoire de M. Burnet*, ſe débite avec un ſuccès prodigieux. Je remets à communiquer au Public le jugement des Anglois ſur cet Ouvrage. En général, la liberté avec laquelle l'Auteur s'explique ſur des évenemens ſi proches de nous, rend cette ſeconde Partie extrêmement intéreſſante. Les *vivans* n'y ſont pas plus ménagez que les *morts*. On ne s'étonnera point qu'il ait déja paru quelques plaintes, qui ne ſeront pas probablement les dernieres.

Lettre à l'Auteur du Pour & Contre.

Il y auroit, *Monſieur*, de l'injuſtice à ne pas vous ſacrifier de tems en tems quelque moment, puiſque vous vous donnez tant de peine pour vous rendre *utile* & *agréable* au Public. J'ai même été ſurpris de ce que de tous vos Lecteurs il n'y ait eu juſqu'ici que deux ou trois qui ſe ſoient donnez la peine de vous écrire. Je le ſerois encore plus, ſi quelques-uns vous avoient écrit, & que vous euſſiez eu la non chalance de ne pas inférer leurs Lettres, & de les rebuter par-là de vous continuer leur correſpondence. Quoique j'aie trop bonne opinion de votre politeſſe pour vous en croire capable, permettez-moi de vous dire, que de tous les Papiers périodiques, celui qui s'eſt le mieux ſoutenu, a été celui qui a eu le plus de Correſpondans. Vous, qui paroiſſez ſi fort aimer la variation en écrivant; qui diverſifiez vos feuilles par cent choſes différentes; qui paſſez ſi légerement d'un ſujet à un autre; qui tachez enfin de ſaiſir le goût de vos Lecteurs & de vous mettre à la portée de tout le monde: Ignoreriez-

riez-vous quel agrément donne à une feuille, comme la votre, la diversité des matieres qui font le sujet de vos Lettres, qui sont rarement les mêmes, & qui, quand même cela se rencontreroit quelque fois, sont toujours traitées d'une maniere différente, selon le génie, l'esprit ou le goût du Correspondant? Si vous en doutez, vous n'avez qu'à jetter les yeux sur vos Collégues, je veux dire, sur les autres Auteurs périodiques, qui même ne dédaignent pas de demander quelquefois le secours de leurs Lecteurs, sans craindre de déroger par-là au mérite de leur feuille. Ce n'est pas que je veuille vous conseiller d'en faire autant; mais que cela vous serve au moins d'exemple pour faire désormais usage de ce qu'on vous envoie: Je ne prétens pas non plus, que vous mettiez indifféremment en œuvre tout ce qui vous tombe entre les mains, bon ou mauvais: Ce seroit une autre extrêmité, qu'il convient également d'éviter. Le choix qu'on suppose que vous devez faire, flattera ceux qui verront leurs Lettres insérées dans vos feuilles; & quoiqu'il indisposera contre vous d'autres, dont les productions seront supprimées, le mal ne sera pas bien grand. Les prémiers vous en dédommageront en vous faisant tenir de tems en tems des choses, qui feront plaisir, & vous épargneront du travail. Si mon conseil ne vous déplait pas, dont je jugerai par l'usage que vous ferez de ma Lettre, je vous témoignerai dans les occasions combien je suis

Monsieur,

Votre affectionné Lecteur.

X. Y. Z.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE LXXXIX.

Quo quis versutior & callidior, hoc invisior & suspectior, detractâ opinione probitatis.

Cic. l. 2. de Offic.

IL seroit à souhaiter peut être, dit un *Auteur Anonyme*, que les Sciences fussent moins communes, & que mille profanes, s'il est permis de parler ainsi fussent éloignez de ces mystères.... Qui sçait même si certains Sçavans n'auroient pas été plus vertueux dans l'ignorance? Comme trop de lumiere éblouit ceux dont les yeux sont mal disposez; de même tous les esprits ne sont pas capables de marcher dans les sentiers épineux de la vérité. De-là viennent tant d'erreurs, tant de disputes inutiles, qui n'ont d'autre fondement que l'*orgueil* & l'*obstination*: Là prennent leur source mille raisonnemens opposez, & souvent également visionnaires, mais qui contribuent à inspirer le doute ou le préjugé. Cette espèce d'incapacité produit encore le libertinage, & les sophismes: On rejette par *préoccupation* ou par *insuffisance*, ce que l'on n'entend pas: On tourne le mystère en ridicule; on rejette des faits que l'on ne comprend point; On turlupine des véritez; On introduit enfin un *pyrrhonisme* d'autant plus dangéreux, que la maniére dont on le propose est artificieuse, & paroit bien soutenuë.

Ces réflexions nous conduisent naturellement à faire connoitre aux Lecteurs une *petite Brochure* qui paroit depuis peu à *Londres*, & qui n'est que l'*Essai d'un dessein plus étendu*. On y entreprend de réformer le jugement du Public sur une infinité de

Points essentiels à la Religion, aux Sciences & au Gouvernement. Le titre est : *Remarques sur les Auteurs fâcheux de notre Siècle.* Quelque téméraire que ce projet puisse paroître, il est plus raisonnable & plus solide que les apparences ne le promettent. Loin d'attaquer les Systêmes approuvez, c'est à leurs Ennemis que l'Auteur en veut. Il suppose qu'au malheur extrême de notre siècle l'*esprit d'incrédulité* s'est glissé universellement dans la Religion, celui du *pyrrhonisme* dans les Sciences, & celui de l'*indépendance* & de l'*anarchie* dans la Société civile. Il attribue le mal à *cinq ou six Auteurs du premier ordre, dont les misérables principes, décorez par beaucoup d'esprit & de savoir, causent*, dit-il, *des désordres infinis dans l'Etat & dans l'Eglise.* Il met au premier rang *Bayle & Locke*, qui *nomme les deux Idoles de ce Siècle, & la ruine de tout ce qu'on avoit acquis de Sçavoir & de Vertu.* Mais comme les déclamations vagues marquent plus d'emportement que de zele, il quitte bientôt ce ton pour entrer en matiere avec plus d'ordre & de moderation.

Il n'a pas eu de peine à recueillir tout ce que *Bayle a semé de principes mauvais ou dangereux* dans ses Ouvrages. *Mrs. Jurieu, Bernard, Crouzas*, &c. avoient pris cette peine avant lui. Il confesse qu'il a profité de leur travail ; & que le sien consiste principalement à faire sentir la malignité du poison & le secret de l'Auteur à le répandre. On s'apperçoit que cette entreprise lui cause quelquefois de l'embarras, & qu'il retombe dans les déclamations vagues qu'il a promis d'éviter, sur-tout lorsqu'il est question de montrer que *Bayle a fait tort aux Sciences & à la Société civile.* En effet, c'est chercher un peu loin la cause du mal, que vouloir la rapporter à la *fameuse Proposition que Bayle a soutenue contre M. Bernard*, que une République de vrais

(a) Il entend la Société civile d'Angleterre.

point d'Athées seroit plus florissante qu'une République de véritables Chrétiens; & supposant que ce qu'il veut faire entendre par ce mot, soit la division qui regne aujourd'hui parmi les *Anglois*, ils ne lui sçauront pas bon gré de donner un sens si odieux à leurs démêlés, eux qui prétendent ne respirer au contraire que *l'amour de la patrie & du bien public*. Pour les Sciences, quoique *Bayle* n'ait pas toujours parlé avec beaucoup de respect de la *Philosophie* & de l'*Histoire*, & qu'il ait attaqué avec les armes du *Pyrrhonisme*, jusqu'à la *Géométrie*, on ne voit pas qu'en *Angleterre*, rien plus que dans les Pays voisins, le goût soit perdu, ni même diminué, pour ces connoissances. En lui faisant donc son Procès à la rigueur, c'est du mal qu'il a voulu faire qu'il faudroit l'accuser, plûtôt que de celui qu'il a fait.

La *Religion* & la *Morale* ouvrent un champ plus dégagé à l'Accusateur. Prendre la défense (*a*) de *Bayle* sur ces deux Articles, ce seroit peut-être confesser qu'on est atteint du poison, & rendre par conséquent la Cause plus mauvaise.

Mais les partisans de cet ingénieux Ecrivain ne lui passeront pas si aisément condamnation sur deux autres défauts qu'on lui reproche; celui de *raisonner mal*, & celui de ne *rien entendre aux regles de la bonne critique*. Pour le premier, il est clair que si *Bayle* raisonnoit toujours faux, il faudroit beaucoup rabattre de la certitude de plusieurs vérités importantes, qui sont d'ailleurs trop bien établies pour ne pas faire regarder les raisonnemens les plus spécieux qui les combattent, comme autant d'impostures & de sophismes. Mais je voudrois mettre quelque différence entre *Bayle* qui raisonne sur les *objets de la foi*, & le même, lorsqu'il s'exerce sur les *objets naturels du raisonnement*. Comme on ne sçauroit dire qu'un rasoir coupe mal, parce qu'il

(*a*) *Quis tam Lucili fautor inepte est,*
Ut non hoc fateatur? Horat. L. 1, Sat. 10.

qu'il n'a point le tranchant assez fort pour entamer l'acier ; de même on ne sçauroit accuser l'esprit humain de manquer de justesse, parce qu'il ne raisonne point juste sur les Mystères de la Religion. Qu'on l'accuse seulement de *témérité*, pour oser l'entreprendre. Le malheur de *Bayle*, & de la plûpart des *Incrédules*, consiste en ce que leur présomption leur fait prendre ainsi le change sur l'objet de leurs argumens & de leurs discussions. Car il n'est pas question, suivant la réflexion de *M. Nicole*, d'examiner si le Mystère de la Trinité, si celui de l'éternité des peines, &c. sont des choses qui s'accordent avec la raison ; mais Dieu m'ordonne-t-il de les croire ? Est-il bien certain qu'il m'impose cette Loi ? L'examen ne doit rouler que là-dessus, & tout le reste se trouve prouvé sans replique par l'établissement de cet unique point. On peut donc reprocher à *Bayle*, à l'égard de la foi, une *témérité criminelle*, dont la fausseté de ses raisonnemens est peut-être la punition ; mais cet aveu n'oblige point à conclure avec l'*Accusateur Anglois*, qu'il soit *mauvais Logicien*, lorsqu'il paroît au contraire par tous ses Ouvrages qu'il y a peu d'esprits aussi nets, aussi justes, & aussi pénétrans que le sien.

Enfin, le *dernier chef d'accusation* n'a pas beaucoup plus de force ; car suivant toute apparence l'Accusateur ne se seroit pas borné à un seul exemple, s'il en eût trouvé plus d'un pour lui servir de preuve. Il seroit bien extraordinaire que d'un si grand nombre de discussions critiques qui sont dans les Ouvrages de *M. Bayle*, il n'y en eût pas quelques-unes de moins exactes & de moins travaillées. L'*Auteur Anglois* auroit rendu service au Public, s'il eût pris soin de relever dans le *Dictionnaire Critique* toutes les fautes de cette nature, & il se seroit fait honneur à lui-même s'il l'eût fait avec (a) modération.

Le-

(a) Il s'emporte furieusement contre un endroit de la pa-

Locke vient ensuite sur la Scene, sans que sa qualité d'*Anglois* lui fasse obtenir meilleure composition du Censeur. On ne lui refuse point le titre de *beau génie*, & la gloire *d'avoir pénétré plus loin que personne dans les profondeurs de la Métaphysique*; mais on lui reproche d'avoir abusé de ses talens pour se distinguer par des opinions nouvelles, dont toutes les conséquences tendent visiblement à *l'Infidélité* & même à l'*Athéisme*, & d'avoir réüssi trop heureusement à faire goûter ses principes en *Angleterre*. On attaque particulierement son *hypothèse du Cone infini*, sous l'idée duquel il prétend renfermer tout ce qui éxiste, depuis Dieu même, jusqu'aux plus viles parties de la matiere, & cette maniere de concevoir les choses est traitée d'imagination absurde & impie, qui entraîne évidemment le *matérialisme*. „ Cependant, dit-on, le „ serpent s'est glissé si loin sous les fleurs, que son „ poison a plus de force aujourd'hui que tous les „ remedes. Il s'est changé en lait jusques dans les „ Universitez, & c'est la principale nourriture „ qu'on y fait sucer à la jeunesse. Si le mal étoit aussi grand que le *Censeur* le représente, il ne faudroit pas regarder comme une exagération ce qu'un Ministre osoit dire en Chaire il y a quelques jours; *que la Religion révélée est tombée dans un si grand mépris en* Angleterre, *qu'à peine trouveroit-on un* Chrétien *entre dix* Anglois.

Comme *Bayle* & *Locke* sont jusqu'à présent les seuls Ecrivains qui aient été attaquez par l'*Auteur des Remarques*, on est fort curieux de sçavoir contre qui il tournera ses armes dans le Volume suivant.

Pour ajouter encore quelque chose sur le *Caractére des Anglois en matiere de Réligion*; Il semble qu'aiant

ge 2054. du *Dictionaire*, où *Bayle* parle de l'*Ouvrage attribué à Charles I.* Il prétend que les dix ou douze dernieres lignes sont capables de déshonorer à jamais un Critique. Elles commencent par la confession que fait *Bayle* de n'être que le Copiste de *Milton*.

qu'étant conservé une grande partie de la hiérarchie, les Evêques & les autres Supérieurs Ecclésiastiques devroient avoir encore assez d'autorité, pour tenir en bride la liberté de parler & d'écrire en *Angleterre*, d'autant plus que de toutes les Eglises protestantes, l'*Anglicane* passe la plus soigneuse & la plus ferme sur le maintien de la discipline. Mais je suis persuadé que la liberté extrême avec laquelle on pense & l'on s'exprime en *Angleterre* vient moins des *principes de la Religion établie*, que du *caractère d'esprit des Anglais*. Ils ont pour maxime, *que ce qui intéresse tout le monde, doit être soumis à l'examen de tout le monde* (a). C'est le plus fort argument qu'ils employent pour autoriser leur hardiesse (b) sur les matieres de la Religion, qui est le plus essentiel de tous les intérêts. On ne peut disconvenir que cette maxime ne soit vraie jusqu'à un certain point; mais les conséquences qu'on en tire sont si monstrueuses, que si elles étoient justes, elles devroient faire rejetter le principe avec horreur. De-là toutes les impiétez & Rêveries abominables des *Tolands*, des *Collins*, des *Woolstons*, des *Tyndalls* &c. De-là cette horrible multitude de blasphêmes que le *Docteur Sacheverell* a été obligé de rassembler d'un grand nombre d'Ouvrages publiez à *Londres*, pour justifier devant les deux Chambres du Parlement (c) la hardiesse qu'il avoit eue de se plaindre en Chaire, *que la Religion Chrétienne étoit dans un péril extrême en Angleterre*. On n'a jamais rien vû de si affreux que ce Recueil.

Dii magni! horribilem & sacrum libellum!

C'est peut-être le *triste état de la Religion en Angleterre*, qui a porté quelque *François* zélé à faire passer

(a) *Quod omnes tangit, ab omnibus tractari potest.* Tac. Annal.

(b) *The conduct and Professions of a Minister, is what Everyman has an undoubted right to inquire into; because his own well-fare is so highly affected by it.* The Det. n. 11. p. 69.

(c) Voiez le *Procès du Docteur Sacheverell*, imprimé à *Londres* en 1709. *in folio*.

publier à *Londres* une *vieille Rime françoise*, qui menace le monde de sa fin, dans des circonstances qui se trouvent toutes réunies cette année. Mais de zèle, quel qu'il soit, n'a pas fait attention que la *différence des deux Calendriers*, empêche que ce qui convient aux Pays où le *nouveau style* est en usage ne puisse convenir à l'*Angleterre*. Voici le Quatrain. Je ne sçais s'il est de *Nostradamus*; mais je sçais qu'il n'est pas nouveau.

Quand Saint Georges Dieu croistiera,
Que Mars le ressuscitera,
Et que Saint Jean le portera,
Lors fin du monde arrivera.

On ne sçauroit nier que toutes ces circonstances ne conviennent à l'année où nous sommes. Le *Vendredi Saint* est arrivé cette année le *jour de Saint Georges*, *Pâques* le *jour de S. Marc*, & la *Fête-Dieu* le *jour de Saint Jean*. Seroit-il possible que nous touchassions de si proche à la consommation des siècles?

Il en faut quelquefois beaucoup moins pour faire d'étranges impressions sur l'esprit du peuple; surtout en *Angleterre*, où suivant la remarque d'un Historien (a) *du même pays, il n'est jamais arrivé de grandes révolutions qui n'aient été précédées par quelqu'avertissement de cette nature.* Cependant si l'on juge de tous les autres par celui que je viens de rapporter, on n'en prendra point une idée bien sérieuse. Le mystère consiste en ce qu'il est très-rare que la *Fête de Pasques* se trouve le *jour de Saint Marc*; cela ne pouvant arriver que lorsque la *pleine Lune fabuleuse* tombe le 18. d'Avril, & qu'il est un

(a) *Hayward, in the life of King Edward VI.* Mr. de Thou fait la même observation dans le *sixième Livre de son Histoire*, mais avec cette différence, qu'il parle de cette opinion des *Anglois* comme d'une *foiblesse*, & qu'*Hayward* s'explique là-dessus fort sérieusement.

un Dimanche, parce qu'il faut attendre le Dimanche d'après, qui est le 25, *jour de Saint Marc*. On n'en a point d'autre exemple depuis la *réformation du Calendrier*, que l'année 1666. & celle-ci. Il se rénouvellera en l'année 1886. en 1943. &c. & la même chose étoit arrivée dans le *vieux Calendrier* en 1546, 1451. &c.. Or posé que la *Fête de Pâques* soit le *jour de St. Marc*, il n'est pas difficile de concevoir que le *Vendredi Saint* soit le *jour de Saint George*, & la *Fête-Dieu* le *jour de Saint Jean*. Le *but de la prétendue Prophatie* n'est autre, sans doute, que de faire observer, que cela arrive très rarement. Combien d'*Anglois* qui ignorent cette solution, vont être tremblans jusqu'au dernier jour de Decembre! Mais il est certain, que naturellement cela ne sera ni au desordre des mœurs, ni à l'Irréligion que cette fraieur pourra les porter.

ENIGME.

Quoiqu'un nombre infini d'années :
M'ait rendu mille & mille fois,
Maître & témoin des destinées,
Et des Roiaumes & des Rois;
Quoiqu'une caduque vieilleſſe,
Qui conduit doucement les autres au trépas,
Semble devoir rallentir la viteſſe
Dont je précipite mes pas;
Je n'ai point changé de méthode:
Je vais toujours, je cours inceſſamment:
Et quoique bien plus vieux qu'*Hérode*,
Je ſuis encor plus léger que le vent.

M. d. F.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-ſtraat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XC.

Stultus & improbus hic amor est ; dignusque notari.

Horat. L. 1. Sat. 3.

LONDRES est une source inépuisable d'*évenemens extraordinaires*. Je n'en répéterai point les raisons, sur lesquelles je me suis déja étendu plusieurs fois ; mais je ne me lasse point d'en raconter des exemples ; & le caractére singulier qu'ils portent toujours, me fait croire qu'on ne se lassera point de les lire. Un *Auteur Anglois* prétend qu'il ne faut point s'en étonner ; parce qu'il y a, dit-il, *cette différence entre les Monstres de la Nature & ceux de la Morale*, que les prémiers se forment ordinairement dans les lieux déserts & sauvages, & que ceux-ci cherchent au contraire les Villes les plus peuplées ; comme s'ils se plaisoient à naître au grand jour. Cette pensée est ingénieuse, mais elle ne fait que représenter ce qui arrive, sans pouvoir servir à l'expliquer ; car il seroit bien plus convénable à l'ordre, que les *Monstres de la Morale*, qui sont sans contredit les plus horribles & les plus difformes ; cherchassent plus soigneusement que les autres à se cacher. Quelle étrange satisfaction peuvent-ils trouver à se produire ? Je ne veux que les deux traits suivans pour en juger.

Une Dame dont la bienséance me fait cacher ici le nom, quoiqu'il soit connu de tout le monde à *Londres*, lasse d'un Mari qu'elle avoit adoré longtems malgré ses défauts, vient de faire un éclat public pour s'en délivrer. Elle s'est addressée au Tribunal de la Justice. Ses plaintes ne contenoient

„ avoit mis sur sa demande, *hors de Cour*. Il en „ avoit interjetté Appel au *Parlement de Paris*, „ & la fille s'étoit renduë intervénante, pour de- „ mander la célébration du mariage. Ils alléguoient „ l'un & l'autre, que suivant les *Canons* (*a*) un ma- „ riage avec un impuissant n'étoit point déclaré „ nul, quand la fille que contractoit avec lui sça- „ voit son état ; que les *Décrétales* sont positives „ (*b*) là dessus ; que la raison pour laquelle on dé- „ claroit quelquefois le mariage d'un impuissant „ nul, n'étoit pas son impuissance, mais la trom- „ perie qu'il avoit faite en se faisant passer pour „ ce qu'il n'étoit pas ; que c'étoit alors *error in* „ *personâ*, *qui impedit matrimonium*, *&c.* Malgré ces raisons, & contre les Conclusions de *M. l'Avo- cat Général Talon*, on confirma la Sentence, sans avoir égard à l'intervention de la fille ; & il demeure reglé en *France* qu'*un Eunuque ne peut se marier*.

J'ai promis deux faits monstrueux. Peut-être que le suivant le paroîtra moins à ceux qui regar- dent toujours avec indulgence les desordres causez par l'amour. Mais quoique j'aie parlé moins sérieu- sement, dans une des Feüilles précédentes, d'un malheur semblable à celui que je vais raconter, je ne balance point à déclarer que *toutes les foiblesses qui entraînent nécessairement la perte du salut éternel me paroissent les plus horribles de tous les malheurs*.

Depuis peu de jours, une jeune fille à laquelle il n'y a jamais eu d'autre vice à réprocher qu'un a- mour trop tendre, a terminé elle-même sa vie (*c*) d'une

(*a*) *Contrahens scienter cum impotenti ad copulam, ab eo non separatur.*

(*b*) *Consultationi tuæ, quâ nos consuluisti, utrum fœmina clau- sa, impotentes commiscerit maribus, matrimonium possint contra- here, & si contraxerint an debeat rescindi ; taliter respondemus : Quod licet incredibile videatur, quod aliquis cum talibus contra- hat matrimonium, Romana tamen Ecclesia consuevit in consimi- libus judicare, ut quas tanquam uxores habere non possint, habeant ut sorores.* Decret. l. 4. tit. 15.

(*c*) *Saint James Evening post.*

d'une maniere si tragique, que les hommes les plus endurcis par l'habitude de ces spectacles en ont marqué de l'émotion. Elle étoit d'une naissance commune, mais quoiqu'elle eût encore moins de bien que de naissance, on assûre que sa beauté & sa vertu la devoient faire préférer à toutes celles qui n'ont que de la naissance & du bien. Une malheureuse passion qu'elle avoit conçûë pour le fils d'un Joüailler dont elle se croioit aimée, & qui cessa tout d'un coup de la voir pour épouser une fille plus riche, dérangea tellement sa raison, qu'elle prit le parti de se donner la mort. Une bouteille d'eau-forte qui se trouva chez elle servit à l'exécution de ce dessein. Elle en avala une partie, & quoique l'effet en ait été fort promt, elle a eu assez de tems & de force pour écrire une *Lettre à son Amant*, dans laquelle elle (*a*) lui déclare avec une douceur admirable, „ que c'est pour l'amour „ de lui qu'elle meurt; qu'il a pû trouver ailleurs „ plus de richesse & de beauté, mais nulle part „ plus de tendresse & de vertu; & que n'étant „ point assez heureuse pour vivre avec lui, la vie „ lui est devenuë si insupportable qu'elle aime „ mieux l'aller attendre dans le Ciel, (*b*) où elle „ espére qu'il viendra un jour la réjoindre. Elle finit en lui donnant les noms les plus tendres. Il n'y a rien, suivant la rélation de sa mort, qui puisse donner une idée des tourmens qu'elle a soufferts, lorsque l'eau-forte a commencé à faire sentir son action. Cette cruelle agonie a duré *seize heures*. Le récit en est effraiant. Tous les sécours de la Médécine n'ont paru servir qu'à rédoubler ses douleurs. Elle étoit aussi noire en expirant, que si elle eût été brûlée par le feu du ciel. Amour, amour, aura-t-on toujours des crimes & des horreurs à te réprocher!

Mais

(*a*) *Ibidem.*

(*b*) *An qui amens ipsi sibi somnia fingunt?* Virgil.

Mais quelles ſont les paſſions dont on puiſſe attendre autre choſe que des folies ou des crimes? Finiſſons par un exemple fort bizarre de leurs folies.

J'ai parlé dans plus d'un endroit des *ſix Théatres de Londres*. Il y en a *quatre pour la Comédie*, dans chacun deſquels on peut dire qu'il ſe trouve des Acteurs d'un mérite diſtingué. Mais cette raiſon même, qui fait naître la jalouſie, eſt peut-être ce qui les diviſe, autant que l'intérêt. L'ancienneté d'établiſſement donne aux Théatres de *Drury-lane* & de *Covent-garden* une eſpèce de ſupériorité ſur ceux de *Goodman's-fields* & de *Haymarket*. Ajoutez que les deux prémiers ſont établis par Lettres Patentes du Roi. Cette raiſon devoit peut-être obliger *Goodman's-field* & *Haymarket* à marquer quelque déférence pour les autres. Cependant il ſemble qu'ils aient affecté depuis ſix mois de les braver par mille traits de raillerie ou de ſatyre, qui ne ſe ſouffrent pas impunément entre gens accoûtumez à repréſenter des Rois & des Héros. Les *Acteurs de Drury-lane*, extrêmement délicats ſur l'honneur, ont animé ceux de *Covent-garden* à venger leurs intérêts communs: & de concert ils ont appellé leurs Adverſaires en Juſtice. On n'a pas manqué de rire beaucoup à *Londres* d'une vengeance ſi héroïque; & les Juges eux-mêmes, que leur gravité empêche de ſe trouver aux Spectacles, ont ſaiſi cette occaſion pour s'en faire une Comédie. Mais ces petites adverſitez n'ont fait qu'irriter de plus en plus *Drury-lane*. Un Acteur de ce Théatre, qui a été autrefois Clerc de Procureur, s'eſt aviſé d'aller conſulter les vieilles *Chartres du regne de la Reine Eliſabeth & de la Reine Marie*, par leſquelles les *Comédiens*, les *Ménestriers*, &c. ſont mis au rang *des Vagabons* (a) *& des gens inutiles*, & con-

(a) *Act of the Queen Eliſabeth againſt all Fencers Bear-wards, Common Players and Minſtrels Wandering abroad, &c. Act of the Queen Mary in which all Fencers, Bear-wards, Common Players of*

condamnez comme tels à certaines punitions, *dans leur corps & dans leur liberté.* Fier d'une si importante découverte, il s'est hâté d'assembler ses Associez. Ils sont allez tous ensemble chez un *Juge de Paix*, & lui aiant fait lire les *Actes des deux Reines*, ils ont obtenu de lui les (*a*) *Warrants* nécessaires pour faire arrêter *M. Harper*, *Chef de la Troupe de Haymarket.*

M. Harper est homme de mérite & d'une conduite sage & reglée. Il est âgé d'ailleurs, riche, & pere de plusieurs enfans fort bien élevez. Toutes ces raisons n'ont point empêché qu'il n'ait été traîné chez le Juge. On lui a demandé s'il avoit quelqu'Ordre ou quelque Privilege pour entretenir un Théatre dans *Haymarket?* Il a répondu naturellement, non. On lui a fait lire les Ordonnances des deux Reines, & sans autre forme de Procès on lui a déclaré qu'il étoit dans le cas des Vagabons, &c. Il a protesté en vain qu'il n'étoit jamais sorti de sa Paroisse, qu'il avoit assez de bien pour ne pas désirer celui d'autrui, qu'il étoit domicilié à *Westminster* où il vivoit en homme d'honneur, &c. Il a été conduit sur le champ au *Bridewell* (*b*) pour y être emploié au travail (*c*) pénible, & c'est le lieu où il a passé plusieurs jours jusqu'à ce qu'on ait accepté caution pour son élargissement. Cette formalité l'oblige à se représenter à la prémiere Session du *King's Bench.* L'affaire y sera jugée par le fond. En attendant, tous les Amateurs du Théatre s'occupent avec beaucoup de chaleur à *caballer pour ou contre.*

Nous avons oublié jusqu'ici de faire part à nos Lecteurs de la Mort de *Louis de Boullongne*, arrivée à *Pa-*

of interludes, Minstrels and Jugglers, are deemed rogues and vagabonds.

(*a*) C'est le mot en usage à *Londres*, même parmi les *François*, pour signifier un *ordre d'arrêter.*

(*b*) C'est le *Bicêtre de Londres.*

(*c*) *To hard labour.* Piler le ciment, scier la pierre, &c.

à *Paris* il y a quelques mois. Il étoit *prémier Peintre du Roi, Directeur & Recteur de l'Académie Roiale de Peinture & de Sculpture.* La réputation d'un des plus grands Peintres de son tems qu'il avoit acquise, ne sçauroit lui être contestée, vû le grand nombre d'excellens Ouvrages qu'on a de lui. Il a peint entre autres dans le *Salon de Marly* l'un des quatre grands Tableaux, & beaucoup d'autres dans les Châteaux de *Fontainebleau, Meudon, Trianon,* & *la Ménagerie.* Il a fait outre cela un très grand nombre de *Tableaux de Cabinet*, qui sont fort estimez, & dans lesquels on remarque sur tout un *caractére gracieux*, qui faisoit en général l'ame de sa composition. Aussi étoit-ce dans l'élégance de cette derniere & dans la correction du dessein, que *M. de Boullongne* excelloit principalement. La perte de ce grand-Homme a été exprimée dans les vers suivans addressez à *M. Coustou* célébre Sculpteur

Ecoute-moi, *Coustou*, prens ton ciseau
Et du fameux BOULLONGNE éleve le Tombeau.
Place au milieu sa Muse désolée,
Regardant les Graces en pleurs
Assises près du Mausolée.
Qu'au pied, plus d'un Génie exprime ses douleurs;
Par son air & son attitude.
Fais-y voir la constante étude,
Le Coloris, & la Correction,
L'Ordonnance, l'Invention;
Et qu'un Amour à tire-d'aile
Porte jusques aux Cieux son image immortelle.

Par M. T.... t.

Le *Mot* de la *derniere Enigme* est LE TEMS.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XCI.

Fieri non potest, ut qui multas artes exercet; multa præclarè faciat.

Xenoph. de institut. Cyr. l. 8.

CELUI qui se plaignoit de la Nature, qui a mis des bornes si étroites à la vie des hommes, tandis qu'elle accorde des siécles entiers aux Cerfs (*a*) & aux Corbeaux, devoit avoir examiné auparavant s'il avoit si bien emploié toutes les parties de sa vie, qu'il n'eût jamais perdu quelque tems dont le bon usage auroit pû lui faire acquerir ce qu'il régrettoit d'ignorer.

J'ai *deux vûës* dans cette réflexion. *L'une* de conduire mes Lecteurs à l'*éloge d'un jeune homme qui fait aujourd'hui l'honneur de l'Italie*; en remarquant d'abord, que s'il croit devoir se plaindre à la fin de sa vie que l'espace en ait été trop court, ce ne sera point faute d'en avoir emploié tous les momens. *M. Jean Cignarelli*, né à *Vérone*, & si proche encore de l'année de sa naissance, que tout le monde, pour parler le langage de *M. de Sévigné*, *se souvient de l'avoir vû pas plus haut que cela*, posséde déja toutes les connoissances qui ne s'acquierent ordinairement que dans le cours d'une longue vie. On admire qu'un *enfant de quatorze ou quinze ans*

(*a*) C'est *Ciceron* qui rapporte ce trait de *Théophraste* mourant. *Diogene Laerce* n'en parle point dans sa Vie, & les dernieres paroles qu'il lui attribuë en paroissent même fort éloignées. Mais peu importe ici. Supposons que la pensée soit de *Ciceron* même, & qu'il l'ait prêtée à *Tyrtame Théophraste*, comme certain Prédicateur, qui joignoit le nom d'un Pere de l'Eglise, presque à chaque phrase, pour se faire la réputation d'être versé dans cette lecture.

ans ſçache parfaitement l'*Hiſtoire du Monde*, où pour ainſi dire, il ne fait que d'arriver; qu'il ſoit déja *excellent Peintre*; & qu'il ait commencé à l'être, lorſque les enfans ordinaires peuvent à peine conduire un pinceau; qu'il ſoit *bon Poëte*, c'eſt-à-dire, qu'il parle le langage des Dieux, tandis qu'à ſon âge il eſt rare qu'on parle exactement celui des Hommes; enfin, qu'il entende fort bien la *Philoſophie* & les *Mathématiques*, qui ſont proprement les fruits les plus tardifs de la raiſon & de l'expérience, dans la ſaiſon de la vie qui en eſt comme le printems, & où l'on ne doit attendre de la nature que des développemens imparfaits ou des fleurs à peine écloſes.

Finiſſons les figures. Quoiqu'on ait pluſieurs exemples de ces *Enfans extraordinaires*, (*a*) il faut convenir qu'il y en a peu de cette force, & que les *Italiens* ont raiſon de faire valoir celui-ci comme un prodige. A la vérité *Pic de la Mirande* n'avoit que *vingt-un ans*, lorſqu'il entreprit de répondre en public ſur *tout ce qui peut faire l'objet* (*b*) *des connoiſſances humaines*. Mais il eſt certain, qu'à conſidérer ici les choſes dans l'ordre naturel de nos lumieres & du développement de nos facultez, il y a plus de diſtance entre *vingt-un* ans & *quatorze*, qu'il n'y en a de *trente* ans à *cinquante*; & qu'en ſuppoſant dans *Pic de la Mirande* treize dégrez de ſcience acquiſe plus que *M. Cignarelli*, il y auroit du moins égalité de mérite, parce que *M. Cignarelli* auroit eu à vaincre treize dégrez d'impuiſſance naturelle. J'avoue que ce calcul dépend de tant d'autres circonſtances, qu'il ſeroit difficile de le rendre bien juſte; mais on ne doit pas le regarder comme une imagination ſans fondement, puiſqu'en général notre admiration pour tout ce qui eſt prématuré, ne porte que là-deſſus.

Un des talens les plus ſinguliers du jeune *Cignarelli*,

(*a*) Voiez *Enfans illuſtres*, de *Baillet*.

(*b*) *Qui quidquid ſcibile ſcivit.* Dans ſon Epitaphe. Et le Titre de ſes Theſes étoit, dit-on, *De omni ſcibili.*

relli, eſt non-ſeulement de compoſer de *fort beaux Vers* ſur tous les ſujets qu'on lui préſente, mais de les compoſer auſſi-tôt qu'on le demande, & de *répondre même en Vers ſur le champ*, à toutes les queſtions qu'on lui fait. Cette facilité étoit commune en *Italie* ſous le Pontificat (*a*) de *Leon X.* La *France* en pourroit donner auſſi des exemples en divers tems, juſques ſous les regnes de (*b*) ſes premiers Rois. Mais on n'en trouvera point d'autre (*c*) que celui de *M. Cignarelli*, dans un *Poëte de quatorze ans.* Ce n'eſt pas que les Vers qu'il fait de cette maniere ſoient auſſi bons que ceux qu'il compoſe à loiſir; car il ne faut pas non plus en faire un Ange ni un Démon: mais c'eſt une nouvelle marque du moins, que la Nature n'a guères accordé ſes tréſors avec tant de profuſion qu'à lui; & s'il paroît à quelqu'un qu'il y ait là-dedans un certain excès, qui pourroit tourner en vice, je le renvoie à l'Orateur Romain, qui lui apprendra (*d*) ce qu'il en faut penſer.

La *ſeconde vûë* que j'ai euë dans ma réflexion préliminaire, eſt d'en prendre occaſion d'examiner, *s'il eſt vrai en effet que les hommes aient raiſon de ſe plaindre de la vie, comme d'un eſpace trop court pour apprendre mille choſes qu'il leur importe* (*e*) *de connoître?* Il y a long-tems que j'ai quelques ſcrupules

(*a*) Voiez le *Theatro d'Huomini litterati.*

(*b*) Témoin ce Poëte du regne de *Dagobert*, à qui ce Prince, étant prêt de monter à cheval, promit deux Bœufs qu'il voioit paſſer, s'il pouvoit faire un Vers avant qu'il fût ſur la Selle. Le Poëte s'écria auſſi-tôt;

Aſcendat Dagobert, veniat Bos unus & alter.

(*c*) Exceptons-en néanmoins *Ovide*, qui pleuroit en Vers lorſque ſon pere lui donnoit le foüet. *In ejus Vita*

(*d*) Voici un beau paſſage de Ciceron; *Volo ſe efferat in adoleſcente fœcunditas; nam facilius, ſicut in vitibus, ea revocantur, quæ ſe nimium profuderunt, quam, ſi nihil valet materia, nova ſarmenta cultura excitantur. Ita volo eſſe in adoleſcente undè aliquid amputem, non enim poteſt in eo ſuccus eſſe diuturnus, quod nimis celeriter eſt maturitatem aſſecutum.* De Orat. 2. 43.

(*e*) *Ars longa*, dit-on, *vita brevis.*

pules là-dessus, & je trouve qu'ils peuvent être levez avec moins d'embarras que je ne l'aurois cru.

En parcourant toutes les Sciences, on trouvera, si je ne me trompe, qu'elles peuvent se réduire aux *trois classes* suivantes. 1°. Celles qui sont *purement spéculatives*, & qui ne tendent qu'à découvrir des véritez, c'est-à-dire, à trouver des principes invariables & des conséquences infaillibles, pour connoître la nature des choses, leurs causes, les effets qui en dépendent, leur ordre, leurs rapports, leurs proportions, &c. Je mets dans ce rang la *Métaphysique*, la *Géometrie*, la *Cosmographie*, la *Chronologie*, l'*Histoire civile* & l'*Histoire naturelle*, la *Physique* considerée comme cette partie de la Philosophie qui ne fait que raisonner sur les choses sensibles; la *Logique* même, quoiqu'elle ne s'emploie qu'à mettre de l'ordre dans nos idées & de la justesse dans nos raisonnemens; enfin la *Science des Nombres* avec toutes ses dépendances.

2°. Celles qui ont pour but immédiat l'*utilité de la societé humaine*, considérée dans l'ordre naturel; telles sont la *Physique expérimentale*, la *Chimie*, les *Arts méchaniques*; en un mot, toutes les *inventions de l'industrie des hommes*, soit pour subvenir aux nécessitez du corps, soit pour flatter les sens par les plaisirs qui leur conviennent, soit même pour satisfaire simplement la curiosité naturelle.

3°. Enfin, celles qui se proposent le *bien moral de la Societé* & de tous les Particuliers qui la composent; j'entens le *Droit naturel*, les *Loix civiles*, la *Politique* & la *Religion*.

Voilà *trois points de vûë* auxquels il me semble que toutes les Sciences peuvent être rapportées: la *connoissance de la vérité*, le *remede des besoins de la nature*, & les *moïens de parvenir à la sagesse & à la félicité*.

Il n'est pas question de sçavoir, si la longueur ordinaire de la vie suffit pour apprendre toutes ces Sciences; car il seroit inutile à chaque Particulier

de

de les ſçavoir toutes, & j'ai d'abord ſuppoſé que *nous ne devons régretter d'ignorer, que ce qu'il nous importe de ſçavoir.* Un Tailleur, par exemple, ne peut pas ſouhaiter raiſonnablement de poſſeder tous les Arts méchaniques. Un Théologien ne doit point aſpirer à être en même tems Chimiſte, Aſtronome, &c. Un Miniſtre d'Etat qui voudroit être tout à la fois Médecin, Architecte, Muſicien, Maçon, &c. ſe rendroit infailliblement ridicule. Cette curioſité de ſçavoir, ſeroit un déreglement (*a*) auſſi incompatible avec l'ordre de la ſocieté qu'avec les lumieres de la (*b*) raiſon.

La *Queſtion* ſe réduit donc à ceci: *Eſt-il quelque Science que la durée de notre vie ne ſuffiſe pas pour apprendre?* Et quelqu'un peut-il ſe plaindre, après avoir vécu ſoixante-dix ans, que le tems lui ait manqué pour acquerir des connoiſſances qu'il pourroit eſpérer en vivant davantage?

Je répons, que cette plainte ſeroit injuſte, & qu'il n'y a point de Sciences qui ne puiſſent être auſſi approfondies dans cet eſpace, qu'il eſt permis à l'eſprit humain de l'eſpérer jamais; de ſorte qu'*un bon eſprit qui s'appliquera pendant toute ſa vie au genre d'étude qui lui convient, peut arriver à un point de perfection qu'il ne paſſeroit pas, quand même il vivroit plus long-tems.*

Le détail ſeroit trop long, pour convenir à cette Feüille; mais autant qu'il eſt poſſible de ſe faire entendre par des *idées générales*, je viendrai à bout d'expliquer ma penſée.

1°. Des trois ſortes de Sciences dont j'ai fait la diviſion, il y en a une bonne partie dont la difficulté & l'étendue conſiſte moins dans elles-mêmes que dans leur *uſage* & leur *application*. Je veux dire

(*a*) On ſçait la réponſe d'un Muſicien à un grand Prince, qui vouloit conteſter avec lui ſur quelques points de Muſique: *En! mon Prince*, lui dit-il, *à Dieu ne plaiſe que vous ſçachiez ces choſes mieux que moi.*

(*b*) *Non omnia poſſumus omnes.*

dire, que la connoissance du *Droit naturel*, par exemple, du *Droit positif*, de la *Politique*, & de quelques autres Sciences, qu'il sera aisé de concevoir sans que je les nomme, a des bornes assez étroites en elle-même, mais qui s'étendent extrêmement lorsqu'il est question de l'appliquer aux choses & aux évenemens. Cela vient de la variété extrême des mouvemens & des intérêts humains, qui empêche qu'il y ait jamais deux faits qui se ressemblent entierement. Les principes sont clairs & simples ; mais leur rélation aux faits ne le sont presque jamais. Cette variété est telle qu'on peut la traiter d'*infinie* ; car elle n'a point d'autres bornes que tous les faits possibles, qui sont en effet sans nombre. Si l'on fait donc consister les Sciences dont je parle dans la connoissance actuelle de leurs principes & de leurs relations, il est clair que non-seulement l'espace commun de la vie, mais tout espace qui ne seroit point infini ne suffiroit pas pour l'acquerir. Ce n'est point de la vie par conséquent qu'il faut se plaindre ; c'est de la nature des choses, qui ne changeroit pas quand la vie seroit plus longue. Tout homme qui possede assez les principes de ces Sciences, pour être capable avec le secours du bon sens & d'une expérience médiocre, d'en faire l'application aux (*a*) circonstances imprévûës qui peuvent s'offrir, doit passer pour bon Politique, pour bon Jurisconsulte, &c. Or la durée de la vie humaine est plus que suffisante pour arriver à ce point.

On peut dire la même chose de la *Science des Nombres* & de la *Géometrie*, avec toutes leurs dépendances, de la *Logique*, & des *Arts libéraux & Méchaniques*. Les objets de toutes ces Sciences sont réellement *infinis*. Il y a un infini en nombres, un infini en mesures, en rapports, en proportions, un

(*a*) C'est le mot de Ciceron : *Consilia temporum sunt.* Epist. ad Att.

un infini en combinaiſon d'idées & de raiſonnemens, un infini en figures & en modifications de la matière, &c. Faudra-t-il avoir trouvé toutes les combinaiſons poſſibles des nombres & des figures, pour être *parfait Arithméticien* & *parfait Géometre* ? Demandera-t-on d'un homme, qu'il ait fait tous les raiſonnemens qui peuvent entrer dans l'eſprit humain, pour mériter la qualité de *bon Logicien* ? Un Tailleur pour paſſer Maitre, devra-t-il avoir donné à ſon drap toutes les formes qu'il peut recevoir ? Un Peintre, un Architecte, n'auront-ils atteint à la perfection de leur Art, qu'après avoir exécuté tout ce qui peut l'être avec l'équerre & le pinceau ? Des milliers d'années ne leur ſuffiroient pas. Non, c'eſt aſſez qu'aiant acquis une parfaite connoiſſance des regles, ils puiſſent avec le ſécours du génie & de l'exercice, exécuter tout ce qu'ils voudront entreprendre; un *Géometre* & un *Arithméticien*, réſoudre tous les problêmes, un *Peintre* & un *Architecte*, peindre ou bâtir tout ce qu'on leur propoſe.

Il eſt certain que *les bornes ordinaires de la vie ſuffiſent pour cela.* Si l'on objecte qu'il a fallu néanmoins bien des ſiécles, & bien des vies d'hommes l'une au bout de l'autre, pour parvenir au plus haut point auquel ces Arts & ces Sciences aient été portez; je répondrai, que c'eſt la faute de ceux qui s'y ſont emploiez. C'eſt leur pareſſe qui les a retardé, ou leur défaut de génie qui leur a bouché le chemin. En effet, l'on ne ſçauroit dire que les Artiſtes de tous les ſiécles aient tendu à la perfection. On a vû pendant long-tems, que ſi le hazard ou l'intérêt ont fait faire quelques progrez à un petit nombre de Particuliers, tous ceux qui venoient après eux s'arrêtoient dans leurs veſtiges, & ſe répoſoient groſſiérement au point où les autres étoient reſtez. Nos grands Hommes, j'entens ceux qui paſſent pour avoir excellé dans leur Art, ont eu peu d'obligation à ceux qui les

avoient

avoient précédez. La plûpart ont tiré tout d'eux-mêmes. Je suis persuadé que *Michel-Ange*, *Bernini*, *Palladio*, *Vauban*, *Leibnitz* & *Newton*, en qualité d'*Arithméticiens* & de *Géometres*; *Corneille*, *Lully* &c., enfin, que *tous les grands Maîtres* ne devoient rien à *personne* (a).

La crainte de me rendre ennuieux me fait remettre à une autre fois la suite de cet examen.

POESIE ANACREONTIQUE.

Un Papillon badin careſſoit une Roſe
Nouvellement éclose,
Qu'auſſi-tôt il quitta pour ſucer un Raiſin.
Ah! dit la charmante Catin,
Qui révoit triſtement à ſon Berger volage:
Bacchus, *tu m'as ravi ſon cœur!*
Verrions-nous tant d'Amans ſans ton jus enchanteur,
Dégoutez du tendre eſclavage?
Bacchus! *cruël* Bacchus! *ta fatale liqueur,*
De tous les Inconſtans eſt-elle le breuvage?

Par Madlle. de M. d. l. V.

(a) C'eſt-à-dire que tout ce qu'on avoit fait avant eux leur a été de peu d'uſage, & qu'ils auroient réuſſi de même, ſans ce ſecours.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-ſtraat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XCII.

Artibus ingenuis quæsita est gloria multis.

Ovid. Pont. 7.

JE veux rendre compte aujourd'hui aux Artiſtes de *trois ou quatre Chef-d'œuvres* qui exciteront leur émulation. Il y a long-tems que l'*Angleterre* ſe diſtingue par l'*adreſſe* & l'*invention de ſes Ouvriers*. Ce goût ſe ſoutient ſi bien dans la Nation, qu'il ſe paſſe peu d'années ſans qu'on voie paroître à *Londres* quelque *Machine ſurprenante*, qui ſert d'amuſement pour le Public, & de voie à la fortune pour l'Ouvrier. Il en parût une à la fin de l'année derniere dont l'utilité alloit de pair avec la beauté: c'étoit un *corps humain* entierement compoſé de fer, à la réſerve des veines, qui étoient repréſentées par une multitude innombrable de petits tuiaux de verre, au long deſquels on voioit le ſang couler, comme dans ſes canaux naturels. Toutes les parties du corps extérieures & intérieures étoient à reſſort; de ſorte que l'induſtrie de l'Artiſan n'étoit perdue nulle part pour le Spectateur. On ouvroit la Poitrine, l'Eſtomac, le Ventre, la Tête, pour y faire appercevoir juſqu'aux moindres fibres qui entrent dans la compoſition de ce *Microcoſme*; & c'étoit un charme que d'en obſerver le *méchaniſme*, à la lumiere de quelques bougies, qui étoient placées comme il falloit pour faire appercevoir toute la délicateſſe de l'Ouvrage.

Au mois de *Janvier*, ce *Miracle de l'Art* a fait place à un *aſſemblage d'enchantemens*, qui ſurpaſſe de bien loin tout ce qu'on a jamais vû dans le même genre, & qui devroit éteindre la curioſité des

Spectateurs jusqu'à la racine, parce qu'elle n'a plus rien à désirer après avoir été si pleinement satisfaite. (a) C'est le *Ciel*, la *Terre*, la *Mer* & l'*Enfer*, qui viennent se présenter aux yeux dans le plus bel ordre du monde. C'est tout ce qui est contenu dans ces quatre lieux, qui paroit successivement sur la scene. Ce sont toutes les Sciences & tous les Arts réünis, tous les efforts de l'esprit humain rassemblez; enfin, l'*abrégé de tous les Chefs-d'œuvres & de tous les Prodiges*. Des Roues, des Contrepoids & des Ressorts, font tout le jeu intérieur de cette *admirable Machine*. Mais les idées se confondent, lorsqu'on considére quel en doit être le nombre & la varieté, pour produire tant de mouvemens & d'effets différens. Qui croiroit qu'on y voit jusqu'a des *parties de Chasse*, où le Gibier vole, où les Chiens courent, où les Chasseurs tirent, abattent l'Oiseau & le ramassent? Un moment après, c'est un *Opera*, dont toutes les parties sont exécutées avec une justesse & une harmonie merveilleuses. Les *Danses* y sont encore plus surprénantes que la *Musique*. C'est une *Tempête sur Mer*; c'est un *Combat naval*; c'est la *Cour céleste*; c'est *celle des Princes*; c'est le *Jugement dernier*, les *Supplices des Damnez*; ce sont *les plus belles Maisons de l'Europe*, avec leurs Jardins, leurs Parterres, leurs Bosquets, leurs Jets d'eau & leurs Cascades. C'est le *mouvement des Cieux*, la *Nuit*, le *Jour*, avec leurs Phénomenes les plus extraordinaires. C'est un *Siége de Ville*, une *Bataille*, &c. enfin que n'est ce pas? Pour un *demi écu*, qui est le prix du Spectacle, on est amusé pendant plus d'une heure par la représentation vive & ressemblante de tout ce que la nature, l'art, l'usage, les passions, le caprice, ont jamais produit de plus agréable ou de plus merveilleux. Cet Ouvrage n'est pas le premier qui ait paru dans le même genre; mais il sur-

pas-

(a) Cela se voit encore dans *Huysmarken*.

passe infiniment tous ceux qui l'ont précédé, & le fameux *Pinchbeck* n'a rien fait lui-même qui l'égale.

Depuis quelques jours, on a annoncé dans les Papiers de Nouvelles une *autre invention de l'art*, dont la seule nouveauté sera quelque tems un charme pour le Public. On avoit vû depuis quelques années des *Marionettes de grandeur humaine*, représenter avec beaucoup de succès des *Tragédies entieres*, & donner autant de plaisir à l'Assemblée que les plus habiles *Comédiens de Drury-lane*. L'habillement, les gestes, la démarche, le mouvement des levres & des yeux; enfin, tout ce qui pouvoit les faire ressembler à des êtres animez, étoit exécuté avec assez d'art pour faire illusion aux Spectateurs qui n'étoient pas prévenus. Mais ici c'est un (*a*) *Opera qu'on a fait exécuter par des Automates*. Ils chantent, ils dansent, ils font tout le *manège* du Théatre, sans qu'on apperçoive rien qui les aide ou qui les soutienne. Le jugement du Public décidera du mérite de cette invention.

Grand nombre de Spectacles a Londres.

Il y a actuellement comme j'ai déja dit ci-devant dans une autre feuille, *six Théatres réguliers à Londres, deux pour l'Opera & quatre pour la Comédie*; & je ne sçais combien d'autres Spectacles, tels que celui dont je viens de parler. Le *goût du plaisir* n'a jamais été si généralement répandu dans une Nation, qu'il l'est parmi les *Anglois*. Il y est devenu une affaire sérieuse, sur laquelle les Grands & les Petits sont divisez d'intérêts. Il s'est fait depuis

(*a*) On doit concevoir qu'il est fort different de celui dont j'ai parlé dans l'autre Article. Ici ce sont de grandes Figures isolées qui marchent & qui agissent librement sur un Théatre. Celles de la *Machine* ne sont que de la grandeur du doigt, & sont remuées tout autrement.

plus *six mois* plus de dépense pour les deux *Opera*, qu'il ne s'en fera pour l'entretien de la Flotte pendant toute une année. *M. Handel*, toujours soutenu par le Roi & par la Famille Roiale, fait valoir autant qu'il peut, la voix charmante du *Signor Carafstini*; & tous les Seigneurs de la Cour idolâtres du *Signor Senesino*, prodiguent les guinées pour l'élever au-dessus de son Rival. Ma prédiction ne s'est pas trouvée juste : j'avois cru pouvoir assûrer dans une des Feuilles précédentes que le meilleur des deux Théatres réuniroit bien-tôt tous les suffrages; mais le mérite des deux partis, ou l'obstination des Partisans a fait durer jusqu'à présent le schisme avec égalité d'avantage. On commence à craindre néanmoins pour le parti de *M. Handel*, depuis que la *Signora Cuzzoni* s'est mise en chemin pour venir fortifier celui du *Senesino*. Cette célèbre Chanteuse étoit à *Genes*, avec des appointemens fort considérables. Il a fallu des monts d'or pour la faire consentir de repasser en *Angleterre*; & l'on assûre que les Seigneurs, dans l'espérance de l'engager par l'honneur autant que par l'intérêt, ont envoié à *Genes*, exprès pour elle, un Vaisseau de guerre qui la portera jusqu'à *Marseille*. Voilà les *Corsaires d'Afrique* bien trompez, s'ils ont eu quelque dessein sur la *Cuzzoni* pour l'*Opera d'Alger*.

On ne sera pas surpris qu'avec tant d'*inclination pour les Spectacles*, les *Anglois* faſſent tous leurs efforts pour en relever tout le mérite & l'utilité. Il paroit plusieurs Ouvrages, où l'on fait régarder le *Théatre* comme la *meilleure Ecole de l'Etat*, pour tous les âges & pour toutes les conditions. En effet, s'il n'étoit question que de connoître les vices & les ridicules des hommes, il y a peu d'endroits où l'on pût s'instruire si facilement dans cette Science. Mais s'il est question de vertu, il faut en avoir une étrange idée, pour croire qu'elle puisse s'acquerir aux *Théatres de Londres*.

On a traduit aussi tout nouvellement en *Anglois* le

le *Discours Latin du Pere Porée* (a) sur cette matiere. *M. Lockman*, Auteur de cette Traduction, l'a dédié à *M. Pope*.

Il y a beaucoup d'apparence que c'est de la même main qu'est venuë depuis quelques semaines la *Traduction du Temple du Goût*. Je ne sçais quelle raison le Traducteur peut avoir eu pour cacher son nom, & pour ne pas joindre à son Ouvrage un mot de Préface ou d'Avertissement. Il devoit du moins quelqu'éclaircissement à ses Lecteurs sur les Vers qu'il lui a plû de métamorphoser en Prose, au préjudice de la réputation de *M. de Voltaire*. Ce n'est pas le *traduire*, c'est le *travestir* & le *défigurer*. J'avouë qu'il n'auroit pas été facile de les tourner en *Vers Anglois*; mais en les traduisant en Prose, j'aurois voulu placer les Vers François au bas de la page, ou du moins avertir le Lecteur qu'on leur a fait changer de forme.

Je dois profiter moi-même de cet avis pour l'Article qui va suivre. J'ai à traduire un *Compliment d'un goût fort singulier*, & que je désespére de rendre en *François* dans toute sa force. Mais comme il n'est point question de *Poësie*, je ne laisse pas de me flatter qu'il perdra beaucoup moins dans ma Traduction que les Vers de *M. de Voltaire*.

Le *Prince d'Orange* étant encore à *Bath*, & descendant le matin de son apartement, trouva au bas de l'escalier deux hommes d'une figure & d'un habillement bizarre, qui l'arrêterent assez grossierement par le bras. Il leur demanda ce qu'ils souhaitoient de lui. *Le Prince va le sçavoir*, répondit l'un, en se courbant un peu, mais sans se découvrir la tête. Là-dessus s'étant mis à regarder fixement *Son altesse*, il lui addressa le Discours suivant.

„ Puisse mon Discours plaire au *Prince d'Orange*. „ Nous sommes de la Cité de *Londres*, & de ces

„ Su-

(a) Prononcé à *Paris* au *College de Loüis le Grand*, le . . . Mars 1731.

„ Sujets affectionnez au Roi, qui vivent dans le
„ mépris, & qu'on appelle *Quakers*. Nous nous
„ réjouissons d'avoir pû trouver ce moment pour
„ rendre nos respects au *Prince*; pour le féliciter
„ sur le rétablissement de sa santé, & pour lui en
„ souhaiter sincerement la continuation. Ce doit
„ être une satisfaction bien sensible à tous ceux
„ qui aiment leur païs & leur liberté, de voir une
„ Branche de cette *illustre Maison d'Orange* qui
„ vient se replanter dans notre terroir; & nous
„ donner l'espérance d'une abondante *fructifica-*
„ *tion*. Réjouis-toi *Israël*. Tu es *bastionné* par le
„ *Prince*. Sa prudence sera ta Tour. Les lumieres
„ de son esprit seront ton ornement. Sa bonté &
„ sa douceur seront ta joie & ta consolation. Puis-
„ se l'Etre Souverain, qui dispose tous les évene-
„ mens suivant son bon plaisir, accorder à cette
„ Nation, que le Mariage qui se prépare entre le
„ *Prince d'Orange* & la *Princesse Roiale*, soit l'ac-
„ *couchement* d'une perpétuelle félicité pour eux,
„ & d'une joie durable pour l'*Angleterre*; & lors-
„ que par la maturité du tems ils seront transmis
„ à l'état à venir, puissent-ils jouir éternellement
„ de la présence de Dieu, qui doit être le dernier
„ but de tout *agent raisonnable*. Ainsi soit-il.

Le *Prince*, qui n'étoit point préparé à cette Harangue, ne laissa pas d'y répondre avec beaucoup de bonté. Il se fit expliquer dans quel état est aujourd'hui le *Quakerisme* en *Angleterre*, & il promit aux deux *Quakers* tous les bons offices que la simplicité de leurs mœurs lui parût mériter.

Il est étrange en effet que cette Secte conserve si long-tems l'*air d'innocence & de simplicité* par lequel elle s'est toujours distinguée. Le mépris du Public, & les railleries qu'elle essuie continuellement, n'empêche pas qu'elle ne demeure aussi constamment attachée à ses manieres extérieures qu'à ses pratiques de Religion. On distingue un *Quaker* entre mille personnes, non-seulement à ses ha-

habits ; mais même à son port & à sa contenance. S'il ouvre la bouche, on le réconnoît encore mieux à son langage. En vous *tutoiant*, & en vous disant grossierement ce qu'il pense de vous & de votre conduite, il vous accable de bénédictions. On remarque néanmoins que depuis quelque tems ils ont pris une autre méthode avec les personnes d'une haute distinction. Au lieu de les *tutoier*, comme ils faisoient auparavant à l'égard même du Roi, ils leur parlent comme s'ils parloient d'eux à un autre, c'est-à-dire, en répétant plusieurs fois leur nom, comme on l'a vû dans le *Compliment au Prince d'Orange*. Pour ce qui est de se découvrir la tête, rien n'est capable de les y obliger; & pour éviter d'y être forcez lorsqu'ils ont quelqu'occasion de parler au Roi, ils prennent le parti d'y aller sans chapeau. Ils sont en grand nombre à *Londres*, & la plûpart extrêmement riches.

Je connois quelques personnes qui ont vêcu familierement avec *Guillaume Penn*, un de leurs *Apôtres ; & leur Fondateur en Amérique*. C'est de lui, comme l'on sçait, que la *Pensylvanie* a tiré son nom. Il y conduisit une multitude de *Quakers*, auxquels il donna des Loix fort sages, qu'ils observent encore fidélement. Etant révenu en *Angleterre*, il y passa tranquillement le reste de ses jours, considéré à la Cour, & estimé de tout le monde. Comme il avoit beaucoup d'esprit & de bon sens, ses amis lui réprochoient quelquefois la singularité de ses manieres, & lui demandoient s'il étoit bien persuadé que la Religion consistât dans ces formalitez ridicules. „ Non, disoit-il, „ mais nos prémiers Maitres ont jugé à propos „ de les introduire ; & n'aiant rien de mauvais „ en elles-mêmes, je ne trouve pas que le respect „ humain soit une raison assez forte pour me les „ faire changer. Mais, réprit quelqu'un, elles „ vous expofent à la risée du Public. C'est juste- „ ment, replique-t-il, ce qui m'y attache encore

„ plus

plus. La ruïne des hommes n'eſt point un mal pour moi, & ma patience à la ſouffrir peut devenir un bien pour eux, ne fût-ce que par l'opinion qu'elle doit leur donner de mon cœur. Je ne ſçais ſur quel fondement l'on a prétendu qu'il avoit été (a) *Jéſuite*.

LOGOGRYPHE.

De tout tems des Héros l'objet le plus chéri,
Je fis des plus grands cœurs le penchant favori.
De ſix Lettres, Lecteur, ſi vous en ôtez une,
Je ſuis Fleuve, A quatre réduit
Vous me pourrez combiner avec fruit.
Vous trouverez en moi ſentence fort commune;
Un des céleſtes Habitans;
Au ſon de mes divins accens
Les Pierres furent entaſſées.
Je fais Monſtre connu dans le Païs des Fées;
Un animal qui dort long-tems;
Un meuble utile à la cuiſine,
Muni d'une vertu divine;
Un Saint ſouffrit par moi les plus affreux tourmens.
En trois, je fus également ſage
Fait exprès pour mieux conſerver
Le Droit & la Juſtice. Un ſacré perſonage
Chargé du ſoin de les faire obſerver.
Un vice qui rend l'homme à la bête ſemblable.
Mon chant dur & peu gracieux,
Roma, fût autrefois à ſes murs favorable.
En deux, objet de bien des vœux,
Je naiſſois ſous les mains d'un Prince malheureux.

Par Mad. M.

(a) *M. de Voltaire* qui en dit quelque choſe dans ſes *Lettres ſur les Anglois*, auroit fait plaiſir au Public de lui apprendre où il a puiſé ce fait, & d'y joindre quelque éclairciſſement *pour ou contre*.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-ſtraat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XCIII.

Sermone opus est modò tristi, sæpè jocoso.
Horat. L. 1, Sat. 10.

LE 5 de Mai N. S. sera long-tems célèbre à *Londres* par un *événement des plus extraordinaires*. Loin de m'accuser d'être trop long, on se plaindra peut-être des bornes de cette Feuille, qui ne me permettent point de donner plus d'étendue au récit que je vais commencer.

Le commerce amene tant d'Etrangers à *Londres*, que l'habitude d'en voir arriver tous les jours de nouveaux, empêche qu'on ne fasse attention à la singularité de leur habillement, de leurs usages, & de leurs mœurs. La plûpart n'y demeurent pas plus long-tems que leurs affaires ne le demandent. D'autres y fixent leur séjour, soit qu'ils se laissent prendre aux charmes de la liberté, soit qu'ils jugent à propos de s'y établir pour l'utilité de leurs affaires, & sur-tout pour entretenir de-là des correspondances avantageuses dans leur propre païs. Ce dernier prétexte est si commun, qu'il sert ordinairement de voile à tous les autres motifs; de sorte qu'un Etranger qui s'arrête long-tems à *Londres*, passe pour un Marchand qui y est rétenu par quelque rélation de commerce.

On avoit cette opinion depuis plusieurs années d'un Turc qui se faisoit nommer *Herby*, & qui avoit la réputation d'être extrêmement riche. Il faisoit sa demeure à deux milles de la Ville, dans une maison magnifique, mais écartée, qu'il avoit achetée d'un Directeur de la Compagnie du Sud,

& qu'il avoit embellie par des dépenses continuelles. Les jardins en sont vastes, & les bâtimens d'une grande étendue. Comme il n'y a point d'autres maisons dans le voisinage, à la distance de plus d'un mille, & que *M. Herby* n'entretenoit aucune communication avec les *Anglois*, peu de personnes connoissoient l'intérieur de cette belle solitude. Ce n'est pas qu'il n'eût des domestiques en grand nombre; mais la plûpart étoient des Turcs qu'il avoit amenez de son païs, & qui paroissoient lui être fort attachez. Il n'employoit qu'eux pour le servir dans ses apartemens & dans ses jardins. Ceux qu'il avoit pris à son service en *Angleterre*, avoient des bornes qu'il leur étoit défendu de passer, & dans lesquelles ils se contenoient d'autant plus facilement, que la moindre indiscrétion les faisoit chasser sans miséricorde; ils craignoient de perdre une condition qui étoit d'ailleurs fort douce & fort avantageuse pour eux.

Pendant que *M. Herby* se tenoit renfermé dans cette rétraite, d'où il ne sortoit que pour se faire voir quelque-fois à la Bourse & sur le Port, plusieurs familles de *Londres* avoient vû disparoître de leurs maisons des filles fort aimables, dont on avoit attribué la fuite au libertinage, ou à la séduction de leurs Amans. Dans une Ville de la grandeur de *Londres*, ces sortes d'avantures ne font point assez d'éclat pour donner lieu à des recherches incommodes. Le plus grand soin des parens est de cacher leur perte; l'impossibilité d'y remédier fait à la fin qu'ils s'en consolent. D'ailleurs, qui se seroit défié que tant de beautez Angloises fussent volontairement au pouvoir d'un Turc? C'étoit néanmoins chez *M. Herby* qu'il s'en trouvoit *une douzaine* des plus charmantes; & si la plûpart y avoient été attirées par adresse, & sans sçavoir à quel sort elles étoient destinées, il avoit trouvé le secret de rendre leur esclavage si agréable, qu'elles

en

en auroient régardé la fin comme un malheur. Elles n'étoient pas d'une naissance bien distinguée. Mais la beauté est de toutes les conditions ; & pour un Turc, qui ne se piquoit pas sans doute de cette délicatesse de goût qui fait régarder la politesse des manieres & les graces comme l'attrait le plus séduisant du beau sexe ; c'étoit assez qu'elles fussent belles pour lui paroître aimables, sans qu'elles eussent besoin de ces autres charmes qui sont le fruit de l'éducation & de l'usage du monde. La prémiere qu'il avoit attirée dans sa maison, étoit une Lingere. Il l'avoit gagnée à force de présens. Celle-ci avoit contribué ensuite à lui en procurer d'autres ; car la crainte du partage avoit fait moins d'impression sur elle que le déplaisir de se voir condamnée à une solitude continuelle. On sçait que les jeunes filles qui sont nées avec un peu de beauté, se récherchent & se lient mutuellement. La Lingere avoit plusieurs amies aussi jolies qu'elle. L'envie de les avoir pour compagnes, la fit entrer avec joie dans les idées de *M. Herby*. Elle écrivit d'abord à celles qu'elle connoissoit les plus faciles ; & sans leur marquer le lieu de sa démeure, dont elle ignoroit elle-même le nom, elle leur faisoit une peinture si agréable de son sort, qu'elle les fit consentir aisément à lui rendre ensemble une visite, & à se laisser conduire par la personne qu'elle avoit chargée de ses Lettres. Un carosse que *M. Herby* avoit envoié jusqu'aux murs de *Londres*, les reçût & les lui amena. Elles étoient trois. Il avoit étalé ses meubles les plus précieux, & tout ce qui pouvoit donner une grande idée de ses richesses. En effet, on verra par la suite de cette histoire qu'elles étoient immenses. Les Bijoux, & les Curiosités brillantes qui éblouissent les yeux des femmes, y paroissoient semez avec profusion. La Lingere avoit eu soin sur-tout de se couvrir des parures les plus riches. Ce fût dans cet état qu'elle re-

que ses trois Amies, & la description qu'elle leur fit de son prétendu bonheur, surpassa encore le témoignage qu'elles en recevoient de leurs propres yeux? Trois petites Bourgeoises, qui n'avoient peut-être rien vû de plus beau que leur boutique, ne manquerent point de se laisser prendre à tant de magnificence. La jalousie suivit sans doute l'admiration; & elles se demanderent au fond du cœur, ce qu'elles avoient fait à la fortune, qui ne leur accordoit pas les mêmes faveurs. Mais cette réflexion ne les fit pas souffrir long-tems; car après avoir achevé de leur faire voir toutes les beautez de ce délicieux séjour, la Lingere leur fit entendre, qu'elle s'estimeroit fort heureuse si elles vouloient partager son bonheur avec elle. Elle leur apprit qu'en les priant de la venir voir, elle n'avoit point eu d'autre dessein que de leur faire cette offre; qu'il dépendoit d'elles de l'accepter, & qu'elles n'avoient qu'à donner un signe de consentement pour être aussi-tôt maîtresses aussi absolues qu'elle-même, & de la maison, & de toutes les richesses qu'elles y avoient vûes. Elle ajoûta à ce discours l'éloge du Maître, qui étoit effectivement un homme de bonne mine, & d'un naturel fort doux. Il avoit prêté l'oreille à tout ce qui s'étoit passé; de sorte que venant à paroître dans le tems que les trois filles étoient déja fort ébranlées, il acheva de les gagner par ses civilitez & par ses promesses.

C'est ainsi que *M. Herby* commença son établissement. Je serois trop long si j'entrois dans le même détail à l'égard des autres Compagnes de sa solitude. Il en séduisit quelques-unes par lui-même, d'autres par ses Emissaires; & il vint à bout par sa complaisance & par la vie délicieuse qu'il leur fit mener, de les rendre contentes de leur sort. Il falloit être aussi riche qu'il l'étoit, pour pouvoir fournir constamment à tant de dépenses. Les engagements qu'il avoit avec ses *douze Maîtresses* s'étendirent bien-

bien-tôt plus loin. Il se trouva comme forcé de pourvoir à l'entretien de leurs familles ; & la crainte d'être découvert, s'il eût refusé d'y consentir, lui en fit une nécessité indispensable. Cet incident mérite d'être rapporté avec toutes ses circonstances.

Une de ses filles, commençant peut-être à s'ennuier de la retraite, le pressa un jour de lui accorder la liberté de voir son pere & sa mere, qu'elle supposoit être fort affligez de son absence. Soit caprice, ou tendresse naturelle, elle lui fit cette priere avec tant d'instances & de larmes, que si elle n'obtint point la liberté de sortir du logis, elle fût du moins satisfaite autrement. *M. Herby* forma lui-même le plan de cette entrevûe, & se proposa d'en tirer autant de plaisir que sa Maîtresse. Il résolut de faire amener chez lui le Pere & la Mere, qui n'étoient pas des gens d'une condition fort relevée, & de s'y prendre pour cela comme il avoit fait à l'égard de ses trois premieres filles, c'est-à-dire, de leur cacher autant qu'il seroit possible le nom & le lieu de sa démeure, en les faisant conduire par des chemins détournez, & de les recevoir avec tant d'honneurs & de magnificence qu'il pût se faire un divertissement de leur surprise & de leur embarras. Il y ajoûta une circonstance qui servit encore à rendre l'exécution de ce projet plus agréable ; ce fût de prolonger si bien le tems par les détours qu'on leur fit faire sur la route, qu'ils n'arrivérent à sa maison qu'à l'entrée de la nuit. Rien ne fût si facile à exécuter. Ces bonnes gens, qui avoient été véritablement affligez de la perte de leur fille, n'eûrent pas plûtôt reconnu sa main dans la Lettre qu'elle leur écrivit, qu'ils brûlérent d'envie de la revoir. Elle leur parloit d'ailleurs de la fortune comme si elle eût été la premiere Reine du monde, & elle les prioit de venir s'en assurer par leurs propres yeux. Le Porteur de la Lettre ne leur recommanda que le silence & la discrétion ; & convenant avec eux

du tems de leur départ, il leur promit de les venir prendre dans un carosse. C'étoit peut-être la prémiere fois qu'ils y étoient montez de leur vie.

L'ordre de n'arriver que dans l'obscurité fût observé fidélement. *M. Herby* s'étoit préparé pendant ce tems-là à l'accueil qu'il vouloit leur faire. Il avoit embelli ses apartemens par des ornemens extraordinaires. Les bougies sur-tout n'avoient point été épargnées, pour relever l'éclat des meubles, & frapper plus vivement l'imagination de ses Hôtes. Comme c'étoit pour leur fille qu'il célébroit cette Fête, il avoit voulu que ses onze Compagnes contribuassent à tout ce qui pouvoit lui faire honneur. Elles furent vêtues plus simplement qu'elle, quoique cette simplicité même fût magnifique, afin qu'elles pussent passer pour ses Suivantes. Pour elle, rien n'étoit si riche & si brillant que sa parure. Elle fût placée sous un dais, dans un fauteuil doré, tandis que toutes les autres, & *M. Herby* même, qui vouloit être regardé comme son premier domestique, étoient debout à quelque distance d'elle, dans une posture soumise & respectueuse. Les Valets Turcs de la maison se tenoient dans les antichambres, où ils avoient aussi leur rôle, qui convenoit au dessein de leur Maitre.

Je confesse que cette déscription a l'air un peu romanesque; mais je n'ajoûte rien au récit qu'on m'a fait; & s'il se trouvoit quelque Lecteur incrédule, je n'ai point d'autre garant à lui offrir que le témoignage d'un grand nombre de personnes, à qui j'ai entendu raconter cette histoire avec les mêmes circonstances. On doit considérer d'ailleurs qu'il n'est pas trop surprenant de voir un homme riche former des idées bizarres. Chaque Païs peut fournir là-dessus des exemples.

Quoiqu'il en soit, la scene que *M. Herby* vouloit se donner, ne pouvoit manquer d'être agreable après tant de préparatifs. Elle réussit au delà de ses es-

espérances. Les deux Bourgeois de *Londres* se crurent dans une Maison Roiale, & s'imaginerent que leur fille étoit devenuë tout au moins Princesse d'*Angleterre*. On les traita délicatement à souper. Ils furent servis avec autant de respect que leur fille; & pour mettre le comble à leur joie, ils reçûrent d'elle, en la quittant, un sac plein d'écus, qui leur prouva clairement que tout ce qu'ils avoient vû n'étoit point un songe.

On eût soin de les faire partir avant la fin de la nuit, & de leur faire tenir encore une route détournée pour les empêcher de se réconnoître. Cependant quelque précaution qu'on eût pû prendre, on ne trompa point tout-à-fait les soupçons du pere, qui étoit un homme de bon sens. Il avoit déja rémarqué en venant, que le carosse avoit fait plusieurs détours. Les réflexions qu'il fit, en sortant de cette belle maison, sur l'état où il y avoit vû sa fille, & le peu d'explication qu'il avoit tiré d'elle sur la cause de sa fortune, lui firent comprendre aisément une partie de la vérité. Il en devint plus attentif à observer le chemin par lequel on le conduisoit. La nuit n'étoit pas si sombre qu'il ne pût découvrir certaines marques. Il en découvrit assez pour s'assûrer de pouvoir les réconnoître le lendemain; & quittant le carosse sans affectation dans les ruës de *Londres*, il résolut de ne pas laisser passer le jour suivant sans s'éclaircir du sort de sa fille. Ses récherches réüssirent heureusement. Il apprit que *M. Herby* étoit un *Turc*, qui possedoit de grandes richesses. Il ne douta pas qu'il n'eût débauché sa fille. Après s'être un peu livré au ressentiment de cette injure, il révint doucement à penser que le mal étant sans rémede, & qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre que d'en tirer tout le fruit qu'il pourroit pour sa fortune. Une Fête qui n'avoit duré qu'une nuit, & un sac d'écus, lui parurent un prix trop modique pour l'honneur de sa fille. Quoiqu'il

qu'il ignorât encore que *M. Herby* en avoit débauché onze avec la sienne, ce qui lui auroit donné beaucoup plus d'avantage sur lui, il crût pouvoir lui causer assez d'inquiétude sur l'article auquel il étoit intéressé, pour l'obliger d'entrer en composition. Ainsi prenant la plume sans perdre le tems, il lui marqua avec beaucoup de hauteur non-seulement qu'il le connoissoit pour le Ravisseur de sa fille, mais que s'il ne recevoit de lui un dédommagement proportionné à l'insulte, il étoit résolu de le poursuivre dans toute la rigueur de la Justice. L'amour de la paix, l'ignorance des Loix du Païs, & d'autres craintes, firent souhaiter aussi-tôt à *M. Herby* de finir secrétement cette affaire. Il convint avec le Pere de lui faire une pension annuelle, aussi long-tems que la fille consentiroit à vivre avec lui. D'un autre côté, les autres filles, à qui cette avanture ne pût être cachée, & qui n'avoient pas vû sans jalousie l'honneur qu'on avoit fait à leur Compagne, souhaiterent les mêmes faveurs pour elles-mêmes & pour leurs familles. *Herby* craignit les conséquences de leur mécontentement & de leurs murmures. Il se crût perdu, si l'histoire de ses amours éclatoit. Enfin, pouvant donner beaucoup sans s'appauvrir, il prit le parti de satisfaire toutes ses Maîtresses, & il devint aussi comme le pere de douze filles & de douze familles.

(*Le reste l'ordinaire prochain.*)

Pour ne pas priver tout à fait les Lecteurs du plaisir de deviner, je me contente d'indiquer le *mot général du dernier Logogryphe*, qui est *la Gloire*, sauf à chacun d'y chercher le reste.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat. 1734.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XCIV.

Regitur fatis mortale genus:
Nec cuiquam sponderе potest
Firmum est stabile: Perque casus
Volvitur varios semper nobis
Metuenda dies.

Senec. in Oct. act.

TOUT ce que j'ai raconté dans la feuille précédente, n'eſt que le prélude de l'événement que j'ai d'abord annoncé. Le 24 d'Avril (5 de Mai N. S.) un des Domeſtiques de *M. Herby* étant entré dans la Chambre de ſon Maître à l'heure qu'il avoit ordre de l'éveiller, ne trouva dans ſon lit qu'un cadavre ſanglant, auquel on avoit coupé la tête. Une fille qui avoit paſſé la nuit avec lui, avoit auſſi été aſſaſſinée de pluſieurs coups. Ce tragique accident ayant attiré auſſi-tôt toutes les filles & tous les Domeſtiques dans la Chambre, on s'apperçût qu'il manquoit deux Valets Turcs, qui n'ont pas reparu depuis, quelque diligence qu'on ait fait pour les trouver. On reconnût auſſi, que les Cabinets avoient été ouverts, & que les *monceaux d'or & de pierreries* qui y étoient renfermez, de la connoiſſance même des Domeſtiques Turcs, avoient diſparu. La Conſternation de tous ceux qui furent les premiers témoins de ce Spectacle, fit aſſez connoître que ce n'étoit point parmi eux qu'il falloit chercher les coupables, & la fuite des deux Valets étoit une preuve qui s'expliquoit d'elle-même. Cependant il paroiſſoit difficile de comprendre, que deux hommes euſſent pû tranſporter en ſi peu de tems tous les tréſors de *M. Herby*. L'or

ſ-ul, ſuivant le témoignage d'un de ſes Eſclaves Turcs qui avoit toujours été ſon confident, montoit encore à *plus d'un million* ; malgré toutes les dépenſes qu'il avoit faites depuis environ *dix ans*. La Juſtice, qui fût appellée ſur le champ, ſe trouva fort embaraſſée au récit qu'elle ſe fit faire de ces circonſtances : mais comme on n'arrête point les gens en *Angleterre* ſur des ſoupçons vagues & ſur de ſimples vraiſemblances, les filles & les domeſtiques eurent la liberté de ſe retirer.

Quelqu'obſcure que cette affaire eût paru d'abord, on eût avant la nuit divers éclairciſſemens, qui ſervent à expliquer une partie de l'avanture. 1°. Les Eſclaves Turcs n'aiant plus d'intérêt à déguiſer le nom & les affaires de leur Maître, ont déclaré naturellement tout ce qu'ils ſçavoient de ſa fortune. Le véritable nom de *M. Herby* étoit *Cidal Achmet*. Il étoit de *Conſtantinople*, & l'un des gros Seigneurs de l'*Empire Ottoman*. Une paſſion ambitieuſe avoit cauſé toutes ſes infortunes. Aiant porté ſes déſirs juſques ſur une des filles du *Sultan*, il avoit eu la hardieſſe d'aſpirer à l'épouſer, & il avoit emploié pendant pluſieurs années tous ſes efforts pour l'obtenir. Un *Bacha* plus heureux l'avoit emporté ſur lui ; mais favoriſé par l'amour autant que ſon Rival l'étoit par la fortune, *Cidal Achmet* s'étoit fait aimer de la *jeune Sultane*, & avoit entretenu avec elle un commerce de galanterie ; juſqu'à ce qu'aiant eu quelque raiſon de croire qu'il étoit trahi par les confidens de ſon intrigue, il avoit fait conſentir ſa Maîtreſſe à la fuite, pour ſe dérober tous deux à la vangeance du *Grand-Seigneur* & du *Bacha*. Il avoit chargé un Vaiſſeau de ſes richeſſes. La *Sultane* avoit fait main baſſe de ſon côté ſur le Tréſor de ſon Mari. Ils s'étoient rendus le plus heureuſement du monde à *Veniſe*, où ils avoient vécu fort tranquilles juſqu'à la mort de la *Sultane*, qui étoit arrivée au bout de quelques mois. Le chagrin de cette perte, & la crainte d'être reconnu tôt ou tard

dans

dans une Ville si voisine de la *Turquie*, le porterent ensuite à changer d'azile. Il avoit entendu parler des avantages qu'un Etranger trouve en *Angleterre*. C'est l'extrémité du monde pour un *Turc*. Il remonta sur le même Vaisseau qui l'avoit apporté à *Veniſe*, & il vint droit à *Londres*, avec toutes ses richesses. Ce détail paroît certain touchant sa personne.

2°. A l'égard de sa mort, quoique les lumiéres qu'on a tirées jusqu'à présent soient en petit nombre, & qu'elles ne puissent passer que pour des conjectures, on leur trouve quelqu'apparence de vérité. Plusieurs *Marchands Turcs* qui sont établis à *Londres*, déposent qu'il y étoit arrivé depuis six semaines *trois hommes de leur pai*, avec lesquels ils ont eu plusieurs entretiens sans pouvoir découvrir le véritable sujet de leur voiage. Ils faisoient entendre seulement qu'ils étoient chargez d'une commission importante, & ils s'informoient avec beaucoup de curiosité du nom & de la situation de tous les *Turcs* qui sont à *Londres*. Il se trouve que ces *trois Turcs* ont pris congé de leur hôte, pour retourner, disoient-ils, dans leur patrie, le jour même qui a précédé la mort de *Cidi Achmet*. Cette circonstance, jointe avec la fuite des deux Valets, avec l'impossibilité qu'il y auroit eu pour deux hommes de transporter *un million en or & quantité de pierreries*, avec la connoissance qu'on a d'ailleurs de l'enlevement de la *Sultane*, & du ressentiment que le *Grand-Seigneur* & le *Bacha* ont dû concevoir de cet outrage ; toutes ces raisons, dis-je, semblent porter à croire, que la cause du malheur d'*Achmet* est venuë de plus loin que *Londres*, & que ses assassins étoient des Emissaires de *Conſtantinople*, qui ont gagné deux de ses principaux domestiques pour avoir la facilité d'exécuter leur coup. Sa tête, qu'ils ont coupée, est encore une circonstance qui favorise ce soupçon. Ils l'ont emportée, sans doute pour rendre témoignage du ſuc-

ces de leur commission, & pour satisfaire pleinement la vangeance de ceux qui les ont employez, en remettant entre leurs mains l'objet de leur haine. On raconte mille traits semblables, qui confirment cette opinion. Il est arrivé souvent que des Esclaves Turcs, chargez par leur Maître de se défaire d'un ennemi, ont employé *vingt ans* à le poursuivre ou à chercher l'occasion de lui ôter la vie, & n'ont osé réparoître sans avoir exécuté cet ordre. On pourroit espérer d'autres éclaircissemens de l'avenir, si le malheureux *Ctdal Achmet* avoit laissé quelqu'un après lui, qui prit assez de part à sa mort pour chercher ses meurtriers avec un peu de vigueur; car il n'y a pas d'apparence qu'ils soient fort éloignez de *Londres*; & quand ils seroient montez sur un Vaisseau, le vent qui a justement été contraire les auroit long-tems retenus dans *la Manche*. Mais qui s'intéressera pour le pauvre *Achmet?* Chacune de ses filles, pour faire le calcul de leur devoir *à l'Angloise*, n'y est intéressée que pour *un douzième*. Ses domestiques ne sont capables de rien, & tous ses trésors ont été enlevez.

La longueur de ce récit me fait rejetter les réflexions qui naissent sous ma plume en le finissant. J'ai à ménager quelqu'espace pour l'éloge du célèbre *Docteur M...* dont quantité d'*Anglois* pleurent la perte (*a*). D'autres en rient, car il y a de quoi pleurer & de quoi rire dans la mort & dans le caractére de cet incomparable Docteur. Il étoit né à *Bergerac*. L'envie de gagner du bien l'amena à *Londres*. Il avoit besoin des plus grandes faveurs de la fortune, n'aiant que *trente sols* de reste lorsqu'il sortit du Vaisseau qui l'avoit apporté. Mais sans avoir beaucoup d'esprit, il en avoit de cette espèce qui sçait trouver le moien de faire valoir le peu qu'on en a; & quoiqu'il eût encore moins de doctrine, il tiroit tant d'avantage de sa hardiesse & de

(*a*) Il est mort le 29. d'Avril (1. de Mai N. S.)

& de son air décisif, qu'il s'est fait pendant toute sa vie beaucoup de réputation parmi les Ignorans. Il n'y en a point de meilleure preuve que le secret qu'il avoit trouvé de se donner un équipage, une belle maison à la campagne & à la Ville, & de dépenser tous les ans *deux ou trois mille livres sterling*. Il devoit cette opulence à ses *pilulles anti-vénériennes*, dont les plus habiles Médecins de *Londres* n'ont pû ruiner le crédit. Ce n'est pas qu'elles aient jamais guéri beaucoup de maladies réelles; mais son adresse consistoit à faire croire aux gens qu'ils étoient malades; & ses pilulles ne changeant rien à leur disposition présente, ceux qui étoient assez crédules pour en prendre, ne manquoient point de leur attribuer la guérison d'un mal qu'ils n'avoient pas eu. Il ordonnoit avec cela un régime qui flattoit extrêmement ceux qui avoient recours à lui: c'étoit de faire bonne chere, & de boire les meilleurs Vins. Cette méthode lui avoit attiré la pratique de tous les *jeunes Seigneurs de Londres*. Si la crainte de s'être incommodé par quelques plaisirs défendus, en amenoit quelqu'un chez lui, il ne manquoit pas de lui dire, après avoir examiné sa langue; „ Ciel! *Myhrd*, dans quel état vous êtes-„ Mais je ne puis vous dire que dans quatre jours „ s'il y a encore espérance de vous guérir. Il faut „ voir quel effet feront mes pilulles. Il augmentoit ensuite l'espérance ou la crainte, selon qu'il convenoit à ses vûes; & il regloit d'avance le prix du rémede, suivant la qualité du malade. Quoiqu'on ne fasse guéres confidence à ses amis de ces sortes de maux, ils sont devenus comme moins honteux à force d'être communs (a); & le libertinage d'ailleurs a bien altéré parmi certaines gens les idées de

(a) C'est une coûtume presqué généralement établie de se mettre dans les rémedes, quand on prend enfin la résolution de se marier. *On vous*, dit-on, *par-là se purifier de toutes les iniquitez passées.*

de vice & de vertu. Il eſt donc arrivé, pour le malheur du *Docteur*, que quelques indiſcrets ont publié ſa méthode. Une reſſemblance ſi parfaite dans l'état où il ſuppoſoit tous ſes malades, & dans la maniere dont il les traitoit, a fait ouvrir les yeux à quantité de perſonnes, (*a*) & l'a fort décrédité vers les dernieres années de ſa vie. On a remarqué beaucoup de diminution dans ſa dépenſe, & par conſéquent dans le débit de ſes pilulles. Cependant il avoit trouvé un autre moien de ſe ſoutenir, qui l'a empêché de tomber tout-à-fait. C'étoit de divertir par ſes plaiſanteries, les Seigneurs avec leſquels il avoit eu occaſion de faire connoiſſance. On raconte, de leur part & de la ſienne, des choſes incroiables de leur familiarité. Je n'en rapporterai qu'un trait. Le *Docteur* avoit invité à diner le *prémier jour d'Avril* deux Ducs, & deux autres des prémiers Seigneurs de la Cour, avec leurs Epouſes. Ils eurent la complaiſance d'accepter l'invitation. Ils ſe rendent chez *M. M.* ... qui les reçoit avec de grands témoignages de joie & de réconnoiſſance. L'heure du diner arrive. On ne ſert point. L'heure paſſe; on ne ſert point encore. Enfin, les Seigneurs & les Dames que l'appetit commençoit à preſſer, & qui avoient régardé vingt-fois à leur montre, en s'étonnant qu'on les fit diner ſi tard, avertiſſent ſérieuſement le *Docteur* qu'il étoit ſix heures paſſées, & lui demandent s'il ſe mocquoit d'eux? *Aſſurément*, leur répondit-il, *& je ſuis ſurpris que vous ne vous en ſoiez point encore apperçu. Je vous ai promis de vous donner un plat de Poiſſon extraordinaire*, (il les avoit invité en effet ſous cette promeſſe) *c'eſt le Poiſſon d'Avril que j'entendois, & vous vous en contenterez s'il vous plaît, car je n'ai point autre choſe à vous offrir.* Ce compliment, qui dans quelques autres pais

(*a*) Ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'on le dit mort de la maladie dont il pretendoit guérir les autres.

puis n'auroit peut-être pas réüssi, divertit admirablement l'assemblée; & le résultat pour chacun fût d'aller chercher à dîner chez soi.

Le plus clair revenu du *Docteur* consistoit depuis quelque tems dans ces sortes de *plaisanteries*, dont il avoit le talent de se faire aussi-bien paier qu'il l'avoit été auparavant de ses pilulles. Son caractére d'esprit ne s'est point démenti jusqu'à la mort. Il a voulu contrefaire le Philosophe à sa derniere heure, comme il avoit contrefait le Médecin pendant sa vie. (a)

Tandis que *Mademoiselle Sallé* a recueilli à *Londres* les suffrages & les guinées des *Anglois*, les *Demoiselles d'Angeville* & *Gaussin*, deux Actrices cheries du Théatre François à *Paris*, y ont partagé l'estime des Spectateurs. Chacune y a ses Partisans, qui ont assez souvent des contestations sur la préférence. Les charmes de ces deux Héroïnes de Théatre, & le jugement qu'on en doit porter se voient dans le *Paralelle suivant*, qui a été addressé par un Admirateur de la prémiere à une Dame qui avoit pris parti pour la seconde.

Le croyez-vous? votre suffrage,
Belle & charmante Iris, n'entraîne pas le mien;
Votre choix dédommage bien
D'un si foible désavantage:
Approuvez ma témérité;
J'aime mieux, au peril d'une légere offense
Vous prouver ma sincerité,
Que vous marquer ma déference.
Entre deux illustres vainqueurs
Souffrez que d'une main fidéle,
En Plutarque nouveau je trace un Paralelle,
Et que j'ôse péser tous leurs droits sur nos cœurs.

L'heu-

(a) *Eo infeliciores*, dit Salvien, *quod maluerit, donis ista perniciem suam deputantur, ut minus insani essent si minus docti, & minus scelerati si minus ingenii valerent.*

TAYLOR INST. OXFORD

L'heureux objet de votre complaisance ;
Aime un rival noble & digne contre notre raison.
Celle pour qui je panche la balance ;
A l'autre main, l'air passion.
L'une est belle ; l'autre est jolie.
C'est une Ruse épouvantable
Comparée avec son Idalie.
Celle-ci de Paphos paroît avoir l'Empire ;
L'autre paroît Hébé dans ses riants attraits.
Je t'adore, belle Thétis,
Folâtre Amour, que tu me plais !
L'une nous présente les Graces,
L'autre les Ris & l'enjouement.
Libérale nature ! ainsi tu te surpasses
Ou dans un tout parfait, ou dans un rien charmant,
Aux trésors éclatans que Golconde vous étale ;
Préfère-t-elle un diamant
Brillant & de la vraie eau,
Ha ! je ne sçais quoi, belle Iris,
Parle chez nous pour la Rivale.

Je finis cette Feuille par une mort bien extraordinaire. Une jeune Fille de Londres, qui après avoir mis le feu à une chambre, où son Amant étoit au lit avec sa Rivale qu'il avoit épousée le jour même, & s'être bien assurée qu'ils ne pouvoient échaper aux flammes, s'est jettée dans la *Tamise*. Son dessein n'a été funeste qu'à elle même : car les deux nouveaux Epoux ont été sauvez du feu. Quelle résolution dans une fille de dix huit ans ! *Médée* n'en vouloit du moins qu'à la Rivale.

Mais, dit-elle, il me reste un fils.
Furieuse jusques-là, vous ne vous arrêtez
Un fils ! Ah ! si vous le connoissiez comme moi. Corneille.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy. 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XCV.

Pramilla futuris
Dant exempla fidem. *Claud. 4. Hon.*

JE ne sçais ce que le Public pensera d'un nouveau *Projet* qui vient d'être publié à *Londres*. Le *Projet* pour faire usage, dit-il, du repos & de la Liberté dont il jouit dans son exil, a entrepris de donner une *nouvelle Traduction de l'Histoire de Fra-Paolo, avec des Notes critiques, historiques & théologiques*. Il avertit que „ son dessein est le même „ que celui qui avoit été formé autrefois (a) par „ *M. Simon*, que son érudition & l'esprit de liberté qu'on voit regner dans ses Ouvrages rendoient capable de le bien exécuter ; & il fait espérer au Public qu'il s'en acquittera aussi parfaitement que *M. Simon* l'eût pû faire.

Il explique ce dessein dans plusieurs Articles, dont l'extrait même seroit trop long pour notre Feuille ; mais quelques points essentiels vont mettre le Lecteur en état d'en juger.

1°. Quoique'il ne mépriſe point absolument la *Traduction de Amelot*, „ qui peut, dit-il, passer pour bonne, malgré ses fautes, il a pris le „ parti d'en faire une nouvelle, & de la rendre „ aussi *fidèle* & aussi *agréable* qu'il étoit possible. „ Pour l'*agrément*, il a fallu du *choix dans l'expression*, & du *tour dans le stile* ; & c'est à quoi il „ a tâché de pourvoir. Ceux qui ont lû quelques au-

(a) Voiez *Lettres Critiques* T. 2. p. 216.

autres Ouvrages du *P. C...* ne le mettront point au rang des mauvais Ecrivains, & le croiront même capable de remplir ce qu'il promet ici. Cependant ils seront surpris que le Projet, qui contient cette promesse, & qui devoit naturellement être composé avec assez de soin, pour servir comme de garant au Public de ce *tour de stile* & de *ce choix d'expressions*, auquel l'Auteur veut qu'on s'attende dans le corps de l'Ouvrage, ne soit qu'une Piece informe & mal écrite, où l'on trouve même plusieurs *fautes grossieres contre la Langue*. Est-il donc besoin de tant *d'attention* pour être exact dans un *Projet de quatre pages*? Voici quelques exemples qui ne font point honneur à la plume du *P. C...* *Il sera aisé aux Lecteurs de voir en quoi Fra-Paolo a suivi & s'est écarté de ses Auteurs.* C'est un solécisme. Il falloit dire, *a suivi ses Auteurs & s'est écarté d'eux.*

Comme même il n'y a eu qu'une partie des Lettres de Visconti imprimées... Comme même il n'y a eu; quel tour de stile!

La seule chose qui nous manque, & qui eût été la plus intéressante de toutes, eût été la communication; &c. La seule chose qui *nous manque eût été*... il falloit, *eût la communication*, &c.

La crainte de laisser divulguer les intrigues qui se ménageoient alors, ne nous laisse pas espérer de voir exposer, &c. Cela est bien obscur, pour ne rien dire de plus.

J'ai omis de donner des abrégez de Vies des personnes dont il est parlé dans cette Histoire: quel stile!

S'instruire de la chose dont il nous donne l'histoire... Un stile débarassé... de quoi se satisfaire & s'instruire. Ces fautes ne sont qu'une légere partie d'un beaucoup plus grand nombre, & l'on peut ajoûter, que dans ce qui est le moins défectueux on n'apperçoit ni *tour* ni *goût de stile*.

Il est vrai que le *P. C...* a joint au Projet, une feuille de l'Ouvrage même, à laquelle il donne le

nom

nom de *Specimen*. C'eſt la *prémiere du ſecond Livre de Fra-Paolo*. La penſée la plus naturelle qui puiſſe naître d'abord, eſt qu'il l'a choiſie comme la plus propre à prévenir le Public en ſa faveur: car ſans cette raiſon, c'eſt forcer l'ordre que de faire marcher le ſecond Livre avant le prémier. Mais pour continuer de nous expliquer ſincerement, cette feüille chérie de l'Auteur n'offre rien de plus heureux que le Projet. Vous y voiez d'abord l'*Allemagne* qui marche à grands pas *à ſa liberté*; au lieu de dire, *à la liberté, aux propoſitions de paix faites par les François*. La *Réforme* & la *Réformation*, dans la même phraſe... Commencer le Concile *avec quelque peu d'Italiens*... ſeroient obligez de ſe ſoumettre à ce qui *avoit* été réglé; au lieu de, *à ce qui auroit été*... *intimer le Concile*... *Les allûres de l'Empereur*. Ce ſeroit me rendre ennuieux, que de donner plus d'étenduë à ces rémarques, mais ce n'eſt point faute de matière que je m'arrête. En général, ſi la *nouvelle Traduction de Fra-Paolo* eſt une entrépriſe *fort utile au Public*, comme l'Auteur nous l'aſſûre dans ſon Projet, il ne paroît pas certain juſqu'à préſent, que l'*agrément* doive marcher de pair avec l'*utilité*.

2°. L'Auteur promet de vérifier tous les faits rapportez par *Fra-Paolo*, ſoit en le comparant avec les Hiſtoriens contemporains, ſoit par d'autres moiens ſur leſquels il s'étend, & dont il ſe flatte que le Public ſera ſatisfait. Mais ne pouvant juſqu'à préſent juger de ſes vûës que par ſon *Projet* & par ſon *Specimen*, je prens ici la liberté de l'avertir de deux ou trois choſes. Prémierement, Qu'à l'égard des faits d'une certitude réconnuë, tels par exemple que la *Paix de Crépy*, qui eſt le prémier auquel il s'attache, & qui me donne occaſion de faire cette rémarque, c'eſt perdre abſolument ſes peines, & marquer peu de connoiſſance de l'Hiſtoire, que d'aller comparer *Fra-Paolo* avec un ſi grand nombre d'autres Hiſtoriens. Il en cite ſix,

tant *Italiens* que *François*, sans oublier le Chapitre & le N°. pour prouver que *Fra-Paolo* ne se trompe point, lorsqu'il dit que la Paix fût conclue à *Crépy* entre *Charles-Quint* & *François I.* Travail frivole, & dont on n'avoit pas besoin dans cet endroit pour en croire *Fra-Paolo*!

On n'avoit pas besoin non plus d'une longue *Note de six lignes & demie, sur la datte de cette Paix.* Que *Beaucaire*, *de Thou*, *Sponde*, &c. ne s'accordent point sur cette datte avec *Fra-Paolo*, qu'importe au Lecteur? Ils ne s'accordent pas plus avec quelques autres qui ne sont pas de moindre autorité, & par conséquent il faut chercher quelque chose de certain pour les rectifier tous. Nous avons aujourd'hui plusieurs *Recueils de Traitez*; secours qui manquoit à ces Ecrivains. C'est à cette source que le *P. C.*.. devoit récourir d'abord. Il auroit trouvé tout d'un coup que la *datte du Traité de Crépy* est le 18. Septembre 1544. Au lieu qu'après nous avoir fait remarquer que *Fra-Paolo* a suivi *Sleidan*, & que ces deux Auteurs ne s'accordent pas avec un grand nombre d'autres, qui ne s'accordent pas non plus les uns avec les autres, il laisse le Lecteur plus incertain qu'auparavant de ce qu'il en doit croire. C'est pourtant cette *Note* qui s'offre la première dans le *Specimen*. Il semble donc que le meilleur parti dans une entrépriſe de la nature de celle-ci, eût été de rétrancher toutes ces *Citations inutiles*, & d'avertir seulement ses Lecteurs, qu'aiant pris la peine de comparer par tout *Fra-Paolo* avec les autres Historiens, on ne les citeroit que lorsqu'ils ne se trouveroient point d'accord avec lui, pour tâcher de démêler la vérité parmi leurs oppositions.

L'Auteur me permettra de l'avertir *en second lieu*, que bien de gens ne sont point de son avis (a) sur ces *Citations sèches*, qui renvoient un Lecteur à un nom-

(a) Page 19 du Projet.

nombre infini de volumes, pour y lire quelquefois deux ou trois lignes seulement, qui ont rapport au fait dont il est question. Lorsqu'une Citation est nécessaire, il est toujours agréable de la trouver rapprochée de l'endroit qu'elle sert à éclaircir. Tout le monde n'est point assez fourni de Livres, pour avoir tous ceux auxquels on le renvoie; & ceux mêmes qui les ont, ne sont pas bien aises d'interrompre à tous momens leur lecture pour les consulter. J'explique mon sentiment là-dessus avec d'autant plus de liberté, que c'est aussi celui de (a) *Fra-Paolo*, pour lequel sans doute le *P. C...* a tout le respect qu'un Traducteur doit à son Original. Ainsi cette multitude de noms d'Auteurs dont il a orné le bas de ses pages, y est inutile en toutes manières.

Enfin, la *troisième* chose dont je prens la liberté d'avertir le *P. C...* c'est qu'en promettant de justifier aux dépens de *Pallavicini*, ce qu'il appelle la *véracité de Fra-Paolo*, il fait un aveu qui peut donner lieu à des inductions fâcheuses contre la *vérité* de son Histoire. „ S'il s'est trompé en quelques endroits, *dit-il*, c'est à l'inexactitude de „ ses Mémoires, & non à son infidélité qu'il faut „ s'en prendre. Eh! que demandent de plus ceux qui s'inscrivent en faux contre l'*Histoire de Fra-Paolo*? Il ne se feront pas prier, si l'on veut, pour convenir qu'il a toujours été fidèle, pourvû qu'on leur accorde que ses Mémoires ne l'ont pas été. *M. Amelot* n'auroit pas été de si bonne composition sur ce point. Témoin la *Préface de sa Traduction*.

3°. Mais si cet aveu du *P. C...* est capable de réjouir les *Adversaires de Fra-Paolo*, ce qu'il ajoute dans le *septième Article de son Projet* ne leur permettra guères de conserver ce sentiment. C'est là qu'on

(a). Comme je ne le cite que de mémoire, j'aurois peine à marquer exactement l'endroit; mais c'est, je pense, à l'*entrée du troisième ou du quatrième Livre*.

qu'on apperçoit le *véritable but du nouvel Ouvrage que j'annonce.* L'Auteur faisant profession de suivre le *plan de M. Simon*, l'explique à découvert, tel qu'il l'a hérité de cet *Esprit libre.* Il est question de la *doctrine.* Mais je me souviens des bornes que je me suis prescrites dans cette feuille. Arrêtons-(*a*)

Il ne faut point douter que le *P. C...* ne nous apprenne dans une belle Préface, les raisons qu'il a eues pour ne pas se conformer à l'usage, par rapport à certains *noms propres*, tels que *Reginald Pool*, & *del Monte.* Ce sont les seuls qui se trouvent dans son *Specimen*, mais il affectera sans doute la même singularité dans la suite. Il est certain que c'est un usage établi, dans la Langue Françoise, de dire le *Cardinal Polus*, quoique *Reginald Pool* soit le véritable nom. Tous nos bons Auteurs écrivent aussi *de Monte.* Si le *P. C...* a cru que la vérité devoit l'emporter sur l'usage, pourquoi écrit-il donc *Pallavicin* au lieu de *Pallavicini*? Pierre Pacheco *au lieu de* Pedro, *Raynaldus* au lieu de *Raynauld*, &c. Ces différences, qui paroissent peu importantes, ne laissent pas de défigurer un Ouvrage.

J'ajoûterai que la *nouvelle Traduction de Fra-Paolo* doit consister en *deux volumes in folio*, chacun d'environ *cent-soixante-dix feuilles*; que la Souscription pour le grand papier est de *quatre guinées*, & *deux* pour le petit; que l'Auteur se promet de commencer l'impression, aussi-tôt qu'il aura reçu une partie de l'argent; que cette Souscription est une occasion qu'il donne de l'obliger „ à mille Particuliers (*b*) qui n'auroient aucune occasion sans „ cela, quelque désir qu'ils en eussent d'ailleurs, „ de lui montrer leur considération, leur estime, „ &

(*a*) Qu'il me soit permis du moins de dire dans une petite Note, que le principal but du *P. C...* est de remarquer „ ce „ que le Concile, *dit-il*, a ajoûté aux anciens dogmes, & „ quelle est l'époque des nouveaux.

(*b*) Projet p. 4.

» & leur inclination à le servir ; enfin, qu'on ren-
» dra par-là, sa situation assez aisée pour se consoler
» d'un exil que lui ont procuré son *amour pour la*
» *vérité*, & la *défense de l'Eglise Anglicane* contre
» les attaques mal fondées de ses ennemis.

Il seroit étrange que cette entreprise ne réussît point en *Angleterre*, avec tant de fortes raisons qui la recommandent.

Faisons succeder tout d'un coup le *badinage* au *sérieux*. Entre plusieurs Livres qui sont sortis depuis peu de la Presse, on espéroit beaucoup du Titre d'une *Brochure*, qui est en effet le plus imposant qui ait jamais paru dans le Pais. C'est le (a) *Génie de l'Angleterre, ou le bel Esprit triomphant, récueilli de la Cour, de toutes les assemblées de Seigneurs & de Dames, & des plus célebres Clubs de Londres.* On s'est d'abord empressé d'acheter l'Ouvrage sur une si belle montre ; mais d'une infinité de traits, qu'on attribue aux personnes d'*Angleterre* qui ont le plus d'esprit, voici presque le seul qui soit supportable.

Un Seigneur, connu de tout le monde, avoit un Bénéfice considérable à sa nomination. Il se présenta quantité de Ministres pour l'obtenir ; l'un desquels fût soutenu d'une récommendation si puissante, que le Seigneur lui donna dès le prémier jour quelques signes de préférence. Cependant étant bien aise de faire les choses dans l'ordre, il lui dit qu'avant que de se déterminer il vouloit prendre quelques informations sur ses talens & ses mœurs. Il les prit effectivement avec soin, & le fruit qu'il en tira bien-tôt, fût d'apprendre qu'il ne pouvoit faire un plus mauvais choix, parce que le Ministre étoit un homme scandaleux & livré sans ménagement à toutes sortes de désordres. Celui-ci qui ne se défioit point qu'on l'eût peint

(a) Cette Traduction rend mal l'*Anglois* ; mais on auroit peine à la faire autrement. C'est *England's Genius or Wit triumphant*, &c. chez *Roberts*. Prix 1 sh.

si ressemblant, n'y ait quelque jours après avec beaucoup de confiance, & demanda à son Patron s'il étoit satisfait. *assez satisfait*, répondit le Seigneur, *car j'apperçois que vous avez tous les vices qui sont ordinaires à votre profession; mais il vous manque une chose, c'est la défiance nécessaire de vous-même. Et quelle est-elle?* répliqua le Ministre fort étonné! *Oüi*, répondit le Seigneur, *c'est l'hypocrisie, pour couvrir tous les autres.*

Le *bel Esprit transplanté* a été suivi d'un autre Livre dont je ne discontinuerai de rapporter le Titre. Il n'est pas fort court, mais j'ai promis des plaisanteries. Le Titre d'ailleurs est assez long pour n'avoir pas besoin d'être suivi d'un Extrait: c'est „ un *Traité de vanité*, composé à l'occasion d'un passage de *Rabelais*, qui rapporte dans son Tiers „ Livre, chap. 29. que un Gentilhomme „ qui avoit paru le nez en étant fait faire un autre, à *Bologne* en *Italie*, d'un morceau de „ chair qu'un Porte-faix consentit à se laisser couper pour une somme d'argent, & fut étant fait „ appliquer si heureusement qu'il étoit joint aux parties voisines de son visage, se rendit enfin „ le *Bologner*, qu'il passa quelques années. Mais „ de Porte-faix devenu Gentilhomme, ce tems-là „ mourir en *Italie*, le nez de Gentilhomme tom„ ba à terre au même moment. Ouvrage utile, „ dans lequel on traite des Nez longs, des Nez „ courts, des gros Nez, des Nez camus &c. Et „ particulièrement de ceux qui ont perdu le Nez, „ ou qui n'en ont jamais eu. Par Sylvain *Martial*, „ *non cuiquam datum est habere nasum.*

Il y a bien de choses agréables dans cette petite Brochure.

A LA HAYE,

Chez ISAAC VAN DER KLOOT.

Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XCVI.

Amore proprio detineri bonus vir ipse debet; nam honeste agendo, & sibi & aliis proderit; pravus non debet, eò quod pravos affectus sequens, & sibi & aliis nocebit.

Aristot. 9. Ethic.

IL y a peu de comparaisons aussi heureuses que celle de l'*amour propre* avec la *chaleur naturelle*. Deux principes d'action ne peuvent avoir plus de ressemblance. Ils sont également nécessaires, à chacun dans leur ordre. L'un est comme le premier ressort de tous nos *mouvemens physiques*. L'autre est le mobile perpetuel de toutes les *actions morales*. Ils agissent tous deux avec une uniformité constante, sans nous abandonner un moment; sans se démentir jamais; & cependant nous ne les sentons pas.

J'en conclus avec le *Pere* (*a*) *Malebranche*, que l'un n'est pas plus vicieux que l'autre; & qu'ils doivent être regardez comme deux sages effets de la main du Créateur, qui les a jugé nécessaires au bien & à la conservation de notre être. Mais pour peu qu'ils excedent les bornes dans lesquelles ils doivent agir, ils deviennent aussi nuisibles qu'ils étoient utiles. C'est *la corruption d'une bonne chose*, dans tout le sens du (*b*) Proverbe. Une *chaleur excessive* dérange les fonctions naturelles, altere le sang;

(*a*) Recherche de la Vérité, T. 1.
(*b*) *Corruptio boni pessima.*

ſang, & conſume les parties les plus néceſſaires à la vie. Un *excès d'amour-propre* corrompt les meilleures qualitez de l'ame, les rendant ou inutiles, ou ridicules, ou pernicieuſes.

Ce n'eſt pas pour prouver des véritez ſi claires que je me prépare à rapporter l'exemple ſuivant. Mais je mêle, ſelon ma méthode ordinaire, un peu de morale à mes rélations hiſtoriques, pour les faire participer autant qu'il eſt poſſible au plus *glorieux avantage que Ciceron attribuë* (a) *à l'Hiſtoire.*

M. Edouard Ford, Miniſtre de l'Egliſe Anglicane, & Membre du College de la Trinité à Dublin, poſſedoit toutes les qualitez qui peuvent acquerir à une perſonne d'étude, de l'eſtime & de la réputation parmi les hommes. Il n'en avoit qu'une vicieuſe; celle de connoître trop bien qu'il en avoit d'admirables, & d'éxiger que tous ceux qui approchoient de lui, rendiſſent à ſon mérite un tribut qu'il auroit été ſûr d'obtenir s'il n'eût point penſé à le demander. Mais c'étoit les jeunes gens de ſon College qui ſouffroient principalement de ſon amour-propre. Il vouloit qu'on pût appercevoir à tous momens dans leurs yeux, dans leurs diſcours & dans leurs manieres, la haute opinion qu'ils avoient de lui. Les marques ordinaires de reſpect ne le ſatisfaiſoient pas. C'étoit *Nabuchodonoſor* ou *Alexandre* qui vouloit être adoré; & les peines qu'il impoſoit dans ſon indignation étoient plûtôt des ſupplices terribles, qu'un châtiment convénable.

Parmi tant d'Eſclaves il ſe trouva un *Philotas*, qui ne pût ſupporter le joug, & qui ſçût faire entrer une partie de ſes Compagnons dans ſes ſentimens. Il faut remarquer qu'en *Angleterre* & en *Irlande* on ne met les jeunes gens dans les Univerſitez qu'à un certain âge. Il y a dans les Villes par-

ticu-

(a) Celui d'être, *Magiſtra vitæ.* De Orat.

ticulieres, & surtout dans les campagnes, de petites Ecoles où on les fait élever jusqu'à l'âge de *seize* ou *dix-sept ans*; après quoi la plûpart vont aux Universitez, pour achever de se former l'esprit, & de se perfectionner dans les connoissances dont ils ont déja les principes. Ainsi rien n'est si commun que d'y voir des *Etudians de vingt & de vingt-cinq ans*, c'est-à-dire, des hommes déja formez pour le corps. Or l'on sçait qu'à cet âge, où les forces de la raison n'égalent pas toujours celles du corps, les jeunes gens ne sont pas fort traitables. C'est précisément ce qu'*Horace* appelle *vis consilii expers*, & *M. de Cambrai*, un *Cheval fougueux qui n'a pas de bouche*. Qu'on se figure donc une troupe d'Etudians de cet ordre, qui tiennent conseil à leur manière, & qui cherchent les moiens de se vanger.

M. Ford, qui fût informé de cette conspiration, pouvoit encore y rémedier; mais n'écoutant que sa passion, il entréprit de faire plier tous les Rébelles à force de coups; & par une imprudence qui a bien diminué la compassion qu'on auroit eu de son sort, il affecta le soir même de faire apporter dans sa chambre *deux ou trois paires de pistolets*, publiant d'ailleurs qu'il étoit résolu de faire le lendemain des exécutions terribles. Les plus mutins ne manquerent point de s'assembler pendant la nuit. Ils prirent le parti d'aller braver sur le champ le Docteur & ses pistolets. Ils avoient eu soin de s'en fournir eux-mêmes; de sorte qu'aiant brisé violemment ses fenêtres, ils le défierent d'oser se montrer. Cette insulte le mit tellement hors de lui-même, qu'au lieu de se rétirer, comme la prudence le demandoit, il parût le pistolet à la main, & lâcha même le coup. On ignore s'il avoit dessein de tuer quelqu'un, ou s'il espéroit de causer seulement de l'épouvante; mais les Rébelles for-

cerent auſſi-tôt toutes les barrières, & le tuerent de pluſieurs coups, qu'ils lui lâcherent l'un après l'autre, à bout portant. La datte de ce meurtre eſt le 20. de Mars dernier. (9. v. ſ.)

Un attentat de cette nature a paru d'une conſéquence ſi dangéreuſe, que la Cour a promis *trois-cent guinées* de récompenſe à ceux qui pourront arrêter quelques-uns des Aſſaſſins, & les *Membres du College de la Trinité* ont promis de leur part la moitié de cette ſomme.

Les *Catholiques* du même Païs croient ne pouvoir marquer trop de vénération pour leurs Prélats & leurs Prêtres. Ce ſentiment vient d'éclater à la mort de *M. Giffard*, *Evêque Catholique de Londres*. Il étoit âgé de *quatre-vingt-dix ans*, & il gouvernoit cette Egliſe depuis la derniere année du régne de *Jacques II.* On jugera aiſément qu'étant ſans ceſſe expoſé à bien des accidens fâcheux, & continuellement obligé de garder des meſures gênantes, ſa vie n'a pû être ni agréable ni tranquille. Mais ſon zéle n'en a paru que plus ardent, & la bonté naturelle de ſon ame qui ſoutenoit encore cette qualité, le fait regretter amérement de tous ceux qui ſe reconnoiſſoient pour leur Chef. Il eſt mort le 23. de Mars. (12. v. ſ.) Son corps aïant été ouvert après ſa mort, & ſon cœur porté par ſon ordre au *College Anglois de Doüai*, on a remarqué avec admiration, que ſon ſang conſervoit encore de la chaleur au moment de cette operation, quoiqu'il fût mort depuis ſix jours, & qu'il fût âgé, comme j'ai dit, de quatre-vingt-dix ans.

La plûpart des *Catholiques* qui meurent à *Londres* ou aux environs, obtiennent la permiſſion de ſe faire enterrer avec décence dans le *Cimétiere d'une Egliſe Anglicane*, nommée *S. Pancras*, qui eſt à *deux milles de Londres*. On obſerve en les conduiſant à la ſépulture, le conſeil qu'*Ajax* donnoit à

ſes

ſes gens, de faire leurs prieres le plus bas qu'ils pouvoient, de peur qu'elles ne fuſſent entenduës des *Troïens*. Ce n'eſt pas qu'on craigne, comme ce *Grec*, que ceux qui pourroient les entendre n'en priſſent occaſion de demander à Dieu la même choſe, & que les faveurs du Ciel ne fuſſent ainſi partagées. Au contraire, les *Proteſtans* rendent volontiers cette juſtice aux *Catholiques Anglois*, que dans toutes leurs prieres ils ne demandent rien pour eux-mêmes qu'ils ne prient le Ciel d'accorder auſſi à toute la Nation. Mais comme les vœux des Proteſtans ſont differens, ceux-là n'oſent faire leurs demandes trop haut, parce qu'ils ſçavent bien que ceux-ci ne les entendroient pas volontiers, & ſeroient fort éloignez d'en regarder l'effet comme une faveur du Ciel. C'eſt ainſi que les Hommes ſe croiſeront toujours dans leurs idées & dans leurs déſirs, juſqu'à-ce qu'il plaiſe à Dieu de lever tous les voiles qui les empêchent de s'accorder.

En attendant le jour où ce grand miracle doit s'accomplir, il ſemble que l'occupation la plus digne des *Gens d'etude*, j'entens de ceux qui ſont en même tems *gens de conſcience & d'honneur*, ſeroit d'ouvrir peu à peu les voies qui peuvent y conduire, en travaillant ſelon la meſure des forces humaines à diminuer les *objets de diviſion*, s'ils ne peuvent tout-à-fait les détruire; & en préparant de moins les cœurs à la paix, puiſque Dieu ſeul eſt capable de la donner.

Quoique ces *objets de diviſion* ſoient grands entre les *Proteſtans* & les *Catholiques*, ils ne ſont pas moins conſidérables entre les *Catholiques* mêmes. L'unité de Doctrine ſous un Chef, qu'ils vantent comme le principal *Caractére diſtinctif de l'Egliſe Romaine*, n'eſt plus ſi viſible comme autrefois. Il eſt vrai que *Grotius* dit: „ Un *Catholique* peut varier „ pour quelque tems dans ſes principes, mais il

 „ eſt

„ eſt impoſſible que cela dure: parce qu'il ſera in-
„ ſtruit auſſi-tôt par ſon Egliſe, & s'il réfuſe de
„ s'y ſoumettre, il en ſera retranché „ (*a*). Il eſt vrai auſſi, que pour ce qui régarde un certain nombre de Dogmes que les *Catholiques* nomment des *Articles de foi*, qui voit un *Catholique de France*, voit tous ceux *d'Italie, d'Eſpagne, de Portugal, d'Allemagne, de Pologne*; en un mot, il voit *toute l'Egliſe Romaine*. Mais ce qui n'eſt pas moins certain, c'eſt qu'en même tems qu'ils s'accordent ſur le fond de la croiance, il y a parmi eux de la *diverſité* preſqu'à l'égard de tout le reſte: 1°. *Diverſité* dans les conſéquences qu'ils tirent des principes qui leur ſont communs. 2°. *Diverſité* dans la Diſcipline & dans les Loix purement œconomiques. 3°. *Diverſité* de ſentimens dans les Ecoles, dans les Ecrits & dans les Diſcours publics. 4°. *Diverſité* non-ſeulement entre un *Catholique François*, & un *Catholique Italien*, mais même entre un *François* & un *François*, &c. Enfin ſi l'on excepte le lien commun d'un certain nombre d'articles qui apartiennent à la foi, pour leſquels ils font tous profeſſion d'avoir la même ſoumiſſion; on ne s'imagineroit pas, en voiant de quelle maniere on penſe & on écrit ſur tout le reſte en *Italie*, en *France*, en *Allemagne*, &c. que toutes ces Nations ſoient réunies ſous le même chef, & par la même Doctrine.

Je crois donc que, ſans offenſer perſonne, on peut fort bien repréſenter l'*Egliſe Catholique ſous l'Emblême d'un Vaiſſeau*, monté par des Matelots de diverſes Nations, qui réconnoiſſent tous l'autorité du même Capitaine, & qui n'ont qu'un Pavillon commun, mais dont chacun voudroit prendre

(*a*) *Romani errare poſſunt, ſed diu errare [illegible], adhærentes Eccleſiæ ſuæ: quia aut ab eâ edocebuntur, aut ab eâ abſcindentur.* Grot. Epiſt.

dre terre dans son propre Païs, & tâche en particulier de tourner les voiles vers ſes propres côtes; tandis que le Capitaine s'efforce de les conduire tous enſemble dans le Port qu'il s'eſt propoſé. Malgré la dépendence où ils demeurent à l'égard de leur Chef, on conçoit fort bien que cette différence de vûes & d'efforts met beaucoup d'embarras dans la manœuvre. L'eſprit de Sageſſe m'empêche d'éclaircir tout ce que je viens de dire; & je déclare que tout ce raiſonnement eſt purement humain, n'ignorant pas que particulierement en matiere de Religion, c'eſt dans le Conſeil de la Providence qu'il faut chercher la ſource de tous les évenemens.

Paſſons à autre choſe. Parmi les Livres qui ont paru à *Londres*, il ſe trouve un *Traité* où l'on examine, *en quel lieu les Hirondelles, les Roſſignols, les Cailles, & tous les Volatiles qu'on appelle Oiſeaux de paſſage, ſe rendent au commencement de l'hyver, & demeurent juſqu'au printems.* La découverte eſt nouvelle. Sans faire languir mes Lecteurs, je leur apprendrai tout d'un coup que c'eſt *dans la Lune* que tous ces Oiſeaux ſe rendent. Rien n'eſt ſi agréable que la maniere dont ils y montent, & que l'aſſiſtance qu'ils ſe prêtent les uns aux autres lorſqu'il arrive à quelques-uns d'entr'eux de ſe laſſer. Fable pour fable, j'aimerois autant celle-ci que celle qui ſe lit dans la *Vie du Cardinal Comm[illegible] par l'Evêque d'Oſma.* Ce Prélat rapporte, [illegible] *Fléchier* n'a pas dédaigné de le traduire [illegible] *Cardinal*, que le *Pape* envoioit *Légat en Pologne*, s'étant arrêté dans un Village de ce Païs-là pour y paſſer la nuit, y fût fort bien traité en poiſſon. Les Habitans avoient pêché le même jour un vaſte Etang, qui étoit proche du lieu. Entre une infinité de gros poiſſons, il ſe trouva dans leurs filets une maſſe de chair informe, noire, dure, ronde,

& qui ne paroissoit avoir aucun mouvement. Elle fut portée au Village, où elle causa de l'admiration à tout le monde. Mais pendant qu'on raisonnoit sur la figure, quelqu'un s'apperçût qu'elle commençoit à se mouvoir. En un moment on la vit s'enfler, s'étendre, & se diviser en un grand nombre de parties. Elle en contenoit effectivement une infinité, qui n'étoient qu'accrochées les unes aux autres, & qui à force d'être serrées n'avoient paru composer qu'une seule masse. En un mot c'étoit des *Sangsues* qui s'étoient ainsi réunies pour se jetter dans l'Etang, où la nature leur avoit appris à chercher un azyle en hyver.

Les *Habitans de Bath*, pour marquer leur reconnoissance au *Prince d'Orange*, qui leur a fait l'honneur de passer quelques semaines dans leur Ville, & de s'y conformer familiérement à leurs usages, ont fait élever une *Colomne* dans leur plus belle Place, avec cette Inscription :

IN MEMORIAM
INCOLARUM
PRINCIPIS AURIACO
THERMALIUM AQUARUM POTUS,
FAVENTE DEO
OVANTE BRITANNIA
FELICITER RESTITUTÆ
M D C C XXXIV.

[redacted] ont changé en même tems le nom de la Place qui s'appelloit *New-Square*, dans celui d'*Orange-Square*.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Stey-straat 1734.

LE
POUR ET CONTRE,
NOMBRE XCVII.

Consilio ratio nihil tutius.

Menander.

UN certain *Chan de Tartarie* étant (a) à voyager dans ses Etats avec une partie de sa Cour, rencontra un *Dervis*, qui ne l'eût pas plûtôt apperçu qu'il se mit à crier: „ Si quelqu'un veut me faire „ présent de trente pieces d'or, je m'engage à lui „ donner un bon conseil. Le *Chan* lui fit compter aussi-tôt cette somme. Sur quoi le *Dervis* lui dit gravement: *Ne commence rien dont tu n'aies bien considéré la fin.*

Cette Sentence parût fort simple aux Courtisans. Ils en rirent avec dédain. Ce bon *Dervis*, disent-ils, s'est fort bien paié pour sa maxime. Mais le *Chan* en fût si satisfait, qu'il donna ordre qu'elle fût écrite en lettres d'or dans plusieurs endroits de son Palais, & qu'elle fût gravée sur toute sa Vaisselle. Peu de temps après, le Chirurgien de ce Prince fût gagné pour le tuer avec une lancette empoisonnée, lorsqu'il seroit appellé pour lui tirer du sang. Un jour qu'il avoit déja lié le bras du Roi, & qu'il tenoit en main la lancette fatale, il apperçût ces mots gravez sur le bassin: *Ne commencez rien dont tu n'aies bien considéré la fin.* Il en fût tout d'un coup si frappé, qu'il laissa tomber la lancette. Le Roi, qui s'apperçût de sa confusion, en voulût sçavoir la cause. Le Chirurgien se jetta à ses pieds, & lui confessa son crime. Il en obtint le

(a) Ce Conte est tiré d'un Livre Anglois, intitulé: *Turquish Tales.*

& qui ne paroissoit avoir aucun mouvement. Elle fut portée au Village, où elle causa de l'admiration à tout le monde. Mais pendant qu'on raisonnoit sur la figure, quelqu'un s'apperçût qu'elle commençoit à se mouvoir. En un moment on la vit s'enfler, s'étendre, & se diviser en un grand nombre de parties. Elle en contenoit effectivement une infinité, qui n'étoient qu'accrochées les unes aux autres, & qui à force d'être serrées n'avoient paru composer qu'une seule masse. En un mot c'étoit des *animalcules* qui s'étoient ainsi réunies pour se jetter dans l'Etang, où la nature leur avoit appris à chercher un azyle en hyver.

Les *Habitans de Bath*, pour marquer leur reconnoissance au *Prince d'Orange*, qui leur a fait l'honneur de passer quelques semaines dans leur Ville, & de s'y conformer familiérement à leurs usages, ont fait élever une *Colomne* dans leur plus belle Place, avec cette Inscription :

IN MEMORIAM
SANITATIS
PRINCIPI AURIACO
THERMALIUM AQUARUM FOTU,
FAVENTE DEO
OVANTE BRITANNIA
FELICITER RESTITUTÆ
MDCCXXXIV.

[redacted] ont changé en même tems le nom de la Place qui s'appelloit *New-Square*, dans celui d'*Orange-Square*.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XCVII.

Consilio recto nihil tutius.

Menander.

UN certain *Chan de Tartarie* étant (a) à voyager dans ses Etats avec une partie de sa Cour, rencontra un *Dervis*, qui ne l'eût pas plûtôt apperçu qu'il se mit à crier: „ Si quelqu'un veut me faire „ présent de cent pieces d'or, je m'engage à lui „ donner un bon conseil. Le *Chan* lui fit compter aussi-tôt cette somme. Sur quoi le *Dervis* lui dit gravement: *Ne commence rien dont tu n'aies bien considéré la fin.*

Cette Sentence parût fort simple aux Courtisans. Ils en rirent avec dédain. Ce bon *Dervis*, disoient-ils, est fort bien payé pour sa maxime. Mais le *Chan* en fût si satisfait, qu'il donna ordre qu'elle fût *écrite en lettres d'or* dans plusieurs endroits de son Palais, & qu'elle fût gravée sur toute sa Vaisselle. Peu de tems après, le Chirurgien de ce Prince fût gagné pour le tuer avec une lancette empoisonnée, lorsqu'il seroit appellé pour lui tirer du sang. Un jour qu'il avoit déja lié le bras du Roi, & qu'il tenoit en main la lancette fatale, il apperçût ces mots gravez sur le bassin: *Ne commencez rien dont tu n'aies bien considéré la fin.* Il en fût tout d'un coup si frappé, qu'il laissa tomber la lancette. Le Roi, qui s'apperçût de sa confusion, en voulût sçavoir la cause. Le Chirurgien se jetta à ses pieds, & lui confessa son crime. Il en obtint le

(a) Ce Conte est tiré d'un Livre Anglois, intitulé: *Turquish Tales.*

le pardon, & les Conſpirateurs furent punis de mort. Alors le Roi ſe tournant vers ceux de ſes Courtiſans qui avoient mépriſé la maxime du Dervis: „ Voiez, leur dit-il, ſi l'on peut faire trop „ de cas d'un conſeil qui a ſauvé la vie d'un Roi.

Il y auroit ici dequoi ſatisfaire le penchant que j'ai aux moralitez, ſi je n'avois rapporté ce trait que pour en tirer au hazard toutes les réflexions morales auxquelles il pourroit donner naiſſance. Mais je veux imiter le *Voiſin d'Horace*, qui ne récitoit ſes *Contes de Vieille* (a) *qu'à propos*. L'uſage du mien eſt de ſervir ici de luſtre à l'Hiſtoire ſuivante.

Un *Anglois* de quelque diſtinction s'étoit rendu à la campagne, pour s'y rémettre un peu des embarras de la Ville. Il y avoit près de ſa Terre un grand Bois, dans lequel il prenoit plaiſir à s'aller promener ſeul, & où il s'oublioit quelquefois des heures entieres. Quelques Païſans du voiſinage, voleurs de profeſſion, réſolurent enſemble de le dépouiller de tout ce qu'il avoit ſur lui; & de peur de manquer leur coup, ils convinrent que l'un d'entr'eux ſe poſteroit à l'entrée du bois, pour les avertir par quelques ſignes, lorſqu'il verroit leur proie s'approcher. Le Gentilhomme ne manqua point de ſe rendre à ſa promenade ordinaire; mais aiant pris une route détournée, il ſe trouva fort proche de l'Eſpion avant que celui-ci eût pû l'appercevoir. Comme le Gentilhomme étoit d'un caractére fort humain, il s'arrêta vis-à-vis de cet Inconnu, qu'il prit pour un pauvre Paſſant; & lui aiant fait diverſes queſtions avec beaucoup de douceur & de bonté, il finit par lui faire préſent de quelques Shellings. Cette générosité toucha le Voleur, cependant ne voulant point ſe trahir lui-même, ni ſes compagnons, il ſe contenta de ne pas faire le ſigne dont il étoit convenu avec eux, & de don-

(a) *Cervius hæc inter vicinus garrit anilis*
Ex re fabellas. Sat. 6. l. 2.

donner une espèce d'avis à son bienfaiteur par un *proverbe Anglois* qu'il lui répéta deux ou trois fois à mésure qu'il s'éloignoit. Le sens de ce Proverbe est, „ qu'il ne faut point aller seul dans un Bois „ quand on peut se faire accompagner.

Le Gentilhomme continua son chemin, sans y faire beaucoup d'attention. Il eût le malheur de tomber entre les mains des Voleurs qui étoient à l'attendre, & qui le dépoüillerent avec beaucoup de dureté & de violence. Il rétourna chez lui nud & blessé. Son crédit porta la Justice des environs à faire des perquisitions si exactes, que sur quelques soupçons l'on se saisit enfin d'un des Brigans, & l'on tira de sa bouche non-seulement l'aveu du crime, mais encore le nom de tous les Complices. Ils furent tous arrêtez, & parmi eux celui qui avoit servi de sentinelle. L'étonnement du Gentilhomme fût extréme, lorsqu'étant confronté aux Coupables, il réconnût le malheureux avec lequel il s'étoit entretenu, & qu'il avoit pris pour un Passant. Il voulût d'abord le déclarer innocent. Mais on lui fit entendre qu'il étoit chargé par la dépositon des autres, & qu'il confessoit lui-même d'avoir eu part au profit du vol. Cependant en éclaircissant toutes les circonstances que j'ai rapportées, on trouva quelqu'apparence de répentir dans le soin qu'il avoit eu de ne pas donner le signal à ses compagnons; & le Gentilhomme d'ailleurs fit valoir dans un sens si favorable le conseil qu'il lui avoit répété plusieurs fois, *de ne pas aller seul au Bois lorsqu'il pouvoit se faire accompagner*, que cette seule raison parût suffisante pour le sauver du supplice.

Il n'est pas béfoin que je fasse rémarquer dans ces deux Histoires les effets salutaires d'un bon conseil. Dans la prémiere, le *Cham* évite la mort, pour l'avoir reçu; & dans celle-ci, un *Voleur Anglois* sauve sa vie pour l'avoir donné. (*a*)

Mais

(*a*) *Monitum recte dantis aut accipientis par ferè laus est.* Senec.

Mais sans faire des suppositions aussi graves que celles de la vie & de la mort, un bon conseil est toujours utile. L'Auteur d'une *Ode fameuse qu'on vient de publier à Londres*, & les Juges qui ont décerné le prix à cette Piece, auroient évité sans doute le ridicule dont ils se sont couverts, s'ils eussent daigné prendre le conseil de leurs amis; l'un, avant que de publier son Ouvrage, & les autres, avant que d'en porter leur jugement. Cette anecdote littéraire mérite d'être expliquée avec un peu d'étenduë.

Ceux qui lisent le *Pour & Contre* ne sçauroient avoir oublié le caractére que nous avons fait dans plus d'une Feuille de ce petit Ouvrage, des Ecrits & de la personne du *Docteur Tyndal*. Après la mort de ce célebre *Free-thinker*, les jugemens ont paru partagez sur son compte; non que personne lui ait contesté l'avantage d'avoir eu beaucoup d'esprit & d'érudition; mais quantité de gens ont prétendu qu'il en avoit fait pendant toute sa vie un abominable usage, & nous n'avons pas balancé à nous ranger de ce nombre. D'un autre côté, ses partisans, qui forment un corps considérable, se sont épuisez en récommandations & en éloges de ses Ecrits. C'étoit un homme divin. Les Prophetes n'ont pas eu plus de lumieres, ni les Apôtres plus d'ardeur pour la vérité. Leur zéle pour sa mémoire les a porté à proposer des Prix publics pour ceux qui entreprendroient de la célébrer en Vers Latins & Anglois. La *meilleure Ode Latine* devoit être récompensée d'une *Médaille d'or de la valeur de cinq guinées*. La *suivante*, par une *Médaille d'argent*, &c. Enfin, la gloire ou l'intérêt, a fait prendre la plume à plusieurs Auteurs, & l'on a vû paroître le fruit de leur travail, avec la décision des Juges qui assigne les rangs & les prix à leurs Pieces. Mais qui croiroit que dans un Païs tel que l'*Angleterre*, où l'on ne manque assûrément ni de bons Poëtes, ni de bons Juges, l'*Ode Latine qui a remporté la Médaille*

daille d'or eſt une Piece non ſeulement médiocre pour le fond & pour le tour des penſées, mais pleine même de *barbariſmes* & de *ſolécifmes*. La Critique, la Raillerie, la Satyre, ont décoché tous leurs traits contre cette malheureuſe production. L'Auteur n'en ſçauroit révenir. Il eſt percé à jour. Les Juges n'ont pas été plus ménagez : mais ce n'eſt pas leur faute, dit-on, s'ils ont couronné une mauvaiſe Piece. Que n'étoit-elle meilleure ? Ils ſont juſtifiez dès que les Vers auxquels ils l'ont préférée ſont encore pires. Quoiqu'il en ſoit, voici quelques ſtrophes qui feront juger du reſte.

Primæva virtus, ptiſca fides Patrum,
Divina mentis *primitiæ* (*a*), ave !
Deprompte (*b*) ab æternum ſereno
Fonte Dei gaſtale *Flumen* !
Te *ſancte Flumen*, te petit ardens
Ardorque vivax *Tyndalii* (*c*) capit :
Non fontis expallet ſuperni
Æthereos animoſus hauſtus.
Normæ veuſtæ mente manent ſophi
Aliæ repoſtæ. Vis animi gravis
Jurat Sacerdotis (*d*) bilingue
Nullius in monitum Magiſtri.
Scholæ relictis exuviis, novus
Suis revixit viribus : haud ſecùs
Ex igne torquerni reſurgit
Mercurius, ſine clade victor.
Ultor Tyranni (*e*) vincula ſpiritus
Indigna fortis jure perhorruit,

Gran-

(*a*) Quoique le Lecteur puiſſe rémarquer aiſément les fautes de cette Piece, j'en téleverai quelques-unes. *Primities* n'eſt pas un mot Latin.

(*b*) *Deprompte Flumen*, & *ſancte Flumen* qui eſt encore dans la Strophe ſuivante, ſont *deux ſolécifmes* qui paſſent l'imagination dans une Piece qui a remporté le Prix.

(*c*) *Tyndalius* ſignifie ce qui apartient à *M. Tyndal*. C'eſt *Tyndalus* qu'il fallroit dire.

(*d*) Ce trait eſt tout-à-fait dans le goût de feu *M. Tyndal*, qui haïſſoit horriblement les Miniſtres, quoiqu'il portât leur Robe, & qu'il fût *Docteur en Théologie*.

(*e*) Cette Strophe paroîtra obſcure à ceux qui ne ſçavent point que *M. Tyndal* a écrit contre le Gouvernement.

Grandesque divinum per Hostes
Jus Populi Catò noster ursit.
Sermonis ordo lucidus, admodum
Mores honestat. Plus vice simplici
Ad usque *(a) Primatum Phalanges*
Explicuit pius arma vindex.
Contemptor auri splendidus improbi,
Largitor (b) instat nobilis *artium* ;
Tollensque honoratum *(c)* jacentem,
Non sibi sed Patriæ virescit.
Suis *vacavit (d) non* cruciatibus
Dolore *perquam* corporis *altior* :
Tu nempe libertas gravescis !
Hinc lacrymæ, dolor hinc fremebat, *&c.*

Les mânes du *Docteur Tyndal* n'ont pas beaucoup d'honneur à recüeillir de cette Piece ; & si elle n'avoit produit à l'Auteur une *Médaille de cinq guinées*, je ne sçais à quoi l'on pourroit dire qu'elle soit bonne. Le *mot de Saint Jérôme* (*e*) ne sçauroit convenir au Docteur. Etre loüé si mal apres sa mort, c'est être tourmenté ici comme là-bas. Ainsi pour rendre le passage convénable à *M. Tyndal* & à ceux qui ont le même sort, il faudroit dire; *cruciantur ubi sunt*, *& ubi non sunt.*

Voici un Sçavant de qui l'on pourroit dire au contraire, qu'il est *bien traité dans ce monde-ci & dans l'autre ;* du moins s'il y avoit quelque chose à conclure

(*a*) Ces *Primates* sont les *Evêques Anglicans*. Leur *Phalange* n'est composée que de *vingt-six*, parmi lesquels il y en a quelques-uns d'un mérite extraordinaire. Tels sont *M. Hoadley* Evêque de *Salisbury*, *Mr. Potter* Evêque d'*Oxford*, *Mr. Sherlock* Evêque de *Bangor*, *M. Chandler* Evêque de *Durham*, &c.

(*b*) Voilà une façon de parler un peu extraordinaire. *Largitori Artes* & *Largiri Artibus* sont deux choses bien différentes.

(*c*) C'est *le plus bel endroit de la vie du Docteur Tyndal.* Il étoit d'une générosité admirable à l'égard du mérite infortuné.

(*d*) La négation après le verbe. Cela n'est pas congru. Le Docteur souffrit de cruelles douleurs jusqu'au dernier moment de sa vie ; mais l'on attribuë ici les larmes qu'elles lui faisoient quelquefois répandre, au régret qu'il avoit de voir la liberté de sa patrie en danger par des raisons qu'il ne m'est pas permis d'expliquer. *Perquam altior* n'est pas Latin.

(*e*) *Laudamur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.* Hieronym.

clure pour l'autre vie en faveur de la bonté d'ame & de l'innocence des mœurs. *M. Theocharis Dadichi, Interprete des Langues Orientales au service de S. M. B.* un des plus sçavans hommes du monde dans les connoissances de ce genre, & des mieux partagez de toutes les qualitez morales qui rendent un Sçavant aimable dans la societé, est mort à *Knightbridge* le 6. d'Avril (20. N. S.) Il étoit natif d'*Alep*. Son talent pour les Langues étoit si extraordinaire, qu'il en sçavoit (*a*) *onze*, & les parloit toutes avec beaucoup de facilité & d'exactitude. Il m'a entretenu plusieurs fois d'une *Mémoire artificielle*, avec le secours de laquelle il se flattoit de pouvoir apprendre toutes les Langues du monde sans la moindre confusion. Mais l'usage de ces sortes d'inventions demande qu'on ait déja reçu de la Nature une mémoire excellente, pour se charger le cerveau des images & des caractéres dans lesquels elles consistent ; sans quoi il est à craindre que l'Art même par lequel on veut augmenter cette faculté de l'ame ne devienne plus pernicieux (*b*) qu'utile. Témoin *Guillaume Postel*, qui en perdit l'esprit. J'aime la *réponse de Thémistocle à un Charlatan Grec*, qui lui présentoit une de ces Méthodes pour augmenter la mémoire. „ Hélas, lui dit-„ il, d'une infinité de choses qui arrivent dans la „ vie, je trouve qu'il y en a beaucoup plus qu'il „ seroit à souhaiter de pouvoir oublier, qu'il n'y „ en a d'utiles & d'agréables à retenir. Je ne me „ souviens que trop de tout ce qui est capable de „ me causer du chagrin ; & si vous avez quelque „ chose à m'offrir qui puisse me plaire, c'est une „ *Méthode d'Oubli*. Ajoûtons que la plûpart de ceux qui s'attachent particulierement à étendre leur mémoire, sont ordinairement des esprits tres-légers

& &

(*a*) L'*Arabe*, le *Persan*, le *Turc*, l'*Hebreu*, le *Syriaque*, le *Grec*, le *Latin*, l'*Italien*, l'*Espagnol*, le *François*, & l'*Anglois*.

(*b*) *Natura finibus non contentos, aliquando ars insanire facit.* Erasm. Epist.

& très-superficiels, qui ne songeoient jamais à prendre une (a) nourriture solide. Cependant *Ciceron* & *Quintilien* ont parlé avantageusement de ces méthodes; & ceux qui passent pour en avoir été les premiers Inventeurs, étoient *deux fameux* (b) *Philosophes Grecs*. L'exemple d'un homme aussi sensé que *M. Dadichi* peut servir aussi à prouver leur utilité. Mais il en est comme de certains remedes, qui peuvent être fort bons en eux-mêmes, sans être convenables à toutes sortes de tempéramens.

On vient de recevoir à *Londres* les *singularités historiques & littéraires, contenant plusieurs recherches, découvertes & éclaircissemens sur un grand nombre de difficultés de l'Histoire ancienne & moderne. Ouvrage historique & critique. Tome premier.* C'est le Titre complet d'un *Ouvrage périodique* qui a commencé à se débiter depuis peu à *Paris*. Le titre avoit fait espérer aux *Anglois* que ce seroit un amusement propre au goût de la Nation: Mais la lecture de la premiere feuille les a détrompez. Ils l'ont trouvée extrêmement seche & peu intéressante, pour ne rien dire de pis; Et dans une certaine societé de beaux Esprits on a établi, que celui qui mériteroit quelque peine, seroit obligé de lire *une feuille entiere de cet Ouvrage* (c). Si tout le monde en porte le même jugement, l'Auteur n'achevera pas le *Tome premier* qu'il a annoncé au frontispice.

(a) C'est ce qui faisoit dire à un homme: *Turpe & impudenter est, multarum rerum lectionem inepte mentientem ante foras explicare, cum interim vana domo fit.* Ludov. Vives.

(b) *Simonides Melius, & Metrodorus.*

(c) C'est apparemment à l'imitation de ce que *Messieurs Boileau, Racine*, &c. faisoient par rapport au fameux *Poëme de la Pucelle de Chapelain.*

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XCVIII.

Serò medicina paratur
Cum mala per longas invaluere moras.
Ovidius.

JE puis appliquer la réflexion, par laquelle j'ai fini l'article pénultieme de ma derniere feuille, à un *nouveau projet qui vient d'être formé à Londres*, & qui s'éxécutera suivant les apparences au bien de toute la Nation. Je veux le proposer ici à tout autre Païs ; mais quoiqu'il ne soit pas plus impraticable ailleurs qu'à *Londres*, je crains que semblable aux remedes dont j'ai parlé dans l'endroit ci-dessus mentionné ; il ne convienne moins au temperament des autres Peuples qu'à celui des *Anglois*.

Voici de quoi il s'agit : L'Auteur du Projet ayant remarqué que le *Dimanche* n'est pas aussi sanctifié qu'il devroit l'être, & que la plûpart des Eglises sont désertes, s'est appliqué à chercher la cause de ce désordre. Sans entrer dans les causes prémieres, qui sont, sans doute, l'Irréligion & l'oubli des intérêts éternels de l'ame, il a trouvé que l'amour de la promenade, & *l'envie de prendre l'air*, est une des principales raisons qui font négliger l'Office divin. On voit le peuple sortir en foule hors de la Ville. Les Cabarets & les lieux de plaisir voisins de *Londres*, sont remplis d'une multitude de gens qui ne pensent qu'à se réjoüir. Il a compté *pendant un mauvais tems, cent cinquante Passans sur le Pont de Londres, dans l'espace d'une minute*. Cela est innombrable dans un beau jour. Mais qu'on en diminuë même un tiers, l'un portant

tant l'autre, il reſtera *cent Paſſans par minute.* C'eſt *ſix-mille dans une heure.* Si l'on compoſe ſeulement le jour de *dix heures*, ce ſera *chaque Dimanche ſoixante-mille ames qui paſſent ſur le ſeul Pont de Londres.* Or il y a pour le moins dix autres paſſages à *Londres* qui ne ſont pas moins remplis. Cependant pour ne rien éxagérer, on en veut bien rabattre un tiers; ce ſera toujours *quatre-cent-mille ames.* Qu'on compte enſuite tous ceux qui s'embarquent ſur la Riviere, & ceux qui ſortent par des paſſages détournez, dont le nombre eſt infini dans une Ville qui n'eſt murée d'aucun côté. Sans éxagération l'on peut faire monter ce dernier compte à *quarante-mille.* Voilà donc *cinq-cent-mille ames qui ſortent régulierement de Londres chaque Dimanche.* Si ce calcul n'étoit pas juſte, c'eſt qu'il y en auroit en effet beaucoup davantage.

Mais ſuppoſons *cinq-cent-mille perſonnes* qui jugent à propos de donner une partie du Dimanche à la promenade. Seroit-ce une choſe qui dût les chagriner, que de leur faire paier chacun *un ſol* pour le plaiſir qu'ils vont prendre? Il n'y auroit pour cela qu'à planter des *Turnpikes* (*a*) à tous les paſſages, & des gens pour récevoir cette contribution. La dépenſe n'en ſeroit pas bien conſidérable. Il ſeroit juſte auſſi que ceux qui ſortent pendant que le Service divin ſe fait actuellement, paiaſſent quelque choſe de plus. Suppoſons qu'on leur fit paier le double; c'eſt-à-dire, *deux ſols.* Le Service dure environ *deux heures & demie*, en comptant celui du matin & du ſoir. C'eſt un quart d'augmentation ſur les dix heures dont on ſuppoſe le Dimanche compoſé. Par conſéquent le produit de toutes ces ſuppoſitions monteroit à *ſix-cent-vingt-cinq-mille ſols.* or 625000. *ſols*
font 31250. *livres.*

Il

(*a*) C'eſt le mot *Anglois.* Je n'en ſçais pas d'autre en *François* que *Tourniquets.*

Il y a *cinquante-deux Dimanches dans l'année*, par lesquels si l'on multiplie

31250.

on trouvera 1625000. *livres.*

Il est certain que voilà une fort belle somme levée sans peine, & sans murmure; car qui osera se plaindre, lorsqu'on lui représentera qu'il est Chrétien, & que cette qualité l'obligeant à certains devoirs à l'égard de Dieu & des hommes, il doit se soumettre volontiers à la peine légere qu'on lui impose, parce qu'il les observe mal? Si l'on demande à quel usage cette somme sera destinée, l'Auteur du Projet répond, que ce doit être à la *réparation des Eglises, des Edifices publics, des Hôpitaux, des Quais, des Ruës, des Ponts, à la nourriture des Pauvres; enfin à l'établissement de mille choses utiles ou agréables au Public.* Et ce Plan est si peu chimérique, qu'on ne le propose à *Londres*, qu'après qu'il a déja été établi (*a*) à *Edimbourg* & à *Norwich*, où il s'exécute heureusement avec l'approbation & par l'autorité des Magistrats.

Un autre Ecrivain, qui ne paroît pas moins zélé pour le bien de sa Patrie, a publié dans le même tems un *Ouvrage du même goût*, (*b*) dans lequel „ il donne de nouveaux moiens pour rendre l'ar„ gent plus commun, pour augmenter le commer„ ce, prévenir les longs crédits & les mauvaises „ dettes, diminuer les taxes, acquitter les dettes „ nationales, & pour encourager, dit-il, les deux „ sexes au mariage. Il nous seroit impossible de le suivre, dans le détail où il entre de mille particularitez qui ne regardent que l'*Angleterre*; mais le calcul qu'il fait par rapport au mariage mérite de n'être pas négligé. Après avoir fait remarquer l'a-

(*a*) *London made easy, or a schema for paging off the orphans, workhouse an allother city debts &c. by J. Southall.* Chez *J. Wilford.*

(*a*) *An Essay to make money plentiful, to increase Trade &c. by Jacob Vanderlint.* Chez *Cox.*

l'*aversion que les Anglois ont aujourd'hui pour le mariage*, & en avoir rapporté les principales raisons qui sont prises de la *décadence du commerce*, &c. il attribuë à ce réfroidissement des hommes pour le lien conjugal, la *corruption extréme qui regne à Londres parmi le beau sexe*. Le nombre des filles qui se livrent au desordre y est presqu'infini. Mais comme il espere que les moiens qu'il offre au Public pour faire rouler l'argent en abondance, & pour rétablir le commerce, vont faire renaître parmi les hommes le goût du mariage, il en prend occasion d'exhorter les femmes à tenir une conduite chaste & réglée, afin de contribuer de leur côté au succès de ce qu'il entreprend en leur faveur. » J'ai » rémarqué, leur dit-il, par une exacte observa» tion des listes de naissance & de mort, qu'il y » a communément en *Angleterre quinze personnes de* » *notre sexe pour quatorze du notre*. Ainsi, n'aiez » point d'inquiétude. Vous serez mariées. Il n'y » en a pas une qui doive craindre d'être oubliée. » Non-seulement chaque fille Angloise peut s'assu» rer qu'il y a un Mari pour elle en *Angleterre*, » pourvû qu'elle conserve fidelement son hon» neur, mais elles peuvent toujours compter qu'el» les auront à choisir, puisque de *quinze hommes* il » y en a un nécessairement qui doit être refusé. Si » l'on ajoûte à cela, continue-t-il, les *Etrangers*, » & sur tout les *François*, dont il se trouve tou» jours quelques-uns qui viennent nous enlever » quelqu'une de nos filles, on doit confesser qu'il » n'y en aura pas une seule à l'avenir, qui puisse » justifier son libertinage par la crainte de ne pas » trouver un Mari. . . . . .

Quoique parmi un grand nombre de morts qu'il y a eu à *Londres* depuis le 26. Février jusqu'au 26. Mars, il n'y en ait que *deux ou trois*, *dont j'ai déja parlé*, qui soient dignes d'éloge, la *grande vieillesse de M. William Thurmond & d'Eleonor Shaw*, mérite du moins quelque rémarque. Le prémier

est

est mort âgé de *cent-cinq ans*, après avoir été manchot l'espace de *quatre-vingt-quatorze ans*. Il avoit perdu le bras d'un coup de mousquet en 1640. à la *bataille de Naseby*. *Eleanore Shaw* finissoit sa *cent-dix-neuvième année*, lorsque la mort est venuë la délivrer de son emploi de Sage-femme, qu'elle exerçoit depuis plus de *quatre-vingt ans*, & dont elle avoit encore rempli toutes les fonctions deux jours auparavant. Elle faisoit gloire de ce qu'il n'y avoit personne dans son quartier qu'elle n'eût introduit dans le monde, & elle comptoit telle famille où elle avoit rendu les services de son emploi à *cinq ou six générations*. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle étoit en mourant la plus vieille personne du monde.

Tout ce qui surpasse les forces ordinaires de la Nature s'attire justement notre admiration. C'est par le même principe que l'*Angleterre* retentit encore des applaudissemens qu'elle a donnez à toutes les actions du *Prince d'Orange* pendant tout le tems qu'elle a été honorée de sa présence. Elle a vû avec étonnement dans un Prince qui est à peine sorti de la première jeunesse, les fruits les plus avancez de l'âge & de l'expérience. *L'esprit*, la *prudence*, la *douceur* & la *civilité*, sont quatre perfections qui semblent entrer à mesure égale dans chaque circonstance de sa conduite; & ce temperament forme un des plus beaux caractéres qui furent jamais. Ce n'est point la crainte d'être ennuieux qui m'empêche de justifier cet éloge par un grand nombre d'exemples; mais ma condition d'homme de Lettres me détermine à choisir celui qui est le plus honorable pour les Sciences.

Le *Prince* aiant pris occasion de son voiage de *Bath* pour voir toutes les curiositez qui se présentent sur la route, ne voulut pas passer si près d'*Oxford* sans se procurer la vûë de cette belle Université. Il fût reçu à quelque distance de la Ville par le Magistrat en Corps, qui le conduisit à la *Salle*

du Conseil, où *M. Skinner* le harangua d'abord au nom de la *Corporation*. Le Prince répondit d'une manière gracieuse, bût à la santé de tous les Habitans, & reçût le *droit de Bourgeoisie* dont la Patente étoit renfermée dans une boëte d'argent & accompagnée d'une paire de gands à frange.

Le même jour il fût complimenté par l'*Université*, qui lui tint le *discours de Saint-Pierre*: „ Nous „ n'avons point d'or, ni de choses précieuses ; „ mais ce qui est en notre pouvoir, nous vous „ l'offrons. On offrit là-dessus à *Son Alteſſe* le dégré de *Docteur en Droit*. Il l'accepta avec des marques singulieres de réconnoissance, & soit qu'il se fût préparé de longue-main à cette cérémonie, soit qu'il possede assez la Langue latine pour s'expliquer sur le champ avec facilité, il fit aussi-tôt ses rémerciemens dans un *discours Latin dont l'élégance fut admirée*. „ Je me connois, leur dit-il „ entr'autres choses, je sçais qu'étant sans lumie„ res & sans science, je ne mérite point l'honneur „ que vous m'accordez ; mais j'espere que l'amour „ que j'ai pour les Lettres suppléra dans ma per„ sonne au défaut du mérite. Il ajoûta, qu'aiant „ quitté ses Etudes il y a plus de quatre ans, on „ lui pardonneroit sans doute de ne pas s'expli„ quer en Latin avec autant de pureté que le de„ mandoit la présence d'un si grand nombre d'ha„ biles gens ; & qu'il étoit d'autant plus excusable, „ que dans l'ardeur de sa réconnoissance il ai„ moit mieux passer pour Ignorant que de ne pas „ leur faire connoitre ses sentimens par un té„ moignage public.

L'Université, charmée de voir le Prince attacher un si grand prix à ses faveurs, crût lui faire plaisir de les étendre jusqu'aux principales personnes de sa suite. Elle créa aussi *Docteurs en Droit Messieurs les Barons de Lynden, d'Aylva & de Grovestein, M. Godin Général Hollandois, M. Roseboom, Sir Clement Cottrel & M. Leg* fils de *Milord d'Armouth*,

mouth; tous Gentilshommes qui avoient l'honneur d'accompagner *Son Alteſſe*. On prétend que cette effuſion de graces n'étoit pas de ſaiſon, & que la *bonne Mere* (*a*) *Univerſité* manqua un peu de jugement dans l'excès de ſa joie. C'étoit diminuër la valeur du préſent qu'elle avoit fait au Prince, que de le communiquer en ſa préſence à tant de perſonnes qui lui étoient inférieures.

On fit voir enſuite à *Son Alteſſe*, les *Colleges*, dont les bâtimens ſont d'une beauté extraordinaire, le *Théatre* & les *Bibliothèques*. Il porta ſon jugement ſur tout ce qu'il vit, avec une délicateſſe de goût & d'expreſſion qui détruiſoit abſolument tout ce que ſa modeſtie lui avoit fait dire de ſon incapacité.

L'exemple de l'*Univerſité d'Oxford* a piqué celle de *Cambridge*. Le *Vice-Chancelier* de celle-ci eſt venu à *Londres* avec une partie de ſes Membres, pour offrir ſes dégrez au *Prince*, avec un *Livre compoſé de Vers à ſon honneur*. La *Societé Roiale* avoit déja rendu ſes devoirs à *Son Alteſſe* par la bouche de *Sir Hans Sloane*, Baronet, un de ſes plus anciens Membres, & des plus ſçavans. Il eût l'honneur de donner à dîner au *Prince*, & de lui montrer ſon *Cabinet de raretez, qui paſſe pour le plus curieux de l'Europe*; après quoi l'aiant conduit dans le *Cranecourt*, où ſe tiennent les Aſſemblées de l'Académie, *Son Alteſſe* ne dédaigna point de prendre place dans cette honorable Societé, & d'accepter la qualité d'un de ſes Membres.

Concluons cette Feüille par une *Epigramme de M. Addiſſon au ſujet des Dames de France*, laquelle n'a point été imprimée dans ſes Oeuvres, mais que les Compilateurs de ſa Vie (*a*) viennent de donner au Public. Il étoit du célèbre *Club* de *Kit-cat*, où

(*a*) C'eſt ainſi que les *Anglois* nomment toujours leurs Univerſitez; *Alma Mater*.

(*a*) *The life of Joſeph Addiſſon*, *p.* 110.

où tous les *beaux Esprits de Londres* s'étoient réunis. C'étoit une Loi parmi eux, d'écrire sur le Verre dont ils se servoient pour boire, quelques Vers à la louange des Dames qu'ils aimoient, ou qu'ils estimoient particulierement. On en trouve un grand nombre dans le *cinquieme Tome des Mélanges de Dryden*. Ceux de *M. Addisson* regardoient la *Comtesse de Manshester*, Epouse du Comte de ce nom qui étoit Ambassadeur à la Cour de *France*. Les voici, avec leur Traduction.

While haughty Gallia's Dames, tat spread
O'er their pale cheeks, an artful red,
Behold this beauteous stranger there
In native charms divinely fair:
Confusion in their looks they shewd,
And wish unborrow'd blushes glow'd.

„ Lorsque les fieres Beautez de *France*, qui „ couvrent leurs joues pâles d'un rouge artificiel, „ eurent vû cette belle Etrangere parmi elles, „ brillant de mille charmes qu'elle ne doit qu'à la „ nature; leur confusion parût dans leurs régards, „ & l'on vit cette fois-là sur leur visage une rou„ geur qui n'étoit point empruntée.

Un *Poëte François* qui auroit fait une Epigramme sur les mêmes circonstances, auroit peut-être attribué la rougeur de la Comtesse à la *honte de voir son teint naturel effacé par l'art des Dames Françoises*. C'est ainsi que ce qui paroît estimable au-deçà de certaines lignes, est quelquefois regardé d'un tout autre œil au-delà.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE XCIX.

Non tamen intùs
Digna geri, promes in scenam : Multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens.
Horat. de Art. Poet.

QUELQUE *Tragédie qui a été représentée trente-huit fois consécutives* sur le *Théatre de Drury-lane*, avec des applaudissemens soutenus, & un nombre de Spectateurs presque toujours égal ; qui a eu le même succès sur tous les Théatres où elle a paru ; dont il s'est débité *plusieurs milliers d'Exemplaires imprimés*, & qu'on ne lit pas avec moins d'ardeur & de plaisir qu'on ne l'a vû représenter ; une Tragédie qui s'est attiré tant de marques d'approbation & d'estime, doit faire naître à ceux qui en entendront parler, l'une ou l'autre de ces deux pensées ; ou *qu'elle est un de ces chefs-d'œuvre dont la parfaite beauté se fait sentir à tout le monde* ; ou *qu'elle est si conforme au goût particulier de la Nation dont elle fait ainsi les délices, qu'elle peut servir de régle certaine pour juger du goût présent de cette Nation pour les Spectacles.*

Je veux laisser à mes Lecteurs le plaisir de décider eux-mêmes sous lequel de ces deux Titres *Georges Barnwell* (a) a pû ravir tous les suffrages de la *Nation Angloise*. J'exposerai simplement le sujet, & j'y joindrai la traduction de quelques-unes des plus belles Scenes.

Le Héros de la Piece, est *Georges Barnwell*, de son

(a) The London Merchant, or the History of George Barnwell, by Mr. Lillo. Chez Jean Gray in cheapside.

ſon métier *Garçon-Marchand* de *Londres*. C'eſt un jeune homme ſage, & digne juſqu'alors de la confiance de ſon Maître. Il eſt aimé, ſans le ſçavoir, de *Marie*, fille unique du Marchand; & non moins heureux en amitié, il eſt uni par les liens les plus tendres avec *Truman*, garçon de Boutique comme lui, chez *Thorowgood* leur Maître commun. Une Courtiſane, auſſi méchante que belle, aiant vû paſſer ſouvent *Barnwell* avec des ſacs d'or & d'argent qu'il portoit en divers endroits de la part de ſon Maître, forme le deſſein de faire une dupe de ce jeune homme. Elle joint à ſes charmes l'adreſſe la plus conſommée. Elle réüſſit ſi heureuſement, que malgré les rémors du jeune Marchand, dont le cœur étoit encore droit & plein d'innocence, elle s'en fait aimer avec une paſſion extrême, & elle l'engage dès les prémiers jours à trahir la confiance de ſon Maître, en lui volant des ſommes conſidérables. *Truman* s'apperçoit que ſon ami *Barnwell* eſt agité d'une manière extraordinaire; & plus il fait d'efforts pour tirer de lui le ſecret de ſes peines, plus il rémarque à ſon air ſombre & inquiet qu'il a l'eſprit dans une ſituation violente; mais il ne vient point à bout d'en découvrir le ſujet. Cependant le tems arrive où il faut rendre compte au Marchand. *Barnwell* effraié par ſa conſcience, prend le parti de quitter furtivement la maiſon de ſon Maître, & laiſſe ſeulement un Billet à *Truman*, par lequel il lui confeſſe, que s'étant rendu coupable de vol, il fuit, pour ne retourner jamais. Le zélé *Truman* eſt au déſeſpoir de la fuite & du malheur de ſon ami. Il rencontre heureuſement *Marie* fille de *Thorowgood*, qui déja inquiete de l'abſence de *Barnwell*, veut ſçavoir abſolument ce qu'il eſt devenu. *Truman* lui en fait confidence, & cette tendre fille trouve auſſi-tôt le moien de cacher le déſordre à ſon pere, en fourniſſant elle-même la ſomme que *Barnwell* avoit volée. Son eſpérance eſt, qu'il pourra rentrer dans ſon devoir, lorſqu'il

ſera aſſuré que ſa faute ne ſera connuë que de ſon ami, à qui elle défend de révéler jamais l'intérêt qu'elle y prend : & elle le charge d'emploier tous ſes ſoins pour rétrouver promtement le fugitif.

Pendant ce tems-là *Barnwell* étoit allé chercher un azyle chez ſa Courtiſane. Mais n'aiant plus d'argent à lui offrir, il eſt reçu d'elle avec beaucoup de mépris. Elle affecte même de ne le pas connoître. Cette ingratitude lui perce le cœur. Il avoit un Oncle, riche & âgé, dont il étoit aimé tendrement, & qui l'avoit déja inſtitué ſon Héritier. Après quelques explications, la Courtiſane lui déclare nettement, que ne pouvant le recevoir chez elle s'il ne la paie bien, il faut, pour mériter ſes faveurs, qu'il aille voler ſon Oncle. *Barnwell* lui repréſente que l'entrépriſe eſt impoſſible. *Hé bien*, lui dit-elle, *qui vous empêche de le tuer ? Vous en joüirez plus vîte de ſon héritage.* Une propoſition ſi horrible fait frémir le jeune homme, mais l'éxécrable *Millwood* (c'eſt le nom de la Courtiſane) ne tarde guères à l'y faire conſentir. Il part, il étouffe tous ſes rémors, il aſſaſſine ſon Oncle. La Servante & le Valet de *Millwood* avoient entendu ſecretement le complot. L'horreur qu'ils en ont les porte de concert à l'aller découvrir au Marchand *Thorowgood* Maitre de *Barnwell*, & à lui apprendre par quels dégrez leur infâme Maîtreſſe avoit précipité ce jeune homme dans les derniers crimes. *Thorowgood*, pénétré de douleur, ſonge d'abord à prévenir le meurtre de l'Oncle, qui étoit un de ſes meilleurs amis. Il dépêche un Exprès pour l'avertir. Ce ſoin étoit déja inutile.

Barnwell, quoique mal accoûtumé au crime, avoit déja commis le parricide. Mais le rémors & la crainte l'aiant fait fuïr auſſi-tôt, il étoit révenu chez *Millwood*, les mains encore ſanglantes, & la peur imprimée ſur le front. Cette miſérable femme le voiant rentrer chez elle dans cet état, & jugeant bien que le coup étoit fait, lui demanda avec em-

preſſement s'il avoit eu ſoin d'aller au coffre-fort. Elle eſt fort ſurpriſe non-ſeulement d'apprendre qu'il n'a point eu le courage d'ajoûter le vol au meurtre, mais de l'entendre parler de l'action qu'il vient de commettre comme d'un attentat déteſtable dont il a autant de répentir que d'horreur. Elle l'accable de réproches & d'injures. Dans le trouble où elle le voit, déchiré par mille paſſions, & preſque hors de lui-même, elle conçoit bien qu'il n'aura point aſſez d'eſprit pour pourvoir à ſa ſûreté. Elle le prévoit qu'aiant eu tant de part au crime, elle ne peut manquer d'être enveloppée dans le châtiment; & cette penſée lui fait prendre ſur le champ une réſolution plus affreuſe que tout ce qu'on vient de lire: c'eſt de faire avertir la Juſtice qu'elle a chez elle un Meurtrier, qui y eſt venu chercher un azyle. Elle livre ainſi le malheureux *Barnwell*, qui eſt chargé de fers auſſi-tôt, & conduit dans une étroite priſon.

Elle ſe croit au-deſſus de toute crainte par ce barbare artifice; mais le Marchand *Thorowgood*, qui avoit été informé, comme j'ai dit, de toute ſa conduite, & qui avoit déja pris des méſures pour la faire arrêter, arrive avec des Gardes au moment qu'elle s'applaudiſſoit de ſa malignité. Elle emploie en vain mille nouveaux artifices pour lui faire prendre le change. Elle eſt livrée à la Juſtice. Rien n'égale ſa fureur & ſa rage, lorſqu'elle perd l'eſpérance d'échapper au ſupplice. Elle ménage auſſi peu le Ciel que les hommes. Enfin, le Procès étant conclu bien vîte, elle eſt condamnée a la mort, elle & *Barnwell*. La cloche ſonne, pour les avertir qu'il faut aller au gibet. Elle meurt comme une furieuſe, & *Barnwell* avec toutes les marques d'une ſincere pénitence.

Je ne dois pas oublier que *Barnwell* reçoit dans ſa priſon la viſite de ſon Maître *Thorowgood*, celle de ſon ami *Truman*, & celle de *Maria*, ſon Amante. Ces trois entrevûes forment trois Scenes auſſi tou-

touchantes que bizarres. *Thorowgood* lui parle en pere, qui a le cœur brisé de tendresse & de douleur; *Truman* en désespéré, qui voudroit mourir pour l'arracher à la mort & à l'infamie; *Marie*, en Amante éperdue, qui n'a plus rien à ménager en perdant un homme qu'elle adore.

Au reste, il n'y a pas un seul trait dans cette exposition qui ne se passe aux yeux des Spectateurs. La séduction de *Barnwell* dans la maison de *Millwood*, le vol de l'argent chez *Thorowgood*, le meurtre de l'Oncle, &c. Tout s'exécute sur le Theatre, sans aucun égard pour l'*unité de tems & de lieu*. On suppose que le meurtre se fait dans un Bois à quelque distance de la Ville; que la maison de *Thorowgood* est dans un quartier de *Londres* éloigné de celui de *Millwood*, la Prison dans un autre, &c. Enfin, l'imagination des *Anglois* est si favorable à cette Piece, qu'elle supplée à tous les défauts de justesse & de vraisemblance.

J'avois compté de pouvoir faire entrer dans cette feuille *quelques Scenes* de cette Piece, & d'y ajouter même les *réflexions qui ont été publiées à Londres sur ce sujet*. Mais le peu d'espace qui me reste, m'oblige de les remettre à quelques-unes des Feuilles suivantes. Je finirai celle-ci par *deux traductions plus courtes*, qui n'auront pas moins d'agrément.

On n'ignore nulle part quel est aujourd'hui le *goût des Anglois pour les Ouvrages de Politique*. Ce goût a passé des Grands au Peuple. On a plusieurs *Dissertations politiques*, composées par des *Barbiers*, des *Cordonniers*, & d'autres Ecrivains du même rang. Personne ne s'en plaint, & le pis qu'on ait fait jusqu'à présent, c'est d'en rire. Il n'en est pas de même de quantité d'autres personnes, que les gens sensés croient capables d'employer mieux leur tems, & de servir plus utilement leur Patrie que par des Systêmes chimériques de réformation & de Gouvernement. Voici les *plaintes d'un sincere amateur du bien public*.

„ J'ai lû dans quelqu'Auteur, qu'à force d'étu-
„ dier *Homere*, un homme d'eſprit y avoit trouvé
„ les *principes de tous les Arts & de toutes les Scien-*
„ *ces*; & qu'un autre avoit entrépris de tirer de
„ *Virgile* un *plan exact du gouvernement de l'Egliſe*.
„ Si je reglois le jugement que je dois porter de
„ tous nos *Papiers politiques*, ſur le crédit où je les
„ vois parmi ceux qui les liſent, je m'imaginerois
„ non-ſeulement qu'ils ſont excellens dans leur
„ genre, mais qu'ils contiennent tout ce qui ſe
„ peut trouver ailleurs d'*agréable* & d'*utile*. Publie-
„ t-on quelqu'autre Ouvrage où *la force & la clar-*
„ *té du raiſonnement* ſe trouvent jointes à *la beau-*
„ *té de l'expreſſion*, on le réjette comme s'il étoit
„ plat & inſipide, ou du moins comme s'il n'étoit
„ pas digne d'une certaine attention. Au contrai-
„ re, s'il paroît un *Ecrit politique*, ſans force,
„ ſans tour, & ſans graces, la preſſe y eſt toujours;
„ & l'on prétend trouver tant de force & de beau-
„ té dans le ſujet, qu'il n'a pas beſoin d'autres or-
„ nemens. Les ſujets ſérieux ne plaiſoient point
„ autrefois aux jeunes gens, & aux perſonnes d'un
„ temperament vif; aujourd'hui la jeuneſſe & les
„ perſonnes les plus gaies & les plus vives, trou-
„ vent du goût aux compoſitions ſérieuſes, pour-
„ vû que la *Politique* en ſoit le ſujet. Le regne des
„ *Belles-Lettres* eſt paſſé. Les *Muſes* ne ſont plus de
„ ſaiſon. Les *Romans* mêmes ont perdu la vogue.
„ Les *Petits-Maîtres*, les *Poëtes* & les *Belles*, n'ont
„ plus d'ardeur que pour la lecture de *Caleb d'An-*
„ *vers* & de *M. Osborne*. (*a*). Je puis apprendre au
„ Lecteur une vérité étrange, qui ſuffira pour lui
„ faire connoître tout d'un coup le *goût de Londres*.
„ Le *Docteur Swift* publia une *Piece d'eſprit* il y a
„ ſix mois, & tous les Exemplaires ſont encore
„ dans le magazin du Libraire.

„ Le

(*a*) Noms ſous leſquels paroiſſent les deux plus *fameux Jour-*
naux politiques de Londres le *Craftsman* & le *London Journal*.

„ Le *goût des gens pour le mérite personnel*, répond „ au *goût qu'ils ont pour les Ecrits*. Ceux qui n'ont „ d'estime que pour les matières politiques, regle- „ ront là-dessus l'opinion qu'ils se forment des ca- „ ractéres. Si un Ecrivain pésant peut passer à nos „ yeux pour délicat, & un excellent Ecrivain pour „ grossier, par la seule raison qu'ils ont les mê- „ mes sentimens que nous, ou qu'ils en ont de „ différens, il arrivera de même que les hommes „ ne nous paroîtront justes & honnêtes, qu'au- „ tant qu'ils entreront dans nos vûës & dans nos „ mésures. Une Brochure d'une feuille, publiée à „ propos, établit la réputation d'un Auteur, & le „ constituë homme d'esprit, sans l'ombre du mé- „ rite. Une Election est comme le creuset de la „ Vertu. Un Infidele & un Débauché n'a qu'à „ donner sa voix au Parti qui la demande, pour „ en obtenir des Certificats de Réligion & de bon- „ nes mœurs. Un autre qui la réfuse, a beau pos- „ seder les plus rares qualitez; il passera dans l'es- „ prit de ceux contre lesquels il se déclare, pour „ le plus misérable & le plus abandonné de tous „ les hommes. Que les mêmes personnes changent „ de parti la semaine d'après, ils réprendront leurs „ véritables caractéres; à peu près comme il arri- „ vé dans certaines opérations chymiques, lorf- „ qu'une seule goute qu'on laisse tomber dans la „ liqueur la plus claire la rend trouble & obscure; „ & qu'une autre goute de composition différen- „ te, la rétablit dans sa prémiere clarté.

J'ai parlé de *deux Traductions*, & l'espace me manque pour achever la *prémiere*. Le reste ne sera pourtant que différé.

LOGOGRYPHE.

Sur tout vivant j'exerce un Empire sévere;
Aucun sans moi n'arrive à son terme fatal:
Mais parmi les Humains nul n'est assez sincere,
Pour

Pour oſer en public s'avoüer mon Vaſſal.
Ami Lecteur, c'eſt ton Ouvrage
De troubler tour à tour l'ordre de mes ſept pas
Pour rencontrer dans quelqu'autre aſſemblage
L'effet de la douleur; l'ornement des *Bayards*;
L'objet ſur qui *Philis* arrête ſes regards,
Dès qu'une vive ardeur ménace ſon viſage.
Je t'apprendrai quel fût un jeune audacieux,
Qui, s'il m'eût écoutée, auroit été plus ſage.
Je te nomme un Metal commun chez nos Aieux,
Mais dont la mode a preſque éteint l'uſage,
Grace au Chimiſte curieux,
Souvent cinq de mes pieds entrent dans ſon langage.
Quatre ont un ſort plus glorieux,
Le Roi de ſon plaiſir les déclare engagé.
Cinq couvrent tous les chefs éxiſtans ſous les Cieux.
Pouſſant plus loin, Lecteur, je ſçais qu'en ton jeune âge
On t'a dit, qu'une Reine eût mille ſoins pieux
Pour éterniſer ſon Veuvage:
Je te rends ſon Etat. Te dirai-je encor mieux?
De ma totalité fais un nouveau partage,
Tu trouveras l'Auteur ingénieux,
Qui fixa des *François* l'eſprit judicieux,
Pour rendre à *Thalomène* un légitime hommage.
Reçois enfin pour mes adieux
Une étrange métamorphoſe:
Je ſuis, & moins que peu de choſe,
Et Hanse des Banquets des Dieux.

Par le P. de S. C.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-ſtraat. 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE C.

Hæc placuit semel, & decies repetita placebit.

Horat. de Art. Poët.

JE n'oublie point que j'ai fait une promesse qu'il faut remplir. J'ai *quelques Scenes de Georges Barnewell* à traduire, & je m'imagine que ce que j'ai déjà dit de cette Piece, peut les faire désirer. Et quoique je ne puisse donner ici cette traduction, sans m'exposer à mettre dans ma feuille un peu *moins de variété* qu'à l'ordinaire, je crois mes Lecteurs bien dédommagés par l'agrément de ce que je vais leur offrir.

SCENE III. *du premier Acte.*

MILLWOOD *à sa Toilette.*

LUCIE, *sa Suivante.*

MILL. Comment me trouves-tu aujourd'hui, Lucie?

LUCIE. O, divine, Madame! Encore un peu de rouge; & rien ne pourra vous résister. Mais vous avez quelque vûë sans doute, dans le soin extraordinaire que vous prenez aujourd'hui de votre teint & de votre parure. C'est quelque nouvelle conquête que vous méditez.

MILL. Tu as raison de dire, qu'une conquête seroit quelque chose de nouveau.

LUCIE. Non pas pour vous, Madame, qui en faites tous les jours. Mais pour moi... Oh je sçais bien que je ne dois jamais m'attendre.... *Elle se regarde dans un miroir.* Une pauvre malheureuse comme je suis.... Mais pour vous, Madame, votre esprit & votre beauté....

MILL. Ont commencé à me rendre misérable, & font que je le suis encore aujourd'hui. Les hommes se picquent de générosité à l'égard les uns des autres; mais avec nous, ils sont tous autant de vilains & d'hypocrites. Ils n'ont d'estime & de considération pour nous, qu'autant qu'ils nous sentent capables de contribuer à leur plaisir.

LUCIE. Il me semble, Madame, que vous ne prenez pas les choses du bon côté. Car n'est-ce pas eux qui font toute la dépense? Et je suis bien sûre, que c'est notre faute si nous n'avons pas notre part au plaisir.

MILL. Tais-toi, nous ne sommes que les Esclaves des Hommes.

LUCIE. Et moi je trouve que ce sont les hommes qui sont nos esclaves; car ne les mettons-nous pas à contribution?

MILL. Les Esclaves n'ont rien en propre, pas même leur propre personne. Tout est au Vainqueur.

LUCIE. Vous êtes extrêmement despotique dans vos principes.

MILL. Je voudrois que mes conquêtes fussent aussi entieres que celles des Espagnols dans les Indes. Voiez-les; après avoir dépouillé les naturels du Païs de tous leurs biens, ils condamnoient encore ces misérables à travailler aux mines toute leur vie, pour leur en acquerir davantage.

LUCIE. Chacun a son goût. Pour moi, Madame, je ne trouverois point votre système de gouvernement du mien. Il y a des emplois plus doux que je voudrois donner à mes Sujets, aussi-bien en bonne Politique qu'en bonne Justice.

MILL. Tais-toi, te dis-je; ta folle simplicité m'irrite. Considere que c'est une maxime généralement établie parmi les hommes, qu'une femme sans vertu, comme un homme sans honneur, est capable des actions les plus indignes. Cependant quelle peine ne prennent-ils pas, quels artifices ne met-

mettent-ils pas en usage pour séduire notre innocence, & pour nous rendre méchantes & méprisables, même à leurs propres yeux ? N'est-il pas juste par conséquent, que les vilains pour leur punition nous trouvent telles qu'ils ont tâché de nous rendre?... Mais le réproche de leur conscience les rend soupçonneux, & fait qu'ils se tiennent sur leurs gardes. C'est ce qui est cause aussi, que nous ne pouvons guères prendre avantage que de la plus jeune & de la plus innocente partie de leur sexe, qui ne craignent rien de la part des femmes, parce qu'ils ne leur ont point encore fait d'injure.

LUCIE. Pour cela, Madame, je crois comme vous, que les jeunes sont toujours les meilleures.

MILL. J'en ai trouvé un, tel qu'il me faut, ou je suis extrêmement trompée. Je l'ai vû passer plusieurs fois avec des sommes d'argent considérables; d'où je conclus qu'il est emploié dans des affaires de conséquence.

LUCIE. Est-il d'une jolie figure ?

MILL. Oüi, oüi, le Nigaut n'est pas mal tourné, & il a le visage fort révenant.

LUCIE. De l'âge, de....

MILL. Dix-huit ans.

LUCIE. Bon ; voilà une fortune complete. Innocent, beau, & de l'âge de dix-huit ans!.... Quoi, si vous le ménagez bien, je prévois que vous l'allez tenir deux ou trois ans dans vos filets.

MILL. Si je le ménage bien, je ne ferai pas si long-tems à finir l'affaire avec lui. Comme il y a déja quelques jours que je le couche en jouë, l'aiant rencontré hier, je m'arrêtai tout d'un coup vis-à-vis de lui, & le régardant fixement avec les yeux que tu sçais, je lui demandai son nom. Il rougit, & me faisant une profonde révérence, il répondit; *Georges Barnwell*. Je lui demandai pardon de la liberté que j'avois prise, & je lui dis qu'il étoit la personne que je cherchois depuis long-tems, & à qui j'avois une affaire importante à communiquer

dans un tems propre & dans un lieu convenable. Il me nomma un Cabaret : je lui parlai d'honneur & de réputation, & je lui proposai de venir à ma maison. Il avala l'amorce, il me donna parole de venir, & voici à peu près l'heure où je l'attens. (*On frappe à la porte.*) Quelqu'un frappe. Ecoutez bien, je ne suis au logis de tout le jour pour personne au monde que pour lui.

LUCIE. Si c'est lui, je commence à bien augurer pour lui de son exactitude.

(*Lucie sort.*)

MILL. *continuant de se parer avec un air d'empressement.* Il faut que les petites affaires fassent place aux grandes ... & je suis bien trompée si celle-ci ne devient de quelque importance pour moi ... & pour lui aussi, ayant que nous ayions tout-à-fait terminé l'un avec l'autre. ... Mais voions un peu de quelle manière je le recevrai. ... Attendez. ... A qui est-ce que j'ai à faire ici ? A un jeune homme, timide & innocent. Il n'est pas question de l'aller décontenancer d'abord. ... Mais, si je me connois un peu à l'air des gens, il est d'un tempérament amoureux, & avec un peu de secours il viendra à bout peu à peu de sa modestie. Je veux me fier à la nature, qui ne manque pas de faire des merveilles dans ces occasions. Si paroître ce que l'on n'est pas, pour faire mieux goûter ce qu'on est, & dire précisément le contraire de ce que l'on pense, est un effet de l'art dans les femmes, je n'entens rien à la nature.

Barnwel entre, introduit par *Lucie*. Cette Scene qui contient la *séduction de ce jeune homme*, est d'un tour tout-à-fait ingénieux & agréable; mais la *bienséance Françoise*, plus rigoureuse que celle d'*Angleterre*, ne me permet pas de la traduire. Celle qui représente les agitations & les remors de *Barnwell*, lorsqu'étant de retour au logis, après avoir perdu son innocence, il médite les tendres réproches de son ami *Truman*, & de toute la famille de son

Mai-

Maître, à qui ſon abſence avoit cauſé beaucoup d'inquiétude pendant toute la nuit, eſt d'une beauté ſinguliére. Mais je ne me ſuis pas propoſé de traduire tout. Voions le pauvre *Barnwell* enfoncé beaucoup plus avant dans le déſordre, ſorti de la maiſon de ſon Maître qu'il a volé, mal reçû par *Millwood* qui ne veut pas le ſouffrir ſans argent, & porté enfin par le déſeſpoir où l'amour & la pauvreté le réduiſent, à aſſaſſiner un Oncle, qui lui tenoit lieu de Pere. *La Scene repréſente des Allées d'Arbres à quelque diſtance d'une Maiſon de Campagne.*

SCENE III. *du troiſiéme Acte.*

BARNWELL, *ſeul.*

Il me ſemble que le jour s'eſt tout d'un coup obſcurci. C'eſt le Soleil qui ſe cache derriere quelque nuée, ou qui a précipité ſon cours, pour n'être pas témoin de l'action qu'on me condamne à commettre. Depuis que je me ſuis mis en chemin pour accomplir ce déteſtable deſſein, je crois ſentir à tous momens la terre qui tremble ſous mes pieds. Le Ruiſſeau que je viens de paſſer, & dont la chûte forme dans cet endroit une caſcade naturelle, m'a épouvanté par un bruit que j'ai trouvé cent fois agréable dans une autre ſituation d'eſprit. Si je ne ſçavois, que j'ai l'imagination troublée, j'aſſûrerois que parmi le murmure de l'eau j'ai entendu les ſons de meurtre & d'aſſaſſinat. L'air, la terre, l'eau, me paroiſſent triſtes & conſternez. Mais je n'en ſuis point ſurpris. La chûte d'un honnête homme eſt un châtiment pour l'Univers, & une plaie ſanglante pour la Nature. Pitoiable miſéricorde du Ciel! Qu'avez-vous donc réſolu de faire de moi? Le Frere unique de mon Pere, celui qui m'a tenu lieu de Pere depuis mon enfance, qui m'a élevé avec une tendreſſe extrême, & qui n'a rien aujourd'hui de plus cher que moi, c'eſt lui que je viens chercher avec la réſolution formée de l'aſſaſſiner. Mes cheveux ſe dreſſent d'horreur

en y pensant. Le coup n'est pas encore exécuté. Quoi? Ne renoncerai-je pas à cet affreux dessein? Qui empêche que je ne quitte un lieu... (*Il fait quelques pas pour s'en aller, & s'arrête aussi-tôt.*) Mais où irai-je! Oh! misérable, où iras-tu? La porte de mon Maitre est fermée pour moi, sans argent Millwood, ne veut plus me souffrir, & la vie est un tourment qu'il m'est impossible de supporter sans elle. Elle a pris une si ferme possession de mon cœur, elle y domine si impérieusement!.. Ha, oüi, voilà la cause de tous mes crimes & de toutes mes douleurs: c'est quelque chose de bien plus que de l'amour, c'est la fièvre de mon ame, c'est une rage dans mes désirs.... En vain la nature, la raison, la conscience, s'y opposent; cette furieuse passion renverse tout devant elle, & me pousse aveuglément à la débauche, au vol & au meurtre. O conscience! Que tu es un foible guide pour la vertu! Tu nous fais sentir lorsque nous nous égarons, mais quel pouvoir as-tu par toi-même pour arrêter notre course?... Ha...je vois mon Oncle qui s'avance dans une de ces allées... Il est seul... Déguisons-nous. (*Il se couvre le visage d'un masque.*) C'est l'heure qu'il prend ordinairement pour faire ses prieres. Hélas! C'est ainsi qu'il prépare tous les jours son ame pour le Ciel; tandis que je.... Mais qu'ai-je à faire désormais avec le Ciel? Ha, conscience! point de remors. (*Il acheve de se déguiser, il tire de sa poche un pistolet, & il quitte le Théatre comme pour s'aller cacher derriere quelqu'Arbre.*)

SCENE IV.

L'ONCLE *entre.*

Si j'étois superstitieux, j'appréhenderois quelque danger caché, & je ne croirois pas la fin de mes jours bien éloignée. Je me sens appésanti par une affreuse mélancolie. Mon imagination n'est remplie ce soir que de fantômes & d'images de morts. Je croiois

croiois voir à ce moment un Spectre au milieu de ces arbres. L'impreſſion m'en demeure encore. Mais je ne veux point faire d'efforts pour l'éloigner. Le ſage ſe prépare à la mort en ſe familiariſant avec ſon idée. Quand on a aſſez de réſolution pour tenir le miroir de près, & qu'on conſidere avec une vive attention dans l'état de ceux qui ont ceſſé de vivre, celui, auquel on doit s'attendre à ſon tour, il n'y a ni paſſion déréglée, ni déſir vicieux qui ſe préſente, pour interrompre une ſi ſérieuſe méditation. L'ame elle-même oſe à peine ſe mouvoir. Le ſang ſe réfroidit, & marche lentement dans les veines. Tous les ſens ſont en ſilence. Immobile d'horreur & de ſaiſiſſement, on eſt déjà comme ſemblable aux objets lugubres dont on s'entretient. Cependant la curioſité vient enſuite réveiller l'ame, & la porte à faire pluſieurs récherches ſur ce qui l'occupe. (*Barnwell réparoît pendant ce diſcours, & préſente de tems en tems ſon piſtolet, qu'il retire auſſi-tôt.*) O mort! myſtérieuſe puiſſance, qui te fais connoître tous les jours par tes effets, & qui n'es compriſe néanmoins que de ceux qui les éprouvent, que dirai-je que tu es? Cet eſprit ſi étendu que l'homme reçût en partage, qui embraſſe la terre d'une ſeule penſée, qui en pénetre juſqu'au centre, & qui s'éleve delà juſqu'au-deſſus des Etoiles, entréprend en vain de pénétrer les nuages épais dans leſquels tu te caches. Il n'apperçoit rien de toi qui puiſſe même aider ſes conjectures, & s'il n'a point d'autre lumiere, il ne tire rien de certain de ſes réflexions, que la peine d'un travail inutile. (*Barnwell aiant préſenté encore une fois ſon piſtolet, le jette enfin par terre.*)

BARNWELL. Ah! c'eſt une choſe impoſſible.

L'ONCLE. Un homme ſi proche de moi, armé & maſqué? (*L'Oncle tire ſon épée, & Barnwell preſſé tire un poignard dont il lui perce le ſein.*)

BARNWELL. Il le faut donc, puiſqu'il n'y a point d'autre voie.

L'ON-

L'ONCLE *tombant.* Oh! je suis assassiné. Dieu plein de clémence! écoutez la priere de votre serviteur expirant. Répandez vos plus précieuses bénédictions sur mon cher Neveu. Pardonnez à mon Meurtrier, & recevez mon ame entre vos bras.

Barnewell jette ici son masque, & pénétré des dernieres paroles de son Oncle, il se précipite sur son corps qu'il embrasse en lui addressant les choses *les plus tendres*, & j'ose dire en même-tems *les plus terribles*; car c'est le *caractere particulier des Anglois* de sçavoir joindre merveilleusement ces deux sortes de sentimens. (a)

Je suis fâché que les bornes de cette feuille ne me permettent pas d'ajouter le reste de ce que j'avois *résolu* de traduire de cette Piece. Il y a encore quelques Scenes dont la singularité ou la beauté méritoit d'être relevées.

EPIGRAMME

imitée du Latin de Muret.

Contre les Poëtes lascifs.

Se peut-il obscènes Rimeurs,
Que vous soiez au fond doüez de bonnes mœurs;
Tandis que vous chantez le Vice sans scrupule?
Si vous êtes des Saints, par où le connoit-on?
Quiconque écrit comme *Catulle*,
VIT rarement comme *Caton*.

M. d. F.

Le *mot général du dernier Logogryphe* est *la* CRAINTE.

(a) C'est la seule des *idées d'Aristote* qu'ils adoptent & qu'ils suivent. Ils sçavent même unir quelquefois *l'agréable & le terrible*: témoin le bel endroit du *Caton*, qui finit ainsi: *Eternity thou pleasing dreadful thought!*

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER CLOOT.
Libraire dans le Spuy-straat. 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE CI.

Non eos qui plurimas pecunias possident, & custodiunt, felices duco : Sed qui parate quam plurimas juste possit, & plurimis præclarè uti, hunc ego felicissimum arbitror, atque etiam ipsas ejus pecunias.

Xenoph. de Instit. Cyri l. 8.

ON trouve dans les Historiens *Anglois* un *trait si honorable pour le commerce*, & si peu connu des Etrangers, qu'il peut me fournir le sujet d'un Article intéressant.

Pendant les trois années que *Philippe II.* avoit employées à former cette prodigieuse Flotte (*a*) qui sembloit ménacer l'*Angleterre* de sa ruine, & dont le sort excita à la fin la pitié (*b*) de ceux dont elle avoit été la terreur, l'*Espagne* avoit été obligée, pour fournir aux frais d'une si grande entrépriſe, de remplir plus d'une fois ses coffres. Entre ceux qui l'assistèrent de leur argent, la *Banque de Genes* se laissa entraîner par l'espérance d'un gros intérêt, à lui promettre une somme si considérable, qu'elle auroit pû rendre les préparatifs de la Flotte beaucoup plus prompts, & augmenter par conséquent l'embarras des *Anglois*. La *Reine Elisabeth* n'apprit point cette nouvelle sans inquiétude. Ses affaires étoient

(*a*) Elle étoit composée de *cent-trente vaisseaux*, chargez de *vingt-mille soldats*. Ce fût en 1538. qu'elle mit en mer.

(*b*) Je ne garantis pas la vérité de cette réflexion. C'est *l'Historien Anglois d'Elisabeth* qui nous en assûre ; mais quelqu'un pourroit douter que la *compassion* fût le plus vif sentiment des *Anglois*, lorsqu'ils apprirent que la tempête & l'*Amiral Drake* les avoient délivrez de la *Flote Espagnole*.

étoient en désordre. Il falloit des forces présentes, pour être en garde à tous momens contre une attaque, dont le tems étoit incertain. Elle manquoit de Vaisseaux & de Soldats. Enfin, la nécessité lui fit prendre un parti fort extraordinaire. Elle envoia *Walsingham*, son fidèle Ministre, vers le *Corps des Marchands de Londres*, pour leur communiquer son embarras, & leur demander leur sécours & leur conseil. Sa vûë étoit peut-être de les engager par cette marque de confiance, à lui ouvrir leurs bourses; mais la chose réüssit autrement.

Ces riches Citoiens, aussi flattez de la considération que leur Reine marquoit pour eux, que sensibles au danger de leur Patrie, résolurent ensemble de faire un essai de leur crédit, auquel ils n'avoient jamais pensé. Ils écrivirent à leurs Commis & à leurs Facteurs de *Genes* d'emploier toute l'influence que les intérêts de commerce leur donnoient sur les *Genois*, pour les porter à rompre le Traité qu'ils avoient avec l'*Espagne*. Cette manière de négocier parût nouvelle au Sénat & à la Banque de *Genes*: „ mais après avoir mûrement pesé les choses, & considéré leurs véritables intérêts, ils „ préférerent l'amitié des *Marchands de Londres* à „ celle d'un Monarque qui se qualifioit du Titre „ fastueux de *Roi des deux Indes*.

Il n'est pas surprénant que des services de cette importance aient élevé la *condition de Marchand* au dégré d'honneur & de considération où elle est en *Angleterre*; jusques-là que les personnes de la plus haute naissance ne font point difficulté de s'y engager, & d'y borner toute leur ambition. Le frere du dernier *Comte d'Oxford* est mort *Facteur à Alep*. Celui du *Duc de Townshend* est actuellement *Marchand à Londres*; & *Mylord King*, *Chancelier d'Angleterre*, avoit, il y a deux ans, un de ses fils en apprentissage chez un riche *Marchand d'Amsterdam*. Ajoûtez, que soit pour encourager le Commerce & les Arts, soit pour acquerir plus de crédit parmi le

le peuple, quantité de Seigneurs se rangent sous un *Corps de Métier*, & s'y font inscrire comme s'ils en étoient membres. Ainsi vous verrez des *Ducs* & des *Comtes* qui ne rougissent point de la qualité de *Charpentiers*, de *Serruriers*, de *Maçons*, &c. C'est pour rélever encore la *dignité du Commerce*, que les *Anglois* ont soin de le faire considérer à leurs enfans, par tous les endroits qui peuvent l'annoblir. Ils ne les accoûtument pas seulement à le régarder comme une source d'abondance & de richesses ; mais l'honorant du nom de *Science*, dont ils prétendent trouver les principes dans la raison & dans la nature des choses, ils le leur représentent de bonne heure comme *le lien le plus ferme & le plus aimable de la société humaine.* C'est lui qui a commencé la connoissance & qui entretient la communication entre des Peuples aussi différens par leur Réligion & leurs coûtumes, qu'éloignez par leur situation. C'est lui qui fait comme circuler dans l'Univers les Arts & les Sciences, l'honnêteté & l'industrie, & qui par une mutuelle effusion de bienfaits, répand l'amour & la confiance depuis un Pole jusqu'à l'autre.

Il est certain qu'on ne pourroit accorder trop d'estime aux Marchands, si ces *louables effets du Commerce* étoient le motif de leur travail, ou du moins s'ils se joignoient à part égale avec cette misérable passion que *Virgile* nomme *auri sacra fames.* Mais le malheur est, que la *convoitise* aime à regner seule, & qu'il n'y a point de compagnie qu'elle souffre moins volontiers que celle des principes de morale. Les *Anglois* avec toutes les instructions qu'ils donnent à leurs enfans, ne parviendront point à leur faire chercher (*a*) autre chose à

Vera-

(*a*) *Impiger extremos currit Mercator ad Indos,*
Per mare divitias quærens, per saxa, per undas.

Ou, s'il m'est permis de citer quatre Vers d'une Piece plus longue que j'ai faite autrefois.

Du Marchand l'espérance avide
Pénetre au bout de l'Univers :

Vera-Cruz, & à *Porto-Bello* que des *Riesties* & des *Pieces de huit*. S'ils aiment quelque chose des Habitans de ce Païs-là, c'est leur or. Et si le hazard, plûtôt que leur intention, a fait qu'ils aient communiqué quelques-unes de leurs vertus aux *Peuples de l'Asie ou de l'Amérique*, on trouveroit peut-être, sans un examen trop rigoureux, qu'ils leur ont porté leurs vices, avec plus de succès, & bien beaucoup plus grand nombre. C'est un mal auquel ancien que le Commerce. Nous lisons, que les *Carthaginois* & les *Grecs* en étoient si persuadez, qu'ils ne permettoient point aux Marchands étrangers de fréquenter librément leurs Citoiens. Ce que *Plutarque* rapporte des *Epidauriens* est encore plus singulier. Ils appréhenderent tellement que leur Nation ne se corrompit par le commerce qu'elle étoit obligée d'entretenir avec les *Illyriens*, que pour éviter ce malheur, ils prirent le parti de choisir tous les ans un des plus graves Personnages de leur Ville, qu'ils envoioient seul en *Illyrie*, chargé des commissions de tous ses compatriotes, soit pour acheter soit pour vendre. Qu'on lise *Platon* dans sa *République*, & *Aristote* dans ses *Ethiques*; on verra que le prémier ne juge point à propos que dans un Etat bien ordonné les Marchands sortent de leur païs pour entreprendre le commerce étranger, avant l'âge de *quarante ans*, ni qu'on reçoive d'un autre païs des Marchands au dessous de cet âge; parce qu'il y a lieu d'espérer qu'ils seront alors moins disposez, ceux-là à se corrompre, & ceux-ci à communiquer leur corruption. *Aristote*, en reconnoissant le Commerce nécessaire, ne laisse pas de croire qu'il est dangéreux de recevoir les Marchands au nombre des Citoiens. Enfin, si l'on ne se dégoûte point de citations, j'ajoûterai que la plûpart des anciennes Républiques ont exclu les Marchands, non seulement de la Magistrature, mais même du Conseil;

&c.

L'avare intérêt qui le guide,
Le rapelle au milieu des Mers, &c.

& pour comble d'autorité, je renverrai mes Lecteurs aux *Pensées* (a) & aux *Canons de l'Eglise*, qui ont quelquefois traité fort mal le Commerce & les Marchands.

Reconnoissons néanmoins, après avoir ainsi proposé le *pour & le contre*, que tout ce qu'on peut dire au désavantage du Commerce, tombe uniquement sur ceux qui le corrompent par la maniere dont ils l'exercent; & que plus ce métier est commun, plus ceux-là méritent d'éloges qui s'efforcent, même inutilement, d'inspirer de si bonnes maximes à leur jeunesse.

Qui pourroit condamner par exemple, un *Plinte* tel que celui qu'on va lire, quand il devroit arriver par la corruption des hommes qu'il se glissât quelque défordre dans l'exécution? „ On ne s'apperçoit que trop, dit l'Auteur de la Piece que je traduis, que le nombre des Pauvres augmente sensiblement dans toutes les parties du Royaume. Tout le monde se plaint de l'importunité qu'on en reçoit dans les Villes, & sur les grandes routes. Il n'est pas moins certain qu'à *Londres* & dans les Provinces on n'a jamais vû tant de coupables exécutés à mort pour les crimes de *vol* & de *meurtre*. Tous ces maux viennent de la même cause, c'est-à-dire, de l'*oisiveté qui regne parmi le peuple*; & le bien public demande par conséquent qu'on se hâte d'y apporter du remede. Je ne prétens point que l'*Angleterre* soit tellement déchûe qu'il faille attribuer cette oisiveté du peuple à la décadence de nos affaires; mais il est visible que l'ouvrage manque à un grand nombre d'Ouvriers. Ils s'accoûtument ainsi à l'inaction; & les enfans qui naissent d'eux se trouvent encore

(a) J'ai lû dans *Saint Augustin*, & je retrouverois fort bien l'endroit: *Mercatores pavimenta mihi videntur veram pœnitentiam agere non posse*: & dans *Saint-Chrysostome*, un passage que je ne traduirai qu'en Latin: *Mercator Deo placere non potest: Nullus ergo Christianus sit mercator; aut si esse velit, projiciatur ab Ecclesiâ.*

„ core plus incapables de travail, faute d'uſage &
„ d'exemple. Telles ſont du moins les excuſes par
„ leſquelles ils prétendent juſtifier leur pareſſe. Il
„ n'y a point de moien plus ſimple & plus prompt,
„ pour leur ôter ces deux prétextes, que la pêche.
„ Ils n'ont pas beſoin d'inſtruction, ni de beau-
„ coup d'induſtrie, pour s'occuper ainſi utilement.
„ On en trouvera bien peu, même de ceux qui
„ ſont borgnes, aveugles, boiteux, manchots,
„ jeunes, foibles, hommes & femmes, qui ne
„ puiſſent être bons à quelque choſe, & gagner de
„ quoi vivre doucement, ſoit à peigner le chan-
„ vre & à le mettre en corde, ſoit à faire les filets,
„ à les réparer, à couper le liège, à faire des pa-
„ niers, & à cent autres ouvrages qui ſont néceſ-
„ ſaires ſans être difficiles, & qui emploieroient
„ tout d'un coup pluſieurs milliers de pauvres.
„ *Jean de Witt*, *Penſionnaire de Hollande*, aſſûre
„ qu'il y a conſtamment *quatre-cent cinquante-mille*
„ *perſonnes occupées à la Pêche* dans ce païs; & ſi
„ l'on fait attention combien cela en occupe d'au-
„ tres, pour les vivres & les autres beſoins néceſ-
„ ſaires, on conviendra qu'en ſuivant cet exem-
„ ple, nous nous trouverions bien-tôt délivrez
„ du mal dont nous nous plaignons.

„ Sur le pied que les choſes ſont aujourd'hui
„ dans l'*Europe*, il paroît clairement que le pouvoir
„ & les forces dépendent plus des richeſſes que du
„ nombre d'hommes. Une Nation qui veut ſe met-
„ tre en quelque conſidération parmi ſes voiſins,
„ doit emploier par conſéquent tous ſes Sujets,
„ d'une maniere dont elle ait quelque profit à ti-
„ rer, & ne pas ſouffrir que le moins qu'elle peut,
„ de ces fainéans & de ces vagabonds qui ne la dé-
„ dommagent point de ce qu'ils conſument. Si le
„ gain de l'induſtrie l'emporte ſur la conſomma-
„ tion de la fainéantiſe, un Etat doit croître né-
„ ceſſairement en forces & en richeſſes. Mais lorſ-
„ que le contraire arrive, il faut qu'il s'affoibliſſe

„ avec

„ avec la même certitude. Sans examiner lequel „ de ces deux cas eſt le nôtre, emploions ſeule„ ment *cent-mille perſonnes* à la pêche, ce qui n'eſt „ que la *cinquieme partie* de ce qu'on y emploie en „ *Hollande*, & ce qui ſeroit encore bien éloigné „ du nombre de nos pauvres; emploions-en, dis„ je, *cent-mille*, & faiſons monter chaque jour leur „ profit à *ſix ſols* ſeulement par tête; nous trouve„ rons au bout de chaque année les richeſſes de la „ Nation augmentées de *neuf-cent-mille livres ſter„ ling*, ſomme aſſez conſidérable pour mériter no„ tre attention & nos efforts. L'étenduë de nos côtes, l'abondance des Poiſſons qu'on y trouve con„ tinuellement, & la facilité avec laquelle nous les „ débitons dans les Païs étrangers, ſont autant de „ nouvelles preuves que l'eſpérance de cette aug„ mentation annuelle de nos révenus n'eſt point „ chimérique &c.

L'Auteur de ce Plan n'aura rien à déſirer, lorſque la *Pêche* ſera auſſi cultivée en *Angleterre* que l'*Imprimerie*. Il eſt ſorti de la Preſſe dans le cours du *mois d'Avril dernier quatre-vingt-cinq Ouvrages* différens, dont la plus grande partie roulent ſur les *affaires politiques*. Mais ce qui eſt encore plus ſurprénant, c'eſt qu'à la réſerve des *Sermons de feu M. Atterbury Evêque de Rocheſter*, & de la *Traduction du bel Ouvrage de M. Rollin ſur la maniére d'étudier les Belles-Lettres*, il n'y en a pas un qui mérite ſérieuſement l'attention du Public. Je n'en excepte pas les *Livres politiques*, qui au jugement de tout le monde ne contiennent plus qu'une froide répétition de ce qui a été publié mille fois ſous une autre forme. Il en eſt de même de toutes les *querelles de Parti*. Il y a un point où l'impuiſſance fait languir la haine. Pour les *Sermons du Docteur Atterbury*, leur ſuccès répond au mérite connu de l'Auteur. La plûpart roulent ſur des matiéres qui ſont à l'uſage de tous les Chrétiens, ſans diſtinction de Parti.

On n'a pas encore oublié dans ces Provinces la

fameuse dispute, survenue, il y a quelques années entre *M. de la C. ... Pasteur de l'Eglise Wallonne à la Haye, & M. Paul M. ... Ministre du St. Evangile*, au sujet d'un *nouveau Système sur le Mystère de la Trinité*, je n'entrerai pas en détail là-dessus, tant parce que l'affaire a fait trop de bruit pour être ignorée, que parce que les bornes de cette feuille ne me permettent pas de m'étendre aussi loin, que l'importance de la matière pourroit le demander. Cette même raison m'empêche de donner un Extrait aussi ample qu'il conviendroit d'un *nouveau Traité*, que *M. Pierre Humbert, Libraire à Amsterdam* débite actuellement, & qui pourroit bien faire revivre la dispute. Je me contente d'en donner ici le Titre, & d'y ajouter quelques réflexions sur la manière dont l'Auteur Anonyme traite son sujet. Le voici: *Exposition de la Doctrine orthodoxe sur le Mystère de la Trinité, avec un court examen du nouveau Système de M. Mati &c.* L'Auteur, quel qu'il soit, paroît un homme d'érudition & d'esprit, autant *Philosophe* que *Théologien* & bon *Logicien*. Ses raisons se suivent par un enchaînement de syllogismes, réduits en forme de discours; Ensorte que pour le bien comprendre, il faut lire le Livre avec attention & d'un bout à l'autre Mais après tout, sauf le respect dû aux grands Hommes qui prennent parti dans cette querelle, il est bon de se souvenir de l'exemple de *St. Augustin*, & de croire, que plus on tâchera d'approfondir l'abîme des Mystères que la Sagesse éternelle nous a cachez, plus la raison humaine se perdra: Tellement qu'on sera obligé d'avoüer, que le plus sûr est de croire simplement & d'enchaîner la raison sous l'obéïssance de la Foi.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat. 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE CII.

Mors hominum fœlix, quæ se nec dulcibus annis
Inserit, & mœstis sæpe vocata venit.

Boët. de consol. l. 8.

VOICI *deux exemples terribles de la fragilité de la fortune, & de la foiblesse de la raison.* On ne peut trop représenter aux hommes le peu de fond qu'ils ont à faire sur ces deux Idoles.

Un riche Banquier (*a*) dont on assûre que le nom est fort connu à *Paris*, où il avoit gagné la plus grande partie de son bien, s'étoit rétiré à *Londres* pour y joüir tranquillement de ses richesses. Il avoit pris un magnifique Hôtel dans *Albemarle-street*, entre celui de *Mylord Saint-Jean*, & celui du jeune *Lord Perceval*; son train, son ameublement, l'air d'opulence & de bonheur qui regnoit autour de lui, faisoient dire : heureux le possesseur de tant de biens! Peut-être avoit-il lui-même cette idée de son sort; lorsqu'en moins de trois heures la maison, le train, les meubles, & les richesses, ont été consumez avec le Maître, par un incendie qui n'a pas même laissé les murailles entieres. C'est être englouti comme *Sodome*. C'est déscendre aux Enfers tout vivant.

Je ne veux pas faire entendre que *M. Cantillon* eût mérité cette infortune comme un châtiment. Personne ne maltraite sa mémoire, & ceux qui l'ont con-

(*a*) Le malheur de *M. Cantillon* est si récent, que les restes de sa maison fument, pour ainsi dire, encore. Quoiqu'on puisse en avoir appris quelque-chose en deçà de la mer, on trouvera ici une scene d'horreur tout nouvellement découverte.

connu parlent même avantageuſement de ſon mérite. Mais quelles qu'aient été ſur lui les vûës du Ciel, elles ſont claires à l'égard de ceux qui lui ſurvivent; c'eſt une leçon terrible, dont le ſens n'eſt obſcur pour perſonne. La cauſe qu'on a donnée d'abord à cet accident, étoit ſi ſimple qu'elle en diminuoit un peu l'horreur. On diſoit que *M. Cantillon* avoit paſſé une partie de la nuit à lire dans ſon lit, & que s'étant endormi, ſans éteindre ſa bougie, il s'étoit attiré lui-même ſon malheur, comme il eſt arrivé mille fois dans les mêmes circonſtances. Ce rapport avoit trouvé d'autant plus de crédit, que tous ſes domeſtiques marquoient une extrême douleur de ſa perte. Ils avoient crié au feu & au ſécours lorſqu'ils avoient apperçu les flâmes. Le *Valet de Chambre* avoit volé d'abord au lit de ſon Maître. Il l'avoit trouvé mort & à demi brûlé, ce qui n'avoit point empêché qu'il n'eût fait ſes efforts pour ſauver ſes reſtes; mais ſe voiant preſſé par le feu & la fumée, il avoit été obligé de ſe rétirer ſans pouvoir emporter le cadavre. Les prémieres informations qui ſont paſſées de *Londres* dans les Païs étrangers, ne pouvoient contenir que les circonſtances précédentes, puiſqu'il n'y a que peu de tems que le fond de l'avanture eſt connu.

Mylord Saint-Jean, dans le chagrin de voir une partie de ſa maiſon ruinée par les flâmes, n'a pû ſe perſuader que cette tragique cataſtrophe fût l'effet d'une cauſe ſi ſimple. Ses ſoupçons l'ont d'abord porté à faire chercher le corps de *M. Cantillon*, qui s'eſt encore trouvé parmi les cendres, quoique rôti d'une affreuſe maniere. Il étoit ſans tête. Comment concevoir que le feu ait pû décapiter un homme? On aſſûre même qu'on pouvoit encore diſtinguer dans le tronc, les traces de quelques profondes bleſſures. Loin de faire éclater ces indices, on a pris grand ſoin de les tenir ſecretes, pour faciliter le deſſein qu'on a formé auſſi-tôt de faire arrêter tous les domeſtiques du Mort. On eſt aujourd'hui

d'hui à la poursuite du plus grand nombre, mais le Ciel a permis qu'on en ait saisi d'abord trois des plus coupables, de l'un desquels on a déja tiré une partie de la vérité. C'est une femme, qui servoit comme d'*Intendante* (*a*) dans la maison. On a sçu d'elle, par l'adresse avec laquelle *Mylord Carpenter* l'a interrogée, que *M. Cantillon* a été barbarement assassiné par ses propres domestiques, & qu'après s'être saisi de tout ce qu'il avoit de précieux en meubles, en argent comptant, & en Billets, ils ont mis eux-mêmes le feu à sa chambre pour dérober plus sûrement la connoissance de leur crime.

Cette action, la plus horrible dont on ait eu depuis long-tems l'exemple, a été accompagnée de plusieurs circonstances dont le seul récit est effraiant. Le *Valet-de-Chambre* qu'on régarde jusqu'à présent comme le prémier auteur de toute la Tragédie, étoit amoureux de l'*Intendante*. Il la fit entrer adroitement dans le dessein de tuer leur Maître, en lui faisant voir que l'entrépriſe étoit facile & l'impunité certaine. Il lui promit de l'épouser, de l'enrichir, & de faire d'elle une des prémieres Dames de *Londres*. Enfin, lui aiant fait goûter son plan, ils travaillerent ensemble à séduire quelques autres domestiques, & ils en vinrent à bout par les mêmes espérances. *M. Cantillon* fût égorgé dans le prémier sommeil. Chacun avoit son emploi dans cette fête éxécrable. Ils acheverent de lui couper la tête, qui ne tenoit plus qu'à un filet. Ensuite courant aux cabinets & aux coffres forts, ils enleverent tout ce que le tems de la nuit leur permettoit d'emporter. Le dernier Acte ne fût pas le plus facile. Ils eurent béſoin de plus de tems qu'ils n'avoient prévû pour mettre le feu au lit, & pour le consumer autant qu'il étoit néceſſaire à leur deſſein. Voiant

(*a*) Ce que les *Anglois* nomment *House-Keeper*, ce n'est pas ce que nous entendons par *Concierge*, quoique cela signifie littéralement *Garde-Maison*.

Voiant le jour prêt à les surprendre, ils furent tentez vingt fois de prendre la fuite; mais enfin l'incendie réüssissant, ils mirent la tête à la fenêtre sur les quatre heures du matin, & ils appellerent les voisins au sécours. Le *Valet-de-Chambre* eût soin, comme je l'ai dit d'abord, de courir à l'apartement de son Maître en présence de quelques témoins, auxquels il fit croire qu'il l'avoit trouvé mort, & déja à demi brûlé.

Quoique cette déclaration ait été faite sans violence, & par la seule force du rémord, elle ne suffit pas pour la conviction des deux autres prisonniers, qui s'obstinent à ne rien confesser. *M. Philippe Cantillon*, Marchand de *Londres*, & proche parent du Mort, a promis publiquement une récompense de *deux-cent livres sterling* pour la découverte entiere du crime, n'exceptant que ceux, par la main desquels il a été commis. Le Roi, pour donner plus de force à cette promesse, l'a révêtuë de son autorité, & s'engage à faire grace aux complices mêmes qui se feront connoître volontairement, à la réserve de celui qui a commis le crime.

Une avanture si terrible porte avec soi sa morale. Qui osera donner le nom de biens à la source de tant de maux? Richesses! Ceux qui s'applaudissent de vous posseder font-ils bien attention que l'épée est suspenduë sur leur tête, & que la main la plus vile peut rompre le fil à tous momens? Quelques Riches me répondront dans leur aveuglement, que c'est cette raison même qui leur rend l'or plus précieux. Qu'ils s'applaudissent donc. Je n'ai rien à répliquer. Quand du même principe on tire des conséquences si opposées, il faut croire qu'on voit les choses bien (*a*) diversement.

Mais

(*a*) J'ajoûterai pour explication, que quelque surprénant que cela paroisse, cela ne sçauroit être autrement; car il faut nécessairement, ou que la passion ne raisonne pas, ou que si elle raisonne, elle ne raisonne pas comme la raison. Donnons-en un autre exemple; *La raison* dit; la vie est courte, hâtons-nous

Mais sans m'étendre sur la cause de cette différence, je suppose accordé, que ceux pour qui j'ai raconté l'histoire précédente, & pour qui je viens de faire cette réflexion morale, ne sont pas toujours les mieux partagez de la faculté qui raisonne. J'ai promis un second trait, qui va me mettre aux mains avec une espèce de gens plus rédoutables.

La bienséance m'oblige d'imiter les *Ecrivains de Londres*, qui ont caché par respect ou par d'autres raisons, le nom du malheureux Ministre dont j'ai l'infortune à raconter. D'ailleurs, il n'est question ici ni de sa naissance, ni de sa profession. C'étoit un *homme d'esprit & de sçavoir*, les deux seuls titres sous lesquels je me propose de faire considérer sa conduite.

Il y a quelques jours qu'un Gentilhomme *Anglois*, allant à cheval de *Londres* à *Chelsea* (*a*), vers les six heures du soir, apperçût au travers de quelques haies, par l'avantage que lui donnoit sa monture, un homme qui étoit seul dans un champ écarté, au pied d'un arbre, & qui paroissoit occupé de quelque dessein extraordinaire. Sa seule posture étoit capable de faire naître ce soupçon. Il avoit les bras levez vers le ciel, avec une attention qui le rendoit comme immobile. Sa tête étoit nuë, & sa chemise rétroussée jusqu'au coude. Un tel spectacle piqua assez la curiosité du Gentilhomme pour le porter à s'approcher davantage. Il le fit sans bruit, pour observer toutes les circonstances de cette Scene, & il la vit changer en effet d'une manière encore plus intéressante. Le Ministre après avoir achevé apparemment sa priere, se leva d'un air assez tranquille, tira de sa poche une corde, & monta avec agilité sur les prémieres branches de l'arbre.

Il

nous donc de bien vivre. *La passion* ; la vie est courte, hâtons-nous de nous satisfaire. Même principe, & opposition directe dans la conséquence immédiate.

(*a*) Beau Village, à un demi mille de *Londres*, sur le bord de la *Tamise*.

Il lia un des bouts de sa corde à la plus grosse, l'autre à son col, & sans paroître déliberer un moment il se précipita d'un mouvement volontaire, & demeura suspendu entre le ciel & la terre.

Le Gentilhomme, qui avoit suivi des yeux toutes ses démarches, ne pouvoit ignorer à quoi elles alloient aboutir; mais il conçût que s'il le troubloit mal à propos, il ne feroit qu'interrompre l'éxécution du sacrifice, sans lui en ôter le dessein. Il prit le parti d'en attendre la fin, dans la pensée qu'il seroit facile de lui sauver la vie en coupant la corde, & dans l'espérance que l'impression qui lui resteroit de l'horrible état dont il seroit délivré, auroit plus de force que les discours & les conseils, pour le ramener à la raison. Son unique soin fût de tenir un couteau prêt, & de ne pas tarder un moment à le secourir lorsqu'il lui vit faire le saut funeste.

En effet, la corde lui coûta peu de peine à couper. Le Ministre tomba sans connoissance & sans sentiment; mais l'une & l'autre ne furent pas longtems à révenir. Il parût d'abord rêveur & distrait, comme s'il eût rappellé toutes les circonstances par lesquelles il venoit de passer. Ensuite jettant les yeux sur le Gentilhomme, il marqua beaucoup de confusion de l'état où il se trouvoit devant lui. „ J'avouë que c'est une foiblesse, lui dit-il; & qu'il „ y auroit plus de fermeté d'ame à supporter la vie „ avec toutes ses miseres, qu'à se donner volon„ tairement la mort. Mais pour supporter la vie, „ il faut pouvoir l'entretenir. Le nécessaire me „ manque. Je mourrois de faim dans trois jours. „ Ce n'est pas changer l'ordre du ciel que d'en „ prévenir un peu le moment. Le Gentilhomme tâcha de lui donner de meilleures éspérances, en lui représentant que le bon ordre qui regne aujourd'hui dans la societé ne doit guères laisser craindre à personne de mourir de faim; qu'on trouve aisément à s'emploier dans toutes sortes de conditions,

& sur-

& surtout dans l'état Ecclésiastique ; que si ses affaires étoient dérangées, il lui offroit le crédit de ses amis & le sien pour les rétablir; enfin, qu'il falloit éprouver toutes sortes de ressources avant que de se livrer au désespoir. Il ne tira point de lui d'autre réponse, qu'un mouvement de tête négatif, qui lui fit mal juger du retour de sa raison. Cependant à force de prieres, il l'engagea à le suivre jusqu'à *Chelsea*, où il lui fit prendre un logement dans sa maison.

Vers le soir, étant sorti pour aller consulter *M. l'Evêque de Winchester*, qui a sa maison de campagne à *Chelsea*, il récommanda son Hôte à ses domestiques. Mais ne leur aiant point assez expliqué quelles sortes de soins sa maladie demandoit, ils entrerent mal dans le sens de ses ordres. Le Ministre sortit tranquilement du logis, sans que personne pensât à s'y opposer. Il se rendit d'un pas moderé sur le bord de la riviere, & s'enveloppant la tête de sa robe, il se précipita au fond de l'eau. Quelques Bâteliers qui l'apperçûrent tâcherent inutilement de lui donner du sécours, & ne pûrent trouver son corps qu'une heure ou deux après l'avoir vû périr.

Tous ceux qui ont connu ce malheureux Ecclésiastique rendent un témoignage honorable à son esprit & à son mérite. Ils l'accusent à la vérité d'avoir manqué de prudence dans le maniement de ses affaires domestiques ; mais ils attribuent moins le mal au désordre de sa conduite, qu'à l'indifférence outrée qu'il affectoit pour les biens de la fortune. Il s'étoit laissé piller par de faux amis, qui avoient trahi sa confiance ; & manquant enfin du nécessaire, il a préféré la mort à la honte d'implorer le sécours d'autrui. La priere que le Gentilhomme lui vit faire avant que de se pendre, marque qu'il n'étoit point sans réligion; mais on assûre que ses idées étoient fort différentes des principes communs, & qu'il étoit grand Admirateur de *Collins* & de

& de *Tyndall*. Il connoît à préſent la valeur réelle de leur doctrine.

LOGOGRYPHE.

Six lettres font mon nom ; devinez, je vous prie
A ma couleur, en quel canton
Je nais, & d'où je ſuis ſortie
Pour paroître en bonne maiſon.
Combinez-moi de toute ſorte,
Par haut, ou par bas, il n'importe,
Voici ce que je fournirai :
D'abord je vous rappellerai
Un Prince fameux dans l'Hiſtoire
Qui de plus d'un François a fait l'heur & la gloire,
Et battu dans divers combats
Sçût conquérir de grands Etats.
Un grand eſprit rempli de gloire.
L'art d'un mortel, lequel ſans boire
Traverſe un fleuve ſans bateau.
Un métal, ſans lequel ni le bon, ni le beau,
Ne ſe voit nulle part, pas même chez les Princes.
Un grain aſſez connu dans toutes les Provinces,
Que mange la gent Porte-crête.
Un bruit qui fait mal à la tête,
Et très capable d'effraier,
Soit dans la paix, ſoit dans la guerre,
Fâcheux ſur Mer, plus que ſur terre.
Le mal d'un chien, qu'on veut noier.
*Le nom d'une Ville d'*Afrique.
Morceau d'Inſtrument de Muſique.
Un cours parfait du blond Phébus,
Qui courant du Verſeau *juſques au* Capricorne,
Conſomme un certain tems pour atteindre à la borne.
Cherchez, comme on cherche un Rebus.
En moi l'on trouve un mot en tout Païs conforme,
Qui conclut en Latin *un argument en forme.*

P. M. L. M. D. S. T.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-ſtraat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE CIII.

Rebus in angustis facile est contemnere vitam :
Fortiter ille facit, qui miser esse potest.

Martial. l. 11. Epigr. 57.

IL ne faut point douter que *certains Philosophes Anglois* ne donnent un rang glorieux dans leurs *Fastes* au malheureux Ecclésiastique dont j'ai rapporté la fin tragique dans la feuille précédente.

C'est le mériter à double titre que d'avoir bravé deux fois les horreurs de la mort, & d'avoir tiré du premier essai un redoublement de courage pour entreprendre le second. Dans combien d'Assemblées sçavantes son nom ne sera-t-il pas célébré ? Mais traduisons ici quelques *réflexions sensées* sur le fondement de ces éloges.

„ Que notre existence soit un présent du Ciel „ ou l'effet du hazard, il est certain que nous en „ jouissons. Qu'elle soit accompagnée de malheurs „ ou de circonstances heureuses, il est certain que „ nous connoissons les bornes de nos plaisirs ou de „ nos peines. Or dans le cas du *Suicide*, on ne „ peut faire que *deux suppositions* : ou celle du *Chrétien*, qui le croit puni par des supplices éternels ; „ ou celle du *Philosophe*, qui croit trouver des motifs dans sa raison pour le croire permis, & utile à ses besoins. Sans autre explication, le „ *Chrétien* qui se tuë est un *furieux*.

„ Pour le *Philosophe*, je veux prouver qu'il est „ *fou*. Il jouit de la vie, ai-je dit, & il connoit la

„ méſure de ſes plaiſirs & de ſes peines. Quel but „ peut-il avoir en ſe donnant la mort ? Ce n'eſt „ pas préciſément d'être ; il eſt déja. C'eſt encore „ moins de ne pas être ; ce déſir pris ſimplement „ en lui-même, eſt une abſurdité qui ne s'accor- „ de avec aucune lumiere. Il ne peut donc ſe pro- „ poſer que l'une de ces deux choſes ; ou d'aug- „ menter ſes plaiſirs, s'il en goûte déja, & qu'il „ réconnoiſſe un état futur, dans lequel il puiſſe en „ eſpérer davantage ; ou de ſe délivrer de ſes pei- „ nes, ſoit en ceſſant d'être, ſoit en ſe procurant un „ état plus heureux. Mais pour l'article des plaiſirs, „ il ſe les promet, ou du hazard s'il n'a reçu l'é- „ xiſtence que de lui, & ſa folie eſt déja manifeſte „ de préférer une eſpérance ſi vague au bien cer- „ tain dont il joüit ; car il y a preſqu'auſſi loin du „ certain au poſſible, que du poſſible à ce qui ne „ l'eſt pas : ou s'il les attend de Dieu, comme de „ l'auteur de ſon être, c'eſt renverſer toutes les „ idées de l'ordre, que de vouloir ſe faire un „ nouveau bonheur de ſon choix, ſans l'aveu & „ la participation de celui dont il tient ſon bon- „ heur préſent, & ſans ſçavoir même ſi le ſeul deſ- „ ſein de ſortir d'un état auquel il n'a contribué de „ rien, n'offenſe point la main puiſſante qui l'y „ a placé.

„ A l'égard des peines, il raiſonne encore plus „ follement, lorſqu'il prétend ſécoüer le fardeau „ par le propre mouvement de ſa volonté, puiſ- „ qu'à moins d'une annihilation certaine, qui eſt „ peut-être de toutes les chimeres la plus dépour- „ vûë de vraiſemblance, il n'a pas la moindre rai- „ ſon d'eſpérer un changement favorable. De qui „ l'attendre ? Un eſclave qui ſe révolte, & qui „ veut rompre ſes chaînes, appaiſe-t-il par cette „ conduite le reſſentiment d'un Maître qu'il ſup- „ poſe irrité ? Il eſt clair qu'il s'expoſe à des châti- „ mens beaucoup plus rigoureux. Si nous con-

„ noiſ-

„ noiſſons la méſure de nos peines préſentes ; & ſi
„ la ſeule raiſon fait prévoir, que le *Suicide* en at-
„ tire d'autres dont la méſure eſt inconnuë, &
„ doit être incomparablement plus grande en qua-
„ lité de châtiment ; c'eſt le comble de la folie de
„ ſe tuer pour finir les prémieres, comme ç'en-
„ ſeroit une extrême de ſe précipiter dans la mer
„ pour éviter la tempête, ou de ſe jetter dans
„ le feu pour ſe ſauver d'une chaleur incommo-
„ de.

L'Auteur de ces réflexions en conclut, que faire l'éloge de ceux qui ſe donnent volontairement la mort, c'eſt accorder de l'eſtime à des *fols* ou à des *furieux* ; ce qu'on ne peut faire, ajoûte-t-il, ſans marquer qu'on tient un peu des uns & des autres.

Un autre Docteur grave a mis en queſtion, *pourquoi les Anglois ſont plus ſujets que les autres Peuples à ſe donner la mort* ? C'eſt, dit-il, ou parce qu'ils ne brûlent que du charbon de terre, ou parce que le bœuf dont ils font leur nourriture ordinaire, n'eſt jamais qu'à demi rôti, ou parce que étant trop livrez aux plaiſirs des ſens, Dieu permet que l'ennemi du ſalut trompe leur raiſon. Les preuves de ces alternatives font la matière d'un gros Livre, qui lui a attiré de la part des Rieurs de *Londres* quelques plaiſanteries.

Ces plaiſanteries des *Eſprits forts* de *Londres* n'empêchent point que les bons Livres n'obtiennent tôt ou tard le ſuccès qu'ils méritent, & ſouvent même malgré les efforts d'une cabale déchaînée, qui joint les injures à la raillerie. *M. Gibſon, Evêque de Londres*, vient d'eſſuier une perſécution de cette nature, dans des circonſtances qui en étoient moins le ſujet que l'occaſion ; car ſi l'on conſidere quels ont été les aggreſſeurs, il eſt à préſumer que leur reſſentiment eſt venu de plus loin. Rien ne doit être ſi indifférent aux Diſciples de certains

Apôtres que l'ordre (a) des élections ecclésiastiques ; mais ce qu'ils ne pardonneront jamais à *M. Gibson*, c'est non-seulement d'avoir réfuté (b) avec beaucoup de zéle, & peut-être avec un peu d'amertume, les derniers systêmes d'irréligion & d'incrédulité, mais d'avoir jetté au feu quelques *Ouvrages posthumes de Collins & de Tyndall*, après en avoir achevé les Manuscrits. Quel crime ! Pour bien juger de quelle atrocité il est aux yeux de certaines gens, il faudroit connoître toute la violence de la haine qu'ils portent au *Christianisme*. On pourroit douter si les *Peres de l'Eglise* ont jamais eu plus d'ardeur pour l'établir, qu'ils n'en ont pour le combattre. Etablissent-ils quelque chose de mieux ? C'est ce qu'on leur demande tous les jours, sans qu'ils aient rien à répondre. Cette seule idée d'une société de gens qui travaillent à renverser tout ce qu'il y a de saint & de respectable parmi les hommes, à rompre les plus sûrs liens de l'humanité, à ruiner les règles du bien, les motifs & les consolations de la vertu, & qui ne pensent point à substituer à la place de ce qu'ils veulent détruire, quelque chose du moins qui puisse suppléer à des effets si nécessaires ; cette idée, dis-je, suffit seule pour les rendre odieux & méprisables au genre humain. Ils passent pour sçavans. Quelques-uns le sont en effet, & cette nombre de mérite les sauve du mépris public. Je n'ose dire qu'elle leur attire même assez souvent une considération qu'on refuse au mérite utile, qui est néanmoins le seul solide & par conséquent le seul estimable. A

peu

(a) Il étoit question d'un Ministre nommé à l'Episcopat, à la nomination du roi ; *Mr. de Londres* s'est opposé. On en a pris occasion de le maltraiter indignement dans plusieurs Ecrits, dont le premier est une *Lettre au Docteur Codex*, qu'on attribuë à *M. Gordon*, Auteur des *Lettres de Caton*.

(b) Tout le monde connoît les belles *Lettres Pastorales* de cet Evêque en faveur de la *Religion Chrétienne*.

peine connoît-on l'*Auteur du Traité des Devoirs de l'homme*; (a) tandis que le nom de *Tyndall* passe de bouche en bouche, & prend le chemin de l'immortalité. Mais je me plains d'un mal qui n'est pas né d'aujourd'hui, & je veux finir cet Article par un exemple qui ne sera point désagréable à ceux qui l'ignorent. C'est celui de l'*Empereur Justinien*. Il est certain qu'il y a peu de personnes de son rang, à qui le genre humain (b) ait plus d'obligation. La seule reconnoissance devoit faire attacher à son nom une idée glorieuse, & la raison portoit à croire aussi, qu'un Prince qui avoit honoré les Lettres & les Sçavans d'une protection constante, qui avoit pris des soins si extraordinaires & si heureux pour le rétablissement des loix, qui se formoit des idées si justes de la dignité & de l'étendue de ses devoirs, n'avoit pû être *le plus borné* & *le plus ignorant de tous les hommes*. Cependant tel est le caractère sous lequel on n'a pas eu honte de le représenter, & je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de titre plus injurieux que celui d'*Analphabete*, dont on voit son nom accompagné. Supposons que son ignorance allât à cet excès, ne mériteroit-il pas du moins qu'on lui tînt compte de son inclination & de son goût pour (c) les Sçavans? Et demande-t-on même autre chose dans un Prince pour l'admettre au Sanctuaire des Sciences & des Arts, que de les encourager par son estime & par ses récompenses? Il y auroit beaucoup à retrancher aux louanges qu'on a données à *Louis le Grand* & à *M. de Colbert*, si l'on supposoit que leur science en devoit être le fondement.

Mais

(a) *The duty of man*, excellent Livre Anglois.

(b) *Omnes vero populi, legibus, tam à nobis promulgatis quàm compositis, reguntur.* Proëm. Institut.

(c) Il n'y a qu'à voir dans quels termes il parle de *Trebonianus*, de *Théophile*, de *Dorothée*, &c.

Mais la cauſe de *Juſtinien* eſt beaucoup plus favorable ; car il ſe trouve qu'à l'eſtime & au goût pour les Sciences il joignoit un grand nombre de lumieres acquiſes, qui lui firent mériter pendant ſa vie le nom de *Philoſophe* (*a*) & de *Prince* (*b*) *ſçavant* ; de ſorte que l'opinion contraire établie par l'Ignorance & l'Ingratitude, eſt un des plus indignes outrages qu'on ait pû faire à la mémoire d'un ſi grand Prince. *Procope* même qui parle ſi mal de lui dans ſes *Anecdotes*, ne dit rien qui puiſſe le faire ſoupçonner d'ignorance. Au contraire, il le blâme d'avoir trop pénétré dans les *ſecrets de la Théologie*. Il y a beaucoup d'apparence que l'erreur & l'injuſtice ont commencé par *Chalcondyle*, qui dans ſa *Verſion de Suidas* a pris *Juſtinien* pour *Juſtin*. On aſſûre que les *Manuſcrits du Vatican* ont *Juſtin*, & non pas *Juſtinien* ; ce qui s'accorde parfaitement avec *Procope*, qui attribue à *Juſtin* ce que *Chalcondyle* fait attribuer à *Juſtinien* par *Suidas*. Mais quoi qu'il en ſoit ; il eſt étrange qu'on ait fait ce tort à un nom ſi reſpectable, & que les Sçavans aient eu ſi long-tems les yeux fermez ſur une faute ſi groſſiere.

Voici un nom auquel la Poſterité rendra plus de Juſtice. C'eſt celui de *Jacques Fitz-James*, *Duc de Berwick*, *Fitz-James*, *Liria* & *Xerica* au Roiaume de *Valence*, Pair de *France* & d'*Angleterre*, Grand d'*Eſpagne* de la prémiere Claſſe, Maréchal de *France*, & Général des Armées du *Roi T. C.* en *Allemagne*, Chevalier de la *Jarretiere* & de la *Toiſon d'or*, Gouverneur du *Haut-* & *Bas Limouſin*, & de

(*a*) *Agapet* (*in Parenaſi*) le loue de ſon application à la Philoſophie ; & l'Hiſtorien *Agathias* dit, qu'il y avoit alors *trois Princes Philoſophes*, *Juſtinien*, *Coſroës Roi des Perſes*, & *Théodat Roi des Gots*. *Agath. l.* 2.

(*b*) Dans les *Lettres de Caſſiodore*, on en trouve une du *Roi Théodat*, où il appelle *Juſtinien*, *Prince très-ſçavant*. *Var. Epiſt. Lib.* 10. *Ep.* 12.

de la Ville de *Strasbourg*. Il étoit fils naturel de *Jacques II. Roi d'Angleterre*. Sa Mere étoit *Arabelle Churchill*, fille de *Whinston Churchill*, & sœur de la *Ducheſſe de Marlborough*. Né en 1671, il donna de bonne heure des marques de ſon génie martial, & à l'âge de quinze ans il ſe fit déja remarquer au Siége de *Bude* en *Hongrie*. Après ſon retour en *Angleterre*, le Roi ſon Pere le créa *Duc de Berwick* &c. Il ſe retira en *France* au commencement de la grande Révolution qui agitoit ſa Patrie, & répaſſa enſuite en *Irlande*, où il prit le commandement général des Troupes. En 1690 il ſe diſtingua par ſa bravoure au Siége de *Londonderry*, & à la Bataille qui ſe donna près de la Riviere la *Boine*. Revenu en *France*, le Roi *Louis XIV* le déclara en 1693 *Lieutenant-Général de ſes Armées*. Il ſignala ſon courage aux Siéges de *Mons*, de *Charleroi* & d'*Ath*, de même qu'aux Batailles de *Leuze*, de *Steenkerke*, & de *Neerwinde*. Aiant été fait Priſonnier à la derniere, il fût échangé dans la ſuite contre le *Duc d'Ormond*, & le 23 Novembre 1695 tous ſes Biens en *Angleterre* furent confiſquez par la *Cour du Banc du Roi*. Pour l'en dédommager, le *Roi de France* le naturaliſa en 1703, & lui donna le commandement des Troupes *auxiliaires* qu'on envoioit en *Eſpagne*, où le Roi *Philippe V.* lui conféra en 1704 la Dignité de *Grand d'Eſpagne*. Peu après il fût rappellé, & envoié en 1705 en *Languedoc*, pour mettre à la raiſon les mutins des *Sevennes*. L'année ſuivante *le Roi* le nomma *Maréchal de France*, & le renvoia en *Eſpagne*, où il gagna entre autres la fameuſe Bataille d'*Almanza*. *Philippe V.* voulant réconnoître ſes ſervices, lui donna les Villes de *Liria* & *Xerica* au Roiaume de *Valence*, avec le titre de *Grand-d'Eſpagne de la prémiere Claſſe*, pour celui qu'il voudroit de ſes fils, & le créa en même tems *Chevalier de la Toiſon d'or*. A tant de graces le *Roi de France* ajou-

ta

du le Gouvernement du *Limousin*. En 1705 & 1711, il eut le commandement des Troupes *Françoises* en *Dauphiné*, mais il fut obligé d'abandonner la *Savoie*, & son dessein sur *Exilles*. Il retourna en *Espagne* en 1712; mais *Louis XIV* étant venu à mourir, il eut en 1716 le commandement des Troupes en *Guienne* & en *Languedoc*, & en 1719 celui de l'Armée dans le *Roussillon*, à la tête de laquelle il prit *Fontarabie*, *St. Sebastien*, *Urgel*, & plusieurs autres places. L'année dernière le Roi le nomma au commandement de son Armée *sur le Rhin*, dont il s'est dignement acquitté jusqu'au siége de *Philipsbourg*, où un malheureux coup de canon mit tranchant fin de sa glorieuse vie. Il est mort dans sa *soixante troisième année*, fort regretté de tous ceux qui se connoissent en vrai mérite. Aussi sa mémoire durera-t-elle autant que le monde, & l'on ne perdra jamais le souvenir de son courage, de sa bravoure, de son experience dans l'art militaire, & de toutes les autres qualitez personelles, par lesquelles il a sçu gagner & se conserver l'estime de ses amis & de ses ennemis.

Le *mot général du dernier Logogryphe* est ORANGE. On n'aura pas beaucoup de peine à trouver le nôtre.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE CIV.

Justitia utilibus rectum præponere suadet.

Claud. Stil.

APRES les instructions que j'ai reçûes d'un *Libraire d'Hollande*, je me garderai bien de raisonner indiscretement sur la *conduite & les Droits des Libraires*. Il est vrai que ses avis renferment des maximes de Droit qui ont échapé à *Grotius* & à *Puffendorff*, & qui ne s'accordent pas non plus avec celles du *Digeste*: Mais que sçais-je si les Libraires n'ont pas leur Jurisprudence à part? Je suis plus porté à le croire, qu'à leur faire un crime de mille choses qu'ils auroient peine effectivement de justifier, s'ils n'avoient pas des règles particulieres de conduite. Chaque Profession n'a-t-elle pas les siennes? D'ailleurs sans approfondir ce point, qu'ils ont peut-être quelque intérêt à cacher, le pis qu'on puisse dire d'eux, c'est qu'ils exercent une espece de piraterie. Or voici deux cas dans l'un desquels il faut qu'ils soient nécessairement: ou celui de guerre, & l'on sçait que dans ce cas la piraterie a toujours été en usage; ou celui de paix, & si l'on veut lire *Thucydide* (*a*) on trouvera que les Grecs,

(*a*) Il nous assûre, que les Peuples dont il parle, ne furent „ pas plûtôt en habitude de passer sur des Barques les uns chez „ les autres, qu'ils commencerent à exercer le métier de Cor„ saires sous la conduite de Chefs expérimentez & courageux. „ Ils pilloient, tant pour s'enrichir du butin qu'ils enlevoient, „ que pour en assister leurs pauvres Concitoïens. Cette con„ duite étoit jugée si peu infame, qu'on y attachoit au con„ traire une espece de gloire. *Thucyd. l.* 1. *n.* 35. Nous lisons dans

Grecs, ces peres de la Science & de la politeſſe, ne vécurent d'abord que de rapine, & pilloient ouvertement leurs Voiſins, ſans ceſſer pour cela de les traiter d'*Alliez* & d'*Amis*; à peu près comme nous faiſons à l'égard des Moutons, à qui nous ne prétendons point donner une marque d'inimitié, lorſque nous coupons leur laine. Ainſi ſoit en guerre ou en paix, les Libraires peuvent ſe juſtifier ſous le titre de *Corſaires*, & demeurer parfaitement les ſerviteurs les uns des autres.

Dès que l'on conçoit les choſes de cette manière, on leve aiſément toutes les difficultez qui peuvent embaraſſer dans leur conduite. Sur ces principes, par exemple, je ne dois pas me plaindre des *Libraires d'Utrecht*, qui viennent de publier un *cinquiéme Tome du Philoſophe Anglois* à la ſuite d'une nouvelle édition des quatre prémiers, ſans avertir le Public que cette continuation n'eſt pas de moi. C'eſt leur intérêt. C'eſt pour s'enrichir. Ils imitent les *anciens Grecs*. Qu'oppoſer à des raiſons ſi fortes? Si l'*Auteur du nouveau Tome* ſe trouvoit offenſé de ce qu'on lui ravit l'honneur de ſon travail, en le joignant au mien ſans la moindre diſtinction; ou ſi l'amour-propre me faiſoit croire que cette addition répond mal aux Tomes précédens; que le *caractére de Cleveland* y eſt mal ſoutenu; qu'on n'y rémarque point d'invention, ni d'art dans la conduite des évenemens & dans le ménagement des paſſions; que la morale y eſt péſante & mal diſtribuée;

dans les anciens Poëtes, que ces Pirates qui rodoient les Mers, ne rougiſſoient point d'avoüer leur métier, comme n'étant point indigne d'eux; les Gardes-côtes qui étoient chargez de les interroger, ne pouvoient leur réprocher leur profeſſion comme infame ni comme criminelle. *Jules Céſar*, en parlant des moeurs des *anciens Germains*, dit que les brigandages qui ſe faiſoient au-delà des limites de chaque Cité, n'étoient point infames parmi eux, & qu'ils les vantoient au contraire comme des pratiques honnêtes & utiles. *Voiez l'Hiſtoire du Commerce, &c. par M. Huet, ch. 16.*

buée; que le ſtile n'en eſt point uniforme, quoiqu'on ſente à tous momens les efforts que fait l'Auteur pour le rendre conforme au mien; enfin, s'il nous prenoit envie, au *Continuateur* & à moi, de marquer ainſi du mécontentement, & de faire chacun notre réproche aux *Libraires d'Utrecht*, ils nous répondroient bientôt que nos plaintes ne doivent pas les toucher; que les *Corſaires Grecs* n'étoient pas des gens ſi tendres; qu'il eſt queſtion pour eux de bien vendre un Livre lorſqu'ils l'ont imprimé, & que ſans s'arrêter aux murmures des Auteurs, ils ſe croient obligez pour leur propre intérêt de cacher tout ce qui ſeroit capable de réfroidir les acheteurs.

Rénonçons donc aux plaintes, puiſqu'elles ſeroient inutiles, & qu'elles pourroient paroître injuſtes à *Meſſieurs les Libraires d'Utrecht.* Mais comme le *Droit naturel* doit l'emporter ſur le *poſitif*, les règles par leſquelles ils ſe conduiſent, n'empêcheront point que l'intérêt que j'ai moi-même à ne pas paſſer pour l'Auteur d'un Livre que je n'ai pas compoſé, ne me faſſe déclarer ici, que je n'ai aucune part au *cinquiéme Tome du Philoſophe Anglois*, imprimé à *Utrecht* en 1734. J'ajoûte que la publication de ce Volume aiant fait ceſſer les principales raiſons qui m'empêchoient de finir l'Ouvrage, je réprendrai la plume inceſſamment pour le continuer juſqu'à la fin. Cette ſuite contiendra *deux volumes*, & je m'efforcerai de les rendre dignes de l'accueil que le Public a fait aux prémiers.

Quoique je puiſſe dire en vérité que je n'attache point d'autre prix à ces ſortes d'Ouvrages, que celui qu'ils reçoivent de l'approbation du Public, & que je ſois diſpoſé à confeſſer ingénûment que ce n'eſt point la manière la plus utile dont j'euſſe pû m'occuper, je n'ai pas laiſſé d'être extrêmement ſenſible au ſuccès de mon travail, & à l'honneur qu'on m'a fait d'en ſouhaiter la continuation. Je ſaiſis

d'autant plus volontiers cette occasion d'en marquer ma reconnoissance aux honnêtes gens, qu'étant fort jaloux de leur estime, j'ai appris avec chagrin qu'on s'efforce de me noircir dans leur esprit. Allarmé de cette nouvelle, qui m'avoit d'abord été marquée sans autre explication, je n'ai pas perdu de tems pour m'éclaircir. On me parloit bien d'un *Livre imprimé en France sans Approbation*, où j'étois maltraité, & où quantité de personnes de mérite n'étoient pas plus épargnées. Mais quelle espérance ai je d'être éclairci par mes yeux, dans un Païs où j'ai déja dit plusieurs fois qu'on ne voit guères arriver de *France* que les bons Livres? J'ai forcé l'obstacle en écrivant à *Paris*, & je trouve avec joie que tout ce que la malignité a pû inventer pour me nuire, se réduit à quelques calomnies, sur lesquelles je n'ai qu'à souffler pour les faire disparoître.

Cependant une juste considération m'arrête, & je n'irai pas plus loin sans l'avoir éxaminée. Il est question de sçavoir, si le mal que l'Auteur m'a voulu faire, égale celui que je lui ferai moi-même en manifestant ses calomnies? sans quoi l'on pourroit m'accuser de quelque injustice, puisqu'un ressentiment raisonnable doit toujours être proportionné à l'offense. Ceux qui m'ont fait l'honneur de lire jusqu'à présent mes petites productions, sçavent que le *caractère de mon stile* n'est point l'aigreur & la satyre. On se peint, dit-on, dans ses Ecrits. Cette réflexion seroit peut-être trop flatteuse pour moi: mais il est certain que la licence des Païs étrangers ne s'est point communiquée à ma plume. J'ai respecté ma Patrie. J'ai rendu justice au mérite & à la vertu. C'est une disposition dont je fais gloire, & je veux qu'il en paroisse quelque chose, à l'égard même de mes ennemis.

Voions Si les acousations de *M. Gordon de Percel* ont quelque fondement, je dois passer pour un *vagabond*, qui ai été chassé de *Londres*, dit-il, d'où

je

je suis passé en *Hollande*, & de là à *Basle*; où *Messieurs les Suisses* n'ont pas jugé à propos de se fier à moi, ce qui m'a obligé d'en partir en 1733. Il n'explique point mes crimes; mais comme on ne chasse personne sans raison de *Londres* & de *Basle*, c'est dire clairement, que j'ai mérité l'affront qu'il suppose que j'ai reçû, & me charger par conséquent & de la honte de quelque crime, & de celle du châtiment. Les inductions n'en seront pas difficiles. Il est clair après cela que je dois perdre le peu d'estime que des suppositions tout opposées avoient pû m'acquerir, & que je me trouve transformé en un tres-méchant homme.

De l'autre côté, si ces imputations sont absolument fausses; si elles n'ont pas même le moindre dégré de vrai-semblance, & qu'elles soient l'invention de la malignité ou de quelque autre passion encore plus misérable; je ne puis découvrir au Public l'injure qu'on me fait, sans jetter sur mon Accusateur l'horrible tache de la *calomnie*. Que dis-je? On conclura infailliblement de mon exemple, qu'une infinité de gens de mérite qu'il n'a pas plus ménagez que moi, sont insultez de même aux dépens de la vérité & de la justice. Voilà le Procès tout instruit.

J'avouë que le cas que je me forme ici, a des difficultez qui m'embarassent. Mais je trouve un expédient qui conciliera tout.

Je pardonne d'abord du fond du cœur à *M. de Percel* tout le mal qu'il m'a voulu faire, & je proteste devant Dieu & les hommes, qu'après m'être expliqué comme on va le voir, il ne m'en restera plus le moindre ressentiment.

J'adopte en sa faveur la *maxime* que *Hobbes* nous donne pour le *sixiéme Précepte* (a) *de la Loi naturelle*;

(a) *In ulcione spectandum est, non malum præteritum, sed bonum futurum... Violatio legis hujus, crudelitas solet appellari.* Hobbes, de Cive cap. 3. art. 11.

telle; c'eſt-à-dire, qu'après ce que je me dois à moi-même, j'ai ſincerement en vûë ſon amendement futur.

Je me flatte qu'au jugement de tout le monde, je puis déclarer à préſent que *M. Gordon de Percel*, ou tout autre qui s'eſt déguiſé ſous ce nom, m'a calomnié d'une manière indigne. Je n'ai de ma vie été à *Baſle* en *Suiſſe*, où il me fait recevoir ſi mal par les Habitans, où il les fait raiſonner ſi agréablement ſur mon compte, & d'où il aſſûre que je ſuis parti en 1733. Je n'ai même jamais mis le pied en *Suiſſe*, ni eu le moindre deſſein de l'y mettre. C'eſt de quoi tous ceux de qui je ſuis connu en *Angleterre* & en *Hollande* peuvent rendre témoignage, puiſque depuis environ *ſix ans* que j'ai quitté *Paris*, j'ai toujours été ſous leurs yeux. En ſecond lieu, c'eſt ſi peu la violence qui m'obligea de quitter *Londres* pour paſſer en *Hollande*, que je partis chargé de préſens, de faveurs & de careſſes. Qu'il me ſoit permis de le dire, par le droit que donne une Apologie, j'eus la ſatisfaction d'emporter les régrets de vingt Seigneurs qui m'honoroient de leur bienveillance & de leur protection, & ceux d'une infinité d'honnêtes gens qui m'avoient accordé leur eſtime & leur amitié. Mon Accuſateur ſera ſurpris ſi j'ajoûte que c'eſt un avantage dont le Ciel m'a favoriſé dans toutes ſortes de lieux; & ſi je rétournois à *Paris*, comme il aſſûre que j'y penſe, il auroit peut-être la mortification de m'y voir obtenir de ma bonne fortune & de la faveur des honnêtes gens, mille graces que je ne puis eſpérer de mon mérite. Il attendra donc pour ſçavoir les raiſons qui me firent quitter *Londres*, que je juge à propos de les expliquer. Mais, ce qui ſuffit pour la néceſſité qu'il m'impoſe de lui répondre, je le défie de trouver la moindre choſe qui puiſſe donner une ombre de vraiſemblance aux faits qu'il avance, & je ſuis prêt à prouver par

cent

cent témoignages honorables que je n'eus point d'autre motif pour quitter l'*Angleterre*, que mon choix & ma volonté.

A l'égard des autres traits dont *M. de Percel* a composé mon éloge, je veux l'aider généreusement, & lui fournir des *Mémoires* sur lesquels il puisse faire plus de fond qu'on n'en doit faire sur les siens. Il m'attribue un zéle extraordinaire pour le service du Roi & de la Patrie. C'est me faire honneur sans doute, & je n'ai à désavoüer que la multitude d'Etendarts sous lesquels il me fait passer successivement. Il est vrai que me destinant au service, après avoir été quelques mois chez les PP. J. que je quittai à l'âge de *seize ans*, j'ai porté les armes dans différens dégrez, & d'abord en qualité de *simple Volontaire*, dans un tems où les Emplois étoient très-rares, (c'étoit la fin de la derniere guerre,) & dans l'espérance commune à une infinité de jeunes gens, d'être avancé aux prémieres occasions. Je n'étois pas si disgracié du côté de la naissance & de la fortune, que je ne pusse espérer de faire heureusement mon chemin. Je me lassai néanmoins d'attendre, & je rétournai chez les PP. J. d'où je sortis quelque tems après pour réprendre le métier des armes avec plus de distinction & d'agrément. Quelques années se passerent. Vif & sensible au plaisir, j'avoüerai dans les *termes de M. de Cambray*, que *la sagesse demandoit bien des précautions qui m'échapperent*. Je laisse à juger quels devoient être depuis l'âge de *vingt* jusqu'à *vingt-cinq ans*, le cœur & les sentimens d'un homme qui a composé *le Cléveland* à *trente-cinq* ou *trente-six*. La malheureuse fin d'un engagement trop tendre me conduisit enfin au *tombeau*. C'est le nom que je donne à l'Ordre où j'allai m'ensévelir, & où je demeurai quelque tems si bien mort, que mes Parens & mes Amis ignorerent ce que j'étois devenu.

Cependant le sentiment me révint, & je réconnus

nus que ce cœur si vif étoit encore bouillant sous la cendre. La perte de ma liberté m'afflige jusqu'aux larmes. Il étoit trop tard. Je cherchai ma consolation pendant cinq ou six ans dans les charmes de l'étude. Mes Livres étoient mes amis fidèles ; mais ils étoient morts comme moi. Enfin je pris occasion d'un petit mécontentement, & je me retirai.

On voit dans un récit si simple & si ingénu, le véritable fond de mon caractère. Je rougis si peu de ce que l'Accusateur me reproche, que j'affecte de m'en parer comme d'un Titre d'honneur. Quoique l'amour de la liberté m'ait fait quitter la *Suisse*, *le Fléché* & *St. Germain*, où j'ai fait mon séjour, sont des noms chers à ma mémoire. La conduite que j'y ai tenuë, ne me laisse à craindre aucun réproche, & les bontés qu'on y a eues pour moi, existent encore ma plus vive réconnoissance.

Mais me voici insensiblement arrivé au bout de la carrière que je dois fournir aujourd'hui, tandis qu'il me reste encore bien de choses à dire sur la matière que j'ai entamée. Je me serois bien gardé d'ennuier mes Lecteurs par un détail qui n'intéresse guères la plûpart d'entre eux, si je ne m'y trouvois comme forcé par les Calomnies qu'on affecte de répandre contre moi. Peut-être même aurois-je passé par dessus toutes les raisons qui me font parler : Mais l'appréhension d'augmenter par mon silence l'hardiesse de mes Accusateurs, qui sans doute n'auroient pas manqué d'en tirer avantage, ne m'a pas permis de me taire plus long-tems.

Sanipes audiion tantùm, nunquàmne reponam ?

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE CV.

Justam rem, facilem esse oratam à vobis volo.

Plaut. Amphitr.

J'Ai commencé à expliquer à mes Lecteurs dans la feuille précédente quelques accusations, par lesquelles des Personnes mal-intentionnées à mon égard, tâchent de me noircir. J'en ai démontré la fausseté. Mais il me reste encore à parler de plusieurs autres Calomnies qui régardent des *faits plus récens* que ceux que j'ai détaillez. Je n'aurai pas plus de peine à m'en justifier, que je n'en ai eu jusqu'à présent à mettre en évidence la malignité de *M. de Percel*.

Suivons-la jusqu'à la fin. Il me réproche d'avoir fait quelques *dettes en Hollande*. S'il peut prouver que je les aie perdu de vûe un seul moment, & que tous mes soins ne se rapportent pas au dessein de les payer, je me réconnois coupable. Mais si les promesses que j'ai faites à mes Créanciers sont si sinceres, que je ne crains pas d'en prendre ici le Ciel & le Public à témoins; je ne vois dans mes dettes qu'un accident ordinaire, & dont on n'a jamais fait un crime à personne. Ajoutez, qu'elles font honneur à la *bonté de mon ame*, si elles n'en font point à mon *economie*: Car c'est une chose assez connue, que ma fortune a toujours surpassé mes besoins, & que j'avois peu d'embarras à craindre pour moi-même, si j'eusse été moins sensible à ceux d'autrui.

Je me suis laissé enlever par *une femme ou une fille*. *M. de Percel* n'est pas sûr lequel c'est des deux. Ciel! Quelle étrange accusation! M'a-t-il jamais

vû ? Croit-il qu'un Homme de ma taille s'enleve comme une plume ? Se figure-t-il d'ailleurs que j'aie dequoi charmer le beau sexe, jusqu'à le rendre capable de violence pour s'assûrer de mon cœur ? C'est *Médor*, ou *Renaud*, dont il a cru retracer l'avanture. Il n'y manque que l'enchantement. Mais je vois bien qu'il faut encore aider *M. de Percel*, & lui faire prendre une plus juste idée de mon caractére. Ce *Médor*, si chéri des Belles, est un homme de *trente-sept* ou *trente-huit ans*, qui porte sur son visage & dans son humeur les traces de ses anciens chagrins ; qui passe quelquefois des semaines entieres sans sortir de son Cabinet, & qui y emploie tous les jours sept ou huit heures à l'étude ; qui cherche rarement les occasions de se réjoüir ; qui résiste même à celles qui lui sont offertes, & qui préfere une heure d'entretien avec un ami de bon sens, à tout ce qu'on appelle plaisirs du monde & passe-tems agréables. Civil d'ailleurs, par l'effet d'une excellente éducation ; mais peu galant ; d'une humeur douce, mais mélancolique ; sobre enfin & réglé dans sa conduite. Je me suis peint fidelement, sans éxaminer si ce portrait flatte mon amour-propre ou s'il le bleſſe ; c'est *M. de Percel* qui doit juger à présent dans quel dégré je suis capable de plaire.

Mais n'auroit-il pas voulu rire ? Et son dessein ne seroit-il pas de faire entendre que c'est moi-même qui suis le Ravisseur ? Il me semble que je puis faire cette supposition sans témérité ; à l'égard d'un homme qui m'a fait faire si gratuitement le *voiage de Basle*, qui m'a fait chasser de *Londres*, & qui a tracé de moi un portrait si peu ressemblant. Je veux l'instruire à fond de l'avanture ; afin de le satisfaire dans toutes sortes de sens. Pendant mon séjour à *la Haye*, le hazard me fit lier connoissance avec une *Demoiselle de mérite & de naissance*, dont la fortune avoit été fort dérangée par divers accidens qui n'appartiennent point au sujet. Un homme d'hon-

neur,

neur, qui faisoit sa demeure à *Amsterdam*, lui faisoit tenir régulierement une pension modique, sans autre motif que sa générosité. Elle vivoit honnêtement de ce secours, lorsque son bienfaiteur se trouva forcé par l'état de ses propres affaires, de retrancher quelque chose à ses libéralitez. J'appris ce changement, qui devoit la mettre dans le dernier embarras. J'en fus touché. Je lui offris tout ce qui étoit en mon pouvoir, & je la fis consentir à l'accepter. Diverses raisons m'aiant porté quelques mois après à quitter *la Haye* pour repasser en *Angleterre*, je lui fis connoitre la nécessité de mon départ, & je lui promis que dans quelque lieu qu'elle voulût faire sa demeure, j'aurois soin de pourvoir honnêtement à son entretien. Elle n'avoit aucune raison d'aimer *la Haye*, où elle ne pouvoit vivre que tristement sans biens de la fortune; elle me proposa de la faire passer à *Londres*, dans l'espérance qu'avec toutes les qualitez & tous les petits talens qu'on peut désirer dans une personne bien élevée, je pourrois lui faire trouver par l'entremise de mes amis une rétraite honorable & tranquille auprès de quelque Dame de distinction. J'y consentis. Elle a mérité effectivement par sa conduite & ses bonnes qualitez, l'estime d'une infinité d'honnêtes gens, qui s'intéressent en sa faveur; & moi qui ne lui ai jamais trouvé que de l'honnêteté & du mérite, je n'ai pas cessé de lui rendre tous les bons offices qui ont dépendu de ma situation.

M. de Percel doit être content de ce détail. Je lui fournis libéralement dequoi faire une *nouvelle édition de son Livre*, augmentée & corrigée; à moins que sans y faire de changement, il n'aimât mieux joindre cette feuille & la précédente à mon article, pour servir de *Commentaire*. Ne lui refusons pas non plus l'éclaircissement qu'il désire sur ma *Religion*. Je suis bien éloigné sans doute de cette haute perfection à laquelle il me fait connoître qu'il est parvenu. Le don de prophetie est une fa-

veut d'enhaut, qui ne s'accorde point à tout le monde ; & qu'il faut mériter par d'autres vertus que les miennes. Pour lui, qui paroît être en communication étroite avec le Ciel, il prédit que je passerai quelque jour à *Constantinople*, pour tâcher d'y devenir *Mufti*, (il ne décide pas néanmoins si je le serai) & que de là je pourrai gagner le *Japon*, pour y fixer tout-à-fait mes courses & ma Religion. Raillerie à part, je croirois *M. de Percel* fort heureux, & les *Japonois* aussi, s'ils étoient attachez à ma Religion avec autant de bonne foi & de simplicité que moi. Toujours est-il certain que ni discours, ni lectures, ni exemples, n'ont jamais diminué la vénération & l'attachement que j'ai pour la *Religion Chrétienne* ; j'entens celle qui ordonne tout à la fois la *pratique de la Morale* & la *croiance des Mystères*, qui recommande l'*amour de Dieu* & *celui du prochain*, & qui défend sur-tout la *calomnie* & la *détraction*. Ce dernier point me fait craindre qu'il n'y ait quelque différence entre *M. de Percel* & moi sur les articles.

A présent que j'ai satisfait à toutes les parties de sa satyre, n'appréhende-t-il pas que je ne passe de la défensive à l'attaque, & que je ne réjouisse un peu le Public à ses dépens ? *Novimus & qui te....* Mais qu'il cesse de craindre. Cette même Religion que je dois prêcher au *Japon*, & mon caractère naturel, me le défendent. Je me souviens des articles par lesquels j'ai commencé. J'observe le premier, & je suis persuadé avec *Hobbes*, que la violation du second changeroit de justice (*a*) en cruauté. D'ailleurs, j'ai sur *M. de Percel* trop (*b*) d'avantage, & que

(*a*) *Violatio legis hujus, crudelitas solet appellari.* Ubi sup.

(*b*) Je suis au point où le *vieux Comte de Toulouse* étoit avec *Auguste*.

Ed io in due parti, o tre, forato, e fatto
L'armi nimiche ha già tepide a terra ;
Ed egli ancor la sua conserva infatte,
Mal sicuro, ne va sol fuggendo. Il Tasso Canto 7.

& je ne ferois pas généreux d'en user. S'il me reste quelque chose à faire, c'est de chercher par quelle raison, par quelle offense, par quel outrage, j'ai pû lui causer cette violente inflammation de bile, dont il semble que les noires vapeurs aient obscurci la raison. Nous ne nous sommes jamais vûs. J'ai lû ses Ouvrages; mais je n'en ai jamais publié mon sentiment. Il a lû les miens; & quand il n'y auroit trouvé aucune raison de m'estimer, je suis sûr du moins qu'il n'en a vû aucune de me haïr. Cependant on ne hait point sans raison.

Je me perds dans cette recherche, car il est certain que je n'ai jamais offensé *M. de Perrel*. Voici bien quelques circonstances qui ont rapport à lui, & auxquelles je me souviens d'avoir eu part indirectement. Je laisse à juger au Public si elles ont dû m'attirer sa haine.

1°. Etant à *Amsterdam* en 1731. on me proposa de retrancher de la *Méthode*, &c. toutes les inutilitez qui sont dans cet Ouvrage, & d'y insérer certaines choses qu'on jugeoit nécessaires pour le rendre bon. Je ne marquai point d'inclination pour cette entrepriſe, par la seule raison de causer du chagrin à l'Auteur. On fut à peut-être appris cette espece de refus, sans lui en apprendre le motif.

2°. Dans le tems que le *Marot* de *M. de Perrel* s'imprimoit à *Amsterdam*, *M. C.* . . homme d'esprit & de savoir, qui corrigeoit cet Ouvrage, me fit la grace de me consulter sur la *Préface*, qu'il se faisoit un scrupule d'imprimer, parce qu'elle contenoit des Satyres (*b*) infames contre quelques personnes respectables. Je répondis, aussi sincerement que je le pensois, que son scrupule me paroissoit juste; & que malgré la necessité où se trouve quelquefois un *Correcteur de Hollande*, de n'y pas regarder de si près, il étoit obligé néanmoins de faire toujours une juste distinction de certains Livres.

Je

(*b*) On voit que c'est un *vrai mal* dans *M. de Perrel*.

Je mettois dans ce rang, sans exception, tous ceux qui attaquent ouvertement, & de dessein formé, la Réligion Chrétienne, les bonnes mœurs, & l'honneur du prochain. Peut-être que *M. C...* a fait quelque rétranchement à la *Préface du Marot*, & que *M. de Percel* a sçu que j'y ai contribué par mon conseil.

3°. *M. de Percel* aiant offert ses services, par une Lettre écrite aux *Libraires de la Haye* qui s'étoient associez avec moi pour la *Traduction de l'Histoire de M. de Thou*, ils m'envoierent la copie de cette Lettre. Elle contenoit, avec l'offre de plusieurs Pieces qui m'étoient ou inutiles, ou affûrées d'autre part, quelques *rémarques* que je ne trouvai point justes, & sur lesquelles je pris la liberté de *faire civilement mes réflexions*, qui furent envoiées à l'Auteur. Peut-être que le tour civil de ma Lettre ne l'a point consolé du réfus que j'ai fait de ses offres.

4°. Enfin, je me souviens d'avoir fait révenir dans mes *Notes sur le de Thou*, *une des rémarques* que *M. de Percel* avoit envoiées, & d'avoir témoigné que je la croiois fausse. Peut-être n'a-t-il pas trouvé bon que je l'aie contredit.

C'est apparemment pour se vanger de ces quatre offenses, que *M. de Percel* a cru devoir me traiter comme il a fait.

En voilà bien assez sur cette matière. Je crains même d'avoir déja fait froncer le sourcil à plus d'un de mes Lecteurs. En ce cas là je leur demande pardon; les priant de considérer, ainsi que je l'ai déja fait connoitre, que c'est moins le désir de vanger ma querelle, que celui de me conserver leur estime, qui m'a porté à entréprendre ma justification. Leur indulgence sera toujours pour moi un puissant aiguillon pour me rendre de plus en plus digne de leur bienveillance.

J'ai parlé dans une des feuilles précédentes de la mort du fameux *Docteur Misaubin* à *Londres*. Parmi les Anecdotes de sa vie il y en a de fort curieuses.

ſes. En voici une extrêmement mortifiante à ſon égard, qui en le rendant la fable de la Cour & de la Ville, penſa le ruiner par le ridicule dont il ſe couvrit par la malice de quelques Seigneurs. On ſe rappellera qu'il y a *ſept* ou *huit ans* qu'une femme à *Londres* prétendoit être accouchée de ſept Lapins. Ce Phénomene excita la curioſité de tout le monde. Après pluſieurs informations touchant la vérité du fait, beaucoup de gens, même de la faculté, ſoutenoient que la choſe étoit poſſible. *M. André*, *Chirurgien françois* établi à *Londres* ſe diſtingua ſurtout par ſes diſcours au *Caffé de Duglas*, où il tâcha de démontrer phyſiquement la poſſibilité de ce merveilleux accouchement. *M. Miſaubin*, qui étoit du ſentiment contraire, en étant averti, réſolût d'abattre la préſomtion de ce nouveau Naturaliſte. Il ſe rendit au *Caffé de Duglas*, & y diſputa contre *M. André*, qu'il traita de *petit Chirurgien*, & de tout ce que ſon emportement pût lui ſuggéter. La Ville fût bien-tôt pleine de cette avanture. Quelques Seigneurs Anglois en étant informez, réſolurent de ſe divertir aux dépens du Docteur. Il couroit à *Londres* un bruit, que le fameux Chirurgien *M. Petit* devoit arriver de *Paris* pour examiner le prodige en queſtion. Un des ſuſdits Seigneurs propoſa là-deſſus de faire paſſer ſon Valet de chambre, grand parleur, qui ſçavoit un peu la Chirurgie, & qui par hazard s'appelloit juſtement *Petit*, pour *M. Petit de Paris*, & de le commettre avec *M. Miſaubin*. Une grande Auberge nommée *King's Armes* au *Pall-mall* fût choiſie pour cette Scene. Après les inſtructions néceſſaires, on y envoia le Valet de Chambre avec un Coffre & une Valiſe, & l'on eût ſoin de faire avertir le Docteur, que *M. Petit* étoit arrivé de *France*, & logé en tel endroit. *M. Miſaubin* qui brûloit d'envie de le voir, s'y rendit auſſi-tôt. Après les premiers complimens de part & d'autre, *M. Petit* invita le Docteur à un répas qu'il devoit, diſoit-il, donner le lendemain à

quel-

quelques Seigneurs de ſa connoiſſance. Il y vint. La converſation ne roula d'abord que ſur des choſes indifferentes, mais on la fit tomber inſenſiblement ſur le pretendu accouchement. *M. Miſaubin* ouvrit ſon ſentiment là-deſſus, ſoutenant que ſuivant les regles il étoit impoſſible que des Lapins euſſent engendrez dans un corps humain, mais qu'on avoit eu l'adreſſe de les introduire chez la femme, & d'en impoſer ainſi au Public. *M. Petit* témoigna croire le contraire, & tâcha de le prouver. Les Convives ſe partagerent, prenant parti les uns pour le *pretendu Pariſien*, & les autres pour *M. Miſaubin*. Enfin la diſpute s'échauffa tellement qu'on en vint aux injures. Mais comme le *Valet de Chambre* avoit la langue bien affilée, le *Docteur* outré de la maniere dont il étoit traité, & cela en preſence de tant de Seigneurs, appella ſon Antagoniſte en duel. On prit jour, malgré tout ce que les autres firent ſemblant de faire pour l'empêcher. Le *Docteur* fût le prémier au Rendez-vous; mais au lieu de *M. Petit*, il vit arriver un Mylord de ſa connoiſſance, à qui les autres avoient découvert tout le jeu, & qui l'en avertit charitablement. *M. Miſaubin* tout ſurpris & honteux de ce qu'il venoit d'entendre, rentra promtement chez lui, & n'oſa ſe montrer pendant quelque tems.

Il y a encore d'autres traits dont je pourrois faire uſage pour divertir les Lecteurs; Mais je les abandonne à celui qui voudra compiler l'Hiſtoire de la Vie de cet incomparable Docteur.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-ſtraat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE CVI.

Imperitiam suam unusquisque sapientiam putat: unde cum nihil, ut ita dicam, sciamus, omnia nos scire putamus: quum autem aliis facere non permittamus quæ ipsi nescimus, ipsi facientes peccare cogimur: quapropter nimium sui amorem quemvis hominem fugere oportet.

Plut. in Protag.

UN éloge de la *Méthode d'étudier les Belles-Lettres* de *M. Rollin*, n'ajouteroit rien à l'opinion que le Public a conçûe de cet Ouvrage. Il a perdu peu de ses graces dans la *Traduction Angloise* dont nous avons fait mention ci-devant; & l'estime où il est à *Londres* est une nouvelle preuve du *bon goût qui regne en Angleterre*. En général les *Anglois* ne réussissent pas mal à traduire les Livres de *France*. S'ils ne peuvent pas toujours rendre littéralement les délicatesses de la langue françoise, ils en substituent d'équivalentes. On pourroit craindre dans ces occasions qu'ils n'*affoiblissent* un peu le sens de ce qu'ils traduisent; mais j'ai remarqué qu'ils sont beaucoup plus sujets à le *changer entierement*; c'est à-dire, que lorsqu'ils désespérent de pouvoir atteindre à la perfection de leur Original, ils mettent sans façon une pensée toute neuve à la place de celle qu'ils devoient traduire. J'aime mieux du moins attribuer à cette raison qu'à l'ignorance du Traducteur, la *différence* que j'ai trouvée fort souvent *entre le sens de l'Original & la Traduction*; surtout quand celle-ci d'ailleurs est de main de maître, telle par exemple que la *Traduction de l'Andromaque* de *Racine* par *M. Philipps*. On trou-

ve dans cette Piece, qui porte en *Anglois* le nom de *Diſtreſs'd Mother*, (la Mere affligée) cent beautez différentes de celles de *Racine*, dans des endroits neanmoins où la penſée de *Racine* n'a pas beſoin de changement pour paroître belle.

Un autre *réproche que l'on eſt en droit de faire aux Anglois*, & pour lequel ils n'ont point d'autre excuſe que la ſituation de leur païs qui les ſépare du reſte de l'*Europe*, c'eſt qu'*ils ſont les gens du monde les plus mal informez de ce qui ſe paſſe hors de chez eux*. On ne verra point tout d'un coup quel rapport cette rémarque peut avoir avec la Traduction des Livres; mais j'expliquerai nettement ma penſée par deux ou trois exemples. *M. Wilſon*, *Chanoine de Lincoln*, a commencé la *Traduction de l'Hiſtoire de M. de Thou en Anglois*. Voici de quelle maniere il traduit *Equitum Teutonicorum Magiſter*; *General of the Teutonick Horſe*; c'eſt-à-dire en *François*, *Général de la Cavalerie Teutonique*. *M. Wilſon* ne ſeroit pas tombé dans une erreur ſi groſſiere, s'il eût ſçû ce que c'eſt que l'*Ordre Teutonique*, & que le *Grand-Maître de l'Ordre*. Dans un autre endroit, il traduit *Alnetum*, le *Château d'Anet*, par *Aulnay*. *Robertus Stephanus*, *Robert Etienne*, par *Robert Stephens* &c.

L'Ecrivain qui donna à *Londres*, il y a quelques mois la *Traduction des Diſcours de M. l'Abbé Fleury ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique*, fit annoncer cet Ouvrage dans les Papiers publics ſous le nom & les Titres d'une Perſonne éminente, qui eſt aujourd'hui l'admiration de toute l'*Europe*; & cela apparemment ſans autre raiſon que ſon ignorance, qui a été trompée par la reſſemblance des noms: A moins qu'il n'ait eu deſſein d'en impoſer à ſes Compatriotes, dans l'eſpérance de rendre l'ouvrage plus récommandable; ce qui prouveroit encore mieux la juſtice du réproche que j'ai cru pouvoir faire aux *Anglois*. Ajoutez, que tous les noms propres de perſonnes & de lieux, ſont défigurez de la maniè-

re

re la plus étrange dans leurs Ecrits. Comment croiroit-on que le nom du *Duc de Richelieu*, étoit, il y a peu de jours, dans les Papiers publics? *Richlieu*. Mais il faudroit voir de quelle pitoiable façon les *noms propres Allemans* se trouvent mutilez & déchirez par les *Anglois!* Ils ne sont absolument pas réconnoissables. Les *Anglois* prétendent se justifier, en disant, qu'ils écrivent comme ils prononcent. Il faut avouer pourtant qu'à l'égard de ces derniers & des noms étrangers en général, les *François* ne leur cédent guères de ce côté-là. Je me souviens d'avoir vû dans l'*Histoire de France du P. Daniel* (a) au lieu du *Comte de Surrey*, *le Comte Suri ou Sorel*. Ce choix qu'il abandonne au Lecteur est une chose des plus plaisantes.

On attendoit beaucoup du titre d'un Livre qui vient de sortir de la presse, surtout étant l'*Ouvrage d'un grave Ecclésiastique*, qui s'est attaché pendant toute sa vie à la récherche des Secrets qu'il communique gratuitement au Public. C'est une *Méthode pour découvrir les Sources d'eau vive, & pour les rendre utiles à une grande étenduë de terre par des canaux d'une nouvelle invention*. Il n'est pas question ici de la *Baguette*, ni d'autres procédez qui s'écartent des voies communes de la nature. Tout l'art se réduit à un certain nombre d'observations, qui sont les fruits de l'expérience & du bon sens naturel. L'eau & la source ne seront pas bien éloignées, si l'herbe est fort verte; si les arbres sont à une hauteur extraordinaire; si l'on voit croître aux environs des roseaux, des cannes, des jons, des Peupliers, des Saules, & d'autres arbrisseaux, ou d'autres plantes qui aiment l'eau; si aiant exposé de la laine séche à l'air pendant la nuit, & l'aiant mise sur la terre en la couvrant de quelque vaisseau,

(a) Regne de *François* I. Le *P. Daniel* a copié cette faute d'après le *Seigneur du Bellay*, qui n'y regardoit pas de si près. *Voiez Mem. de Bellay.*

„ visiter ſes Villes & à dépenſer leur argent dans
„ ſon ſein ; & l'on peut dire avec aſſez de raiſon
„ que tout ce que les Voiageurs y ont porté d'or
„ & d'argent pour ſe procurer le ſeul plaiſir de
„ voir tant d'admirables Edifices, a bien dédom-
„ magé les *Italiens* de la dépenſe qu'ils ont faite à
„ les bâtir. *Loüis XIV.* avoit ſans doute raiſonné
„ de même lorſqu'il fit conſtruire ſon magnifique
„ Château de *Verſailles*. Il n'y emploia point de
„ ſommes ſi immenſes, que les *François* n'en ti-
„ rent fort avantageuſement l'intérêt, par la mul-
„ titude d'Etrangers que ce Palais ſuperbe leur at-
„ tire tous les jours ; & par-deſſus le marché ils
„ en ont l'honneur & l'uſage.

„ Il eſt donc tems que nous commencions à ou-
„ vrir les yeux, & que nous faſſions quelque ef-
„ fort pour égaler nos voiſins en politeſſe, com-
„ me nous les égalons déja par nos forces & par
„ l'étenduë de notre Empire. Vers la fin du regne
„ de *Jacques I.* & pendant les premieres années de
„ celui de ſon fils, le bon goût paſſa tout d'un
„ coup fort hardiment d'*Italie* en *Angleterre*, & ne
„ manqua point ſur ſon paſſage de viſiter la *Fran-*
„ *ce*, où il jetta des racines plus profondes que
„ parmi nous. Son regne fût court à *Londres*. A
„ la vérité *Inigo Jones* (a) fût regardé comme un
„ prodige dans ſon Art, & ne demeura pas fort
„ au deſſous de *Palladio* dont il étoit diſciple. Sur
„ un ſi beau préjugé l'*Angleterre* oſa former l'eſ-
„ pérance de devenir un jour *Rivale de l'Italie* ;
„ mais les guerres civiles qui s'allumerent preſ-
„ qu'auſſi-tôt, firent évanoüir cette attente. Les
„ Arts & les Sciences furent rejettez, parce qu'ils
„ n'entroient pour rien dans nos querelles. On vit
„ ſucceder les ténebres & l'obſcurité la plus é-
„ paiſſe ; de ſorte que nous ſommes encore trop
„ heu-

(a) Célebre *Architecte Anglois*, dont il reſte quantité de fort bons ouvrages.

„ heureux qu'il nous soit resté quelques traces de
„ cette aurore du bon goût.

„ Sir *Christophe Wren* fût ensuite le premier qui
„ vint réveiller parmi nous quelques étincelles
„ presqu'étouffées sous les cendres de nos incen-
„ dies. Il ranima les Arts long-tems négligez. Ce
„ fût alors qu'on vit arriver cet horrible accident
„ (*a*) dont la mémoire ne sera jamais rappellée
„ sans fraieur, qui auroit pû tourner néanmoins à
„ l'avantage de *Londres*, si l'on eût pris toutes les
„ mésures nécessaires pour en profiter. Mais le
„ sentiment de notre malheur étoit trop vif, pour
„ laisser place aux idées d'ordre & de proportion.
„ La nécessité & la commodité se firent mieux é-
„ couter que le goût & la magnificence. Cepen-
„ dant *Wren* proposa un *Plan d'Edifices*, qu'il a-
„ voit médité avec beaucoup d'étude, & qu'on s'est
„ répenti bien des fois de n'avoir point éxécuté.

„ De notre tems même il s'est présenté une nou-
„ velle occasion (*b*) qu'on a malheureusement négli-
„ gée. Quoique la *rareté du terrain dans l'enceinte*
„ *de Londres* ne permit point de placer nos *nou-*
„ *velles Eglises* dans les situations les plus avanta-
„ geuses, il est vrai néanmoins qu'on pouvoit leur
„ en choisir de beaucoup plus favorables. A peine
„ en trouvera-t-on *cinq dont l'œil soit satisfait*, &
„ l'on n'en trouveroit pas tant, dont la structure &
„ les ornemens méritent la moitié des sommes,
„ qu'elles ont coûté. Triste réflexion, qui ne fait
„ pas plus d'honneur à la bonne foi des Directeurs,
„ qu'au génie des Architectes!

„ On ne peut nous réprocher un excès d'épargne
„ dans nos bâtimens. Peu de Nations au contrai-
„ re

(*a*) L'embrasement presque total de *Londres*.

(*b*) Le Parlement avoit assigné des sommes très-considérables pour bâtir à *Londres cinquante Eglises*. Cela s'est fait enfin avec beaucoup de dépense; mais quoiqu'il y en ait quelques-unes dans ce nombre qui peuvent passer pour belles, il n'y en a pas une seule qui n'ait quelque défaut considérable.

„ re prodiguent leur argent avec moins de régret;
„ mais nous manquons d'élégance & de discerne-
„ ment dans l'exécution. Qu'on voie tous nos Edi-
„ fices, on trouvera toujours les plus belles Pie-
„ ces d'Architecture mal disposées pour la vûe;
„ cachées dans des coins & des trous, comme si
„ l'ouvrage étoit fait à la dérobée, ou que les Ar-
„ tistes eussent honte de leur travail. Si nous avons
„ quelques Pieces de meilleur goût, elles sont im-
„ parfaites; comme si l'on n'avoit point eu d'au-
„ tre vûë que d'en faire de simples essais; & elles
„ demeureront apparemment dans cet état jusqu'à
„ ce que le tems les réduise en poussiere. D'ail-
„ leurs, il faut convenir en général que la plû-
„ part de nos bâtimens sont pésans, mal propor-
„ tionnez, & que ceux même qui ont le plus d'or-
„ nemens paroissent plûtôt chargez qu'ornez. La
„ beauté ne dépend pas précisément de la dépen-
„ se. A bien parler, elle ne coûte pas plus cher
„ que la laideur & la difformité. Elle dépend du
„ génie; & l'effort qu'un Architecte habile fait
„ pour penser, n'est pas plus grand que celui d'un
„ sot & d'un ignorant. Mais le génie est rare, &
„ l'on croit y suppléer par la dépense.

Après quelques autres réflexions préliminaires, l'Auteur entreprend de faire exactement la révûë de *Londres*, & de porter ses observations sur tout ce qui s'offrira dans sa route. *Edifices saints & profanes*, *Maisons de Seigneurs* & *de Particuliers*, rien n'est à couvert de sa critique. Le tour qu'il lui donne a toujours de la fineſſe & de l'agrément; mais on le trouve un peu trop caustique lorsqu'il est blessé par un excès de mauvais goût. Il n'épargne alors ni Architecte, ni Ouvrier, ni le Maitre même du logis.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE CVII.

Derisor verò plus laudatore movetur.

Horat. de Art. Poët.

LONDRES n'eſt pas aſſez connu de la plûpart de mes Lecteurs pour eſpérer qu'un Extrait plus étendu de l'agréable Ouvrage dont j'ai parlé dans la derniere feuille, leur puiſſe cauſer autant de ſatisfaction qu'aux *Anglois*. Cependant il s'y trouve des circonſtances qui peuvent être entenduës de tout le monde, & qui ne ſçauroient déplaire à perſonne.

A l'occaſion de la *Statuë équeſtre de Charles II*, qui ſe voit dans *Stocs-market*, l'Auteur nous apprend une *Anecdote des plus ſingulieres*. Voici ſes termes: „ Ce Monument eſt d'une figure ſi ridicule „ & ſi abſurde, qu'il eſt impoſſible d'y jetter les „ yeux ſans quelque indignation contre ceux qui „ l'ont fait élever. Mais ſi l'on en recherche l'Hiſ„ toire, la farce augmente, & ce qui n'étoit que „ mépriſable devient plaiſant juſqu'à faire rire. Il „ faut ſçavoir que cette Statuë admirable avoit été „ faite dans ſon origine pour *Jean Sobieski Roi de* „ *Pologne*; mais quelqu'accident le fit demeurer „ entre les mains de l'Ouvrier. Vers le même „ tems la Ville de *Londres* eût aſſez de zéle (*a*) pour „ ren-

(*a*) On ſçait la réflexion que fit ce Prince en voiant avec quelles marques de tendreſſe il étoit reçu du Peuple de *Londres*, de ce même Peuple, qui avoit vû tranquillement décapiter ſon pere, & qui avoit tant maudit la Roiauté. *Voiez comment ce Peuple m'aime*, dit-il; *ne diroit-on pas que c'eſt ma faute ſi j'ai été abſent ſi long-tems?*

„ rendre ſes devoirs à *Charles II.* C'étoit immé-
„ diatement après ſa réſtauration. La *Statue de*
„ *Jean Sobieski* ſe trouvant prête & à fort bon mar-
„ ché, on convertit le *Roi de Pologne* en *Roi d'An-*
„ *gleterre*; & l'on changea le *Turc* qui étoit ſous
„ les pieds du Cheval, en *Olivier Cromwell.* Per-
„ ſonne ne s'eſt aviſé depuis d'y trouver à rédire.
„ Mais le malheur eſt, qu'un miſérable *Turban*
„ qu'il porte ſur la tête, fait voir clairement que
„ ce n'eſt pas lui, & ſert de preuve inconteſtable
„ de la vérité de cette hiſtoire.

L'*Egliſe de Walbrook*, qui eſt proche du même Marché, eſt au jugement de l'Auteur un bâtiment moderne qui n'a rien d'égal en *France* & en *Italie.* Il n'y a point de beauté imaginable qu'elle ne renferme. Il ajoûte, qu'elle eſt célebre dans toute l'*Europe*, & que les Etrangers s'étonnent de voir ſi peu d'ardeur aux *Anglois*, pour la faire valoir autant qu'elle mérite. Je fais cette remarque en faveur des *Architectes étrangers.* Ils doivent être curieux de voir ce chef-d'œuvre.

Le *Palais du Roi de la Grande-Bretagne* eſt abſolument indigne d'un Roi ſi puiſſant. Les *Salles de Weſtminſter* qui ſervent aux *Aſſemblées du Parlement* répondent encore moins à la Majeſté d'un Corps ſi auguſte. Mais ſi le Roi & les Seigneurs ſont mal logez pendant leur vie, ils en ſont bien dédommagez par les *Tombeaux magnifiques* qu'on leur éleve après leur mort. Cette réflexion, qui eſt de l'Auteur, ſe trouve mal vérifiée dans le détail qu'il fait de tous les *Monumens de l'Egliſe de Weſtminſter*; car ſa ſévere critique n'épargne pas plus la maiſon des morts que celle des vivans. Cependant comme il eſt vrai en général, que le *Saint Denis d'Angleterre* contient des beautez admirables, un peu de détail va faire naître ici à mes Lecteurs de fort agréables images.

„ L'*Egliſe de Weſtminſter* eſt un Edifice fort an-
„ ti-

„ tique, que cette ſeule raiſon rend fort reſpecta-
„ ble, mais qui n'en eſt pas plus accompli ni plus
„ régulier. Sa prodigieuſe grandeur remplit plu-
„ tôt les yeux qu'elle ne les ſatisfait. Sa hauteur
„ ſurprend, mais ſa forme ne plaît pas. Vous n'y
„ voiez rien de plus élevé que le toît; ni tour,
„ ni clocher, ni portail. C'eſt une maſſe péſante,
„ qui a l'air d'un four, plus que d'une Egliſe. A la
„ vérité le deſſein de l'Architecte n'eſt pas rempli,
„ & l'on voit aiſément qu'il reſte quantité de cho-
„ ſes à finir. Le bruit court que le Doien & le
„ Chapitre ſont réſolus d'achever ce qui paroît
„ manquer, & d'élever quelques Tours aux en-
„ droits où l'œil les demande, mais ce projet,
„ qui ne peut s'éxécuter ſans un mélange de vieux
„ & de neuf, rendra le bâtiment ridicule & les
„ Chanoines auſſi.

„ L'intérieur du vaiſſeau n'a rien de plus ré-
„ commandable que la hauteur de la nef. Auſſi
„ n'eſt-ce point l'Egliſe en elle-même que la cu-
„ rioſité fait viſiter. Les yeux ſont occupez tout
„ d'un coup par cette *multitude de Tombeaux &*
„ *de Statuës* qui s'y offrent de toutes parts, &
„ dont les uns fourniſſent autant de matière à l'ad-
„ miration que les autres à la critique.

„ Le prémier qui ſe préſente eſt celui de *Sir* (*a*)
„ *Godfrey Kneller*, deſſiné par lui-même, & éxé-
„ cuté par *Rysbrack* (*b*), mais ſi indigne néanmoins
„ de deux ſi grands noms, qu'il excite à peine
„ l'envie de s'en approcher. Cependant on veut li-
„ re l'*Epitaphe*; & quoiqu'elle ſoit de *M. Pope*,
„ on la trouve d'auſſi mauvais goût que le Tom-
„ beau. Il eſt étrange que des *Knellers* & des *Rys-*
„ *bracks*

(*a*) Il étoit *Baronet de la Grande-Bretagne*, *& Peintre de la Couronne* ſous *Charles II.* & les quatre Rois ſuivans. Il mourût en 1722.

(*b*) Sculpteur célèbre, dont on a vû l'éloge dans une des Feüilles précédentes.

„ *bracks* n'aient pas ſenti qu'un dais ne peut faire
„ qu'un mauvais effet en marbre ; & qu'en le ſup-
„ poſant même une décoration convénable, l'idée
„ en eſt ſi triviale & ſi plate, qu'elle ſeroit réjet-
„ tée avec mépris par le dernier de leurs Eleves.

„ Une *Statuë martiale* qui eſt un peu plus loin,
„ repréſente un Gentilhomme de la Maiſon de (*a*)
„ *Holleſſ.* C'étoit la ſeule Statuë qui fût débout
„ dans toute l'Egliſe, juſqu'à ce que celle de *M.*
„ *Cragg* (*b*) ait été élevée dans le même goût.
„ Loin de condamner cette attitude, je ſuis d'a-
„ vis au contraire qu'on devroit toujours donner
„ aux Statuës de la vie & de l'action, & jamais
„ de la langueur & de l'inſenſibilité ; ſurtout lorſ-
„ qu'il eſt queſtion d'un Soldat & d'un Héros,
„ qu'on ne doit jamais ſuppoſer en répos, & dont
„ le caractére ne peut être repréſenté avec trop
„ de force. Celle dont je parle a quelque choſe
„ de mâle & de hardi, qui fait oublier qu'elle n'eſt
„ ni correcte ni élégante. La diſpoſition de deux
„ *Pallas* pleurantes qui ſont à ſes deux côtez, l'or-
„ ne beaucoup, & rédouble encore l'expreſſion.
„ On ne peut accorder trop d'éloges à tout ce qui
„ marque du goût & du génie.

„ Le jeune *Edouard Carteret*, que l'*Angleterre*
„ perdit le 19. de Mars 1710. & qui dans un âge
„ fort tendre faiſoit déja les délices & l'eſpérance
„ de *Londres*, voit ſon nom à couvert de l'oubli,
„ par le ſouvenir toujours préſent de ſon mérite,
„ par l'habileté du Sculpteur, & par la beauté de
„ ſon (*c*) *Epitaphe*. Le Buſte qui le repréſente eſt
„ ſim-

(*a*) Le *Duc de Newcaſtle* eſt aujourd'hui le Chef de cette illuſtre Maiſon.

(*b*) Il étoit *Secretaire d'Etat* ſous le dernier Regne, & pere du fameux *Syſtême de la Mer du Sud*, qui n'a jamais rien eu d'égal que celui du *Miſiſipi*.

(*c*) Elle mérite d'être connuë hors de *Londres* : c'eſt *le Tems* qui parle.

„ ſimple, mais d'une élégance achevée. Au deſſous „ eſt la figure du *Tems*, avec ſes ailes, & de la „ grandeur naturelle d'un homme, qui tient d'une „ main l'Epitaphe, & qui s'appuie ſur l'autre d'un „ air ſi conſterné, qu'on croit rémarquer qu'il „ s'afflige du coup de faux qu'il a donné, dans le „ tems même qu'il conſole celui qui l'a reçu. L'i- „ dée du Monument, l'éxécution, l'Epitaphe ; „ tout eſt véritablement poëtique.

„ Il y auroit peu de Tombes plus belles que cel- „ le de *Mylord Kingsale*, ſi l'or & la peinture dé- „ cidoient de la beauté de ces ſortes d'ouvrages : „ mais ſi c'eſt du goût & de la force du génie „ qu'elle dépend, les Héritiers de ce Seigneur (*a*) „ ont prodigué des ſommes dont ils ont peu „ d'honneur à recueillir. Ses armes, ſa chévelure, „ ſes habits, &c. ont l'air d'une parure de Bal. Il „ ſemble qu'on ait moins penſé à conſerver la mé- „ moire d'un mort, qu'à repréſenter un homme „ vivant, au milieu de la joie & des plaiſirs. S'il „ y a quelque choſe qui porte à la triſteſſe, c'eſt „ la pitié qu'on ne peut s'empêcher de ſentir pour „ deux pauvres petits enfans qui ſont chargez de „ tout le poids du Monument, & qui ne gémiſ- „ ſent pas plus de ce fardeau que de la ridicule „ idée

Quid breves te delicias tuorum
Naniis Phœbi Chorus omnis urget,
Et mea falcis ſubitò reciſum
Vulnere plangit ?
En Puer vitæ pretium caduca :
Hic tuam cuſtos vigil ad favillam
Semper aſtabo, & memori tuebor
Marmore famam.
Audies clarus pietate, morum
Integer, multæ ſtudioſus Artis ;
Hæc frequens olim leget, hæc ſequetur
Æmula Pubes.

TAYLOR INST. OXFORD

(*a*) *Almeric de Courcy*, Seigneur *Irlandois*, deſcendu du fameux *Jean de Courcy Comte d'Ulſter*.

„ idée du Sculpteur. Ajoûtez, pour rendre la far-
„ ce complette, une *miſérable Epitaphe*, qui ſe ré-
„ duit à vous apprendre, que c'eſt depuis longtems
„ le *privilege des Kingsales* de porter leur chapeau
„ ſur la tête en préſence du Roi.

On jugera de l'Ouvrage par ce petit nombre de traits, que j'ai moins choiſis comme les plus curieux, que parce qu'ils ſont les plus courts. Peut-être en jugera-t-on mieux encore, par l'effet qu'il a produit à *Londres*. Toute la Nation s'eſt ſoulevée contre l'Auteur. On l'a traité de fils dénaturé, qui s'eſt moins propoſé de faire honneur à ſa Patrie, que de révéler ſa honte, en publiant qu'elle manque encore de goût pour les Arts, dans un tems où la juſte réputation qu'elle s'eſt acquiſe par d'autres endroits, aveugloit peut-être les Etrangers en ſa faveur, & leur faiſoit croire, qu'elle la méritoit à toutes ſortes de titres. En effet, ſon Livre n'eſt qu'une cenſure continuelle, & ſouvent fort peu ménagée. Mais ce mécontentement des *Anglois* reſſemble ſi peu au mépris, qu'il y a peu d'Ouvrages qui ſe ſoient vendus plus heureuſement.

Tout prend la Couleur qu'il plait aux Paſſions. En voici un Exemple des plus bizarres, car on va voir l'Amour qui fait prendre une fauſſe couleur à ſon objet, dans une matiere tout-à-fait contraire à ſes propres intérêts. C'eſt un Amant, fort connu à *Londres*, dont la Maitreſſe a éxigé qu'il fit l'*éloge de l'inconſtance des Femmes. Ter cecidêre manus !*

Je ne penſe point à prouver que les Femmes ne ſont point inconſtantes. Comment pourrois-je contrédire une vérité ſi connuë ? Mais que l'inconſtance des femmes paſſe pour un vice, c'eſt ce que l'amour de la vérité ne me permet pas de ſupporter. Je crois qu'on m'accordera ſans difficulté, que les meilleures choſes ont leurs changemens. Les Cieux ſont dans un mouvement continuel, les Etoiles ſe meu-

meuvent, & je demande à tout le monde, s'il y a rien de si changeant que la Lune. L'Air, le Feu, l'Eau, ont leur façon de se mouvoir. La Terre change ses apparences avec les Saisons, & le Tems n'a jamais gagné sur lui d'être un moment le même. Ainsi tout l'Univers n'offre qu'une scène continuelle de *mutabilité*. D'un autre côté, comme la couleur la plus claire est celle qui reçoit le plus grand nombre de teintures différentes, de même les esprits les plus nets & les plus vifs sont ceux qui changent le plus souvent d'opinion; tandis que les esprits grossiers marchent toujours pésamment dans le sentier battu, sans oser, ou plûtôt sans pouvoir s'écarter d'un seul pas. Commençons donc par conclure d'ici, que *si les Femmes sont plus changeantes que les Hommes, c'est d'un côté qu'elles ont plus d'esprit qu'eux, & de l'autre qu'elles tiennent plus de la nature de ce qu'il y a de plus parfait dans l'Univers.*

Mais les Hommes mêmes trouvent le changement agréable dans toutes choses, excepté dans les Femmes. Eh pourquoi n'y auroit-il que dans elles qu'il seroit une imperfection? Quelqu'un dira que c'est par-là qu'elles trompent leurs Amans. Helas! un Amant qui a été trompé par sa Maîtresse, & qui l'accuse d'inconstance comme d'un crime, doit avoir bien peu de goût pour l'esprit. Car enfin, demandez aux gens de bon goût, si les pensées & les bons mots qu'ils aiment le mieux, ne sont pas ceux qui les surprennent & qui trompent tout d'un coup leur attente? L'inconstance d'une Femme arrive toujours lorsqu'on s'y attend le moins. Elles changent, vous ne sçavez pas comment, ni vous ne sçauriez dire pourquoi. On connoît les changemens des Etoiles, de la Lune & des Cieux, & l'on a découvert des règles certaines dans leur instabilité; mais je défie tous les Philosophes du monde de prévoir quand l'esprit d'une femme doit chan-

changer. Et puis, mes chers Compatriotes, je ſerois un peu ſurpris de vous voir contrôler l'inconſtance dans les Femmes de votre païs. Vous vous piquez d'aimer la liberté. Où en connoiſſez-vous de plus parfaite que dans cette diſpoſition continuelle au changement, que ni Roi, ni Pere, ni Mari, ne peuvent contraindre. Les Femmes, diſoit un de nôs vieux beaux Eſprits, reſſemblent fort bien au Soleil, qui eſt entraîné violemment d'un côté par le mouvement des Cieux, & qui ne laiſſe pas d'avoir ſon propre cours qui eſt tout oppoſé. Elles ont beau être ſoumiſes aux loix d'un Mari dont il faut qu'elles ſuivent les volontez; elles ont toujours un mouvement qui leur eſt propre, & qui n'eſt pas même connu de leurs Maris.

L'inconſtance des Femmes eſt un antidote contre l'inconſtance des Hommes. Vous trouverez certains beaux Eſprits délicats à qui c'eſt aſſez de connoître une choſe pour s'en dégoûter auſſi-tôt: mais ils ont beau faire avec les Femmes; ils ne les connoîtront jamais ſi bien que l'obſcurité ne ſurpaſſe la lumiere. Ainſi les Femmes par leur inconſtance ſervent à humilier l'orgueil de l'eſprit de l'Homme, en rendant les fous, ſages, lorſqu'ils entreprennent de gagner leur cœur; les ſages, fous, lorſqu'ils s'appercoivent qu'ils perdent leurs peines; & les beaux Eſprits, comme enragez, lorſqu'ils voient dans quel labyrinthe d'incertitude elles les précipitent. Il eſt donc clair que les Philoſophes n'écrivent contre l'inconſtance des Femmes, que pour ſe vanger de ce qu'elle ſert à faire paroître leur ignorance; & pour les Poëtes, s'ils en font quelque-fois des railleries, c'eſt pour éxercer leur veine & faire briller leur génie.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-ſtraat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE CVIII.

Artibus ingenuis, quarum tibi maxima cura est,
Pectora mollescunt, asperitasque fugit.

Ovid. Pont. 7.

IL n'est pas surprenant qu'une Nation curieuse & pénétrante change souvent d'inclination & d'objet, & qu'elle passe de Science en Science à mésure qu'elle est satisfaite de ses progrès, & qu'elle croit avoir épuisé ce qu'elle abandonne. Il y a un point de connoissance & de lumiere, qui est comme la clef de toutes les Sciences, & qui rend capable de les parcourir successivement avec autant de plaisir que de succès; à peu près comme la *Logique* met un homme en état de raisonner juste sur sur tout ce qu'il conçoit clairement; ou si l'on veut une autre comparaison, de même qu'un long & heureux exercice du pinceau rend toutes sortes d'exécutions faciles à un Peintre, & lui fait entreprendre avec la même confiance ce qu'il est accoûtumé à peindre, ou ce qu'il peint pour la prémiere fois. Je ne ferai point tort aux *Anglais*, & moins encore à leurs voisins, si les supposant parvenus à ce point, j'attribue les changemens de leur application & de leur goût a une si belle cause, & si j'ajoûte, qu'il n'y a point de peuples dans l'*Europe* à qui l'on puisse réprocher si justement cette honorable inconstance.

Cependant il se prépare pour eux des Rivaux, dans un païs d'où l'on ne pensoit pas qu'on dût les attendre. Les dernieres nouvelles de *Constantinople* nous font des rélations admirables du *progrès des Sciences parmi les Turcs*. Non seulement l'Imprime-

rie se met en honneur chez eux, & sert à répandre les *traductions de nos meilleurs Ouvrages* dans toutes les parties de leur vaste Empire ; mais l'on voit sortir quantité de *Livres de leur propre composition*, & si l'on en juge par quelques passages que les *Anglois* ont traduits dans leur Langue, il n'y a plus la moindre raison de regarder les noms de *Turc* & de *Barbare* comme des mots synonimes. Les idées de *goût*, de *vérité*, de *justesse*, d'*élégance*, leur sont déja aussi familieres qu'à nous. Ils réfléchissent, ils comparent, ils raisonnent, ils s'expriment avec beaucoup de grace & de précision ; enfin, si le *Traducteur Anglois* ne leur a rien prêté du sien, je ne vois pas ce qui leur manque pour entrer en concurrence d'esprit & de lumieres avec nous. Je ne demande point qu'on m'en croie sur ma parole. Voici quelques *fragmens de l'Ouvrage d'un bel Esprit Turc*, où l'on ne trouvera presque rien dont un *Européen* ne pût se faire honneur.

(*a*) „ Ce qu'il me semble qu'il faut entendre par „ le *goût*, est une délectation particuliere que nous „ cause un objet agréable, & qui est plus ou moins „ parfaite, suivant le dégré de discernement avec „ lequel nous distinguons les beautés de cet ob„ jet. Elle doit toujours être fondée sur la vérité, „ ou sur la vraisemblance : mais il arrive fort sou„ vent qu'elle n'est que la fille de l'opinion, & „ l'effet du simple hazard. Le *véritable goût* ne „ s'acquiert point sans beaucoup d'étude & de tra„ vail ; & les hommes en général sont trop indo„ lens, pour se soucier beaucoup d'un avanta„ ge qui coûte si cher. Voilà la meilleure raison „ qu'on puisse apporter du regne presqu'universel „ du *mauvais goût*. Tous les hommes souhai„ tent passionnément de passer pour gens d'esprit,

„ pour

(*a*) On reconnoîtra si aisément que cette petite Piece n'est qu'une traduction, & des plus littérales, que je n'ai pas besoin d'autre témoignage pour prouver que c'en est une.

„ pour ſages, & pour ſçavans : mais ils ſont bien
„ aiſes d'acquerir cette réputation aux moindres
„ frais qu'il eſt poſſible. Ils ont aſſez de ſens pour
„ s'appercevoir qu'elle s'acquiert ſouvent à bon
„ marché par le caprice & par les modes, au pré-
„ judice du jugement ſolide & de la véritable po-
„ liteſſe ; & qu'on ſe porte communément à ap-
„ prouver dans autrui les folies qu'on eſt diſpoſé
„ à commettre. En effet, ſemblables aux ambitieux
„ qui n'ont point de biens, nous contrefaiſons
„ une certaine gaieté que nous ne ſçaurions avoir
„ réellement, & nous nous flattons que notre fauſ-
„ ſe monnoie paſſera pour le bon or que nous
„ voulons imiter. Je ſuis fâché qu'il me ſoit facile
„ d'apporter un nombre infini d'exemples pour
„ prouver toutes ces véritez.

„ Rien n'eſt ſi commun que d'affecter d'avoir
„ du *goût*, & rien n'eſt ſi rare que d'en avoir ré-
„ ellement. Le malheur de n'en avoir pas eſt une
„ diſgrace contagieuſe. Elle nous eſt communiquée
„ dès l'enfance par de mauvais principes d'éduca-
„ tion ; dans la jeuneſſe par la fréquentation de
„ toutes ſortes de compagnies, ou par l'ignoran-
„ ce de ceux qui ſont chargez de nous inſtruire ;
„ & dans l'âge viril par notre propre aveuglement,
„ qui nous confirme ſans ceſſe dans tous nos pré-
„ jugez. Mais plus le mal eſt commun, plus les
„ racines qu'il a jettées ſont profondes, & plus il
„ eſt néceſſaire de le combattre avec vigueur. Le
„ *bon goût* a tant d'influence ſur le mérite de l'eſ-
„ prit & même ſur la morale, qu'on ne ſçauroit
„ faire trop d'efforts pour le rendre auſſi commun
„ qu'il devroit l'être. Les *Colleges & les Ecoles qui*
„ *s'établiſſent aujourd'hui* ſi heureuſement dans ce
„ grand Empire, les inſtructions, les entretiens,
„ tout devroit être rapporté à ce but ; & ſi j'en
„ étois crû, l'on réfuſeroit la qualité de *Muſulman*
„ à ceux qui négligent de ſe faire de bonne heure
„ un fond de *goût*, qu'ils puiſſent cultiver à loiſir

„ dans la ſuite de leur vie. On trouvera quantité „ de gens qui ſe diſtinguent par un talent parti- „ culier, qui n'ont pas la moindre connoiſſance „ de tout le reſte, faute de cette qualité univer- „ ſelle qu'on appelle *le goût*. Elle ſert de luſtre à „ toutes les Sciences, & de vernis à toutes les „ vertus. Elle eſt l'amie de la ſocieté, le guide du „ ſçavoir, le rafinement du plaiſir, & le ſceau du „ mérite. Par elle nous élargiſſons le cercle du „ bonheur, & nous en augmentons le ſentiment. „ Elle nous aide à découvrir la vérité & la beau- „ té, dans quelque endroit qu'elles ſe trouvent, „ & à démêler l'erreur & la difformité malgré „ tous leurs déguiſemens. Elle nous oblige de „ nous comporter avec décence & avec grace. El- „ le nous rend attentifs & ſenſibles aux bonnes „ qualitez d'autrui. En un mot, elle eſt un com- „ poſé de toutes les bienſéances, & comme le „ centre de tout ce qu'il y a d'aimable.

„ La vérité & la beauté renferment toute ex- „ cellence. Elles, & ce qui leur eſt oppoſé, ſont „ les ſeuls objets qui fourniſſent de l'éxercice à „ notre cenſure & à notre admiration. La *preuve* „ *du bon goût* eſt de les ſçavoir diſcerner, & rien „ ne conduit ſi ſûrement au dégré le plus parfait „ de la perception & du jugement. On peut con- „ ſidérer la Vérité comme le deſſein dans la Pein- „ ture, & la Beauté comme le coloris & les orne- „ mens. L'erreur & la difformité ſont les contraſ- „ tes du groupe. Pour être capables de décou- „ vrir celles-ci, on doit l'être auſſi d'admirer les „ prémieres. Si l'eſprit s'emploie continuellement „ à contempler les unes, ou à condamner les au- „ tres, il n'aura qu'une imparfaite connoiſſance „ du Tableau, qui rendra ſa déciſion injuſte. De „ l'une ou de l'autre part, le préjugé eſt égale- „ ment contraire au *bon goût*; & cependant par „ l'étrange fragilité de la nature humaine, il peut „ tout à la fois ſe trouver double dans la même „ perſonne.

„ Pour

„ Pour éviter ce désordre, il faut s'être accoû-
„ tumé avec beaucoup de soin, à connoître ce que
„ c'est qu'une *erreur* & une *beauté*; & lorsque nous
„ sommes dans l'occasion de faire usage de cette
„ connoissance, il faut être ardent dans notre éxa-
„ men, & froid (*a*) dans notre jugement. Prenons
„ garde surtout, lorsque nous condamnons, si le
„ défaut n'est pas dans notre propre esprit; &
„ lorsque nous croions devoir approuver, si nous
„ concevons parfaitement l'objet de notre appro-
„ bation. On censure souvent de véritables beau-
„ tez, faute de les avoir bien conçûës; & l'on ap-
„ prouve des erreurs, parce qu'on leur prête soi-
„ même le masque de la vérité.

„ Le *bon goût* n'est pas borné aux *Ouvrages d'es-*
„ *prit*, ni à la *Peinture* & à la *Sculpture*. Il s'étend
„ à la *civilité des manières*, & jusqu'au *fond des*
„ *mœurs*. Il peut servir de règle de vie & de con-
„ duite, aussibien dans la pratique que dans la spé-
„ culation; c'est-à-dire, qu'il est capable dans tous
„ les cas, de régler nos actions & nos jugemens.
„ C'est faute de *goût* que nous prenons souvent la
„ légereté pour vivacité, la pesanteur pour pru-
„ dence, l'emportement pour valeur, l'affectation
„ pour politesse, & la vanité pour véritable mérite.

„ Il est difficile de déterminer si nos ames sont
„ essentiellement différentes; ou si étant égales dans
„ leur essence, l'inégalité présente de leurs per-
„ fections vient de la différence des organes du
„ corps; ou si c'est la force de l'éducation, l'ha-
„ bitude, les compagnies qu'on fréquente, qui
„ donnent cette supériorité qu'on rémarque dans
„ certains génies sur les autres. A quelque cause
„ qu'on juge à propos de l'attribuer, il est clair
„ qu'il

(*a*) Je traduis le plus littéralement qu'il m'est possible: mais on conçoit sans doute aisément, que l'Auteur veut dire ici, qu'il faut éxaminer avec une vive attention, & porter son jugement de sang froid, c'est-à-dire, sans partialité & sans emportement.

„ qu'il y a des hommes ſi diſtinguez par leurs per-
„ fections, qu'ils paroiſſent élevez à une prodi-
„ gieuſe diſtance au-deſſus de leurs pareils. Mais
„ ces ames ſupérieures n'en ont pas moins beſoin
„ d'un travail infini pour ſe former un mérite juſ-
„ te & régulier. Il y a tant de difficultez à ſur-
„ monter, tant de mortifications à ſouffrir, tant
„ de chemin à faire dans le labyrinthe des con-
„ noiſſances qu'il faut acquerir, que ſi l'ambition,
„ la vanité, & d'autres paſſions, ne ſervoient pas
„ de ſupport & d'aiguillon, il ne s'en trouveroit
„ pas un entre mille, qui eût aſſez de courage pour
„ entreprendre une carriere ſi pénible. Des l'en-
„ trée l'on ſeroit effraié du ſeul aſpect. Avec ces
„ motifs mêmes, qui ſont pris hors de nous, il
„ s'en trouve bien peu qui arrivent au but qu'ils ſe
„ ſont propoſé. Perſonne ne peut dire qu'il ait fi-
„ ni le voiage. L'objet du ſçavoir eſt infini; &
„ lorſque la fin de la vie arrive, on ouvre les yeux
„ avec étonnement ſur l'eſpace immenſe qu'on a
„ devant ſoi, & l'on ne peut jetter quelques ré-
„ gards ſur celui qu'on a parcouru, ſans mépri-
„ ſer ſouverainement cette petite portion de vie
„ qu'on va laiſſer par derriere. Il paroît que la Na-
„ ture a fait autant pour nous que nous puiſſions
„ faire pour nous-mêmes; & que tout ce que nous
„ avons à eſpérer par nos plus grands efforts, c'eſt
„ de régler & de polir les préſens que nous avons
„ reçûs d'elle. Le *ſçavoir* eſt-il autre choſe, qu'un
„ Recuëil de toutes les lumieres que la nature a
„ inſpirées? Et qu'eſt-ce que la *politeſſe*, ſi ce n'eſt
„ un rafinement ſur les plaiſirs qui nous ont été
„ dictez par la nature? Jettons les yeux ſur un
„ homme grave & ſérieux, parmi le peuple le plus
„ vil; nous y verrons en petit l'œconomie & la
„ morale, & toutes deux auſſi parfaites qu'il con-
„ vient à ſa condition. Obſervons celui qui a
„ l'humeur vive & enjoüée, nous trouverons que
„ ſes plaiſirs ſont les mêmes que les nôtres, &

„ qu'il

„ qu'il a connue nous une élégance qui lui eſt „ propre. Si nous étendons plus loin cette penſée, „ nous trouverons dans cette condition, que je „ poſe la plus baſſe, notre *Poëſie*, notre *Peinture*, „ notre *Sculpture*, notre *Muſique*, auſſi chéries „ que parmi nous ; avec la ſeule différence que „ le goût de tous ces Arts eſt là comme dans ſon „ origine, & qu'il peut être perfectionné. Qu'eſt-„ ce qui aſſemble tant de miſérables au milieu d'u-„ ne ruë, pour entendre un air groſſier, accom-„ pagné d'une mauvaiſe Guitarre ? C'eſt le char-„ me de la Poëſie & de la Muſique, qui touche „ leurs cœurs, qui enchante leurs ſens, & qui ra-„ vit leur attention. Pourquoi voiez-vous pendre „ ces images groteſques aux murailles de leurs „ maiſons ? C'eſt que leur cœur eſt touché de tout „ ce qui imite la nature, & qu'ils aiment à voir „ ce qui les touche. A l'égard de la Sculpture, ils „ ont leurs figures de cire & de terre ; & faute de „ beauté réelle, ils les font peindre & dorer, „ pour leur en donner une qui les ſatisfaſſe. Tel-„ le eſt l'influence preſqu'abſolument méchanique „ que les eſquiſſes de beauté les plus groſſieres, & „ les ſentimens les plus confus de plaiſir, ont ſur „ des ames baſſes & ſans culture ; confeſſion écla-„ tante de ce que l'eſpece humaine doit à la na-„ ture.

„ Je voudrois que les Seigneurs de ce glorieux „ Empire me permiſſent de leur récommander un „ peu cette penſée ; une étude & des occupations „ de cette nature leur deviendroient plus agréables „ que leurs paſſetems ordinaires, & conviendroient „ bien mieux à leurs caractéres. Il eſt clair que la „ nature les y porte ; & leur condition même leur „ y feroit trouver plus de douceur & de goût qu'au „ commun des hommes. Il n'y a que trop long-„ tems que le *bon goût* & la *vraie politeſſe* ſont éxi-„ lez de notre heureux climat. Nous avons fait „ violence à la nature, pour ſuivre les caprices &

„ les

„ les bizarreries de l'uſage. Quelle Nation eſt plus „ favoriſée que nous, de ce qui peut conduire aux „ avantages qui nous manquent ? Mais d'autres „ Peuples joüiſſent à nos yeux de tous les biens „ que nous avons négligez. Confeſſons que nous „ leurs ſommes inférieurs de ce côté-là. Ils nous „ ſurpaſſent par la *culture* & *le goût des Sciences* & „ *des Arts*, plus que les hommes qui ont précédé le „ déluge ne ſurpaſſoient les hommes d'aujourd'hui „ par la taille & les forces. Cependant nous vi- „ vons dans la même année du monde, & s'ils „ poſſédent quelque choſe que nous n'aions pas, „ il dépend de nous de l'acquerir. Pourquoi „ rougirions-nous de le demander, ſi nous récon- „ noiſſons que c'eſt un bien ; & ſi nous ne pouvons „ nous le procurer qu'avec le ſécours d'autrui ? „ Sans *Arts* & ſans *Sciences* on n'a proprément qu'u- „ ne demie tête ; & l'on ne doit pas ſe croire auſſi „ ſage que l'ancien *Janus*, qui en avoit deux.

Je ne crains point qu'on ſe plaigne de la longueur de cette Piece, & je voudrois en avoir ſouvent de pareilles à préſenter au Public. Les *progrez des Turcs* ne doivent point exciter notre envie ; auſſi long-tems du moins que les richeſſes qu'ils veulent tirer de nous, pourront paſſer chez eux ſans nous appauvrir. Communiquons leur ſans crainte nos *Sciences* & nos *Arts*. Un ſi beau préſent ne peut tournèr qu'à l'avantage général du genre humain, par l'utilité dont il ſera pour la propagation de la politeſſe, de la vérité, & de la Réligion.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-ſtraat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE CIX.

Tanta homines rerum inconſtantia verſat.

Ovid. Metam. l. 13.

J'AI parlé en dernier lieu des *Progrez des Turcs dans les Arts & les Sciences* & j'ai dit que nous ne devions point les leur envier, ni les appréhender: Mais ce qui eſt à craindre, & qui nous ménace peut-être plus ſérieuſement qu'on ne penſe, c'eſt qu'apres s'être formé *le goût* par le ſécours de nos Livres, ils n'entreprennent de nous ravir tous les objets qui peuvent le ſatisfaire. J'entens nos *Statuës*, nos *Peintures*, & toutes nos *raretez antiques & modernes*. Nous avons joüé le même tour à l'*Italie*. Ce ſeroit un bel *exemple de l'inconſtance des choſes humaines*, que de voir toutes ces choſes admirables qui parent aujourd'hui nos Cabinets & nos Jardins, réprendre quelque jour la route de la *Méditerranée*, paſſer à la vûë de *Rome* d'où il nous en eſt venu un ſi grand nombre, & ſe rendre a *Conſtantinople*, ou dans la *Grece*, qui les avoit fournies elle-même à l'*Italie*, & qui les verroit rentrer dans ſon ſein, apres en être ſorties il y a *deux-mille ans*.

Elles ne nous quitteroient pas ſans être accompagnées de quelques-uns des rares Tableaux de *Sir James Thornhill*, le meilleur *Peintre* (*a*) *en Hiſtoire* qu'ait jamais produit l'*Angleterre*. Entre tant d'autres grands Hommes qui ont excellé comme lui dans des Païs différens, je le nomme ſeul ici, par une

(*a*) *The greateſt Hiſtory Painter this Kingdom ever produced.* Gentleman's Magaz. May. *p.* 274.

une triſte raiſon de préférence. C'eſt ſa mort, qui arriva le 24. de Mai dernier, & qui me porte, ſuivant mes engagemens, à honorer ſes cendres par un éloge. Il avoit pris ſoin lui-même d'aſſûrer pour long-tems ſa mémoire, par divers Monumens qui n'ont rien à craindre du ſilence & de l'oubli. C'eſt à ſon pinceau que l'*Hôpital de Greenwich* eſt rédévable de toutes les Pieces qu'on y admire. Le *Dôme de S. Paul* de *Londres* eſt peint tout entier de ſa main. Le *grand Autel du College d'All-ſouls à Oxford*, le *Platfond du Palais Roial* de *Hamptoncourt*, ſont deux Ouvrages qui ſuffiroient pour immortaliſer ſon nom. On trouve d'ailleurs un grand nombre de ſes Tableaux dans les maiſons de quantité de Seigneurs & de Particuliers. Il emploia ſes dernieres années à réparer les *Cartons de Raphaël* dans la *Galerie de Hamptoncourt*. Quoiqu'il ait réüſſi fort heureuſement dans cette entrépriſe, les Amateurs l'en auroient diſpenſé volontiers, & verroient avec plus de ſatisfaction *Raphaël* un peu obſcurci par le tems, qu'embelli par la main d'un autre.

La qualité d'*excellent Peintre* n'étoit pas le ſeul mérite de *Sir Jacques Thornhill*. Sa probité, ſon eſprit & ſon ſçavoir, le firent choiſir deux fois pour *Membre de la Chambre* (*a*) *des Communes*. Il s'y diſtingua autant par ſa prudence que par ſon zéle pour la Patrie; & il obtint, en conſidération de ſes ſervices, des Lettres de rétabliſſement, qui ont rendu à ſa Famille un luſtre qu'elle avoit perdu par divers malheurs. Du fruit de ſes Ouvrages il fit rébâtir magnifiquement la maiſon de ſes Ancêtres, & il y joignit des Terres conſidérables. Mais ce qui paroîtra extraordinaire, c'eſt qu'avec ſa naiſſance, ſes richeſſes, & ſes emplois, il ſe crût fort honoré du *Titre* & de la *Patente* de *Peintre des Maiſons, Carroſſes & Barques de S. M. B.* Cette qualité eſt paſ-

(*a*) Il le fût toutes les deux fois pour *Weimouth*.

passée à son fils (a) unique, *Sir John Thornhill*; qui n'est pas moins l'héritier de ses talens que de son nom & de ses biens.

Des *Facteurs Anglois* écrivirent à *Londres*, il y a quelque tems, que dans une Fête qui s'étoit célébrée proche de leur Etablissement, entre deux *Princes Negres*, à l'occasion du mariage de leurs Enfans, les deux Cours avoient déployé tant de magnificence en perles, en diamans, & en toutes sortes de pierres précieuses, que si les *Anglois* qui furent admis au spectacle, n'eussent été rétenus par le *droit des gens*, ils eussent peut-être cédé à la tentation de faire main-basse sur tant de trésors, & de s'en emparer à force ouverte. Les *Marchands de Londres*, après avoir examiné long-tems la question, ont répondu à leurs Facteurs, qu'ils ne concevoient pas trop bien pourquoi ils avoient plus de délicatesse en *Afrique*, que les *Portugais* n'en ont au *Bresil*, & les *Espagnols* au *Perou*; qu'en général il ne sçauroit y avoir un grand crime à priver des *Barbares* d'un bien dont ils ne connoissent pas le prix, & qui leur est absolument inutile; qu'il ne convient guères à des gens qui n'ont point une chemise sur le dos, de porter des perles au cou, & des diamans aux doigts; que cela est ridicule, au point d'être tout-à-fait insupportable; qu'il est surprénant que les *Negres* ne sentent pas cela eux-mêmes, & qu'ils ne se rendent pas justice là-dessus. Enfin que si l'équité demande quelque chose en leur faveur, c'est seulement qu'on leur donne une certaine quantité d'étoffes pour couvrir leur nudité, qui fait honte aux Nations de bon sens & d'honneur, avec quelques barils d'eau-de-vie, pour leur faire passer quelque-fois une heure de bon tems; après quoi il ne faut pas faire difficulté de leur ôter

(a) Il a laissé aussi une fille, qui est mariée à *M. William Hogarth*, autre Peintre celèbre. Il est mort âgé de cinquante-sept ans, & regretté de tout le monde.

ôter des richeſſes que la Nature n'a pas faites pour eux, & qui ne conviennent qu'aux Nations polies, éclairées & vertueuſes de l'*Europe*.

Si tout ce raiſonnement eſt ſolide, il faut convenir que les choſes du monde ont été gouvernées avec bien peu de juſtice, juſqu'à la découverte des deux *Indes*. Nous étions privez de ce qui ne convenoit qu'à nous, & les Sauvages jouiſſoient de ce qui ne leur convenoit point: quel étrange renverſement de l'ordre! Mais en ſuppoſant auſſi que tout cela ſoit vrai, nous ferons bien d'envoier nos *Saints Evangiles* & nos *Livres de Morale* aux Sauvages, à la place des richeſſes que nous leur ôtons; car ſi elles ne conviennent qu'à nous, & ſi l'ordre veut que nous les ôtions aux autres, pour en joüir nous-mêmes, quel béſoin avons-nous de tous ces Livres qui nous commandent de les mépriſer?

Pour ſatisfaire la curioſité du Public, & pour dégager en même tems la parole que je lui ai donnée, je vais ramener aujourd'hui ſur la ſcene le parricide *Barnwell*, & cauſer de l'effroi à mes Lecteurs par la barbarie monſtrueuſe de *Millwood*. C'eſt la ſingularité de cette Scene plûtôt que ſa beauté qui me porte à la traduire. Il faut ſe rappeller ce que j'ai dit (*a*) du *caractère de Millwood*, & penſer que l'Auteur a pris ſoin de mettre par tout comme en contraſte, l'intrépidité avec laquelle cette femme commet le crime, & les remors de *Barnwell*.

SCENE II. *du quatrieme Acte.*

MILLWOOD, *ſeule dans ſa maiſon.*

Que j'ai d'impatience de ſçavoir le ſuccès de ſon entrepriſe! S'il l'a tentée, & qu'il n'ait point réüſſi, c'eſt un homme perdu.... Eh bien, qu'y auroit-il à craindre pour moi? Je ſuis d'une timidité ridicule.... Cependant en cas que les choſes euſſent

(*a*) Voiez *Pour & Contre*. N. XCIX.

ſent tourné de cette maniere, il pourroit bien arriver qu'on lui fit grace en faveur de ſa jeuneſſe, & que toute la vengeance rétombât ſur moi. J'aurois dû faire cette réflexion plûtôt.... Mais ſuppoſons l'action commiſe, je ſuis tout-à-fait hors de danger. Que ſeroit-ce auſſi s'il avoit la lâcheté de révenir ſans avoir rien entrépris?

SCENE III.

BARNWELL *entre tout ſanglant.*

MILL. Ha! Le voici. Je lui faiſois tort. Ses mains ſanglantes montrent qu'il a fait le coup; mais qu'il manque de prudence pour le cacher!

BARN. *d'un air effraié.* Où me cacherai je? Où fuirai-je, pour éviter les pourſuites de la Juſtice?

MILL. Soiez ſans crainte. Quand il y auroit mille perſonnes à vous chercher, vous êtes en ſûreté ici comme l'Innocence même. J'ai dans cette maiſon une cave ſi à l'écart, & ſi adroitement ménagée, que la jalouſie ni la vengeance n'en trouveroient jamais l'entrée. Je vous y cacherai, ſi j'apperçois quelque danger.

BARN. Oh, cachez-moi, s'il eſt poſſible, à moi-même; car tant que je porterai ma conſcience au milieu de mon ſein, il n'y a ni cave ni obſcurité qui puiſſe me mettre à couvert. Ah! ce Juge perçant & inéxorable a déja porté ma Sentence; il m'a condamné à des tourmens qui ne finiront jamais. Ne voiez-vous pas mes mains toutes rouges du ſang de mon cher Oncle? Horrible ſpectacle! Une Statuë frémiroit d'horreur, & l'homme le plus dur ſe changeroit en Statuë.

MILL. Je ne vous croiois pas ſi ridicule. Quoi? Il ſemble que vous ſoiez effraié de votre ombre, ou que vous le ſoiez de votre conſcience, qui eſt encore moins qu'une ombre?

BARN. Helas! Quoique la déteſtable action que j'ai commiſe ſoit ignorée des hommes, comment puis-je me dérober aux yeux du Ciel?

MILL. Finissez toutes ces pauvretez. Voions ; quel avantage avez-vous tiré de sa mort ? Vous êtes-vous assûré des clefs du Trésor ? Il les avoit sans doute sur lui. Quelle quantité d'or, quel joiaux, en un mot que m'apportez-vous ?

BARN. Ah ! Pouvez-vous croire que j'aie ajoûté le sacrilege au parricide ? Si vous aviez vû sa vie sortir avec un ruisseau de sang, si vous l'aviez entendu prier pour moi sous le double nom de *Neveu* & de *Meurtrier*, hélas ! il ne sçavoit pas que son Meurtrier fût son Neveu ; vous auriez souhaité comme moi ; de pouvoir donner mille vies pour prolonger d'un moment la sienne. Mais l'aiant vû expirer, j'ai détourné les yeux de l'objet de mon crime ; j'ai pris la fuite, hors de moi-même ; & pour l'Empire du monde je n'aurois pas voulu profaner ce corps sacré par un vol.

MILL. Sot, traître & lâche fripon ! Quoi ! Avoir assassiné ton Oncle, lui avoir volé la vie, qui est le plus précieux & le plus cher don de la nature ; après la perte duquel il n'y a plus d'injure ; & craindre après cela de lui prendre ce qui ne peut plus lui être utile à rien, & m'apporter pour tout fruit ton crime & ta misere ? Eh ! crois-tu que je veüille hazarder ma réputation, & même ma vie, pour t'entretenir ?

BARN. *tout troublé.* O Millwood !.. Est-ce ainsi que vous me traitez ?... Mais c'en est fait.... si vous me haïssez, si vous souhaitez ma mort, vous serez satisfaite... car ma douleur me l'ôtera bien-tôt.

MILL. Dans sa folie, il va tout découvrir, & m'entraîner dans sa ruine. Nous sommes au bord d'un précipice d'où il est impossible de nous sauver tous deux.... Pour me tirer d'affaire.... (*Elle rêve.*)... Il n'y a point d'autre voie... J'avouë que cela est horrible..... Mais la réflexion vient trop tard quand le péril est pressant.... Et puis je n'ai point à choisir.... Oüi, oüi, ne balançons pas. (*Elle sonne une clochette, un Valet entre.*) Faites-moi ve-

venir la Juſtice, & qu'on me ſaiſiſſe ce malheureux. Il vient de me confeſſer qu'il a commis un meurtre. Si je le laiſſois échaper, on me croiroit auſſi méchante que lui. (*Le Valet ſort & ferme la porte.*)

BARN. O Millwood ! Non, cela n'eſt pas poſſible. Vous ne le voulez pas. Vous ne ſçauriez le vouloir. Arrêtez donc le Meſſager. Hâtez-vous de le rappeller. Je vous en conjure à genoux. Il eſt juſte que je meure, mais non pas par vos mains. Je vais me livrer de ce pas à la Juſtice. Oüi j'irai, car la mort eſt tout ce que je déſire: mais une telle ingratitude me déchire juſqu'au fond de l'ame. (*Il verſe des larmes.*) Elle eſt pire mille fois à ſupporter que la mort, pire que les plus cruelles tortures.

MILL. Donne-lui le nom que tu voudras. Je veux vivre, & vivre tranquille. Il n'y a que ta mort qui puiſſe me mettre en ſûreté.

La fin de cette Scene n'ajoûte rien à ce qu'on vient de lire. La Juſtice arrive. *Millwood* fait ſaiſir ſon Amant, qui eſt encore aſſez bon pour ne lui faire que des réproches tendres, & pour la faire ſouvenir que perſonne ne l'a aimée plus ſincerement que lui. Il eſt conduit en priſon, où nous le laiſſerons en proie à ſes rémors, pour ajoûter ici quelques réflexions ſur l'*effet que cette Scene a produit ſur les Anglois.*

Dans un Païs où l'on peut dire qu'on eſt accoûtumé aux *Spectacles tragiques*, & où les plus touchans ne ſont pas toujours réſervez pour le Théatre, on auroit peine à ſe figurer juſqu'à quel point le Public a été frappé de cette Scene. L'étonnement & l'horreur étoient viſibles à chaque Repréſentation ſur le viſage des Spectateurs. C'étoit un ſilence ſi profond & ſi lugubre, que pour s'en former une juſte idée il faudroit éprouver quelque choſe du ſentiment qui le cauſoit. L'art d'un Comédien habile aide beaucoup ſans doute à ces impreſſions extraordinaires, dont il n'y a point de Spectateur qui puiſſe

puiſſe ſe défendre. *Ciceron* rend témoignage que cela étoit vrai de ſon tems comme aujourd'hui. Mais je crois que ce qui n'y contribuë gueres moins, eſt la ſuite de l'action, dans une Piece heureuſement conduite. L'eſprit, & le cœur qu'il faut mettre auſſi de la partie, entrent peu à peu dans la diſpoſition où l'adreſſe de l'Auteur a voulu les mettre, pour exciter toute leur ſenſibilité par certains traits imprévûs auxquels il leur devient comme impoſſible de réſiſter. J'ajoûterai, pour prouver cette réflexion, que la plus belle Scene du monde récitée à part & ſans liaiſon par le plus habile Acteur, ne me touchera pas tant que ſi je la lis moi-même à la ſuite de tout ce qui la précéde. Je ne ſuis pas ſi monſtre que je n'oſe juger du ſentiment des autres par le mien.

ROND EAU.

C'eſt l'intérêt qui fait que tout rémuë,
C'eſt lui qui fait que chacun s'évertuë;
Tout à ſon gré ſe gouverne ici bas;
Emplois ſans lui ne ſe brigueroient pas;
La Cour des Rois ſeroit déſerte & nuë:
Si l'Homme va d'une ame réſoluë
Chercher la Gloire, au riſque qu'on le tuë;
Qui lui ravit la crainte du trépas?
C'eſt l'intérêt.
L'intention du monde m'eſt connuë,
Sur ſes projets je n'ai point la berluë;
Si le profit ne marchoit ſur nos pas,
Pour notre cœur tout ſeroit ſans appas:
Notre Bouſſole & notre point de vûë,
C'eſt l'intérêt.

Par M. l'A.... d.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-ſtraat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE CX.

Jus summum summa sæpe malitia est.

Terent. Heaut.

ENFIN les Adversaires du *Docteur Bentley* ont prévalu ; je n'ose dire sur son innocence, puisqu'il est condamné par des Juges équitables & désintéressez, mais sur son crédit & sur la force de son mérite & de sa réputation. Accusé d'avoir fait un mauvais emploi des revenus & des biens du *College de la Trinité de Cambridge*, dont il étoit *Principal* depuis long-tems, il s'est défendu avec toute l'habileté dont un homme d'esprit est capable ; & ses amis espéroient qu'en faveur de son âge & de l'honneur qu'il fait à sa Patrie, on ne s'attacheroit pas rigoureusement à la justice, s'il se trouvoit qu'il eût besoin d'un peu d'indulgence. Cependant il semble au contraire qu'on ait affecté de ne le pas ménager. *M. l'Evêque d'Ely*, Chef du Committé, & nommé par la Cour pour la visite & l'examen du College, a fait un rapport si peu favorable qu'il a été suivi immédiatement de la (*a*) Sentence. Elle dégrade le Docteur de son emploi ; elle le condamne à des réparations considérables ; & l'on espere que les termes dans lesquels elle est conçûe, *apprendront enfin aux Gens* (*b*) *de Lettres à regarder l'économie comme une vertu nécessaire.*

Une

(*a*) *Monthly Intelligencer*, *Mai* 1734. *p.* 275.

(*b*) Je crois que c'est *Swift*, à qui la femme alla dire un jour toute effrayée, que le feu venoit de prendre à la maison. Il étoit à étudier dans son Cabinet. *Mettez-vous, ma femme*, répondit-il froidement, *dans votre chambre, que je ne me mêle point du ménage.*

Une disgrace si éclatante servira d'exercice à la Philosophie de *M. Bentley.* Si c'est son application extraordinaire à l'étude qui est la cause du mal, elle en sera aussi la consolation & le rémede. Ses amis, plus touchez que lui de son infortune, se récrient fort contre la rigueur des Juges, & les accusent même d'injustice. Ils régrettent que la *miraculeuse chaîne* (a) *Jodha Morain* soit perduë, & prétendent que les Juges doivent se réjoüir de cette perte. Quoiqu'il en soit, personne n'ignore qu'il s'est formé depuis quelque tems une *cabale redoutable contre le Docteur Bentley ;* & ceux qui sçavent avec quelle chaleur on pousse un intérêt de parti, n'auront pas de peine à croire que ses ennemis aient pû passer un peu les justes bornes.

Cambridge, qui a été le théatre de cette querelle, en a vû naître une autre dont les suites sont encore cachées dans l'avenir; mais les Adversaires paroissent si dignes l'un de l'autre, & leurs premiers coups ont été si agréables au Public, qu'on me sçaura bon gré d'en donner ici quelqu'idée; ne fût-ce que pour disposer mes Lecteurs à d'autres effets qu'on peut en attendre.

Le

(a) Le *nouvel Historien d'Irlande* raconte, que les Juges de ce Païs mettoient autour de leur col une chaîne à laquelle ils donnoient ce nom, & que s'ils jugeoient mal, elle les serroit jusqu'à leur faire perdre la respiration; au lieu qu'elle s'élargissoit sur leurs épaules lorsqu'ils jugeoient bien. Il rapporte quantité de traits de cette force; après quoi il tâche de prouver fort sérieusement, *qu'excepté les Juifs*, il n'y a point de Peuple dont l'Histoire soit si certaine que celle des *Irlandois*. Cet Ouvrage ne laisse pas d'être estimé & de se vendre fort bien. *The general History of Ireland.* p. 339.

Je ne dois pas omettre le trait suivant, qui est extrêmement glorieux pour les *Poetes* & les *Antiquaires*. En *Irlande*, dit cet Auteur, c'étoit autrefois les *Antiquaires* & les *Poëtes* qui étoient les *Juges du Païs*. Il y avoit à *Tarac* un édifice public, bâti exprès pour leurs Assemblées, où ils décidoient les Procès, ils imposoient les amendes & les châtimens, & ils expliquoient les loix & les coûtumes. *Ibid. p.* 340. S'il est vrai, c'est ici le lieu de s'écrier : *O tempora ! O mores !*

Le *Docteur Berkley*, célèbre par son zèle pour la Réligion Chrétienne, qu'il étoit allé prêcher jusqu'en *Amérique*, & par le sacrifice qu'il avoit fait en partant de *Londres*, d'un gros Bénéfice ecclésiastique, s'est trouvé le cœur plein des mêmes sentimens après son (*a*) rétour, & n'a pas cessé de les répandre avec l'applaudissement de tous les gens de bien. L'*Alciphron*, ou le *Petit Philosophe* (*b*) qu'il publia il y a trois ans, firent juger dès ce tems-là qu'il n'avoit fait que changer de Mission, & qu'il alloit déclarer aux *Infidèles de Londres* la guerre qu'il n'avoit pû porter à ceux de l'*Amerique*. Il a paru que cet essai l'avoit mis fort mal dans l'esprit de certaines gens; mais riant de leur haine, qu'il aimoit mieux mériter que leur estime, il ne fit que s'animer à de nouvelles entrépriſes. Quelques-uns lui ont attribué l'Ouvrage, où j'ai dit dans une Feüille précédente (*c*) que *Bayle* & *Locke* sont fort maltraitez. De meilleurs Juges n'y réconnoissent ni son esprit ni son stile. On lui a prêté de même quelques autres Livres publiez en divers tems; mais il n'y en a point qui soit si manifestement de lui qu'une Brochure qui a paru sous le nom de *The Analiſt*.

Le dessein de cet Ouvrage est d'une haute importance. *M. Berkley* en examinant quelles peuvent être les sources de cette extinction de foi qui semble augmenter chaque jour en *Angleterre*, a crû réconnoitre que la principale est, l'*admiration & le respect excessifs qu'on a pour le mérite de certains Infidèles*. Il ne les désigne point par leur nom, mais il faudroit être bien étranger à *Londres* pour s'y méprendre. L'opinion extraordinaire qu'on se forme de la pénétration & de la force de leur génie

est

(*a*) Il fût obligé de révenir, parce que le Projet qu'on avoit formé d'un établiſſement pour la propagation de l'Evangile, manqua par diverses raisons

(*b*) Voiez *Pour & Contre N. LXXXIII.* où nous avons parlé plus amplement de ce Livre qui a été traduit en *François*.

(*c*) Voiez *Pour & Contre N. LXXXIX.*

est cause non-seulement qu'on se fait un vain honneur de leur ressembler, mais que les croiant incapables d'erreur, on rejette tout ce qu'ils ont paru mépriser, & l'on ne cherche la vérité que dans leurs Ecrits & dans leurs sentimens. De ces empoisonneurs publics, les *Mathématiciens* sont les plus dangereux. Ils passent pour les maîtres & les arbitres du raisonnement. Ils font des découvertes, ils inventent des systêmes, qu'on régarde comme le dernier effort de l'esprit humain. Pourquoi craindre de s'égarer après des guides si éclairez! & comment se persuader que ce qu'ils condamnent, ou ce qu'ils méprisent, soit précisément ce qu'il faut approuver & ce qu'il faut croire?

M. Berkley attaque ce rétranchement à force ouverte. Il entréprend de prouver que les deux plus *grands génies d'Angleterre* ont manqué, 1°. de clarté dans leur doctrine, 2°. de justesse dans leurs raisonnemens, 3°. de bonne foi dans leurs vûes & dans leur méthode. Le *Docteur Barrow*, *Sir Isaac Newton*, *Locke*, & *Mylord Shaftsbury*, quatre *Demi-Dieux Anglois*, se trouvent les prémiers en butte à cette censure: non qu'on les accuse d'infidélité; mais si l'on démontre une fois qu'il y a si peu de fond à faire sur les Chefs du sçavoir & du raisonnement, la conséquence n'est pas favorable pour ceux qu'on réconnoit inférieurs à ces grands génies.

Le principal effort tombe sur *Sir Isaac*. On n'épargne rien pour faire appercevoir dans sa *doctrine des Fluxions*, les trois taches qu'on vient de rémarquer. On en rapporte plusieurs (*a*) exemples, tirez du Livre des *Principes Mathématiques* & de celui des *Quadratures*, & l'on ne manque point, à chaque faute qu'on réleve, de demander s'il est raison-

(*a*) Je pourrois leur donner place ici, sans affecter une grande connoissance des *Mathématiques*; mais je craindrois qu'une multitude de *caractéres algébriques*, ne plût point au plus grand nombre des Lecteurs.

sonnable de prendre pour guides des gens si peu capables de se conduire eux-mêmes.

Une attaque si peu ménagée aiant irrité au dernier point tous les *Mathématiciens*, il s'en est déja trouvé plusieurs qui ont fait entendre leurs plaintes. Elles ont été reçûes froidement de toutes les personnes attachées à la Réligion, tant qu'elles ont paru venir de ceux-mêmes que le Docteur a eu dessein de maltraiter; mais il s'en éleve aujourd'hui d'autres qui ont plus d'apparence de justice, & qui s'attirent une attention qu'elles paroissent mériter.

Un Inconnu, *membre de l'Université de Cambridge*, a publié sous le nom de *Philalethes* une réponse (*a*) vive & sçavante à toutes les accusations répandues dans l'*Analiste*. Il commence par abandonner au courroux du *Docteur Berkley* tous ceux qui manquent de soumission & de respect pour les *saintes veritez du Christianisme*, & par déclarer que sa cause n'a rien de commun avec l'*Infidélité*. Mais il est question, dit-il, de venger plusieurs *grands Hommes* qui sont décriez sans raison; & de repousser les coups qu'on porte injustement aux *Mathématiques*. Sans éxaminer s'il est vrai que certains génies sublimes aient marqué peu d'attachement pour la Réligion, & si c'est à leur exemple qu'il faut rapporter l'affoiblissement de la foi parmi les *Anglois*, il établit d'abord qu'il est si ridicule en matière de foi de se laisser entraîner par l'exemple, que ceux qui ont cette foiblesse ne méritent point d'être attaquez sérieusement. D'ailleurs, c'est une erreur pitoiable que de supposer plus de lumiere dans un *grand Mathématicien* que dans un autre, sur tout ce qui n'est point l'objet immédiat & constant de son étude & de ses méditations. Au contraire, plus on le suppose avancé dans la carriere où il marche, plus on

(*a*) Le titre est: *Geometry no friend to infidelity, or a defence of Sir Isaac Newton and the British Mathematicians.* Chez T. Cooper.

on doit conclure qu'il y emploie de tems & de peine, & moins par conſéquent doit-on le croire capable de bien juger de tout ce qui n'a point de rapport à ſes occupations. Auſſi a-t-on vû *Sir Iſaac Newton* plus docile que perſonne à l'égard de ſes Médecins & de ſes Avocats.

Mais quand il en ſeroit tout autrement, rien n'importe ſi peu pour le point dont il eſt queſtion. Les grands Hommes que *M. Berkley* accuſe, ont-ils mérité les réproches qu'il leur fait? Voilà ce que l'*Inconnu* entréprend d'éxaminer; & ſuivant l'opinion de tout ce que je connois de *Mathématiciens*, il prouve avec beaucoup de juſteſſe & de force, que le Docteur accuſe *Newton* mal à propos. La même raiſon qui m'a empêché de rapporter les objections, ne me permet point de placer ici les réponſes. Elles conſiſtent dans des *calculs analytiques*, qui ne peuvent plaire qu'à un petit nombre de connoiſſeurs. Mais ce qui régarde *Locke* & *Mylord Shaftsbury* pourra trouver place dans une des Feuilles ſuivantes.

Traduction d'une Lettre à l'Auteur du Pour & Contre.

„ Aiez la bonté, *Monſieur*, d'éclaircir en peu „ de mots, comment la raiſon rapportée dans vo„ tre feuille N. CII. pag. 196. peut rendre l'or „ plus précieux à certains Riches aveuglez? Vous „ m'obligerez par là, auſſi-bien que pluſieurs de „ mes Amis, vû qu'aucun de nous n'en a pû trou„ ver le vrai ſens; peut-être parce que nous ne „ ſommes pas aſſez bien partagez du côté de la *fa„ culté qui raiſonne.*

Votre avide Lecteur
PHILOMUSE.

L'Auteur de cette Lettre & ſes Amis ne ſont pas les ſeuls à qui le paſſage en queſtion a paru obſcur. J'avouë que pour me faire entendre j'aurois dû par-

ler

ler plus clairement, & me ſouvenir du *loquere ut te videam!* C'eſt un réproche que je me ſuis déja fait moi-même, & qu'il m'auroit été facile d'éviter en expliquant ma penſée par une petite note au bas de la page. Hâtons-nous donc de réparer cette faute. Lorſque j'ai dit, que les dangers dont l'opulence eſt pour l'ordinaire accompagnée, rendent l'or plus précieux à quelques Riches; j'ai prétendu parler de ceux qui le ſont déja, & non pas de ceux qui tâchent de le dévenir. De plus mon intention n'a point été d'inſinuer, que les Riches aiment leurs tréſors proprement, principalement & au pied de la lettre, à cauſe des dangers auxquels ils les expoſent. On me fera la grace de me croire aſſez de bon ſens, pour ne pas m'attribuer une idée qui s'éloigne ſi fort de la droite raiſon. Mais j'ai voulu faire concevoir, que méſurant la valeur de l'or ſur l'empreſſement avec lequel les hommes en général en ſouhaitent la poſſeſſion, & enyvrez des avantages que leur Ambition, leur Pareſſe, leur Volupté, leur Avarice, & leurs autres paſſions y trouvent, les Riches régardent les dangers mêmes comme un motif qui doit leur rendre infiniment précieuſe une choſe, qui fait l'objet des vœux de preſque tout le monde, & dont la jouïſſance ſemble, dans un certain point de vûë, pouvoir contrebalancer tous les Inconveniens à craindre. L'aveuglement de cette eſpèce d'hommes va même ſi loin, qu'il y en a, (*a*) qui quoiqu'ils prévoient des dangers certains, aiment mieux s'y expoſer & paſſer pour Riches, que d'être privez de cette vaine réputation, & de vivre en ſûreté.

(*b*) *Quid non mortalia pectora cogis*
Auri ſacra fames?

CAN-

(*a*) *Divitiæ eò uſquè mentem alienant, ut fama pecunia nos etiam nocitura delectet* Seneca de paupert.

(*b*) *Virg. Æn. III.* Et *Lucain* dit:

Uſquè adeò ſolus ferrum mortemque timere
Auri neſcit amor.

CANTATILLE.

Le Triomphe de la Nuit.

Soulage mes tendres soupirs,
Amour, vole au devant de mon impatience;
Pour flatter mes brûlans désirs
N'as-tu rien à m'offrir qu'une vaine espérance?
Songe, Amour, qu'il n'est point de solides plaisirs
Pour les Amans, pendant l'absence.

C'est ainsi que *Diane* aux Echos des forêts
Exhale la douleur qui dévore son ame;
L'heureux *Endymion* l'enflamme,
Mais elle n'ose au jour confier ses secrets:
D'une nuit sombre & bienfaisante
Elle attend l'utile secours.
Soleil, en faveur d'une Amante,
Hâte, précipite ton cours!

La sombre lueur des étoiles
Suffit aux amoureux Sermens;
La Nuit récele sous ses voiles
Les entréprises des Amans:
Le timide Enfant de *Cithere*
Marche loin du jour & du bruit;
Si-tôt que le Soleil l'éclaire,
L'Amour s'effarouche & s'enfuit.

M. A. F.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE CXI.

Dignum laude virum Musa vetat mori.

Horat. Carm. IV. Od. 8.

SANS faire tort aux *Gens de Lettres*, on peut assurer que le principal objet de leur travail est la *gloire*. Qu'il en trouve pourtant quelques-uns qui prennent la plume par le seul motif de l'honneur de Dieu ou de l'utilité du prochain, c'est ce que je contesterai volontiers ; pourtant qu'on m'accorde en même temps, qu'il faut une mesure extraordinaire de religion & de piété pour mettre un Ecrivain dans une disposition de cœur & d'esprit à désintéresse. Je conviendrai encore que le nombre de ceux qui y sont effectivement, doit être fort petit ; car il ne faudroit surpasser celui des plus fidèles serviteurs de Dieu ; & l'expérience même fait assez voir qu'il ne l'égale point.

C'est donc flatter les *Gens de Lettres*, que d'entreprendre le plus sensible, que de contribuer à leur faire obtenir cette gloire qu'ils recherchent avec tant d'ardeur ; en faisant sentir leur mérite au Public ; & en répandant la connoissance de leurs *noms* & de leurs *talens* en tous les lieux où le savoir & l'estime & le mérite sont à recueillir. A la vérité, les génies d'un certain ordre ne demandent point le secours d'autrui pour se faire connoître, & tôt ou tard ils percent d'eux-mêmes les ténèbres qui les trouvent en mille endroits de la carrière. Mais il est avantageux en certain pour eux ; il n'est pas toujours aussi prompt qu'ils le désirent. Ils ne l'obtiennent quelquefois

qu'après la mort ; & capables, comme ils sont de juger du véritable prix des choses, je ne sçais s'ils en attachent beaucoup à un bien qui ne doit venir qu'après eux, & dont il n'y a pas grand fruit à retirer dans le tombeau. Enfin, de quelque façon qu'on le prenne, il ne faut point craindre de désobliger les *Gens de Lettres* en célébrant leur mérite & leur nom.

Toutes ces réflexions m'ont fait croire, qu'on me verroit exécuter volontiers le projet que j'ai formé depuis long-tems, de recueillir dans ce petit Ouvrage les *noms des Sçavans de l'Europe*, & de rendre justice à leurs talens. Je commencerai par l'*Allemagne*. Mes Mémoires sont fideles, & également éloignez de la *satyre* & de la *flatterie*.

Les Sciences qu'on cultive particulierement en *Allemagne* sont, le *Droit Public*, l'*Histoire* & la *Chimie*. C'est aujourd'hui le *goût de la Nation*, comme l'étude du *Droit Canon* & de l'*Antiquité* est celui d'*Italie* ; la *Théologie Scholastique*, celui d'*Espagne* ; les *Belles-Lettres* & les *Arts libéraux*, celui de *France*, la *Théologie naturelle* & la *Politique* celui d'*Angleterre*, &c. Il se trouve néanmoins dans toutes les *Universitez d'Allemagne* des Professeurs habiles pour toutes les autres parties du sçavoir ; *Mathématiques*, *Philosophie*, *Eloquence*, *Poësie*, &c. mais leurs Ecoles sont désertes, & la mode qui regle aussi souvent le *goût des Sciences* que celui des Habits, n'est favorable aujourd'hui qu'aux trois premieres. Je ne laisserai pas de nommer avec éloge ceux qui ont acquis de la réputation dans les différens genres.

BERLIN.

Berlin offre d'abord *M. de la Croze*, *Bibliothéquaire du Roi de Prusse*, connu depuis long-tems dans la *République des Lettres*, & aussi respecté pour son érudition, que pour son grand âge. Il passe pour *un des plus sça-*

vans hommes de l'Europe dans les Langues Orientales. Il a compoſé un *Dictionaire Armenien*, & un *Dictionaire Cophte*, qui n'ont point encore vû le jour par la faute des Libraires, qui appréhendent toujours de ſe charger de ces ſortes d'Ouvrages, dont ils ont peu de profit à eſpérer: mais ſon *Hiſtoire du Chriſtianiſme des Indes* s'eſt répandu avec beaucoup de ſuccès.

M. de Beauſobre, qui fait ſon ſéjour dans la même Ville, joint une *érudition profonde* à un *talent diſtingué pour la Chaire*. Il a compoſé l'*Hiſtoire des Manichéens*, imprimée en *Hollande*. C'eſt lui qui a pris ſoin de l'Edition des *Mémoires du Prince Frédéric-Henri de Naſſau*, & qui a compoſé l'*Epître Dédicatoire* & la *Préface*.

M. des Vignoles Miniſtre de Berlin, s'eſt attaché à la *Chronologie*, & la Lettre qu'il a miſe à la fin du *Vindicia veterum Scriptorum contra Harduinum*, fait honneur à ſes lumieres. Il a compoſé avec beaucoup de travail une *Chronologie des Juifs*; mais on craint qu'elle n'ait le ſort des *Dictionaires de M. de la Croze*, parce que les calculs dont elle eſt remplie rendent les Libraires timides.

M. Jourdan, *Littérateur poli*, qui a fait admirer ſon eſprit, ſon goût & ſon ſçavoir, à *Paris* & à *Londres*, dans le commerce qu'il y a eu avec tous les honnêtes gens. Il voiageoit, dit-on, pour ſe guérir d'un amour trop tendre, qui troubloit ſon répos & ſes études, depuis la perte qu'il avoit fait d'une Epouſe fort aimable.

Berlin régarde encore comme un de ſes prémiers ornemens *M. Stahl*, *Médecin* fort célèbre, & *le plus grand Chimiſte de l'Europe*. Il a donné de *nouvelles Méthodes en Médecine*, & il a accrédité la *Saignée*, qui étoit avant lui fort rare en *Allemagne*.

Enfin, l'on fait cas de *M. Reinbeck*, *Miniſtre Lutherien de Berlin*, qui a publié deux Volumes de

Considérations sur la Confession d'Augsbourg. Il traite les *matières de Théologie* tout autrement que ne l'ont fait jusqu'ici les *Théologiens* de sa Secte, & l'on voit regner dans son stile un *esprit de paix & de modération* qui fait juger avantageusement de son caractère.

HALL.

L'Université de *Hall* étoit florissante lorsque le fameux *Wolffius* y enseignoit la *Philosophie* & les *Mathématiques*; mais une *cabale de Théologiens peu tolérans* l'ayant contraint à se retirer, la plus grande partie des Ecoliers abandonna la Ville avec lui. La *Médecine* ne laisse pas d'y être assez cultivée. *M. Hofman*, qui l'enseigne, est un homme célebre dans sa profession. Mais le *principal ornement de Hall* est *M. Böhm*, *Professeur en Droit*, & *l'un des plus grands hommes de l'Europe*. Tout ce qu'il a donné sur le *Droit Canon* est dans une haute estime en *Allemagne*.

M. le Docteur Ludewig passe pour sçavant dans l'*Histoire* & dans le *Droit Public*.

LEIPSICK.

Il y a peu d'Académies en *Allemagne*, où la *politesse* & le *bon goût* regnent autant qu'à *Leipsick*. Le nombre des Etudians répond à l'habileté des Professeurs. *M. Mascou*, *Professeur en Droit & en Histoire*, s'est fait beaucoup de réputation par l'Ouvrage qu'il a donné sur *les anciens Germains*. *M. Lehman*, *Médecin & Professeur de Philosophie*, passe pour *l'homme du monde qui a le plus cultivé la Philosophie expérimentale*, & qui entend le mieux tout ce qui concerne les *Mines* & les *Métaux*, & la maniere de les travailler. Il ne lui manque, dit-on, qu'un peu de clarté dans les idées. *M. Boerner*, *Professeur en Théologie*, a traduit en *Allemand* la *Bibliotheca Biblica* du *P. le Long*, avec des augmentations considérables.

TUBINGE.

La gloire de *Tubinge* est *M. Pfaff*, *Théologien* fameux par un si grand nombre d'Ouvrages, que dans la crainte qu'il n'en échappe quelqu'un à la connoissance du Public, il a pris soin lui-même d'en donner la Liste dans son *Histoire Littéraire* (*a*) *de la Théologie*. On auroit aussi-tôt compté les Etoiles. Honnête homme d'ailleurs, auquel il n'y a rien de plus à reprocher. Il a même composé quelque chose en *François*.

M. Baumgarten, qui enseigne la *Morale* dans la même Université, a eu l'honneur d'être choisi un des premiers pour l'ouverture de l'Académie de *Petersbourg*, où il a été quelque tems *Professeur en Mathématiques*. Il est regardé comme *l'Arc-boutant de la Philosophie Wolfienne en Allemagne*. Son Ouvrage *de Deo, Anima, & Mundo*, lui a fait beaucoup de réputation.

HELMSTADT.

M. Mosheim, *Professeur en Théologie* dans cette Ville, est le premier qui a sçû donner aux *Sermons Allemans* un tour propre à plaire & à édifier. C'est le *Bourdaloue de l'Allemagne*. Il est d'ailleurs *savant Critique*, & connu par un grand nombre d'Ouvrages. L'Académie de *Helmstadt* tire beaucoup d'utilité de la célebre *Bibliothèque de Wolffenbuttel*, qui en est à quelques lieues. *Conringius* en a donné autrefois la description.

Quittons en cet endroit les *Savans d'Allemagne* pour faire un saut en *Angleterre*, où l'*Auteur de l'Ode Latine composée à l'honneur du Docteur Tyndall*, se plaint amérement de ce qu'aiant donné place dans ma Feüille à une partie de sa Piece (*b*), j'ai affec-

(*a*) *Historia litteraria Theologiæ*, *in* 4. 3. *vol.*

(*b*) Voiez *Pour & Contre* N. XCVIII. p. 167.

affecté de rapporter *les strophes les plus foibles*, pour en faire prendre une mauvaise idée aux Etrangers. Il demande de quel droit je m'érige en Censeur public, & si c'eſt là le prix des faveurs que j'ai reçu à *Londres*. Il ajoûte, que c'eſt le prendre d'un ton trop haut dans une *Feüille hebdomadaire*, que de vouloir tout apprécier par mes décisions; enfin ceux, dit-il, qui ſe laiſſent prendre par le *tour de mon ſtile* & par la *variété de mes ſujets*, ne laiſſent pas de rémarquer fort bien, que le *Pour & Contre* eſt un *Ouvrage ſans ordre & ſans méthode*.

Ces plaintes qui ſont d'ailleurs exprimées fort civilement, m'obligent ſans doute à quelque juſtification; mais je ne crois pas qu'elle doive être longue, parce que je me ſens peu coupable. J'ai d'abord à répondre, que je n'ai point eu d'autre vûe à l'égard de l'Ode, que d'en faire une *critique innocente*, telle que l'uſage en eſt établi dans la *République des Lettres*. Il faut rémarquer que ce n'eſt pas préciſément de ce que j'ai publié de ſon Ode, que l'Auteur eſt irrité; car ſon deſſein n'étoit pas qu'elle demeurât cachée, puiſqu'il l'a publiée lui-même. Son chagrin vient donc de ce que j'en ai publié *la plus foible partie*. Or je laiſſe à juger, s'il n'eſt pas beaucoup plus à ſon avantage que je me ſois borné à rapporter quelques mauvais endroits de ſa Piece, en laiſſant lieu de juger favorablement du reſte; que ſi je l'euſſe rapporté toute entiere, au riſque d'expoſer tout l'Ouvrage à la même cenſure. Un *ſolécisme* échappé faute d'attention ne déshonore point (a) un Ecrivain, lorſqu'on trouve dans ſon

Ou-

(a) *M. Grenovius* en rapporte *trois exemples*, tirez de *Tite-Live*, de *Varron*, & de *Vitruve*. On les verra peut-être ici volontiers. *L. Calius*, dit * Tite-Live, *triplicem rei geſtæ ordinem edit*: unam traditam *famâ*, alteram ſcriptam, tertiam quam

* L. 27. Num. 27.

Ouvrage, comme j'ai laissé lieu ici de le supposer, des beautez qui réparent cette foible tache. Que seroit-ce si on y voioit les beautez rares, & les taches multipliées ?

A l'égard de ma Feüille, je me soumets volontiers au jugement que mes Lecteurs en peuvent porter. Le seul mérite que je lui souhaite est de leur plaire. C'est un *Ouvrage d'amusement* pour eux & pour moi ; & je confesse que ceux qui feroient monter sa valeur au-delà, m'accorderoient plus que je ne leur demande. Cependant lui reprocher qu'*elle manque d'un certain ordre*, c'est l'attaquer précisément du côté dont elle peut se défendre ; car s'il y avoit quelque chose de supportable, (a) ce seroit assurément cette *multitude* & cette *variété de sujets*, qui n'y peuvent être à la vérité sans quelqu'apparence de confusion, mais auxquels plus d'uniformité feroit perdre ce qu'ils ont d'agrément. Ce *désordre* même est une *méthode* (b), & la meilleure, à mon gré dans un *Ouvrage périodique*. Il cesseroit bien-tôt de plaire, si se faisant voir si souvent, il se présentoit toujours sous la même face & dans le même ordre. Quoiqu'il en soit, il me seroit fort aisé (c) de me corriger, si j'étois bien

quam *ipse pro* inquisitâ *ac* compertâ *sibi affert*. Il semble avoir eu dans l'esprit le mot de *ratio*, au lieu d'*ordo* dont il s'étoit servi. *Sin cogitare*, dit ** Varron, *secundùm* flumen *ædificare*, *cavendum ne adversùs* eum *ponas*, *&c.* Il a continué sa période, comme s'il eût mis *fluvium* ou *amnem* au lieu de *flumen* ; & c'est précisément la même faute que celle de l'Auteur de l'Ode. Vitruve *** dit aussi : *Itaque quoniam sexto* volumine *privatorum ædificiorum rationes perscripsi ; in hoc*, qui *septimum tenet numerum*, *de expolitionibus exponam*.

** De Re Rust. l. 1. c. 12.

*** In Præfat. l. 7.

(a) *Quod fortè quam sit exiguum.* Cic. pro Archia.

(b) Chez elle un beau désordre est un effet de l'Art. *Art Poëtique.*

(c) *Facile ast remedium ubertatis : Sterilia nullo labore superantur.*

bien persuadé que ce fut un devoir, mais je vais tâcher de contenter de mériter de plus en plus ce même reproche.

Les *Anglois* rapportent tout au calcul. Je ne veux qu'un exemple du *sens présent de leur génie*. Il y a quelque tems qu'à l'occasion de la *cherté excessive* dont le pain est (a) en *Hollande*, on proposoit de taxer régulièrement les Boulangers, qu'on accuse de ce désordre. Il étoit question de trouver un châtiment proportionné au crime; et comme les délibérations des Cours de Justice et des Conseils ne demeurent point long-tems cachées au Public, un des Membres de ce Tribunal reçut d'une main inconnue *deux pages d'opérations algébraïques*, qui renfermoient une solution des plus justes. On y distinguoit la *réparation* due à la *chose*, et le *châtiment*. La mesure de la réparation étoit prise des pertes réelles du Public, et du profit illégitime qui en étoit revenu aux Boulangers. Celle du châtiment, de la violation de l'ordre, et des degrés de peine et d'incommodité que chaque Particulier avoit pu souffrir, le tout évalué suivant l'âge, les richesses, et la condition. On ne s'imagineroit point de combien de recherches profondes et de calculs ce calcul étoit accompagné, ni de quelle variété de principes on tiroit la conséquence claire et simple d'une certaine réparation et d'un certain châtiment.

(a) Les dernieres nouvelles de *Dublin* portent, que le Peuple s'est soulevé dans plusieurs grosses Villes du Païs, et qu'étant allé en troupes chez tous les Fermiers des environs, il les a fait jurer solennellement de ne point vendre ni transporter leurs bleds hors de certaines bornes. *Poftboy* p. (a) du Jeudi

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE CXII.

Vivitur ingenio: cætera mortis erunt.

Ovidius.

RÉTOURNONS aujourd'hui à la carriere dans laquelle nous nous sommes engagez, & achevons sans interruption l'*énumeration des Hommes illustres par leur sçavoir*, dont le mérite est le plus vanté en *Allemagne*.

JENA.

L'étude des *Langues Orientales* est fort cultivée à *Jena*; & le *Droit* & l'*Histoire* n'y sont pas moins en honneur. *M. Struvius* se distingue dans ces deux dernieres Facultez. Cependant, on l'accuse de se fier trop à son érudition, ce qui fait souvent qu'il manque d'exactitude. Son *Introduction à l'Histoire Littéraire* seroit un assez bon Ouvrage, s'il ne se sentoit point de ce défaut. Celui qu'il a intitulé *Introduction à l'Histoire des Livres*, est travaillé, dit-on, avec plus de soin: mais il est écrit *en Allemand*. On en parle si avantageusement, qu'il seroit à souhaiter qu'il fût traduit en *François*. Le dernier Ouvrage qu'il a publié sous le titre d'*Introduction* (a) *à l'Histoire des Empereurs d'Allemagne*, est un Ouvrage utile, par le soin qu'il a eu d'y joindre, en maniere de *Notes* ou de *Commentaire*, les passages entiers des Auteurs contemporains qu'il a suivis, & de faire remarquer les Articles sur lesquels ils ne s'accordent point. Cette méthode épargne aux Lecteurs l'embarras de recourir aux four-

(a) L'Ouvrage est en Latin.

sources. Mais quelque mérite qu'on attribuë à *M. Struvius*, l'Université de *Jena* aura de la peine à mettre à la place du célebre *Buddaus* un homme qui le vaille.

MARBOURG.

Cette Académie s'est fait honneur en offrant un azile à *M. Wolffius*, lorsqu'il eut été renvoié de *Hall*. Ce célebre Professeur y enseigne aujourd'hui la *Philosophie*, & n'y trouve point d'opposition à *son système*. Cependant *M. Crouzas*, en quittant la *Hollande*, s'avisa, par je ne sçais quelle raison, de l'attaquer dans une *petite Brochure latine*, qui causa beaucoup d'étonnement à tous ceux qui sçavent que *M. Crouzas* n'entend point la *Langue Allemande*, & que tous les Ouvrages de *M. Wolff* sont écrits en cette Langue. Aussi la dispute cessa-t-elle bien tôt, & *M. Crouzas* ne pouvoit rien faire de mieux que de la finir, excepté peut-être que de ne la point commencer.

HAMBOURG.

Le nom & les Ouvrages de *M. Jean-Albert Fabricius* sont déja répandus dans toute l'*Europe*. Sa *Bibliothèque Latine & Grecque*, & plusieurs autres Ouvrages également utiles & sçavans, lui font tenir un rang distingué dans la *République des Lettres*.

M. Wolfius, *Ministre Lutherien*, a fait de grands progrès dans les *Langues Orientales*. On a de lui la *Bibliothèque Rabbinique*, & des *Notes sur le Nouveau Testament*, qui sont assez estimées.

M. Richey, *Professeur en Histoire*, passe en *Allemagne* pour un *Sçavant poli*, & *de meilleur goût*. Il compose une *Brochure hebdomadaire*, où l'on trouve d'excellentes *Réflexions morales*, & dont on assûre que le succès est extraordinaire. L'Auteur de l'histoire de *Charles XII.* s'est fait honneur d'avoir reçu de lui une partie de ses Mémoires.

Quoique l'*Allemagne* soit un assez grand Théatre pour

pour le mérite; *M. Brocks* est à plaindre de voir sa réputation renfermée dans les mêmes bornes que celles du langage de son païs. C'est le *Coriphée des Poëtes Allemans*. Ses talens étant l'ouvrage de la nature; on peut dire qu'il auroit réussi avec la même distinction dans quelque païs qu'il eût pû naître, avec les mêmes qualitez qui le font estimer en *Allemagne*. Entre un grand nombre d'Ouvrages; il a traduit fort heureusement la *Philosophie en Vers de l'Abbé Geneſt*.

STRASBOURG, & FRANCFORT *sur le Mein*.

On ne se vante à *Strasbourg* que de *M. Schopflein*, *Membre étranger de l'Académie Roiale des Inscriptions de Paris*; & à *Francfort* que de *M. Conrad-Zacharie d'Uffenbach*, aussi distingué par son érudition, que célèbre par la beauté de sa Bibliothèque.

FRANCFORT *sur l'Oder*.

Il y a peu de Sçavans en *Allemagne* d'une capacité aussi universelle que *M. Heineccius*, *Professeur en Droit* dans cette Université. *Antiquaire*, *Historien*, *Philosophe*, *Jurisconsulte*, *Littérateur*, & ce qui est de plus rare parmi les *Allemans*, *homme de goût autant que d'érudition*. Il fait regretter à ceux qui connoissent son mérite, qu'il ne soit pas placé sur un Théatre plus proportionné à ses talens.

Il n'est pas le seul qui fasse honneur à *Francfort*. On y estime infiniment *M. Jablonsky* (*a*), jeune homme, qui remplit déja les grandes éspérances qu'on avoit conçûes de lui dès ses prémieres années, & qui les surpassera sans doute par de nouveaux progrès dans toutes les Sciences auxquelles il s'applique sans rélâche. Sa jeunesse n'a point empêché qu'on ne l'ait choisi pour enseigner la *Théo-*

(*a*) Il est fils de *M. Jablonski*, *ancien Chapelain du Roi de Prusse*, qui a publié la *Bible* & le *Talmud*.

logie. Il doit à *M. de la Croze* ſes progrès dans les *Langues Orientales.*

Je ſerois fâché qu'on prétendit conclure de cet eſſai, que le *nombre des Sçavans d'Allemagne* ſe borne uniquement à ceux que j'ai nommez. Il y en a ſans doute une infinité qui ſe renferment dans leur Cabinet, d'où leur modeſtie ne leur permet pas de laiſſer ſortir leurs Ouvrages. Il y en a encore dont le mérite eſt utile à leur Patrie, ſans pouvoir l'être autant aux Païs étrangers; il y en a même dont j'ignore tout-à-fait les noms, quoique dignes de toutes ſortes d'éloges. Enfin, lorſque j'ai aſſûré mes Lecteurs de la fidélité de mes Mémoires, je n'ai point eu la témérité de les croire abſolument excluſifs; & je ſouhaite que la déclaration que je fais ici puiſſe auſſi me ſervir d'excuſe lorſque je parlerai de la *Hollande*, de l'*Angleterre*, de la *France* & de l'*Italie.*

Pour conclure cet Article, on peut dire en général, que l'*amour de l'étude* & le *goût des Sciences* ſont aujourd'hui répandus dans toute l'*Allemagne.* On s'y défait peu à peu de l'ancienne peſanteur, & de cette *pente à l'imitation* qui fait qu'il s'y trouve peu d'*Auteurs originaux.* Si la *réflexion de M. Addiſſon* étoit juſte, lorſqu'il a prétendu qu'on peut juger d'une Nation, & de ſes progrès dans les Sciences, par *l'élégance & l'exactitude des impreſſions*, il faudroit confeſſer que les *Allemans* ſont encore fort éloignez du point vers lequel ils tendent. Mais rien n'empêche d'eſpérer qu'ils ſe dégoûteront bien-tôt eux-mêmes de la forme de leurs Livres, & de la mauvaiſe grace de leurs caractéres & de leur papier. Il eſt ſurprénant même que leurs *Imprimeurs* ſoient encore ſi loin de la perfection de leur Art, lorſqu'ils ont du moins le ſécours de l'exemple, dans un nombre infini de Livres imprimez en *Hollande*, que les *Libraires d'Amſterdam & de la Haye* font paſſer continuellement dans toutes les parties de l'*Allemagne.* Cette vaſte con-

trée est comme le *Trop plein* de toutes les Librairies de *France* & de *Hollande*. Bons & mauvais Livres, tout s'y débite avec succès, & s'y lit avec ardeur. Non seulement vous êtes surpris en *Allemagne* de voir des *Bibliothèques entieres*, qui sont composées d'*Auteurs François les plus médiocres*; mais vous trouverez quantité d'*Allemans* qui ont étudié avec soin, & qui sçavent quelquefois par cœur des *Livres de France*, dont le nom est à peine connu d'un *François* qui a le goût assez bon pour vouloir ignorer tout ce qui ne l'est pas.

Disons maintenant à l'honneur des *Allemans*, qu'ils ont un avantage dont il y a peu de Nations qui puissent se vanter aujourd'hui. C'est que malgré la *liberté de la Presse*, qui n'y est gênée par aucune Loi, l'on ne voit rien paroître parmi eux qui tende à *la ruine des mœurs ou de la Réligion*. Un Ouvrage contraire à la pudeur ou à la pieté y seroit régardé comme un monstre, dont personne n'auroit le front de se déclarer le pere. Que n'en a-t-il pas coûté à *M. Wolff*, pour avoir hazardé un *système*, qui est peut-être susceptible de quelques mauvaises interprétations? Tandis que parmi d'autres Peuples, qui s'attribuent plus de lumieres, on fait gloire d'attaquer ouvertement ce que la Réligion a de plus saint & de plus respectable, & d'établir sous toutes sortes de formes, des principes qui vont à la subversion de la morale & de la societé. „ Les meilleurs esprits, dit *Saint Jérôme*, „ sont ceux qui tendent le mieux aux meilleures „ choses.

Je me répentirois d'avoir fait cet Article si long, s'il n'y avoit dans le sujet même une sorte de *varieté*, qui pourra l'empêcher de paroître ennuieux. J'ose me flatter du moins que ce que j'ai à dire dans la suite sur les *Sçavans d'Angleterre*, ne sera ennuieux pour personne. L'Histoire suivante en causera-t-elle à quelqu'un?

C'est une *Avanture toute nouvelle*, qui auroit été

d'une grande utilité au *Pere Malebranche* pour son *Chapitre de l'Imagination*. On écrit d'une *Province d'Angleterre*, qui se nomme *Shropshire*, qu'un ancien Officier (*a*) y avoit épousé depuis quelques mois une jeune fille du Païs, après l'avoir recherchée pendant plusieurs années avec toutes les marques d'une violente passion. Il vivoit avec elle, & se croioit heureux pour long-tems, lorsqu'une maladie imprévûe lui ravit son bonheur avec la vie de cette chere Epouse. Sa douleur répondit à son amour. Il ne lui restoit qu'une Sœur à peu près de son âge, qui demeuroit chez lui, & dont il étoit aimé fort tendrement. C'étoit sa seule consolation. La tendresse qu'elle avoit pour lui, la faisoit entrer dans ses peines. Elle l'entretenoit continuellement de ce qu'il avoit perdu. Cette maniere de le consoler flattoit sa douleur, & la lui rendoit du moins plus supportable. Elle s'apperçût plusieurs fois qu'il rentroit au logis à la pointe du jour, quoiqu'il ne se fût point ouvert à elle des raisons qui le faisoient sortir pendant la nuit. Un peu de curiosité, joint à l'affection, la porta à veiller plus tard; & l'entendant partir vers minuit, elle eût la hardiesse de le suivre, à quelque distance, jusqu'au lieu qu'il visitoit si régulierement. C'étoit le Cimetiere où son Epouse étoit enterrée. Il y passoit quatre ou cinq heures sur sa fosse, & ne ménageant rien parce qu'il ne se croioit entendu de personne, sa pieté & son amour se satisfaisoient successivement, par les prieres touchantes qu'il addressoit à Dieu, & par les termes passionnez avec lesquels il conjuroit son Epouse de l'appeller promtement après elle.

Quelque tentation que sa Sœur eût de l'interrompre, elle fût arrêtée par l'attendrissement de son propre cœur autant que par la crainte de lui déplaire. Elle n'osa même lui parler le lendemain de

(*a*) Son nom étoit *M. Garey*.

de tout ce qu'elle avoit entendu ; mais le voiant continuer de faire chaque nuit le même voiage, elle prit la résolution de le suivre constamment, comme elle avoit fait la prémiere fois. Il se passa quelques semaines. Les entrétiens qu'elle avoit pendant le jour avec lui, devinrent beaucoup plus tristes Quoiqu'ils affectassent tous deux de garder le silence sur la cause immédiate de cette nouvelle tristesse, leurs régards & leur contenance les trahissoient. Ils paroissoient entendre ce qu'ils avoient quelque honte de se dire, & cette communication muette de sentimens & de pensées, avoit l'effet d'un poison lent, qui agissoit de plus en plus sur leur imagination.

Etant une fois dans leur exercice nocturne, assez proches l'un de l'autre, mais cachez par l'obscurité, le frere dans l'ardeur de ses prieres & de ses soupirs, crût appercevoir son Epouse qui sortoit du tombeau, & qui venoit lui accorder la faveur qu'il demandoit depuis si long-tems, d'être délivré de la vie. C'étoit bien assez pour augmenter ses transports, jusqu'à les rendre mortels. Il addressa aussi mille expressions tendres au Fantôme que son imagination lui représentoit, & son ame fit tant d'efforts pour se hâter de le joindre, qu'elle se dégagea effectivement des liens du corps. Il tomba mort sur le tombeau, en remerciant la terre qui s'ouvroit, disoit-il, pour le recevoir.

Sa Sœur jugea par ses dernieres paroles & par le silence qui les suivit, que la vérité ne répondoit que trop à ce qu'elle avoit entendu. Quoiqu'elle n'eût point vû le Fantôme, elle ne douta point qu'un accident si extraordinaire n'eût une cause réelle. La crainte néanmoins ne l'empêcha point d'approcher du cadavre de son frere ; & comme le jour n'étoit pas fort éloigné, elle prit le parti de l'attendre, pour appeller les prémiers passans à son secours. On la trouva à genoux, les mains jointes, & le visage mouillé de larmes. Elle raconta

tout

tout ce qui s'étoit passé depuis la mort de sa belle-sœur; & sans assûrer qu'elle l'eût vûë, elle ou son fantôme, elle ne laissa point de parler de son apparition comme d'une chose incontestable; de sorte que le peuple de *Shropshire* est persuadé que *Madame Garey* est sortie de sa fosse pour recevoir l'ame de son Epoux.

BOUQUET.

Vite un Bouquet pour la jeune *Julie*;
Allons, Amour, c'est sa fête demain.
Bon; j'aime assez ces Oeillets, ce Jasmin;
Mais en Bouquets chacun a sa folie:
La mienne, Amour, est celle des Rimeurs;
Toujours des Vers accompagnent mes fleurs;
Vingt seulement: J'ose te les prescrire.
Eh! Quel objet peut les mériter mieux?
Dans son esprit, que toi seul peux décrire,
Regne le feu qui brille dans ses yeux;
Ce sont des tours neufs, vifs, ingénieux;
C'est le talent d'amuser sans médire;
Bref, c'est... mais quoi! Tu me laisses tout dire!
Refuses-tu de remplir mon espoir?
J'entens, Amour, sur le cœur de la Belle
Ton Arc, tes traits ont été sans pouvoir,
Et son orgueil est irrité contre elle.
Dieu trop jaloux! Eh bien, suis ton projet;
Au lieu de Vers (l'offre sera nouvelle)
Julie aura ton dépit pour Bouquet.

V. A. D. M. de N.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE CXIII.

Nec species sua cuique manet, rerumque novatrix,
Ex aliis alias regerat natura figuras.

Ovid. lib. 15. Metam.

C'Est un *prodige de la nature* qui ouvrira la Scene aujourd'hui. Le fait que j'ai à rapporter a paru si merveilleux, qu'on a pris toutes sortes de soins pour le vérifier jusques dans les moindres circonstances. On l'a comparé avec tous les exemples de la même espece, & l'on assure que l'Antiquité non plus que notre âge n'a rien produit d'approchant.

En *Irlande*, proche du Bourg de *Ballimore*, un Païsan nommé *Jean Holmes* avoit une *Truie* pleine, qui n'avoit pas cessé pendant huit ou dix jours de pousser des hurlemens épouvantables, & de donner toutes les marques d'une horrible souffrance. On ne manqua point d'attribuer cet évenement à la malignité de quelque *Sorcier*. Les *Anciens* & les *Sages* du lieu s'assemblerent, pour raisonner sur un accident si étrange; & concluant avec le Ministre même, qui étoit aussi de l'Assemblée, qu'il n'y avoit que l'Esprit malin qui fût capable de tourmenter si cruellement une pauvre créature innocente, ils résolurent d'employer tout ce qu'ils purent apprendre de la Tradition de chaque famille, pour forcer l'Enfer, & rompre le sortilege. Cette importante entrepriſe fut pendant quelques jours leur seule occupation. On vit chez *Jean Holmes* toutes les *Vieilles* du Canton, dans le même équipage qu'*Horace*

nous représente *Canidie* & *ses deux Compagnes*. Il y eût des Foies de Veaux rôtis, des Balais suspendus dans la cheminée & derrière la porte; un gros Crapaut bouilli dans le jus de certaines herbes arrachées sur les montagnes; enfin, des mystères capables de faire pâlir le Soleil s'ils se fussent opérez en plein jour, ou de faire rougir la Lune si cette scene se fût passée pendant la nuit. On ne marque point lequel ils produisirent de ces deux effets; mais il est certain que ce qui pouvoit agir (*a*) de si loin sur deux Astres, avec lesquels on n'avoit rien à démêler, fût absolument sans force à l'égard de la Truie, qui étoit présente néanmoins, & qui entroit pour bien des choses dans les enchantemens.

On ne doute point qu'ils n'eussent été redoublez avec de nouveaux efforts, sans un *Gentilhomme Membre du Parlement d'Irlande*, qui avoit sa maison de campagne dans le voisinage, & qui vint interrompre cette ridicule cérémonie. Cependant ayant trouvé quelque chose de fort extraordinaire dans l'accident de la Truie, il eût la curiosité de le vouloir approfondir. Il l'acheta de *Jean Holmes*, & la fit tuer aussitôt. C'est ici qu'est le prodige, & je réprens le ton sérieux pour en confirmer la vérité. On trouva dans le ventre du pauvre animal une *composition monstrueuse de sept têtes*, qui tenoient à autant de petits corps différens, mais mal formez, & joints ensemble à l'extrémité du col. L'une ressembloit à la tête d'un Chien, l'autre à celle d'un Mouton, la troisiéme à celle d'un Chat, la suivante à celle d'un Porc, mais celle-ci avoit déja quelques dents & du poil; les trois autres à

col-

(*a*) Témoin *Virgile*, qui parlant de certaines herbes & d'autres enchantemens semblables, dit fort sérieusement:

His ego sæpe Lupum fieri & se condere Sylvis
Marim, sæpe animas imis exire sepulcris,
Atque satas alio vidi traducere messes.

elles d'autant de Veaux, quoiqu'elles fussent sans yeux & sans oreilles. Il y avoit avec ce Monstre sept petits Cochons dans leur forme naturelle. On jugea que les douleurs de la Truie venoient de ce qu'elle ne pouvoit se délivrer d'une masse si informe. Les sept têtes donnerent quelques marques de vie par divers mouvemens qui durerent l'espace de *vingt-six minutes*; mais on ne leur entendit point jetter le moindre cri. On les conserve dans l'Esprit-de-Vin, comme le plus monstrueux assemblage dont on ait jamais entendu parler.

Si cet exemple étoit le prémier de son espèce, je le rejetterois peut-être comme une fable; & de quelques témoignages qu'il parût appuié, je leur trouverois moins de force pour me persuader, que la connoissance des loix ordinaires de la nature n'en auroit pour me rendre incrédule. Mais quoiqu'on prétende qu'il n'est jamais rien arrivé de si étrange, il paroit par un nombre infini de rélations sérieuses & bien attestées, que chaque siécle a produit ses Monstres, & que la différence à l'égard du merveilleux, ne consiste que dans quelques dégrez de plus ou de moins. Or ce qui est possible dans un dégré, l'est dans un autre; ce qui est arrivé une fois, est toujours possible; & ce qui a été vérifié tant de fois par le témoignage d'une infinité de personnes, est sans doute arrivé. De ces trois propositions, je ne vois que la derniere qui puisse être sujette à quelque difficulté: mais pour ceux qui voudront l'éxaminer de bonne foi, je crois que les raisons qu'on peut apporter en sa faveur paroîtront toujours plus fortes que les objections.

Je ne fais point valoir l'éxistence même du Monstre, que quelqu'un pourroit régarder seule comme un témoignage décisif. On le conserve à la vérité dans l'Esprit-de-Vin, & tout le monde a le pouvoir de s'en assûrer par ses yeux. Mais je me

souvient que lorsque un jour du Cabinet de Mr *Mansloune*, j'entendis dire à un Etranger, que la curiosité y avoit conduit comme moi: „ Qu'on me „ donne un Tourneur, un Sculpteur & un Peintre; & sans parcourir les *deux Indes*, ou sans „ aller fouiller dans le sein de la Terre & des „ Mers, je réponds que dans six mois j'ai un Cabinet aussi plein que celui-ci, de précieuses bagatelles.

Il y a long-tems que l'Art le dispute à la Nature. Il a inventé des Mondes, il est parvenu même à les (*a*) exécuter. L'industrie des hommes produit tous les jours des Chef-d'œuvres, & notre habileté ne fait qu'augmenter la grandeur du souverain Ouvrier, puisque c'est de lui que nous tenons le pouvoir de l'imiter en quelque chose. Ces réflexions n'appartiennent pas plus à ce qui précede qu'à ce qui va suivre. J'ai parlé dans une autre Feuille d'un *Dictionnaire d'Architecture*, qui fut publié à *Londres* (*b*) il y a quelques mois avec l'applaudissement des Connoisseurs, mais je n'en ai pas fait tout l'éloge qu'il mérite. On le vante comme le meilleur Ouvrage qu'il y ait dans ce genre; & „ rien ne manquera, dit-on, à la gloire „ de la Nation *Angloise*, lorsque les Auteurs de ce „ Livre verront l'exécution répondre à leurs préceptes. Messieurs *Hawksmore*, *James* & *Gibbs*, trois noms fort célebres (*c*) à *Londres*, l'ont honoré de leur approbation, dans des termes qui entraînent nécessairement celle du Public; car c'est aux Maîtres de l'Art à régler l'estime qu'on doit à ces sortes d'Ouvrages. Ils ajoutent, que les *Remarques sur l'Architecture en général*, qui se présen-

(*a*) Je parle de certaines *Machines admirables*, telles que celle de *Tycho-Brahe*, celle qui se voit aujourd'hui à *Londres* sous le nom de *Microcosme*, l'*Orery*, & quantité d'autres.

(*b*) *The Builder's Dictionary*.

(*c*) Architectes & Sculpteurs.

sintent au Lecteur dès les prémières pages ; suffiſent pour faire foi de leurs éloges. En voici quelques-unes.

„ L'*Architecture* eſt un de ces Arts que la néceſ„ ſité a rendu univerſels. Elle eſt auſſi ancienne „ que le tems où les hommes ont commencé à „ ſentir l'inclémence des Saiſons ; & elle s'eſt ré„ pandue par conſéquent dans tous les lieux, où le „ froid & la chaleur leur ont appris qu'ils avoient „ beſoin d'azile. Les prémiers élemens s'en ré„ trouvent encore dans les *Cabanes des Indiens* & „ dans les *Cavernes des Lapons*. C'eſt de là qu'il „ faut prendre la meſure du trajet qu'elle a fait „ pour arriver au point de perfection & de gloire „ où nous la voions parmi nous.

„ Comme la néceſſité & la ſouffrance furent ſes „ prémieres cauſes, la *commodité* fût ſon prémier „ objet. C'eſt par de longs raffinemens & par des „ progrès pleins de lenteur, qu'on eſt parvenu „ aux idées d'ordre, d'embelliſſement & de ma„ gnificence. La politeſſe & le goût réfléchi de la „ beauté, ſont l'extrêmité la plus délicate de l'a„ mour-propre & de l'inclination naturelle pour „ le plaiſir. On n'y parvient qu'à la longue. L'a„ bondance eſt ordinairement leur mere. Sans el„ le, toutes les Sciences & tous les Arts dont „ l'objet propre eſt de plaire, en flattant les ſens „ & la vanité, ſeroient encore à naître ou n'au„ roient jamais fait que des progrès mépriſables.

„ Il eſt aiſé de conclure de là que la prémiere „ vûë de l'*Architecture* doit être encore la commo„ dité. Tout Edifice eſt entrépris pour quelque „ fin ; & les meilleurs moiens pour y parvenir „ ſont toujours les plus ſimples. Lorſqu'on a for„ mé ſon plan ſur ce principe, & qu'après avoir „ éxaminé l'uſage de tout ce qu'on y a fait entrer, „ on trouve d'un coup d'œil qu'il n'y a rien de „ manqué ni de ſuperflu, c'eſt alors que le génie

„ de l'Artiſte eſt en liberté, qu'il peut joindre la
„ grandeur & l'élégance à la juſteſſe & à la ſoli-
„ dité, déploier tous les tréſors du goût, & fai-
„ re briller la beauté & les graces dans leur plus
„ parfait éclat.

„ Cette *diviſion de l'Architecture* en ce qui régarde
„ l'*uſage*, & ce qui régarde la *beauté*, fait voir aiſé-
„ ment qu'elle n'eſt ni tout-à-fait *Science*, ni tout-à-
„ fait *Art*, mais qu'elle tient preſqu'également de
„ l'une & de l'autre. D'un côté, elle eſt toute mé-
„ chanique; & de l'autre elle doit être régardée com-
„ me un des plus beaux effets du goût & du génie.
„ Elle appelle de ce côté-ci à ſon aide la fécondi-
„ té de l'imagination; elle emprunte le feu & les
„ graces de la *Poëſie* & de la *Peinture*; elle eſt lé-
„ gere, elle eſt grave; elle compoſe, elle expri-
„ me; & de l'autre côté, elle demeure attachée
„ péſamment à des règles fixes & invariables,
„ elle procede de la même maniere dans tous ſes
„ raiſonnemens, & elle finit toujours par les mê-
„ mes concluſions. Il arrive de là fort ſouvent,
„ qu'un excellent Ouvrier n'eſt capable de former
„ aucun deſſein qui puiſſe plaire, & qu'un excel-
„ lent génie péchera groſſierement contre les rè-
„ gles les plus communes de ſa profeſſion. La per-
„ fection conſiſte à réünir ces deux talens.

L'Auteur fait voir enſuite avec beaucoup d'élégance, que de même que le goût & le génie ne s'acquierent point par l'étude & par l'exercice, quand on n'en a pas reçû les prémieres ſemences de la nature; il ne faut pas ſe flatter non plus (*a*) que ſans exercice & ſans étude, le génie ſeul puiſſe former un grand *Architecte*. Il explique par quelles voies le génie peut être cultivé, & juſqu'à quel point il doit s'aſſujettir à la méthode. L'*Archi-*

(*a*) *Nec ſtudium ſine divite venâ,*
Nec rude quid proſit, video, ingenium. Horat. de Art. poët.

chitecture n'est point une Science simple, qui ait ses principes propres & indépendans. Elle est fondée sur un grand nombre d'autres Sciences ; ou plûtôt elle n'est qu'un composé de plusieurs Sciences réunies. „ L'*Arithmétique*, la *Géometrie*, le „ *Dessein*, la *Perspective*, la *Décoration*, l'*Hydrau-* „ *lique*, la *Maçonnerie*, les *Méchaniques*, sont au- „ tant de connoissances sur lesquelles roule l'*Ar-* „ *chitecture* ; & auxquelles l'on se flatteroit inuti- „ lement de suppléer par les seules lumieres du „ génie. Le but du *Dictionnaire* que j'annonce est proprément de montrer l'*usage qu'un Architecte fait de toutes ces Sciences*. On conçoit bien qu'un détail de cette nature ne sçauroit être moins agréable qu'instructif. Aussi cet Ouvrage s'est-il vendu avec un succès extraordinaire, & l'on prétend „ qu'il „ n'est pas moins propre à former de bons Juges „ que d'excellens Artistes. „

On a publié en même tems la *traduction du Traité d'Architecture de Sébastien le Clerc*, avec *deux cent belles Planches*, gravées par *Jean Sturt*. Cette Traduction est (a) de *Mr. Chambers*, célebre par le *Dictionnaire des Arts & des Sciences*, qu'il composa il y a quelques années, & qui mériteroit aussi bien que celui de *Harris* d'être traduit en François.

On

(a) Deux Volumes. Le prix est *deux guinées*. Chez *R. Wartel*. Les *Métaphysiciens* apprendront volontiers qu'il paroît un Livre fort estimé, sous le titre de *Enquiry into the ideas of space, &c.* Recherches sur les idées de l'espace, du tems, de l'immensité, & de l'éternité. Chez *Knapton*. Les *Chimistes*, que *M. Shaw* a fait imprimer des *Leçons de Chimie* pour les années 1731, 1732, & 1733. Chez *J. Shuckburgh*. Les *Médecins*, que *M. Lobb*, *Membre de la Société Royale*, a publié une *Méthode pour guérir toutes sortes de fièvres, déduite de la structure & de l'œconomie du corps humain, & de l'état différent des solides & des fluides, sous chaque différente classe des fièvres*. Chez *J. Oswald*. Les *Théologiens*, qu'il est sorti de la Presse une *Réfutation du Déisme*, où l'on répond à toutes les objections des *esprits forts* contre le *Christianisme*. Chez *Roberts*.

on y trouve non-seulement l'explication de tous les termes, & l'usage de tous les instrumens, qui appartiennent aux Sciences & aux Arts, mais les principes mêmes de toutes les connoissances humaines, & les plus curieuses découvertes dont on soit redevable au génie, à l'étude & à l'expérience.

Des Livres de ce prix doivent être exceptés sans doute du jugement qu'un bel Esprit Anglois étend de toute *sa Nation*. „ Il n'y a „ point de Ville dans le monde, dit-il, „ où l'on „ publie tant de Livres, ni où les Livres soient „ plus généralement mauvais, qu'à *Londres*. Ici „ vous trouvez des Auteurs qui font profession „ d'écrire indifféremment sur toutes sortes de su- „ jets, & qui n'en entendent aucun. Ils compo- „ sent des *Dissertations politiques*, où l'embarras „ de l'Auteur est de trouver du sens, & des Poé- „ sies où l'on perd sa peine, quand on y cherche „ autre chose que des rimes & de la mesure. Les „ Libraires ont des Régences d'Auteurs, qu'ils „ entretiennent constamment à leur paie, & „ qu'ils emploient à composer ou à traduire des „ Livres François. Mais il semble aujourd'hui que „ c'est principalement la Traduction qui les oc- „ cupe; marque certaine de la pauvreté des Au- „ teurs, & de l'opulence aussi-bien que de la fi- „ nesse des Libraires, qui s'enrichissent par des „ Livres que ni eux ni les Traducteurs n'entendent „ point; & c'est sans doute à cette sorte d'Ou- „ vrages, tant Traducteurs que Libraires, qu'il „ faut appliquer ce que dit *Quevedo*; *Qu'il y a* „ *bien des gens tourmentés dans l'autre monde pour* „ *les Oeuvres d'autrui.*

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-Straat 1734.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE CXIV.

Viri cauſæ ex ſermone cognoſcitur.

Menander.

JE m'étois propoſé de hazarder quelques *réflexions ſur le ſecond Tome* (a) *de l'Hiſtoire de M. Burnet*, après que j'aurois vû la *traduction françoiſe*, *promiſe par les Libraires d'Hollande*. Un Ecrivain *anglois*, déja célèbre par quelques Ouvrages d'importance, m'a prévenu dans l'exécution de ce deſſein; & je me borne d'autant plus volontiers à traduire quelques-unes de ſes *Remarques*, (b) qu'étant Compatriote de l'Auteur qu'il critique, ſa cenſure paroîtra plus déſintéreſſée que celle d'un Etranger.

Il n'y a point de générosité, confeſſe-t-il d'abord, à inſulter un Lion ſans vie & ſans défenſe. Mais ſi ſes ravages continuent, même après ſa mort, & qu'il n'y ait point d'autre moien de les arrêter qu'en faiſant de proces à ſa mémoire, la bienſéance & la générosité même doivent être ſacrifiées à la juſtice. Il eſt clair à tous ceux qui ont une certaine connoiſſance de *l'Hiſtoire des derniers Regnes*, & qui ont lû attentivement *l'Ouvrage de M. Burnet*, qu'il s'eſt propoſé *deux buts* auxquels tout le reſte eſt rapporté; *l'un*, de faire ſon propre éloge; & ce-

(a) *Biſhop Burnet's Hiſtory of his own time. vol.* 2. Imprimé à *Londres* 1734 au *Temple-Bar*.

(b) *Remarks on the Biſhop Burnet's Hiſtory.* Chez *J. Wilford in* 8.

celui de ſes partiſans & de ſes amis ; *l'autre*, de répandre les plus odieuſes couleurs ſur ſes ennemis, dans le nombre deſquels il faut compter tous ceux qui n'ont point paru favorables à ſes idées. Mais tout le monde n'a point aſſez ſuivi le cours des évenemens, pour être capable de diſtinguer ces deux caractères au premier coup d'œil ; & c'eſt en faveur de ceux-ci que le Critique prend la plume.

Au ſiécle d'or on ſe ſeroit peut-être laiſſé prendre à la proteſtation ſolemnelle que l'*Evêque de Salisbury* fait en commençant. Car il prend le Ciel à témoin de ſa ſincerité. Mais dans un âge de fer, ces invocations poétiques ont perdu toute leur force. Le *Docteur Cockburn* qui avoit connu particuliérement ce Prélat, nous a laiſſé quelques réflexions fort remarquables ſur cette partie de ſa Préface. „ La profeſſion (*a*) qu'il fait, dit-il, d'une „ ſcrupuleuſe impartialité, & la preuve qu'il en „ donne en atteſtant ſolemnellement le *Scrutateur* „ *des cœurs*, ſont des points ſi délicats, qu'on ne „ ſçauroit les examiner avec trop de retenuë. Faut-„ dra-t-il inférer de là, que tout ce qui eſt conte-„ nu dans ſon Hiſtoire eſt exactement conforme à „ ſes lumieres, puiſqu'il le confirme par un ſer-„ ment, qui eſt la plus forte preuve qu'on puiſſe „ éxiger d'un homme de bien ? Ou s'imagine-t-on „ qu'il ſe ſoit joué du Ciel, & qu'il ait voulu „ tromper les hommes ? A Dieu ne plaiſe que je „ m'arrête un moment à cette derniere penſée. Je „ n'y ai pas même le moindre penchant. Que *M.* „ *Burnet* ſoit tombé dans des erreurs conſidérables, „ c'eſt

(*a*) Je crois devoir traduire tout le paſſage ſuivant, parce qu'étant d'un homme de mérite & qui connoiſſoit particuliérement *M. Burnet*, on peut le regarder comme le *caractère fidéle* de ce Prélat.

» c'eſt ce que ſes meilleurs amis ne peuvent s'em-
» pêcher de réconnoître. Qu'il ait été ſans reli-
» gion, c'eſt ce que ſes ennemis mêmes n'oſe-
» roient aſſûrer, retenus comme ils doivent l'être
» par cet oracle de la vérité : *Ne juge point & tu*
» *ne ſeras point jugé.* On ne ſçauroit admettre non
» plus la prémiere des deux conſéquences que j'ai
» propoſées ; car tant de fauſſetez viſibles, tant
» d'erreurs & d'injuſtices qui ſont répanduës dans
» ſon Ouvrage, & qu'il dépendoit de lui de rec-
» tifier, ſont des objections évidentes contre l'im-
» partialité qu'il s'attribuë. Comment faut-il donc
» s'y prendre pour décider un point ſi délicat ?
» Quel tour donnera-t-on à une difficulté ſi embar-
» raſſante ? Je ne vois point d'autre moien que de
» confeſſer naturellement que l'*Evêque de Salisbury*
» étoit quelquefois trop crédule, & trop facile à
» ſuppoſer que la vérité ſe trouvoit toujours du
» côté où le portoit ſon inclination ; que ſouvent
» il ſe laiſſoit aveugler par ſes paſſions, par ſes
» préjugez, par ſes engagemens, par ſa vivacité
» naturelle, qui le précipitoient dans un grand
» nombre d'imprudences & même de fauſſetez ;
» que d'ailleurs il ne réfléchiſſoit pas aſſez ſur lui-
» même & ſur ſa conduite, pour s'appercevoir
» toujours de ſes fautes & pour les corriger.

» Quelques-uns de ſes meilleurs amis ont obſer-
» vé, que *ſon eſprit étoit plus ſouvent dehors que dé-*
» *dans*, & par conſéquent qu'il ne connoiſſoit rien
» ſi peu que lui-même. On lui en impoſoit facile-
» ment, il s'en impoſoit à lui-même, & de cette
» maniere il en a impoſé au Public par une Hiſ-
» toire remplie d'erreurs & de fauſſetez.

Après ce prélude, qui ſuffiroit ſeul pour décréditer un peu l'*Hiſtoire de M. Burnet*, le Critique récueille avec ſoin tout ce qui lui paroît propre à vérifier ſes accuſations. Elles peuvent ſe réduire à

fois chefs. 1°. L'*Evêque de Salisbury* s'arrête souvent à des détails puériles, & à des observations badines, qui marquent un Ecrivain peu judicieux. 2°. Il altere à tous momens les faits les plus notoires, avec une hardiesse qui ne lui laisse pas le moindre droit au titre d'*Historien fidèle*. 3°. Il marque en mille manieres sa partialité pour la *Basse Eglise*, (a) & le peu d'estime qu'il avoit pour la *Haute*, malgré la qualité d'*Evêque*. Avant que de citer des exemples, l'équité m'oblige de remarquer, que les deux premiers de ces trois reproches ont peut-être leur source dans le troisiéme. Il est facile de connoître au stile du Critique, de quelle espèce de zèle il est enflâmé. C'est un *Membre ardent de la Haute Eglise*, qui veut vanger sa cause, & qui attaque sans ménagement un de ses plus fiers ennemis. Mais pourvû que l'attaque soit juste en elle-même, il importe peu au Public pour quel motif il ait pris les armes.

1°. Le *Docteur Burnet* n'est point un Ecrivain judicieux. Quelle sentence contre un des plus grands hommes dont l'*Angleterre* se fasse honneur! Je n'oserois même la répeter, si les *Mots traits fluvoins* ne diminuoient un peu mon scrupule. En parlant de la *Paix de Carlowitz*, *M. Burnet* nous dit, qu'il a une *observation fort curieuse* à communiquer au Public; & qu'il espère qu'on la pardonnera à sa profession, quoiqu'elle ne convienne point tout-à-fait à l'Histoire. „ Le (b) sçavant *Docteur Lloyd*, *Evêque de Worcester*, qui étudie depuis trente ans „ les *Revélations*, avec une diligence & une exactitude surprenantes, m'a assuré, qu'il y a déja plusieurs

„ *High Church*, *and low Church*. Cette distinction est la même que celle de *Tories* & de *Whigs*. *M. Burnet* étoit *Whig* zélé. Mais ces deux Partis semblent éteints depuis que la Cour a fait profession d'être *Whig*.

(b) *Burnet's History of his own time*, *vol.* 1. *p.* 204.

„ fleurs années, que la Paix se feroit certainement „ entre les *Chrétiens Catholiques* & les *Turcs* en „ en 1698. Voici de quelle manière il m'établis- „ soit les preuves. Les *quatre Anges du quatorzie- „ me Chapitre de l'Apocalypse*, qui étoient liez dans „ l'*Euphrate*, & que l'*Evêque de Worcester* prend „ pour les *Chefs des forces Turques*, qui avoient été „ soumis auparavant aux *Soudans de Babylone*, de- „ voient être déliez, c'est-à-dire délivrez de ce „ joug, & recevoir la liberté de former un Em- „ pire indépendant. Ils étoient préparez à tuer la „ *troisième partie des hommes* pendant l'espace d'u- „ *ne heure*, d'*un jour*, d'*un mois* & d'*une année*. Le „ Prélat compte une *année de Saint Jean* pour une „ *année Julienne de trois cent soixante-cinq jours*; „ ce qui fait en *stile prophetique* autant d'années „ que de jours, & un jour est une année, lesquels „ ajoutez au premier nombre, font *trois cent qua- „ tre-vingt seize*. D'un autre côté, il prouve par „ tous les Historiens qu'*Ottoman* commença ses „ conquêtes l'an 1302, à quoi si l'on ajoûte *trois „ cent quatre-vingt seize* ans, pendant lesquels la „ *troisième partie des hommes* devoient être tuez par „ les *Turcs*, l'on trouvera que le carnage doit fi- „ nir en 1698. Et quoique les Histoires ne mar- „ quent point l'heure, ou la douzième partie du „ jour ou de l'année, qui est un mois, c'est-à-dire „ le commencement de la destruction que de- „ voient faire les *Turcs*; *M. de Worcester* est per- „ suadé que si ce tems précis est jamais connu par „ d'autres voies, on trouvera qu'à l'égard même „ de ce point, la Prophetie s'est ponctuellement „ accomplie. Il croit qu'après cela les *Turcs* ne „ causeront plus d'embarras aux *Chrétiens*. Leur „ tems sera passé. Peut-être auront-ils encore le „ pouvoir de chagriner les *Moscovites*, ou de per- „ sécuter ceux de leurs Sujets qui font profession

„ du *Chriſtianiſme*; mais il leur ſera impoſſible de
„ nuire aux *Etats Chrétiens* qu'ils diſtinguent eux-
„ mêmes par ce nom. S'il arrive jamais que les
„ Chrétiens aient une nouvelle guerre avec ces
„ *Infidelles*, l'*Evêque de Worceſter* conſent que tout
„ ſon ſyſtême des Prophetie paſſe pour un tiſſu
„ de rêveries & d'impoſtures. Il faut le confeſſer
„ (c'eſt toujours *M. Burnet* qui parle ici) le réfus
„ que les *Turcs* ont fait pendant trois ans de pren-
„ dre le moindre avantage des troubles de *Hongrie*
„ pour renouveller la guerre, quoiqu'on n'igno-
„ re pas qu'ils y ont été ſollicitez tres-fortement,
„ un tel réfus, dis je, ne ſert pas peu à confirmer
„ (*a*) l'explication de ce ſçavant Prélat.

Juſqu'ici *M. Burnet* ne fait que rapporter les prédictions d'autrui, & le *Critique* ſe contente de le comparer aux *Imprimeurs d'Almanachs*, qui ne ſont pas réſponſables des ſottiſes qu'ils impriment, lorſqu'elles viennent de la tête d'un autre. Mais voici des *Propheties émanées du cerveau même de M. Burnet.*

A l'occaſion des affaires de 1711. „ La Reine,
„ dit-il, me parla des propoſitions de Paix, &
„ me témoigna qu'elle comptoit bien que les Evê-
„ ques ne les déſapprouveroient point. Je lui ré-
„ pondis qu'une bonne Paix étoit ce que nous de-
„ mandions tous les jours au Ciel par nos plus
„ inſtantes prieres; mais que les Préliminaires
„ qu'offroit la *France* ne pouvoient la faire eſpé-
„ rer. La Reine réprit qu'il ne falloit point faire
„ attention aux Préliminaires; qu'elle pouvoit ré-
„ pondre d'avance que la Paix ſeroit établie ſur
„ des

(*a*) Malheureuſement les *dernieres guerres de Hongrie* renverſent tout le ſyſtême. Mais *M. Lloyd* étoit mort alors, auſſi-bien que *M. Burnet*; & les Devins ſe ſoucient peu du ſuccès de leurs propheties après leur mort.

„ des fondemens solides ; & qu'elle nous deman-
„ doit seulement de suspendre nos opinions, jus-
„ qu'à ce qu'elle jugeât à propos de nous en laisser
„ sçavoir davantage. Je la suppliai de m'accorder
„ la liberté de parler naturellement. Elle y con-
„ sentit. *Madame*, lui dis-je, *tout Traité par le-*
„ *quel l'Espagne & les Indes Occidentales demeure-*
„ *ront au Roi Philippe, livrera infailliblement tou-*
„ *te l'Europe entre les mains des François. S'il se*
„ *fait une Paix de cette nature, vous êtes trahie,*
„ *nous sommes tous ruinez, & je vous prédis qu'en*
„ *moins de trois ans vous serez massacrée, & que les*
„ *feux seront rallumez dans Smithfield.* Je conti-
„ nuai sur ce ton, mais je m'apperçûs qu'elle le
„ prenoit mal, & je me retirai.

Ce que *le Critique* admire ici, n'est pas précisément la prédiction de *M. Burnet* ; il pouvoit avoir quelques raisons pour faire le Prophete avec la Reine : mais qu'il l'ait publiée, & qu'ayant vécu jusqu'en 1715. il ne l'ait pas retranchée de son Ouvrage, du moins en 1714. après l'expiration du terme qu'il avoit marqué pour l'événement ; c'est une preuve, ou qu'il comptoit pour rien la raillerie du Public, ou que par un défaut de jugement il ne croioit pas la mériter.

Dans un autre endroit qui regarde l'année 1712. il assûre que la *mort des Princes de France* est un prognostic clair de la ruine de cette Monarchie ; & s'arrêtant tout d'un coup, comme s'il se faisoit violence pour faire taire l'esprit qui l'inspire : *Je ne veux pas*, dit-il, *pénétrer plus loin dans la carriere obscure de l'avenir.* Concluons avec le Critique, qu'*un Ecrivain judicieux n'est point capable de cette espece de fanatisme.*

MADRIGAL.

Le tendre *Amour* fatigué d'un voiage,
Rencontre *Iris*, & s'endort sur son sein ;
Quel trait hardi ! Bientôt sur son visage
Le petit Dieu sent le poids de sa main.
D'un air surpris regardant cette Belle,
Il rougissoit ; Me connois-tu ? dit elle ;
L'*Amour* répond, hélas, pardonne moi,
Mes yeux trompés te prenoient pour ma Mere ;
Elle n'a pas plus de charmes que toi :
Crois-en son fils, & calme ta colere.

Par M. d. R. A. L. P. d. R.

Ce feuillet, LE POUR ET CONTRE, continuë à paroître reguliérement deux fois par semaine, sçavoir le *Lundi* & le *Jeudi*, & se trouve à la Haye *chez Isaac van der Kloot*, Libraire dans le Spuy-straat, à Dordrecht *chez Van Braam*, à Amsterdam *chez H. Uytwerf*, à Leide *chez J. A. Langerak*, à Rotterdam *chez J. D. Beman*, à Middelburg *chez Meerkamp*, à Cologne *chez M. de Becker*, Directeur des Postes Imperiales ; à Emmerik au Bureau des Postes chez *Lockell*, à Utrecht *chez E. Neaulme*, & dans les autres Villes chez les principaux Libraires.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE POUR ET CONTRE

NOMBRE CXV.

Sic dici soleat, mulieribus artes
Curæ esse.

Euripi. in Danaë.

EN faveur de la *varieté* j'interrompts la *Critique du Docteur Burnet*, pour faire place à un *Intermede moins sérieux.* C'est une *Dame Angloise* qui se croit en droit par une longue expérience du monde, & par de profondes réflexions sur l'état du mariage, de prescrire *quelques regles* à son sexe *pour le gouvernement des Maris.*

Le bonheur du mariage dépendant du *premier choix*, c'est dans ces circonstances décisives, que la fierté, la délicatesse, les précautions, les défiances, la pénétration & le discernement, sont nécessaires à notre sexe, pour régler une démarche dont on ne peut trop exagerer l'importance. Je suis d'avis qu'il y auroit moins de femmes trompées dans leur choix, si nous pouvions renoncer à notre maxime commune, & *préférer un homme qui nous aime à celui que nous aimons.* L'un ne coûte rien à gouverner. L'autre se trouve en possession de l'empire dès le prémier moment, & sans une adresse consommée, l'on ne parviendra jamais à sécoüer le joug.

L'*autorité de Maîtresse* ne doit point être absorbée entierement par la *tendresse d'Epouse.* Il faut que la fierté & la bonté dominent tour à tour; & l'art consiste à discerner les occasions qui conviennent. Un peu de complaisance pour un Mari dans certains momens, le met quelquefois dans la disposition d'en avoir continuellement pour nous.

Il n'y a point de foible dans un homme qui ne puisse être expliqué à notre avantage. Est-il avare ? Il nous rendra riche. Est-il d'une humeur emportée ? Il nous formera à la patience. Est-il affecté dans sa parure ? Il sera toujours propre, & jamais dégoûtant. Est-il porté à la coqueterie ? Il aimera peut-être sa femme à son tour. Faites-lui connoître que vous le trouvez toujours agréable, il est presqu'impossible qu'il ne vous trouve pas telle aussi.

Cependant on voit des hommes si bizarres & si intraitables, qu'il faut plus que de l'adresse pour les gouverner ; ils forcent une femme de récourir à l'artifice. Mais la difficulté n'est pas si insurmontable qu'on se le figure. Voici tout le secret. Etudiez bien ce qu'ils ont dessein de faire, & tâchez de leur persuader qu'ils ne peuvent rien faire de mieux.

La *constance du caractère* & l'*égalité d'humeur* sont deux charmes simples & naturels, qui réüssissent toujours à une femme avec un mari raisonnable. C'est une maxime certaine, qu'*on ne peut aimer que ce qui paroît aimable ;* & que *ce qui paroît aimable, ne peut exciter le dégoût ou la haine.* Ainsi paroissez toujours telle qu'on vous a crue, lorsqu'on vous trouvoit aimable ; vous êtes sûre d'être toujours aimée constamment.

J'ai connu des femmes qui auroient gouverné facilement leurs maris, si elles n'eussent pas fait sentir avec trop d'affectation qu'elles les croioient incapables de l'empire ; mais un homme seroit en effet bien mépriſable, s'il souffroit sans impatience des marques continuelles de mépris. D'autres femmes perdent l'autorité qu'elles méritent réellement, à force de vanter leurs propres perfections. Est-il rien de si insupportable pour un Mari que d'entendre continuellement répéter : *Quoi ! une femme de mon mérite ? une femme de ma conduite & de ma vertu ?* Horrible contrainte, qui feroit

haïr le joug au plus foible & au plus lâche des esclaves.

D'ailleurs, je ne conseillerois jamais aux femmes de porter l'empire jusqu'à la tyrannie. Cette remarque est en faveur de certains maris qui semblent nez pour l'esclavage. A quelque dégré de soumission qu'ils soient parvenus, c'est assez pour notre gloire aux yeux du Public, de faire connoître honnêtement que nous les gouvernons. Il faut qu'un Mari retienne du moins l'apparence d'un homme. On peut souffrir par exemple, qu'il aille quelquefois seul à la *Comédie* & à l'*Opera*. On peut même permettre qu'il fasse quelquefois une partie de plaisir avec ses amis; pourvû qu'il ait soin de rendre compte dans quelle compagnie il s'est trouvé. On ne doit pas s'offenser qu'il passe agréablement quelques heures de sa vie, quoique ce soit quelquefois dans la compagnie d'une autre femme que son Epouse. On ne s'offensera pas toujours non plus qu'il trouve de l'esprit & de l'agrément dans d'autres femmes, & qu'il ne loue pas continuellement le mérite de la sienne. Enfin, l'on n'exigera point à la rigueur qu'il passe toutes les nuits dans un apartement séparé, excepté celles qu'on destine à quelqu'Amant chéri.

Ce petit nombre d'observations fera connoître clairement, qu'il dépend beaucoup des femmes de prendre un juste empire sur leurs maris. Peut-être s'en trouvera-t-il quelqu'une qui m'accusera d'être *trop favorable aux hommes*, & qui sçachant que je ne suis point encore sortie de l'*état humiliant de fille*, me soupçonnera malignement de chercher par mon indulgence pour eux à me procurer un Amant. Mais quoiqu'à peine âgée de *cinquante-cinq ans*, je déclare que j'ai pris la parole sans intérêt, & que je me sens assez de courage pour demeurer fille toute ma vie.

J'ai donné dans plus d'une Feüille divers *essais du goût des Etrangers*; mais quelqu'opinion que

paie du *mérite des Allemands*, il ne m'étoit encore rien tombé entre les mains qui pût m'obliger à leur croire autant de *délicatesse* & d'*agrément d'esprit*, qu'on leur connoît de *jugement* & d'*érudition*. Les *Ouvrages de Littérature élégante* qui se publient depuis quelque tems à *Hambourg* & à *Leipsick*, n'ont guères passé les bornes de leur pays. C'est une perte pour de notre ; car à juger des *Feuilles périodiques de M. Richer & de ses Associez*, par la *Traduction Françoise* qui s'en est imprimée cette année à *Berne*, il faut qu'un Ouvrage où l'esprit & l'imagination brillent continuellement malgré la barbarie (a) du Traducteur, soit un chef-d'œuvre dans sa Langue naturelle. Il ne sera difficile d'en insérer ici quelque chose sans être forcé de réformer un peu le stile de la Traduction Bernoise. C'est une liberté que je demande à l'Auteur, & qu'il doit m'accorder nécessairement, s'il a le dessein qu'il témoigne dans sa Préface, de mettre l'*Allemagne* & la *Suisse* en réputation de politesse & de bon goût. Il se plaint de ce que *M. Muralt* manque de retenuement & de pudeur d'avoir trouvé *un Suisse qui pense*. Il a raison de se plaindre, car ces traits généraux de satyre blessent toujours autant la vérité que la bienséance : mais il me permettra de conclure de son exemple, que *si les Suisses pensent bien, il s'en trouve aussi qui écrivent fort mal*. Quoiqu'il en soit, voici un des plus agréables endroits de son Livre, avec quelques petits changemens, sans lesquels il ne feroit pas fortune hors de *treize Cantons*.

„ Je n'avois pas cru jusqu'à présent qu'il y eût „ des *Idolâtres* parmi les *Chrétiens*, & que le *Poli-* „ *théisme* fût encore en usage. La belle *Jalousie* a „ renouvellé cet ancien crime. *Rachel*, qui adoroit „ si

(a) Le seul Titre est une des plus plaisantes choses du monde. *Les Spectateurs & les Spectatrices, &c. avec des Notes explicatives, &c. Les Censeurs, &c.*

„ si religieusement les Idoles de son pere, ne „ porta jamais la superstition si loin. Entrez dans „ le *Cabinet de Focaste*; vous y verrez *un Autel* „ dont elle n'approche point sans respect. C'est „ une Table quarrée, couverte d'un tapis blanc „ comme la neige, & bordée d'une dentelle pré- „ cieuse. Les yeux y sont frappez de mille figures „ differentes des Pigeons, des Cygnes, des Ro- „ ses, des Cœurs enflâmez, des Amours avec l'arc „ tendu; autant de chef d'œuvres de l'art, qui „ sont l'ouvrage de son aiguille & de sa main. „ Elle a fait vœu de ne les jamais employer qu'à „ l'honneur de la divinité.

„ On voit sur cet Autel quantité de petits Cof- „ frets du bois le plus precieux. C'est là qu'elle „ conserve les plus cheres de ses Reliques. Deux „ Flambeaux, & (a) un Vase conique de l'argent „ le plus pur, compose le reste des Ornemens. „ L'Image du bel *Adonis*, & celle de *Narcisse*, se „ rendent vivant de lui même, bornent la perspec- „ tive. Entre ces deux Flambeaux se presente un „ Livre ouvert, qui contient la *liturgie du culte* „ *qui doit être rendu à cette adorable divinité.* Elle „ est en musique. Le Texte se lit au bas des Not- „ tes. *Focaste*, Grande Prêtresse de l'Idole, ne „ manque point en certains tems de chanter ces „ Hymnes sacrées, qu'elle accompagne de son „ Clavecin.

„ On est curieux sans doute de connoître une „ Divinité si respectable; mais je doute si je pour- „ rai la représenter fidelement. Cependant j'assu- „ re d'avance qu'elle n'est point l'ouvrage d'une „ main humaine, comme les Idoles des Païens. „ Elle ne doit rien aux Sculpteurs ni aux Peintres. „ Elle n'est ni de bois, ni de marbre, ni d'ar- „ gent, ni d'or. On la rangeroit plus volontiers „ par-

(a) Cette description est apparemment conforme à l'usage d'Allemagne. On va voir dequoi il est question.

» parmi les êtres immatériels ; & c'eſt peut-être
» cette raiſon qui fait croire à *Jocaſte* que ſon
» idolâtrie eſt plus excuſable, parce que l'objet
» qu'elle adore tient de la nature des eſprits. Il
» ſe repréſente à elle ſous une forme viſible tou-
» tes les fois qu'elle paroît devant ſon Autel ; ce-
» pendant on auroit peine à dire comment il eſt
» fait. *Jocaſte* croit qu'il lui reſſemble. Les *amis*
» *de Jocaſte* prétendent qu'il reſſemble à la Mere
» des Amours. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que
» ſe faiſant voir ſous la forme d'une femme, on
» doit moins le nommer un Dieu qu'une Déeſſe.
» Ne vous figurez pas néanmoins qu'elle ſe rende
» viſible au milieu des airs. Ses apparences ſont
» myſterieuſes. Elle paroît ſortir du mur auprès
» duquel l'Autel eſt placé. Ce mur, qui n'eſt que
» de pierre & de chaux, ne laiſſe pas d'être tranſ-
» parent, parce qu'il eſt couvert d'une grande
» *Glace de Veniſe*, enrichie d'un cadre d'argent.
» *Jocaſte* ne s'éloigne pas plûtôt de l'Autel que la
» Déeſſe s'en éloigne auſſi ; & cette fille *adonatri-*
» *ce* ne ſe rapproche jamais, que ſa Divinité ne
» réparoiſſe auſſi-tôt. L'air compoſé qu'elle ſçait
» prendre, en fait prendre un tout ſemblable à la
» Déeſſe. *Jocaſte* ſourit-elle ? La Déeſſe ſourit
» auſſi. *Jocaſte* eſt-elle triſte ? La Déeſſe ne l'eſt
» pas moins. En un mot, ſon crédit eſt tel auprès
» de ſon Idole, qu'elle peut en obtenir comme
» des marques de faveur tous les mouvemens de
» joie, de triſteſſe, de plaiſir, de chagrin, de
» colere & de douceur, qu'elle reſſent elle-même.
» Quoique *Jocaſte* emploie tous les jours quel-
» ques heures au culte de ſa Divinité, il eſt pour
» elle des jours de fête, qu'elle célebre avec plus
» d'ardeur & de zele. Dans ces grands jours elle
» pare la Déeſſe d'habits ſuperbes & magnifiques.
» Elle la charge de perles & de diamans ; & con-
» cevant un nouveau reſpect pour elle ſous cette
» forme éclatante & majeſtueuſe, elle exprime les

» tranſ-

„ transports de ſa dévotion par mille mouvemens
„ des yeux, de la bouche & des bras. Dirai-je
„ enfin quel eſt l'objet d'une idolâtrie ſi ridicule?
„ C'eſt *Focaſte* elle-même.

„ Son Miroir lui peint fidèlement ſa figure,
„ qui eſt en effet des plus aimables; & l'admira-
„ tion ſans bornes qu'elle conçoit pour elle-mê-
„ me, la rend plus idolâtre qu'on ne l'étoit il y
„ a deux mille ans. Sa folie ſurpaſſe celle des
„ Païens; car s'ils rendoient un culte réligieux à
„ des objets profanes, ils les croioient du moins
„ ſupérieurs à eux; & *Focaſte* eſt idolâtre de ſes
„ propres charmes.

„ Rémontons à l'origine. Cette imagination ri-
„ dicule eſt preſqu'auſſi ancienne qu'elle-même.
„ Dès l'enfance la plus tendre, pere, mere, pa-
„ rens, amis, tous ceux en un mot qui l'appro-
„ choient, ne ceſſoient d'exalter ſes perfections,
„ & de l'élever au-deſſus des *Amours* & des *Gra-*
„ *ces*. Ces loüanges perpétuelles accompagnées de
„ cet air d'admiration qui forme le poiſon le plus
„ dangéreux de la flatterie, lui ont perſuadé à la
„ fin que la nature s'étoit épuiſée en ſa faveur. A
„ méſure qu'elle avançoit en âge, une foule d'A-
„ mans indiſcrets ont augmenté le mal par leurs
„ flatteries ridicules. Des hommes ſans diſcerne-
„ ment & ſans goût ne diſtinguent guères d'au-
„ tres qualitez dans une femme, que celles qui
„ flattent les ſens. A peine connoiſſent-ils les
„ noms de jugement & de vertu; peuvent-ils dé-
„ cider autrement que ſuivant leurs lumieres? Ce
„ n'eſt pas l'ame qui décide chez eux; c'eſt à leurs
„ yeux qu'ils s'en rapportent uniquement pour
„ juger ſi ce qu'ils aiment eſt aimable. Combien
„ de fois ces flatteurs groſſiers ont-ils traité *Focaſte*
„ d'*Ange* ou de *Déeſſe*? Elle a pris d'elle-même
„ une idée conforme à ces éloges; c'eſt-à-dire,
„ que de tous les préſens qu'elle a reçûs de la na-
„ ture, elle n'eſtime que ſa beauté. Ce fantôme

„ la

» le rend folle. Elle mépriſe dans ſon Sexe tout
» ce qu'elle croit moins parfait qu'elle. Il n'eſt
» pas juſqu'aux hommes qu'elle traite avec dédain,
» lorſqu'il lui plaît d'oublier qu'elle eſt de la race
» de ces pauvres mortels. Enfin, quiconque réfu-
» ſe ou néglige de fléchir le genou devant cette
» ſuperbe Idole, n'en ſera pas même honoré d'un
» régard favorable.

» Où chercher un prétexte pour juſtifier tant
» d'orgueil? J'en vois un; mais ſi foible qu'il
» mérite à peine d'être attaqué ſérieuſement. *Ma*
» *beauté*, dira Jocaſte, *peut faire un jour mon éta-*
» *bliſſement. Les hommes la préfèrent à toute autre*
» *choſe: Un mariage avantageux me fera monter au*
» *comble de la fortune & du bonheur.* Si *Jocaſte* ne
» cherche qu'un Mari riche, il peut arriver qu'el-
» le réuſſiſſe: mais je la plains de ne pas ſentir
» qu'*un homme raiſonnable & ſenſé cherche d'au-*
» *tres appas, & ne ſe laiſſe point éblouïr par les*
» *ſeuls charmes de la beauté.*

EPIGRAMME

Le Scrupule.

Oui, c'eſt mal à propos que *Clidaman* s'étonne,
Que dans tous mes Ecrits il ſe voit ſupprimé:
J'aimerois cent fois mieux n'avoir rien publié,
Que d'avoir à deſſein dit du mal de perſonne.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans la Spuy-ſtraat 1754.

LE POUR ET CONTRE,

NOMBRE CXVI.

Haud ignoro, ſatis eſſe hiſtoriæ, ſi ſit vera, quæ ut reliqua habeat omnia, ſi veritatem non habet, obtinere nomen ſuum non poteſt. Sed tamen jucunditas orationis detinet lectorem, ut res illas geſtas velit cognoſcere, neque id ſemel.

Lud. Vivez. l. 2. de cauſ. corr. art.

IL y a cette différence entre les objets de l'imagination & ceux qui s'apperçoivent par les yeux du corps, que l'éloignement groſſit les uns, & qu'il diminuë les autres. Une Tour dont je ſuis éloigné de mille pas, n'eſt plus pour mes yeux ce qu'elle étoit dans une moindre diſtance. Non ſeulement ſa figure (*a*) change, mais il ſemble que ſa réalité s'altere; & je parviendrai en quelque ſorte à l'anéantir ſi je continuë de m'éloigner. Au lieu que l'image que je me forme d'un objet abſent, ſemble (*b*) augmenter à proportion de la diſtance qui

(*a*) Diſons la même choſe en Vers:

Fallunt nos oculi, vagique ſenſus
Oppreſſâ ratione mentiuntur;
Nam Turris propè quæ quadrata ſurgit,
Attritis procul angulis rotatur.

Petron. Fragment.

Le *Docteur Mathanaſius* ne laiſſeroit pas échapper une belle occaſion de citer encore *trois Vers de Lucrece.*

Quadrataſque procul Turres cum cernimus urbis,
Propterea fit uti videantur, ſæpe rotundæ;
Angulus obtuſus quia longè cernitur omnis.

Lucret. l. 4.

Il ajoûteroit même, que *Tertullien* & *Iſidore* ſe ſont étendus ſur cette réflexion, l'un *De Anima* c. 17. l'autre *Orig.* l. 15. c. 2.

(*b*) Cela eſt encore plus vrai dans la *Morale*, c'eſt-à dire à l'égard des objets qui excitent dans nous quelque *crainte* ou

qui m'en sépare. Que cette distance soit de tems ou de lieu, l'enchantement est égal. Ce qui porte mille ans de datte, se représente avec de plus grands traits que ce qui est arrivé de nos jours ; & ce qu'on nous raconte de la *Chine* occupe plus de place dans notre imagination, que ce qui se passe dans le lieu où nous sommes.

Sans éxaminer si ces deux effets sont des foiblesses de la nature dont nous devions nous plaindre, je veux faire rémarquer seulement que l'industrie des hommes en a sçû tirer parti, & qu'*il y a bien des vérités qui ne produisent rien de si agréable que ces deux illusions.* La *prémiere* sert comme de fondement à la plûpart des Sciences qui se rapportent à l'*Optique*. Sans elle, la *Peinture*, la *Perspective*, l'*Architecture*, &c. perdent la moitié de leurs graces, & l'art de ceux qui les exercent se réduit presqu'à rien ; car si l'on suppose qu'indépendamment de la distance des objets leur impression soit toujours égale à nos yeux, que deviennent les *réductions d'espace*, *de figure*, *de lumiere*, les *proportions*, les *ombres*, les *lointains*, &c. ? Il faudroit du moins dans une telle supposition, que la pratique de tous ces Arts fût établie sur d'autres règles, & je ne sçais s'il pourroit y en avoir d'aussi capables de plaire.

A l'égard de l'*imagination*, c'est aux *Poëtes* & aux Ecrivains d'un certain goût, qu'il faut demander l'utilité qu'ils tirent de ses illusions pour divertir & pour toucher leurs Lecteurs, ou plûtôt c'est aux Lecteurs même à nous dire, quel charme ils trou-

quelque-*désir*. Le *voluptueux* & l'*ambitieux* ne tiennent pas plûtôt ce qu'ils ont désiré, qu'ils le trouvent au-dessous de l'idée qu'ils en avoient. De même les maux & les dangers grossissent presque toujours dans l'imagination. Je ne leur applique pas néanmoins ce que je dis des autres, qu'ils grossissent à proportion de leur éloignement. Cela n'est même vrai de ceux-ci que jusqu'à un certain point : car il est certain qu'il y a telle distance de lieu & de tems, où les objets ne frappent guères plus l'imagination qu'ils ne frappent les yeux du corps à une distance considérable.

trouvent dans un Ouvrage (*a*) où l'Auteur les prend par ce foible. Les évenemens les plus simples se révêtent d'une apparence extraordinaire, qui les change entierement. On y découvre ce qu'on n'y auroit jamais appetçu (*b*) si l'on avoit été témoin oculaire du spectacle, & ce qui n'y fût peut-être jamais. Non-seulement on se prête à l'art de l'Auteur, qui consiste à représenter les choses dans un jour imposant, lors même qu'il les peint adroitement *un peu au-dessus du naturel*; mais l'on étend le plus qu'on peut l'idée qu'il en donne; & l'on compose pour ainsi dire autant que lui, sans être arrêté par d'autres bornes que celles de la *vraisemblance*. Et cette agréable espèce d'imposture se fait avec d'autant plus de liberté, que les objets sont d'un tems plus reculé, ou d'un lieu plus éloigné, parce qu'on se trouve moins gêné par l'éxacte vérité lorsqu'elle est loin de nos yeux qui en sont (*c*) les propres Juges.

C'est apparemment par quelqu'une de ces raisons que l'Histoire suivante s'est fait lire avec une avidité extrême.

Il y a dans la *Jamaïque* (*d*) un *Canton montagneux*, où

(*a*) *Là pour nous enchanter tout est mis en usage,*
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage, &c.

(*b*) C'est en cela précisément que consiste l'*illusion*. Il nous est impossible de démentir nos yeux lorsque nous sommes témoins oculaires de quelque chose: notre vûë règle malgré nous notre jugement. Mais dans les objets qui sont offerts à notre imagination, il dépend de nous d'ajoûter ou de diminuer, au gré de nos propres désirs; & c'est ce que nous ne manquons point de faire, suivant la mesure du plaisir que nous y trouvons. Ainsi lorsque je vois une belle femme, mes yeux m'apprennent en quoi sa beauté consiste, & je suis forcé de m'en tenir là: au lieu que dans un récit que je lis ou que j'entens, je donne au tître de *belle* toute l'étenduë que je veux, & je lui en donne autant qu'il faut pour flatter mon imagination de la maniére dont elle se plaît à l'être.

(*c*) Voiez la Note précédente.

(*d*) Tout ceci est l'abrégé d'une assez longue Rélation qui vient d'être publiée. *Chez Cox.*

où les *Anglois* n'avoient jamais pénétré. On le croioit déſert, parce que le terroir en paroît ſtérile, ou couvert de bois, & que les accès en ſont extrêmement difficiles. Son étenduë eſt d'environ ſept lieuës de circonférence. Il eſt entouré de tous côtez par un marais, qui eſt toujours rempli d'eau; ce qui a peut-être autant contribué que tout le reſte à fermer juſqu'à préſent l'entrée des Montagnes. Cependant du côté de la mer, qui n'en eſt qu'à deux lieuës, il ſe trouve quelques langues de terre ſéche, qu'il n'eſt pas aiſé de diſtinguer du reſte de la ſurface, parce qu'elles ne ſont pas moins couvertes d'herbe & de roſeaux que les endroits les plus fangeux & les plus humides. La *Colonie Angloiſe* n'étant point encore aſſez nombreuſe pour occuper l'Iſle entiere, il n'eſt pas ſurprénant que cette portion inacceſſible ait été négligée juſqu'à préſent. On s'eſt attaché, comme il arrive toujours dans ces ſortes d'établiſſemens, aux lieux les plus commodes & les plus fertiles. C'eſt la ſûreté & l'intérêt qui reglent ordinairement ce choix.

J'ai parlé dans une des Feuilles précédentes de la *révolte des Negres*, & de l'embarras extraordinaire qu'elle cauſe aux *Anglois*. Le mal devenant plus ſérieux de jour en jour, on s'eſt enfin déterminé à faire partir de *Londres* (*a*) *ſix Compagnies de vieilles Troupes*, qu'on croit ſuffiſantes pour réfroidir l'ardeur des Rébelles. Mais comme les *Habitans de Port-Roial* auroient été expoſez aux dernieres inſultes, s'ils avoient attendu l'arrivée de ce ſécours pour commencer à ſe défendre, ils ont fait prendre les armes à tout ce qui s'eſt trouvé parmi eux de perſonnes capables de les porter. L'attachement aux richeſſes fait d'auſſi bons ſoldats que l'amour de la

(*a*) Les *ſix Compagnies* qui ont reçu ordre de ſe tenir prêtes pour l'*expédition de la Jamaïque*, doivent ſe rendre à bord au premier jour. Elles ſont ſi bien armées, & compoſées de Soldats ſi réſolus, qu'on en eſpére autant de ſervice que d'un plus grand nombre. *Daily poſt.*

la gloire. On rapporte déja des merveilles de ces nouveaux Guerriers, qui ont à défendre leurs biens, & l'une des principales sources du commerce d'*Angleterre*.

Mais ce n'est point un exploit militaire que j'ai à raconter. Les *Troupes Angloises de la Jamaïque*, au nombre d'environ *cinq-cens hommes* s'étoient avancées dans l'Isle pour donner la chasse à un gros de Sauvages qui ménaçoient une de leurs *Plantations*, & pour couvrir quelques Travailleurs qui avoient ordre d'élever une Rédoute à l'extrémité des terres qui sont en culture. L'ennemi, quoique fort supérieur en nombre, prit la fuite à leur approche. Ce n'étoit point assez pour la tranquillité des *Anglois*, parce que les *Barbares* se ralliant aussi facilement qu'ils se dissipent, les mêmes allarmes pouvoient renaître aussi tôt. On résolut de profiter de leur prémiere épouvante, & de les suivre de si près qu'on pût en tuer un certain nombre, dans l'éspérance qu'un peu de sang répandu diminueroit la hardiesse avec laquelle ils se présentent à tous momens. Ce dessein n'eût point le succès qu'on s'étoit promis. Les Fuiards s'échapperent avec plus de vîtesse qu'on ne pût les poursuivre, & l'ignorance des chemins fit craindre aux *Anglois* de s'engager trop avant.

Leur poursuite n'avoit pas laissé de durer un jour presqu'entier; de sorte que la seule approche de la nuit étoit une forte raison de s'arrêter. Ils se trouverent sur le bord du Marais qui environne les Montagnes dont j'ai parlé. L'endroit étoit commode, & la saison assez douce pour leur permettre d'y passer la nuit. Ils préférerent ce parti à une marche longue & dangéreuse qu'il auroit fallu faire dans l'obscurité. Après avoir réconnu les environs, il y en eût quelques-uns qui profiterent du reste du jour pour descendre dans le Marais; & le hazard les aiant fait tomber sur une langue de terre fort sèche, ils gagnerent insensiblement le pied des Montagnes, d'où ils retournerent au Camp chargez de gibier.

La nuit étant devenuë fort ſombre, ils étoient tous à repoſer tranquillement, lorſque les Sentinelles effraiées par un ſpectacle extraordinaire répandirent l'allarme dans toute la Troupe. La face des Montagnes s'étoit comme enflâmée tout d'un coup. On voioit *une infinité de feux* qui s'élevoient vers le Ciel, & dont le nombre ne faiſoit qu'augmenter à vûë d'œil. Quoique la diſtance fût médiocre, il étoit impoſſible de diſtinguer la cauſe de cet embraſement; & dans un lieu qu'on avoit toujours cru déſert, perſonne ne pouvoit ſe figurer que ce fût un ouvrage humain. On étoit ſûr d'ailleurs que les *Negres* qu'on venoit de pourſuivre, avoient pris une route différente. Les *Chefs* (a) *Anglois* ſe contenterent néanmoins de faire paſſer à leurs gens le reſte de la nuit ſous les armes, & remirent à éxaminer le lendemain quelle ſorte de péril ils avoient à craindre.

Pendant ce tems-là les Chaſſeurs qui avoient traverſé le Marais quelques heures auparavant, réſolurent enſemble d'y rétourner par le même chemin qu'ils connoiſſoient. Comme ce deſſein étoit contraire à l'ordre des Chefs, ils l'éxécuterent ſecretement. C'étoit la curioſité ſeule qui les conduiſoit. Ils rétrouverent heureuſement leur route, & s'étant avancez juſqu'aux Montagnes, ils réconnurent bien-tôt que les flâmes partoient du ſommet de pluſieurs grands Arbres qui étoient diſperſez ſur le penchant de la côte. Le courage ne les abandonna point. Ils monterent avec beaucoup de peine, pendant l'eſpace d'une heure, malgré les difficultez d'un lieu des plus ſauvages. De *quinze* qu'ils étoient, il y en eût deux qui tomberent malheureuſement, & qui perdirent la vie en roulant juſqu'au bas de la Montagne. Mais les *treize* autres ne s'étant point rébutez de cette infortune, arriverent enfin aux pieds de quelques-uns des prémiers Arbres, dont la lumiere leur avoit ſervi de guide.

Ils

(a) *MM. Morton & Aiglife.*

Ils se croioient fort proches de l'éclaircissement qu'ils désiroient. Cependant ils n'apperçûrent rien aux environs des Arbres, qui pût leur faire paroître la moindre conjecture ; & pour comble de chagrin, les Arbres de cette côte n'étant chevelus qu'au sommet, ils n'avoient l'aide d'aucune branche pour y grimper: de sorte qu'au pied même de l'Arbre où ils se trouvoient, la flâme se découvroit moins à leurs yeux, que dans l'éloignement, parce qu'elle ne pouvoit percer l'épaisseur du feüillage. L'impatience qu'ils ressentirent d'avoir fait inutilement un voiage si pénible, les porta de concert à faire une décharge de leurs fusils, en maudissant l'Arbre & les flâmes. Ils tirerent au feüillage ; & quelques-unes de leurs balles porterent si heureusement, qu'elles firent tomber à leurs pieds une masse pésante, qu'ils réconnurent aussi-tôt pour le corps d'un *Negre*.

Je ne doute point que mes Lecteurs ne trouvent jusqu'à présent, que ce récit a tout à fait l'air d'un *Conte de Fées*. Mais peut-être seront-ils contens de la manière dont la Rélation Angloise ramene les choses à la vraisemblance.

Les *treize Avanturiers* sentirent diminuer leur hardiesse à la vûë de ce cadavre. Il étoit clair que cet homme n'avoit pû se trouver seul dans les Montagnes ; & que non-seulement tous les Arbres où l'on appercevoit du feu devoient porter comme celui-ci quelque *Negre* pour l'allumer, mais qu'il y avoit dans le voisinage quelque Troupe nombreuse de ces Barbares, qui n'avoient pas formé une si bizarre résolution sans dessein. La crainte d'être surpris & accablez par le nombre, fit penser les *Anglois* à la rétraite. Ils emporterent seulement le corps du *Negre*, pour faire foi de leur avanture à leurs Compagnons. La peine qu'ils eurent à déscendre pour régagner le pied de la Montagne, les aiant rétenus fort long-tems en chemin, il étoit tout-à-fait jour lorsqu'ils arriverent à l'entrée du Marais. Mais au moment qu'ils commençoient leur marche, ils entenden-

tendirent le bruit de plusieurs personnes qui descendoient la Montagne après eux. Tandis qu'ils balancoient s'ils devoient faire tête ou prendre la fuite, ils furent rassûrez par la vûë du petit nombre d'ennemis dont ils se croioient poursuivis. Il ne consistoit qu'en *trois personnes*, dont la figure & les armes n'annonçoient aucune hostilité ; ils tendoient au contraire les bras en s'approchant, comme s'ils eussent eu quelque faveur à demander.

Je remets à la feuille prochaine la suite de cette Avanture singuliere, dont la longueur excede d'ailleurs les bornes de notre tache ordinaire, pour dire un mot du *second Volume des Sermons sur divers Textes de l'Ecriture Sainte, par feu M. Théodore Huet, Pasteur de l'Eglise Wallonne d'Amsterdam*, que *M. François L'Honoré, Libraire à Amsterdam* vient de publier. Ceux qui ont lû le *prémier Volume* de cet Ouvrage, imprimé il y a quelque tems, & qui en connoissent le prix, ne peuvent qu'augurer favorablement de cette suite ; Et ils pourront s'en convaincre par leurs propres yeux. Sans vouloir affecter de faire ici l'Eloge de l'Auteur, dont le mérite est assez connu, & la mémoire assez récente, pour que nous puissions nous dispenser de nous étendre fort au long sur ce sujet : Il suffira de rémarquer en général, que la lecture de ses Sermons ne donne pas moins de satisfaction, que n'en a donné leur prononciation en chaire. L'Esprit de l'Evangile y regne d'un bout à l'autre. Le choix des Textes & des matieres, le tour & la vivacité de l'expression, la pureté de la Morale, sont autant de qualitez qui rendent ce Livre estimable, & qui portent témoignage que feu *M. Huet* sçavoit aussi bien remplir que décrire (*a*) les Devoirs d'un Pasteur.

(*a*) Voiez XI Vme Sermon du Tome second.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

LE
POUR ET CONTRE,
NOMBRE CXVII.

Nemo confidat nimium ſecundis
Nemo deſperet meliora lapſis.

Seneca in Thyeſt.

POUR révenir aux *trois Inconnus* que les *Anglois* avoient d'abord pris pour des ennemis; Ceux-ci les reçûrent avec beaucoup d'humanité. Ils connurent d'abord à leur langage (*a*) que c'étoit *trois Eſpagnols*; & aux marques de leur joie, qu'ils avoient eſſuié des malheurs dont ils ſe croioient délivrez. L'un des trois avoit la barbe & les cheveux d'une blancheur admirable; & c'étoit moins l'effet de l'âge que de ſes chagrins, car il avoit à peine *ſoixante ans*. Les deux autres étoient ſon fils & ſa fille, qui paroiſſoient être encore dans la fleur de leur jeuneſſe. Le fils avoit la taille fort belle, mais le teint ſi brun qu'il étoit peu différent d'un Negre. La jeune fille au contraire étoit beaucoup plus blanche que ne le ſont communément les Eſpagnoles; & quoiqu'elle fût vêtuë d'une maniére fort bizarre, elle paroiſſoit ſi belle que la ſeule déſcription de ſes charmes contient deux pages dans la Rélation. Les *Anglois* vouloient être informez ſur le champ du détail de leur avanture; mais le *Vieillard* leur fit entendre que s'ils aimoient la liberté, ils ne devoient pas perdre un moment pour ſe retirer. Il apprit avec joie qu'ils étoient ſoutenus par un Corps de Troupes conſidérable, & il les preſſa de le conduire à leur Chef.

(*a*) La plûpart des *Anglois* qui vont en *Amerique*, apprennent *l'Eſpagnol*.

Il ne se lassoit pas en chemin d'embrasser ses enfans, & de marquer par toutes sortes de témoignages sa reconnoissance à ses libérateurs.

Le *Colonel Morton* (*a*), qui commandoit la petite Armée *Angloise*, étoit prêt à lever son Camp, lorsqu'on lui apprit que *treize* de ses gens révenoient des Montagnes. La joie de les revoir fit oublier leur crime ; car l'Auteur remarque que leur mort étoit jurée, pour avoir violé (*b*) la discipline militaire. Ils firent un rapport qu'on auroit eu peine à croire, s'ils n'en eussent en même tems offert les preuves. Tout le monde souhaitoit avec impatience d'entendre le *vieillard Espagnol*, de qui dépendoit l'éclaircissement de tant de merveilles; mais l'attente commune fut trompée par la priere qu'il fit aux Chefs de lui donner un moment d'audience à l'écart. Voici le discours (*c*) qu'on lui prête.

Le triste état où je suis ne m'empêchera pas de vous confesser que je suis un homme de quelque distinction. Les deux personnes qui m'accompagnent sont mon fils & ma fille. Malgré la vive réconnoissance que je vous dois comme à mes libérateurs, j'ai balancé en chemin si je devois vous expliquer toutes les circonstances de mon avanture. Elles me font rougir depuis que je suis libre; mais la rigueur de mon sort ne m'a pas permis de les éviter. Je trouve néanmoins un temperament qui satisfera votre curiosité ; c'est qu'en vous découvrant mes infortunes, je vous cacherai mon nom, pour mettre à couvert l'honneur de mes enfans & le mien. Il

(*a*) La Rélation porte son nom ; ce qui fait croire à bien des gens que cette avanture n'est nullement une fiction. Cependant, si les circonstances suivantes sont véritables, il faut avoüer qu'elles sont bien étranges, & que nos *Romans* ni nos *Histoires* ne nous fournissent rien qui leur ressemble.

(*b*) Ces réflexions, qui sont en grand nombre dans la Rélation, aident beaucoup à la vraisemblance.

(*c*) Je l'abrégerai, comme j'ai fait à l'égard de ce qui précede.

Il y a près de *neuf ans* qu'un naufrage nous jetta sur la côte de cette Isle. J'étois parti du *Mexique* avec ma famille & la meilleure partie de mon bien, pour regagner l'*Espagne* que j'avois quittée dès ma jeunesse. Un vent favorable nous avoit conduits jusqu'à la sortie du Golfe, lorsque nous fûmes accueillis d'une si furieuse tempête que tout l'art des Matelots n'y pût résister. Le Pilote m'avertit que le Vaisseau faisant eau de toutes parts, il n'y avoit plus de sûreté que dans la chaloupe. J'abandonnai mes richesses, pour sauver mon Epouse & six enfans que j'avois d'elle. Mes domestiques les porterent heureusement hors du Vaisseau, & j'en sortis après eux, sans régretter autre chose que mes Matelots & mon Pilote, qui furent sans doute ensévelis dans les flots. Nous étions dix-huit dans la chaloupe avec quelque espérance de gagner une côte inconnuë, que nous croïions apperceoir malgré l'obscurité : mais la mer ne souffrit pas long-tems ce fardeau. Un nouveau soulevement des vagues nous précipita tout d'un coup au fond de l'abîme. Mon Epouse y périt avec quatre de nos enfans & huit de nos domestiques. Pour moi, que la colere du ciel réservoit à de plus longues douleurs, j'aurois peine à vous dire par quel miracle je fus sauvé des flots. En revenant à moi, je me trouvai sur le sable de cette Isle, avec deux de mes enfans entre les bras. Vous les voiez tous deux ici. Mon fils avoit *douze ans*, & ma fille n'en avoit pas *neuf* accomplis. Je les tenois si serrez contre mon sein, que mes bras m'obéirent avec peine lorsque je voulus les relâcher. Je cherchai inutilement des yeux leur malheureuse mere & le reste de ma triste famille. Je ne me souvenois pas même de l'instant où la violence des flots m'avoit séparé de ce que j'avois de plus cher. Mais je m'imagine qu'étant assis proche des deux enfans que j'ai sauvez, un mouvement de tendresse naturelle me les fit saisir, au milieu

lieu du trouble, & dans l'extrémité du péril.

Hélas! si je bénis le Ciel de mon salut, ce n'est point avec la joie qu'inspirent ses bienfaits. Quel fruit ai-je tiré du miracle qu'il a fait en ma faveur? La vie qu'il m'a laissée ne m'a servi qu'à sentir mes pertes & à les pleurer. Cependant la vûë des deux enfans qui me restoient, eût la force d'adoucir mon désespoir. J'avois toujours eu quelque prédilection pour eux. Leurs larmes m'attendrirent, & me firent penser à les secourir. En parcourant la côte, pour chercher quelque poisson qui pût servir à leur nourriture, j'apperçus deux corps qui flotoient sur l'eau. Je les réconnus pour deux de mes domestiques. Ils paroissoient morts; mais je ne laissai point de faire mes efforts pour les attirer au rivage, & j'eus la satisfaction de leur voir ouvrir presqu'aussi-tôt les yeux. Juste Ciel! il ne vous plût point d'accorder la même protection à mon Epouse & à mes chers enfans. Avec quelle ardeur néanmoins sollicitai-je votre bonté, & combien de fois n'osai-je point me flatter de cette espérance?

Apres avoir passé plus de quinze jours sur le rivage, sans pouvoir obtenir sur moi-même de m'en éloigner, je montai enfin la côte, suivi de mes deux hommes, & de mes enfans. Quoique j'ignorasse absolument dans quel païs j'étois, il ne m'étoit pas encore venu la moindre crainte qu'il fût désert. Cependant je fus surpris qu'après avoir marché l'espace de plusieurs milles, je n'apperçus aucune trace d'habitation.

(le reste l'ordinaire prochain)

Fin du troisieme Tome.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
Libraire dans le Spuy-straat 1734.

60413213